This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 84 856

Turquan, Die Schwestern Napoleons

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

Die Schwestern Napoleons.

UNIV. OF
CALIFORNIA

Die Schwestern
NAPOLEONS
Elisa und Pauline Borghese.

Nach Aeußerungen ihrer Zeitgenossen

von

Joseph Turquan.

Uebertragen und bearbeitet

von

Oscar Marschall von Bieberstein.

Zweite unveränderte Auflage.

Leipzig 1904
Verlag von Heinrich Schmidt & Carl Günther.

UNIV. OF CALIFORNIA

DC 216
T92

Druck von Schmidt & Günther, Leipzig.

Vorrede.

Die Schwestern Napoleons haben auf den Gang der Ereignisse während der Regierung ihres Bruders einen weit größeren Einfluß ausgeübt, als im allgemeinen angenommen wird; dieser Einfluß aber war der allerschädlichsten Art. Er untergrub Napoleons Ansehen bei jenem ehrsamen Teil der Bevölkerung, der an Dingen ein Aergernis zu nehmen pflegt, über welche man in den Salons lacht, er entfremdete ihm allmählig große Massen des Volkes, deren Vertrauen und Anhänglichkeit seine kluge Verwaltung ihm gewonnen hatte, entfremdete ihm dieselben mehr als seine unaufhörlichen Kriege.

Michelet meint, die Frauen verdürben alles, in das sie sich einmischen; das findet sich hier bewahrheitet: Schuld am Untergange des Kaiserreiches waren zum Teil die Schwestern Napoleons!

Namentlich die eine, Caroline; sie hat direkt die großen Unfälle des Kaiserreiches veranlaßt: sie war es, die 1814 dem Kaiser und Frankreich den Gnadenstoß gab. —

544631

Ich schrieb dieses Buch nicht, um dem Publikum eine profane Unterhaltung zu bieten, nicht, um vor seinen Augen ein pikantes Bild von den Fehltritten und dem oft skandalösen Betragen dieser gekrönten Curtisanen zu entrollen — ich will nur einer Jeden von ihnen den ihr zustehenden Anteil an der Verantwortung für den Einsturz des Gebäudes zuweisen, welches „der Mann der Jahrhunderte" errichtet hatte. Oft freilich wird dabei der Ernst des Historikers vor dem Mangel an Ernst und Würde weichen müssen, der diese Damen kennzeichnet.

„Es sollte mir nicht angenehm sein", sagte eines Tages Napoleon zu Madame d'Abrantes, „wenn meine Schwestern von einem schlechten Maler gemalt würden".

Ich bin gewiß nicht der Maler wie ihn der Kaiser im Auge hatte, ich bin es leider nach keiner Richtung hin.

Ich machte nur einen Versuch, die Porträts der kaiserlichen Prinzessinen so ähnlich wie nur möglich zu entwerfen, ich wollte ihnen weder schmeicheln noch sie entstellen — ich wollte die Wahrheit sagen.

Ob mir dies gelungen ist, möge das Publikum entscheiden.

Der Verfasser.

Elisa, Großherzogin von Toskana.

(Nach Quenedey.)

UNIV. OF
CALIFORNIA

Die drei Fräulein Bonaparte.

Ehe wir die Lebensgeschichte von jeder einzelnen der kaiserlichen Prinzessinnen, Schwestern Napoleons, beginnen, erscheint es nötig, einige Worte über die Erziehung der „Demoiselles Bonaparte", wie sie damals hießen, im allgemeinen zu sagen und bis auf ihre Kindheit zurückzugehen: läßt doch gerade diese Zeit unverwischliche Spuren zurück in der Entwicklung jedes Menschen.

Es hat zwar nicht den Anschein, als ob die Töchter der Madame Letizia — so sollte man schreiben, nicht Lätitia — sich dieser Zeit viel erinnert hätten; geschah es in späteren Jahren einmal, so sprachen sie doch darüber so wenig wie möglich, als handele es sich um diese Zeit, deren sie sich zu schämen hätten, als müsse die Erinnerung an jene Periode der Dürftigkeit und des Mangels, und wäre sie noch so flüchtig, inmitten der glänzenden Stellungen, welche das unerhörte Glück ihres Bruders allen Gliedern der Familie eingetragen hatte, sie herabsetzen in den Augen anderer sowohl wie in ihren eigenen.

Das Fräulein Letizia Ramolino war schon im dreizehnten Jahr — sie selbst erzählt so — die Gattin von Carlo de Buonaparte geworden. Der Tag ihrer Hochzeit ist ebenso wenig wie der ihrer Geburt zu ermitteln; sie war, als die Ereignisse, ohne daß sie selbst irgend etwas dazu getan hätte,

UNIV. OF CALIFORNIA

sie zu einer historischen Berühmtheit gemacht hatten, nicht mehr imstande, diese Daten anzugeben. Wahrscheinlich hat die Verheiratung im Jahre 1764 stattgefunden.

Ihrer Ehe entsprangen 13 Kinder, von denen drei ganz klein, zwei schon bei der Geburt starben. Die acht überlebenden kamen in nachstehender Reihefolge zur Welt:

Joseph 1768, Napoleon 1769, Lucian 1775, Elisa 1777, Louis 1778, Pauline 1780, Caroline 1782, Jerome 1784.

Auf der Insel Korsika sind die Frauen auf eine zahlreiche Nachkommenschaft stolz, man sieht es fast als Schimpf an, wenn eine Frau gar keine Kinder hat. Das Volk, in seiner drastischen Ausdrucksweise, nennt eine Kinderlose una mula, eine Mauleselin!

Eine so reiche und zugleich schöne Nachkommenschaft, wie die der Madame Bonaparte, galt noch als besonders ruhmreich, und wenn die gesegnete Mutter überall die „Signora" Letizia genannt wurde, so spricht sich darin die allgemeine Hochachtung für sie aus. Uebrigens aber war und ist es zum Teil noch heute Gebrauch auf Korsika, eine Schloßherrin, oder auch die Gattin eines Mannes, dessen Einfluß sich über eine Anzahl von Landbauern, Hirten oder in abhängiger Lage sich befindende Insassen erstreckt, gerade wie im alten Rom, als Signora so und so, d. h. mit Beifügung des Taufnamens allein zu bezeichnen.

Die Bezeichnung Signora hat ihren Grund endlich auch in den patriarchalischen, auf der Insel herrschenden Verhältnissen, den engen, fast familiären Beziehungen, in welchen Edelmann und Bauer zu einander stehen — was bei der bergigen Beschaffenheit der Insel, der allgemeinen Armut der Bewohner, dem Mangel an Industrie und Handel, bei alten, tief eingewurzelten Vorurteilen und den spärlichen Beziehungen der Inselbewohner zum Festlande, kaum anders möglich wäre.

Die Zeit der Signora Letizia war, wie man sich denken kann, von der Sorge um die Ihrigen vollauf in Anspruch

genommen — für acht Kinder zu sorgen ist keine Kleinigkeit! Sie ging nur einmal in der Woche aus und zwar an Sonntagen, um sich in die Messe zu verfügen. Ihre Schwiegermutter, welche nicht dieselben Beweggründe wie sie hatte, zu Hause zu bleiben, ging alle Tage zur Messe — und zwar nicht etwa der Mode oder Unterhaltung wegen: diese Dame hatte in einem Augenblick freudiger innerer Bewegung etwas getan, was sie vielleicht später bereut hat, nämlich ein Gelübde abgelegt: an jedem Morgen eine Messe für jedes Enkelkind, mit dem ihre Schwiegertochter die Familie beschenken würde, zu hören; da sie ebenso gewissenhaft wie strenggläubig war, war sie nun genötigt acht Messen per Tag zu hören. Darin bestand denn auch ihre einzige Beschäftigung. Hätte Signora Letizia alle ihre Kinder am Leben erhalten, so hätte die exemplarische Schwiegermama 13 Messen an jedem Tage hören müssen. Offenbar hat der Himmel Mitleid mit ihr gehabt und die fünf Kleinen als Engel in sich aufgenommen; sie wären am Ende, wie die andern, Teufel oder Dämonen geworden.

Mme. Carlo Bonaparte, der einer ihrer Söhne später, indem er ihr den Titel „Die Frau Mutter" (Madame Mère) beilegte, viel Sorgen machen sollte, hatte einen sehr bestimmten, soliden, offnen, geraden, nichts weniger als frivolen, mit einem Wort einen echt korsischen Charakter. Wie wenig sahen doch die Töchter ihr gleich!

Sie hatten sozusagen gar nichts von der Mutter; und als sie von ihrer Insel fort waren, nahmen sie von der in Blüte stehenden französischen Zivilisation nur Oberflächliches, nur Fehler und Laster an. Sie waren noch sehr jung, als sie nach dem Festlande hinüber kamen.

Nach mancherlei Widerwärtigkeiten während des korsischen Unabhängigkeitskrieges, bei dem Mme. Bonaparte stets an der Seite ihres Gatten war, und nachdem die Insel den Engländern in die Hände gefallen war, wurde die der französischen Partei angehörige Familie proskribiert. Mme. Bonaparte war es möglich geworden, heimlich zu

UNIV. OF CALIFORNIA

entwischen, indem sie sich in Kalvi mit ihren drei Töchtern und ihren beiden jüngsten Söhnen — es war Ende Mai 1793 — an Bord eines Kauffahrteischiffes begab. Glücklich gelang es, den englischen Kreuzern zu entkommen und in Toulon zu landen.

Um so billig wie möglich leben zu können — die Zeit war schwer, Geld knapp — ließ sich Mme. Bonaparte, jetzt ohne „u", in einem Dorfe, La Valette, dicht bei Toulon nieder, zog dann nach Bandol und schließlich nach Marseille.

Die Verhältnisse der kleinen Familie waren in der Tat nichts weniger als glänzend, und Mme. de Rémusat befindet sich in einem gewaltigen Irrtum, wenn sie behauptet Signora Letizia wäre reich gewesen.*) Sie irrt sich jedoch nicht, wenn sie findet, daß die Erziehung der Demoiselles Bonaparte in schrecklicher Weise vernachlässigt wurde. Aber wie wäre das anders möglich gewesen? Man war im Jahre 1793! In diesem Jahre gab es überhaupt nur einige wenige Erziehungsanstalten, welche nicht geschlossen waren.

Diese, soweit es sich um Institute für junge Mädchen handelte, standen bei Ausbruch der Revolution fast alle unter der Leitung von Nonnen, welche jetzt vertrieben waren; ihre Anstalten wurden geschlossen und als Nationalgut verkauft — die heranwachsende Generation sollte also zur Unwissenheit verurteilt werden. Die Familien, in denen die Mütter imstande waren, ihre Töchter zu unterrichten, waren selten, seltener aber diejenigen, die noch wohlhabend genug waren, um eine Erzieherin zu halten.

Mme. Bonaparte besaß die Mittel nicht, ihre Töchter in eine Erziehungsanstalt zu schicken, und war selbst zu unwissend, um sie unterrichten zu können, die von ihr erworbenen Kenntnisse beschränkten sich, wie bei fast allen korsischen Frauen damaliger Zeit darauf, daß sie ihren Namen allenfalls leserlich unterzeichnen konnte — sie ließ ihre Töchter aufwachsen und erblühen wie die wilden

*) Mme. de Rémusat: „Mémoires" I, 128.

Blumen ihrer heimatlichen Berge: wie sie, so hübsch wurden auch ihre Töchter — das war die ganze Entwicklungsgeschichte.

Inbezug auf ihre älteste Tochter Elisa wäre aber doch einschaltend zu bemerken, daß diese nicht besonders hübsch wurde, und daß sie etwas lernte — allerdings nur unbeschreiblich wenig. Für sie hatte Carl Bonaparte eine Freistelle in Saint-Cyr erwirkt, jener von Mme. de Maintenon gestifteten Erziehungsanstalt. Als sie dieselbe 1792 im September verließ, war ihre Erziehung zwar so ziemlich vollendet, allein sie hatte aus ihren Unterrichtsstunden nur geringe Erfolge gezogen; in der Orthographie war sie nur sehr mittelmäßig bewandert, und wahrscheinlich ging es ihr ebenso inbezug auf alle übrigen Fächer.

Auf Korsika selbst war es nicht Sitte, sich sonderlich um die Erziehung der jungen Mädchen zu kümmern. Diese lebten von der Außenwelt abgesperrt im elterlichen Hause, wurden bei jeder Gelegenheit ausgezankt, und hatten, um Geist und Herz zu bilden, nichts als die albernen Unterhaltungen ihrer Bonnen, die sie weit mehr liebten, als ihre Mütter, denn diese waren nur bemüht, sich gefürchtet zu machen, und die Mutter, welche ihre Töchter am meisten terrorisirte, galt für die beste Erzieherin. Die unglücklichen Mädchen blieben unter solcher Fuchtel bis zu dem Tage, an welchem sich ihren Eltern die Gelegenheit bot, sie durch Verheiratung los zu werden. Einmal unter der Haube — ob sie einen der größten Tölpel der Umgegend zum Gatten erhielten, kam nicht in Betracht — wurden diese armen Märtyrerinnen Gegenstände der größten Aufmerksamkeit seitens der Mutter.

Sonderbare Sitten das!

Dabei waren alle jungen korsischen Frauen von tadellosem Wandel und von musterhafter ehelicher Treue. Auf das Innere ihrer Häuser beschränkt, während die Männer auf die Jagd, in die Cafés gingen, ließen sie ihre Töchter gerade so aufwachsen, wie sie selber aufgewachsen waren

und hatten von einer Erziehung im wahren Sinne des Wortes gar keine Idee. Wo hätte sich wohl Mme. Bonaparte unterrichten sollen, sie, die von ihren Eltern im Alter von dreizehn Jahren verheiratet worden war; sie, die kaum schreiben konnte, nie ein Buch gelesen hatte?

Signora Letizia ließ also ihre Mädchen wild aufwachsen, und tat auch nicht das Geringste, um ihr Wissen zu fördern, ihre Herzen zu bilden. Das hätte vielleicht auch nicht soviel zu sagen gehabt, wenn sie in ihren korsischen Bergen geblieben und die Frauen von irgend welchen unwissenden Edelleuten geworden wären; sie hätten sich unter solchen Verhältnissen, wie zu vermuten steht, tadellos geführt. Ihr Schicksal aber brachte sie auf einen anderen Schauplatz.

Mme. Bonaparte traf in Marseille im Juni 1793 ein und zwar in den allermißlichsten Verhältnissen. Sie bezog zunächst eine ärmliche Wohnung im vierten Stock eines Hauses der Rue Pavillon, einer mit der Cannebière parallellaufenden Straße; von dort zog sie in die Rue Lafon in ein durch die Schreckensherrschaft völlig ausgeräumtes Haus: es war das Hotel Cyprière, das ehemals als Mairie gedient datte.

Als es ihr hernach nicht mehr ganz so schlecht ging, zog sie auch in eine etwas weniger dürftige Wohnung, nach der Rue du Faubourg de Rome. Die arme Frau hatte in der Tat nichts, als die Kleider, die sie anhatte, ihren Töchtern ging es ebenso; dürftige Unterstützungen und das grobe Brot, welches die Stadt, oder vielmehr das „Wohltätigkeitsbureau“ bewilligte, war alles, was sie hatte. Ihre Lage wäre eine geradezu verzweifelte gewesen, hätte nicht der damalige Kapitän Bonaparte, als ein treuer Sohn und Bruder, sich eines Teiles seines geringfügigen Soldes beraubt, um dieses Elend zu mindern.

Endlich bekam Lucian einen kleinen Posten als Schreiber in der Militärverwaltung zu Saint-Maximin, Napoleon avancierte zum Major und Joseph wurde Kriegs-

kommissar — da kamen bessere Tage über Signora Letizia und ihre Töchter.

Die Volksrepräsentanten Gasparin und Salicetti, welche als Beschützer der Söhne aufgetreten waren, sorgten auch für die Mutter, mehr noch allerdings für deren Töchter; es wurden für sie allerhand Quellen der Geldunterstützungen gefunden; die armen Frauen konnten etwas frische Wäsche deren sie so notwendig bedurften, anschaffen.

In dieser Zeit kamen auch Barras und Fréron, Abgesandte des Konvent, damals noch junge Leute, beauftragt mit der Kontrolle der Rekrutierung in den südlichen Departements, aus Paris nach Marseille. Sie kannten den Artilleriemajor Bonaparte und dieser stellte sie seiner Familie vor. Ihre eleganten Manieren, ihre Spitzenjabots und ihre Rosetten-Kniehosen erregten bei den jungen Damen die höchste Bewunderung, bei der Mama aber stellte sich einiger Argwohn ein.

Die jungen Herren setzten es durch, das Mme. Bonaparte die Pension erhielt, welche der Konvent bedürftigen korsischen Patrioten, die sich auf französischen Boden geflüchtet hatten, bot.

„Seit Ende August erfolgte die Verteilung der den Flüchtigen bewilligten Fonds regelmäßig, d. h. den Frauen und Greisen wurden monatlich 75 Livres, und 45 Livres für jedes Kind unter 15 Jahren gezahlt. Eine einmalige Zahlung von 150 Livres wurde außerdem jedem früheren korsischen Grundeigentümer bewilligt.*)"

So war denn die Familie Bonaparte vom Schlimmsten erlöst: dem bisherigen Elend gegenüber herrschten jetzt Reichtum, Ueberfluß.

Um ihren den Darbenden erwiesenen Dienst zu eignem

*) Th. Jung: „Bonaparte et son temps" II. 277. „Das Zusatzgesetz ist vom 14. August. Ein anderes vom 25. Fructidor des Jahres III bestimmte, daß die korsischen Flüchtlinge vorläufig eine doppelt so große Unterstützung empfangen sollten, als die war, welche ihnen durch das Gesetz vom 27. Vendémiaire vorhergehenden Jahres bewilligt war.

Vorteil auszunützen, erschienen Barras und Fréron jetzt öfter in der Wohnung ihrer Schützlinge, begegneten ihnen auch häufig auf der Straße und die Beziehungen zwischen den eleganten Lebemännern und den reizenden korsischen Flüchtlingen wurden allmählich von einer mehr als freundschaftlichen Art.

Die älteste der Demoiselles Bonaparte, Marie-Anna oder Marianne (Elisa) war noch nicht 18, Pauline etwa 15 und Maria Nunziata (Caroline) 13 Jahre alt; Pauline war ohne Frage die Hübschste von ihnen. Das hatten natürlich die jungen Volksrepräsentanten schnell genug heraus gefunden; Fréron machte Pauline besonders eifrig und vielleicht aufrichtigen Herzens den Hof. Er wollte sie wirklich einige Zeit später heiraten. Ueber die Aufmerksamkeit der Konventsdeputierten und die Intimität, die sich zwischen ihnen und ihren Töchtern eingestellt hatte, wurde Mama Letizia mit der Zeit sehr aufgebracht, sie beschloß, Marseille wiederum zu verlassen und sich näher an Toulon heranzumachen, wo ihr Sohn Napoleon die Belagerungsartillerie kommandierte. Im Dorfe Bausett ließ sie sich erst nieder, dann in Mionnac und schließlich in einem der Familie Isoard gehörigen, nahe bei Brignoles gelegenen Landhause. Da sie nur wenig von Gepäck behindert war, so vollzogen sich diese zahlreichen Umzüge mit ziemlicher Leichtigkeit.

Während der Zeit wurde Toulon wieder genommen und Napoleon Brigadegeneral. Allein noch waren die Tage der Prüfung nicht vorüber. Der General wurde plötzlich verhaftet und eingesperrt; große Befürchtungen kamen über die bedauernswerte Signora und ihre Töchter. Endlich wurde er wieder in Freiheit gesetzt. Glücklicherweise heiratete damals Joseph das Fräulein Clary, die Tochter eines wohlhabenen Seifensieders aus Marseilles, und von nun an kamen die Angelegenheiten der Familie in ein besseres und ruhiges Geleise.

Die jungen Mädchen aber legten leider viel Leicht-

fertigkeit an den Tag und ihre Aufführung war nichts weniger als musterhaft.

„Die Demoiselles Bonaparte benahmen sich, wenn man den Erinnerungen der Bewohner von Marseille Glauben schenken darf, nicht so, als wären sie unter dem Einfluß sittenstrenger Moral aufgewachsen.“ *)

Barras geht so weit in seinen Mémoiren, zu erzählen: Pauline habe mit Fréron in wilder Ehe gelebt. —

*) Mme. de Rémusat: „Mémoires“ I. 128. — Es dürfte nicht uninteressant sein, diese Stelle in den Erinnerungen der Rémusat mit einer andern in den Mémoiren der Herzogin von Abrantes zu vergleichen. Sie lautet: „Ich habe eine Zeit erlebt — und sie liegt noch nicht so lange hinter mir — da die Hälfte dieses Stückes Leinwand mit Freude von Ihrer Mutter, General, angenommen wäre, um Hemden für Ihre Schwestern daraus zu machen; ich weiß wohl, daß die Damen jetzt in Marseille feinere tragen — besser ist es darum aber nicht mit ihnen bestellt, namentlich was die eine betrifft.“ (I. 295.)

Die bei den Bewohnern von Marseille inbezug auf die Töchter der Madame Bonaparte hinterlassenen ärgerlichen Erinnerungen werden vom General de Ricard ausdrücklich bestätigt. Dieser hielt sich, als er noch ganz jung war, zu der Zeit, um die es sich handelt in Marseille auf und verkehrte viel bei Mme. Bonaparte, vermutlich weniger um dieser selbst als um ihrer hübschen Töchter willen. „Ich erinnere mich“, so erzählt er, „an Einzelheiten und kleine Vorkommnisse, denen ich nicht die geringste Bedeutung beimaß, zwischen ihnen nnd einigen Marseiller Herren, die von den Reizen der jungen Damen herbei gelockt waren. (Pauline war von bezaubernder Schönheit, sie hatte etwas Ideales.) Allein es wäre auch möglich, daß unter diesen jungen Herren sich irgend ein fader Geck befunden hätte, welcher sich, Gunstbezeugungen empfangen zu haben rühmte, die ihm nicht zu teil wurden, oder welcher sich, weil man ihn mit Entrüstung abgewiesen, nun dadurch rächte, daß er Verleumdungen ausstreute, welche an dem Ruf, den die Töchter der Mme. Letizia in Marseille zurückließen, haften blieb. Ich wiederholte es, daß es mir nicht möglich ist, über diesen delikaten Punkt bestimmte Angaben zu machen; ebenso aber auch, daß die öffentliche Meinung in Marseille den jungen Damen sehr ungünstig war, und daß von ihren galanten Abenteuern, ja von skandalösen Vorfällen die Rede war. Niemals hat Bonaparte dies den Marseillern verziehn. (Général de Ricard: „Autour des Bonapartes“ p. 110.

Diesen Worten Ricard's möchten wir noch einige Zeilen der Mme. de Rémusat beifügen. Sie sagt: „Uebrigens hat der Kaiser es der

Der General Bonaparte war zum Inſpektor der Küſten des Mittelländiſchen Meeres ernannt. Man hatte ihm für ſeine Mutter und ſeine Schweſtern die reizende Villa von Chateau-Sallé, dicht bei Antibes, und nicht weit von ſeinem Hauptquartier eingeräumt. Er hat ſich wohl damals ſchon viel mit dem Gedanken, paſſende Ehemänner für ſeine Schweſtern zu ſuchen, getragen, und beſonders Offiziere im Auge gehabt, aus denen etwas werden konnte. Die Demoiſelles waren entzückt von ihrem neuen Aufenthalt. Sie erhielten viel Beſuch, fuhren an Feſttagen nach Nizza und wurden ſtets zu den Bällen, die dort gegeben wurden, eingeladen; ſie tanzten viel mit Offizieren und amüſierten, ſich auf das allerbeſte.

Nach fünf Monaten erfolgte dann die Rückkehr nach Marſeille.

Im März 1796 verheiratete ſich der General, trotzdem die Familie einſtimmig Proteſt erhob, mit ſeiner bisherigen Maitreſſe, Witwe des Generals de Beauharnais und verließ gleich darauf Paris, um das Kommando der italieniſchen Armee zu übernehmen. Er paſſierte bei dieſer Gelegenheit Marſeille: Mutter und Schweſtern empfingen ihn mit offenen Armen.

„Meine Schweſtern", ſo erzählte der General ſpäter, „konnten gar nicht von mir laſſen; ſie waren um ſo vergnügter über meine Stellung, als die ihrige dadurch eine beſſere wurde. Sie waren vor allen Dingen neugierig, meine Frau kennen zu lernen."*)

Von der Zeit an lebten die jungen Damen nur noch in Illuſionen, im Reich der Träume. Man wird ſich

---

Stadt Marſeille nie vergeſſen können, daß ihre Bewohner Zeugen der wenig angenehmen Lage geweſen ſind, in welcher ſich damals die Seinigen befanden; einige ärgerliche Anekdoten, die törichter Weiſe von den Provençalen immer wieder aufgefriſcht wurden, haben Napoleons Intereſſe für die Provençe ſtets nachteilig beeinflußt." (Mémoires I. 128.)

*) Mémoires de Napoléon Bonaparte 1834, II. 52.

kaum vorstellen können, was in ihren feurigen korsischen Phantasien, nachdem die materielle Not ihnen so hart mitgespielt hatte und sie in zerrissenen Schuhen, durchlöcherten Kleidern, schäbigen Hüten hatten einhergehen müssen, jetzt, als die Nachrichten von den ans fabelhafte grenzenden Erfolgen ihres Bruders eintrafen, vor sich ging — hatte das Leben in Marseille sie doch schon so gewaltig an- und aufgeregt.

Sie hatten eine unendliche Perspektive von Feten vor Augen, sahen sich von Geschenken überschüttet, in schönen Toiletten, von jungen Offizieren umschwärmt, mit neuen Hüten auf den eleganten Frisuren, sahen alle jene Sächelchen, für die sich eitle Mädchenherzen begeistern, vor sich ausgeschüttet, — sie wußten ja, wie gut ihr Bruder zu seinen Schwestern war. Sie sollten nun inne werden, was es eigentlich hieße, wenn man von Zerstreuungen sprach: die einzigen, die sie bisher kannten, hatten darin bestanden, daß sie sich unter einander zankten, auf den Gemüsemarkt gingen und ihre Strümpfe stopften.

Ja, eitel Freude herrschte jetzt bei dem munteren Trio. Da gab es ein unaufhörliches Geplapper, da gab es nichts wie lustige Einfälle von früh bis spät, und in der Nacht kamen die Träume, ach, was für Träume! Von unermeßlichen Reichtümern, von Offizieren in prächtigen Uniformen, welche sich als Freier einstellten.

„Das Glück des Sohnes", sagt ein Zeitgenosse, „warf seinen Sonnenschein auch über das Leben der Mutter. Es gab jetzt Gesellschaften bei ihr, ja man sprach vom „Salon der Signora Letizia"; man unterhielt sich in demselben sogar über Literatur; man führte beim Kerzenschein zwischen zwei Ofenschirmen Komödien auf. Die jungen Damen des Hauses waren so gütig, Rollen zu übernehmen. Paoletta, die Schelmische, stets zu munteren Streichen Aufgelegte, machte die Soubrette und zeichnete sich besonders aus. Dieses heitere Leben fand auch bei der Mutter

Wohlgefallen; sie ging fast gar nicht aus dem Hause — noch hatte sie freilich keine Equipage.“*)

Es ist bei den korsischen Frauen so Sitte, ihr Leben im Innern ihrer Häuslichkeit zuzubringen, entfernen sie sich, so geschieht es nur, um die Messen zu besuchen und stets zu Fuß, denn Kutschen existierten auf Korsika nicht. In Ajaccio hatte Mme. Bonaparte es ja ebenso gemacht. Da sie gar nicht ausging, hätte man allerdings annehmen können, sie werde ihre Töchter etwas überwachen, besonders wenn sie sich am Komödienspiel belustigten. Sie hätte es doch eigentlich verhindern müssen, daß allerhand junge Herren hinter den Kouliſſen mit ihren nicht spröden Töchtern die Cherubine spielten.

Man erfährt, welche Art von Kurzweil hinter den Ofenschirmen des Liebhabertheaters der Signora Letizia in der Rue Paradies getrieben wurde, denn einer der liebenswürdigen jungen Herren, welcher an diesen Dingen wohl mehr Gefallen hatte als an ernsten Studien, und aus welchem später der verdiente General Ricard wurde, läßt sich in etwas indiskreter Weise darüber wie folgt vernehmen:

„Wir hatten, meine Vettern und ich, die Rollen von Pagen und nichts weiter zu tun als unseren Gebieterinnen, das heißt den jungen Damen des Hauses, Briefe zu überreichen oder Besucher anzumelden. Wir machten dazu stets sehr sorgfältige Toilette und zwar zusammen mit den Demoiselles Bonaparte, welche besonders darauf bedacht waren, uns, ihre Pagen, recht hübsch heraus zu putzen. Sie kleideten uns, in des Wortes umfassendster Bedeutung, an — wir ließen sie gern gewähren; sie schminkten uns, die eine frisierte uns, die andere schürzte den Knoten unserer Kravatten, zuweilen zupfte man uns an den Ohren, gab uns wohl auch kleine Backenstreiche, aber man umarmte uns auch zärtlich und gestattete uns Umarmungen.

*) L. Lautard: „Esquisses historiques“ II.

Zu der Zeit, von welcher ich eben rede, war ich, wie ich mich deutlich erinnere, immer ganz besonders vergnügt, wenn Komödie in der Paradiesstraße gespielt werden sollte. Obwohl die jungen Damen uns nicht für voll anzusehen und wenig zu beachten schienen, standen wir doch auf recht vertrautem Fuße zu einander. Elisa war ja viel älter als ihre Schwestern, aber Pauline und Karoline standen uns inbezug auf ihr Alter ziemlich nah." *)

Die Siege des Generals Bonaparte versetzten alle Franzosen in einen Taumel von Begeisterung, die Marseiller nicht weniger wie alle andern. Die Stadt Marseille gab ein patriotisches Fest zu Ehren der Mutter und der Schwestern des Generals. Ein Festzug bewegte sich durch die Allee von Meilhan und der Oberbürgermeister überreichte der Mme. Bonaparte und ihren Töchtern Siegespalmen. Welche Schicksalswendung!

Während des Waffenstillstandes, welcher 1797 den Feldzug vor der Hand unterbrach, ließ sich der siegreiche General, der viel Mühe gehabt hatte, seine in Paris verbliebene Gemahlin zu einer Reise nach Italien zu veranlassen, in dem geräumigen Schloß zu Mombello nieder. Er hatte den Seinigen geschrieben, sie möchten ihn dort aufsuchen und sich an seinem jungen Ruhm, seinem jungen Glück sonnen.

Mme. Bonaparte, die inzwischen ihre älteste Tochter dem ersten Besten zur Frau gegeben hatte, der um dieselbe geworben, setzte sich also nach Italien in Bewegung; sie nahm mit sich Pauline und Annunziata (Caroline); Maria-Anna (Elise) war schon mit ihrem Gemahl, Herrn Baciocchi, vorauf.

Von nun an ist die Lebensgeschichte der Schwestern Napoleons nicht mehr so eng, wie bisher, mit der ihrer

*) Général de Ricard: „Autour des Bonaparte".

Mutter verknüpft. Maria-Anna ist verheiratet, Paulette wird es auch bald sein, Annunziata wird in einer Pension untergebracht werden.

Wir müssen von hier an jeder der Damen einzeln folgen und den besonderen Ereignissen ihres Lebens den Raum anweisen, den die ihnen gebührende Bedeutung beansprucht.

Erstes Buch.

Die Prinzessin Elisa.

Elisa Baciocchi.

Fürstin von Piombino und Lucca, Großherzogin von Toskana.
(1777—1820.)

Erstes Kapitel.

Die Geburt Maria-Annas. — Näscherei und mütterliche Bestrafung. — Die kleine Maria-Anna kommt nach Saint-Cyr. — Aus einer Verheiratung mit dem Admiral Truguet wird nichts. — Aufenthalt in Marseille; Elend und Glanz. — Sie heiratet Herrn Baciocchi. — Reise nach Italien. — Gleichgiltigkeit der Mme. Baciocchi gegen ihren Gatten. — Sie geht nach Paris. — Porträt der Mme. Baciocchi. — Einbildungen inbezug auf literarische Begabung. — Abneigung der Mme. Baciocchi gegen ihre Schwägerin Josephine. — Lucian fällt in Ungnade; Schmerz seiner Schwester darüber. — Der Triumph der Beauharnais. — Mme. Baciocchi erkrankt. — Ihr Freund Röderer. — Der junge Herr de Barante. — Herr de Fontanes. — Lächerlichkeiten der Mme. Baciocchi. — Ihr literarischer Salon. — Mme. Baciocchi tritt in einem Trauerspiel auf. — Im Plessis-Chamant; Zerstreuungen, die einen schlechten Geschmack verraten. — Lästerungen. — Mme. Baciocchi und Mme. de Récamier. — Kaltherziges Wesen der Mme. Baciocchi. — Sie beschützt Herrn de Chateaubriand. — Sie erhebt Protest gegen die Hinrichtung des Herzogs von Enghien. — Milde Maßregeln.

Wie alle Kinder des Herrn Carlo de Buonoparte, mit alleiniger Ausnahme von Joseph, der in Calvi geboren wurde, so hat auch Maria-Anna in Ajaccio das Licht der Welt erblickt: dies Ereignis trat ein am 3. Januar 1777.

Die Neugeborne erhielt den Namen Maria-Anna in Erinnerung an eine ältere Schwester, welche ebenso geheißen, aber bald nach der Taufe das Zeitliche gesegnet hatte. Maria-Annas Taufe fand zugleich mit der des kleinen Napoleon statt.

Den Namen Elisa suchte sich Maria-Anna später selbst aus, weil ihr der in der Taufe empfangene häßlich vorkam und nicht mehr der hohen Stellung zu entsprechen schien, welche sie dem namenlosen Glück ihres Bruders verdankte.

Ihre Kindheit bietet nicht das geringste Interesse. Die kleine Maria-Anna bekam zuweilen wie alle anderen Kinder der Familie Bonaparte ihre Tracht Prügel. Prügel überhaupt spielten auf Korsika in der Kindererziehung eine große Rolle bei Knaben so gut wie bei Mädchen — wenn sie nur wenigstens gerecht ausgeteilt worden wären, aber da haperte es wie folgende kleine Anekdote dartun mag:

Mme. Bonaparte hatte eines schönen Tages von ihrem Oheim, dem Canonicus, einen Korb mit schönen Feigen und Weintrauben zum Geschenk erhalten. Dieses Geschenk hatte infolge der kirchlichen Würde seines Gebers in den Augen von ganz Korsika etwas sozusagen geheiligtes; die Feigen des Onkel Canonicus verdienten eine ähnliche Verehrung, wie sie der Hut oder die Sutane desselben erheischte. Man hätte sich beinahe beim Essen solcher Früchte bekreuzigt. — Nun traf es sich, daß Maria-Anna und eine kleine Freundin einen Augenblick allein waren mit den appetitlichen Feigen — die Kinder hatten ja keinen Begriff von der denselben schuldigen Verehrung; sie kosteten erst eine, dann zwei, dann wurden es ihrer drei Feigen kurz und gut wie die Kirschen der Frau von Sévigné verschwanden die heiligen Feigen allesamt in den profanen zwei Kindermägen. Dasselbe Schicksal hatten die Weintrauben und nichts blieb übrig als der leere Korb. Nun gingen die beiden Näscherinnen, wahrscheinlich um zu verdauen, ein wenig spazieren. Währenddem kommt zufällig der

kleine Napoleon in die Nähe des leeren Korbes und bleibt vor demselben stehen: er schien versunken in Erwägungen über das, was wohl in dem Korbe hätte gewesen sein können, da trat plötzlich die gute Mama ein; sie fragte auch gleich mit zorniger Stimme, was aus den Früchten des „Zio canonico", des guten Onkels, geworden wäre. Nun wußte aber der arme kleine Napoleon von garnichts, nicht einmal, daß der Großonkel Früchte geschickt hatte. Obwohl er sich demgemäß aussprach, kam die „Signora madre" doch auf den übereilten Gedanken, „Napoleone" habe sie verzehrt. Es folgte eine fürchterliche Standrede, welche sie nur unterbrach, um den Kleinen bei den Haaren zu packen, ihm hinten die Höschen aufzuknöpfen und auf den Körperteil loszuschlagen, mit dem sich ihr „Napoleone" einst auf einen so stolzen Thron setzen sollte. Außerdem wurde er noch zu trockenem Brote auf drei Tage verurteilt.

Maria-Anna aber sagte bei ihrer Heimkehr kein Wort; sie fand es offenbar sehr bequem, daß statt ihrer ihr Bruder geprügelt worden war, daß ihr Bruder fasten mußte, weil sie zuviel gegessen hatte. Napoleon kam dahinter, daß er für die Sünden seiner Schwester gebüßt hatte, fand aber nur eins sonderbar, nämlich daß diese ihm nicht einige von den Früchten aufbewahrt hatte; verriet auch die Maria-Anna weiter nicht. Er hatte glücklich die drei Tage Fastenzeit hinter sich, als die kleine Freundin seiner Schwester sich wieder unter dem Dach der Bonapartes einstellte und sogleich von den Feigen und den Weintrauben des Onkel Canonicus zu plappern anfing — sie fragte vielleicht, ob nicht ein neuer Korb eingetroffen wäre. Signora Letizia, welche zugegen war, spitze die Ohren, und nun mußte Marianne, deren Name französiert also lauten würde, zu ihrem Leidwesen gewahr werden, daß, da die erteilte Züchtigung an eine falsche Adresse gelangt war, sie nunmehr richtig abgegeben wurde.

Dem unschuldigen Napoleon aber sagte die Mama: „Die Schläge, die Du bekommen hast Napoleone, könnte

Dir selbst der liebe Gott, der doch der Herrgott ist, nicht wieder nehmen."

Für die heldische und großmütige Tat ihres kleinen Sohnes, der sich, obwohl unschuldig, lieber selber schlagen ließ, als daß er die Schuldige der Prügelstrafe preisgab, hatte die Signora wohl kein Verständnis.

Die gute Frau wußte sicherlich nicht, daß, indem sie ihren Sohn unverdientermaßen züchtigte, sie den Lehren jenes liebenswürdigen Philosophen, des Abbé Galiani, entsprach, welcher da, wo er von der Kindererziehung spricht, zwei Dinge besonders einschärft: die Jugend daran zu gewöhnen, erstens Ungerechtigkeiten, zweitens Langeweile zu ertragen. Galiani hatte zu seinem weisen Rat alle Veranlassung: er war nämlich in Paris Friedensrichter und mußte als solcher wissen, was die Justiz leistete, das heißt, was im Namen der Gerechtigkeit alles geschah. In seiner Eigenschaft als Abbé hielt er Reden, und kam in die Lage, in den Physiognomien seiner Zuhörer die häßlichen Einwirkungen der Langenweile zu beobachten. Es geschah vielleicht, um sich nachsichtige Zuhörer, im Gerichtssaal wie in der Kirche, zu schaffen, daß er sich also vernehmen ließ.

Napoleon hat sich des kleinen Vorfalls stets erinnert; auch eines Tages, als er bereits erster Konsul war, kam er wieder darauf zu sprechen, es war auf einer Fete, welche die damalige Feigenvertilgerin, jetzt Mme. Baciocchi, 1801 im Schloß zu Neuilly gab; sie wohnte damals bei ihrem Bruder Lucian, welcher Minister des Innern war.

Marianne hatte, wie schon erwähnt, das Glück, in Saint-Cyr als Pensionärin aufgenommen zu werden; es geschah dies, sowie sie das für die Aufnahme vorgeschriebene Alter erreicht hatte. Die Fürsprache des Herrn de Marboeuf hat zu dem sehr erfreulichen Ereignis wohl viel beigetragen: am 15. Dezember 1782 wurde Herr Carl de Bonaparte benachrichtigt, daß ihm die erbetene Vergünstigung zuteil geworden wäre. Geldverluste, welche ihn in letzter Zeit betroffen hatten, machten die Nachricht zu einer äußerst willkommenen; hatte er doch

nun für ein Kind weniger zu sorgen, und das war in seiner Lage wahrlich nicht gering anzuschlagen — und dann hatte die zukünftige Elevin der feinen, hochberühmten Anstalt inbezug auf feinen Geschmack ja bereits sehr glückliche Anlagen an den Tag gelegt. Nun war nicht nur ihre Erziehung gesichert, es standen ihr auch anderweitige Vorteile in Aussicht, die nicht gering anzuschlagen waren.

Jede Elevin erhielt beim Austritt aus der Anstalt eine Ausstattung und eine Mitgift von 3000 Livres. Außerdem wurden auch noch die Kosten der Heimreise à 1 Livre für die Meile bezahlt, was, da doch Korsika gerade nicht in der Nähe von Saint-Cyr liegt, eine weitere sehr angenehme Zahlung bedingte.

Zu bedauern war nur, daß die jungen Mädchen, die fast alle unbemittelten Familien angehörten, eine Erziehung in Saint-Cyr erhielten, welche für die bescheidenen Verhältnisse ihres zukünftigen Lebens nicht paßten. Ein großer Uebelstand nicht nur für die Männer, von denen sie geheiratet wurden, und die doch einige Berücksichtiguug finden sollten, sondern auch für sie selbst!

Ende Juni 1783 führt Herr Carl de Bonaparte, welcher sich 500 Livres hatte borgen müssen, um von Korsika nach Saint-Cyr zu gelangen, sein Töchterchen Marianne dorthin, er hatte zugleich ein andres für Saint-Cyr bestimmtes korsisches Mädchen, Mlle. Cataneo, unter seiner Obhut.

„Die jungen Mädchen," so berichtet Lavallée, „konnten zwischen dem siebenten und zwölften Jahre eintreten; sie blieben bis zum zwanzigsten, ohne während der ganzen Zeit, es sei denn auf Grund eines besonderen Wunsches und Gesuches der Ihrigen, die Anstalt zu verlassen; Besuche durften sie nur während der vier großen Feste im Jahre empfangen. Um 6 Uhr standen sie auf, hörten um 8 Uhr die Messe, arbeiteten bis 12 Uhr, um diese Zeit wurde zu Mittag gegessen; die Stunden bis um 2 waren der Erholung gewidmet, dann wurde wieder bis um 6 gearbeitet; um 9 ging man schlafen.

Es gab den Altersstufen entsprechend, 4 Klassen; in jeder Klasse saßen die Elevinnen in 5 bis 6 Abteilungen zu 8 oder 10, je nach den Unterrichtsgegenständen, um einen Tisch beisammen. Bis zum zehnten Jahre waren sie in der „roten Klasse", in welcher sie das Lesen, Schreiben, Rechnen, und die Anfänge der Grammatik erlernten, ebenso den Katechismus, wie Beispiele aus der biblischen Geschichte. Mit elf Jahren traten sie in die „grüne Klasse" über, in welcher sie dasselbe lernten unter Zugabe von Musik- und Religionsunterricht. Waren sie siebzehn Jahre alt, so kamen sie in die „blaue Klasse", in welcher sich der Unterricht nur noch auf Sprache und Musik erstreckte, in der aber auch nebenbei „die moralische Erziehung zur höchsten Vollendung" gebracht wurde."*)

Da Lehrerinnen nicht in genügender Anzahl vorhanden waren, so mußten die älteren Schülerinnen im Unterricht aushelfen.

Man wählte unter den Blauen oder Gelben etwa zehn aus, die mit dem feuerfarbenen Bande geschmückt wurden und den Lehrerinnen in der grünen und roten Klasse Assistenzdienste leisteten. Es wurden noch etwa 20 weitere ausgewählt, welchen das schwarze Band erteilt und welche als „Töchter der Madame de Maintenon" bezeichnet wurden. Sie halfen entweder den Klassenlehrerinnen aus, oder arbeiteten im Bureau der Vorsteherin oder der sonstigen Beamtinnen der Anstalt.**)

Ob die kleine Marianne gute Fortschritte machte?

Ach nein — nicht viel: ihre Orthographie blieb so undisziplinierte wie ihr korsischer Charakter. Ein Gesuch, welches sie an den Direktor des Versailler Distriktes richtete, datiert den 1. September 1792, und in welchem sie um die Genehmigung zu ihrem Austritt aus der Anstalt bittet, beweist

*) Théophile Lavallée: „Historie de la maison royale de Saint-Cyr" Das Buch enthält höchst interessante Mitteilungen über das Leben der Pensionärinnen von Saint-Cyr.

**) Ebenda p. 145.

dies hinlänglich (siehe weiter hinten); auch zu ihrer moralischen Entwicklung waren, wie ihrem späteren Betragen zu entnehmen ist, keinerlei Grundlagen geschaffen. Nein — Marianne hatte, als sie unter den „Damen des heiligen Ludwig" weilte, nicht das geringste Verlangen nach dem feuerfarbnen Bande.

Napoleon, welcher seiner Schwester sehr zugetan war, besuchte sie stets an den Tagen, an welchen die Hausordnung Besuche zuließ; zuweilen brachte er auch seinen früheren Kameraden, jetzigen Freund und zukünftigen Privatsekretär, den Herrn Fauvelet de Bourrienne, mit.*)

Herr Carl Bonaparte hatte seine Tochter den wenigen Freunden, welche er in der kleinen korsischen Kolonie zu Paris hatte, bestens empfohlen; unter ihnen war der Abbé Demetrius de Comnène und dessen Schwester Mme. Permon, eine sehr hübsche und sehr gutherzige Dame, die nur etwas zu lebhaft, eigenmächtig und wohl etwas intrigant war. Sie und der Abbé wechselten sich bei ihren Besuchen der kleinen Marianne Bonaparte ab.

Eines Tages machten sich alle beide, und zwar in Gesellschaft Napoleons, nach Saint-Cyr auf; Marianne wurde gerufen und erschien im Sprechzimmer. Sie mag wohl recht drollig ausgesehen haben, eingezwängt in ihr bis zum Halse reichendes grobes, dunkles Tuchkleid, die Hände in schwarzen, bronzefarbig schillernden Handschuhen, ihre an die Berge der Heimat gewöhnten Füße in engen Schnürstiefeln von schwarzem Maroquin; ihr Haupt steckte in einer Kappe aus schwarzem Taffet, verbrämt mit schwarzer Gaze unter der einige widerspenstige Strähnen ihres schönen Haares, auf welches sie sich später soviel einbildete, hervorsahen. Außerdem trug sie noch einen besondern Kopfputz, ebenfalls aus Taffet, an welchem hinten ein schwarzer, bis zu den Hacken reichender Schleier hing; die Handgelenke waren von dunkelfarbigen Manschetten, die nicht gerade vom feinsten Stoff

*) Bourrienne: „Mémoires" I. 43.

waren, eng umſpannt. Der düſtere Eindruck der ſchwarzen Kleidung war ein wenig gemildert — oder ſoll man ſagen noch beſonders betont — durch ein goldenes Kreuz, welches in durchbrochener Arbeit die bourboniſchen Lilien zeigte und auf die Bruſt herabhing.

Die Frauen haben bekanntlich allerhand kleine Mittel, um einer ſelbſt häßlichen Kleidung einen angenehmen Reiz zu geben, den man gern Chic nennt, in dieſer Kunſt iſt das kleinſte Mädchen oft mehr Frau als man denkt. Mir däucht, die folgenden Verſe ſind von Greſſet; gewiß hat der Dichter an die Elevinnen von Saint-Cyr gedacht, wenn er ſagt:

„Auch ein Nonnenſchleier kennt der Mode Wert
Und ich lobe mir die Kunſt, die Euch belehrt,
Selbſt gemeinem Schnitt und rohen Tuchgeweben
Einen wohlgefällig-hübſchen Zug zu geben.“

Die kleine Marianne hatte von Chic keine Ahnung und blicke trotz ihrer ſie unzweifelhaft mit Stolz erfüllenden „Uniform“ gar kummervoll drein. Mme. Permon frug ſie, was ihr fehle: Marianne begann ſtatt zu antworten, bitterlich zu weinen. Endlich konnte man ſoviel aus ihr herausbringen, daß eine ihrer Gefährtinnen, Fräulein de Montluc, im Begriff ſtände, die Anſtalt zu verlaſſen — man würde ſich irren, wollte man hierin den Grund für Mariannes Herzensweh ſehen; es handelte ſich vielmehr um einen kleinen Abſchiedsſchmaus, der dem Fräulein de Montluc gegeben werden ſollte; alle Elevinnen hatten zu dieſem Zweck zuſammengeſchoſſen, ſie aber, die arme kleine Marianne, hatte ihr Scherflein nicht beiſteuern können — ſie war zu arm.

Napoleon griff unwillkürlich in die Taſche, um dem lieben Kinde zu geben, was es brauchte, aber — er hielt inne — es fiel ihm ein, daß er in derſelben Lage war wie ſeine Schweſter.

„Wieviel brauchſt Du denn“, frug die gutherzige „Permon, um Deinen Anteil zu entrichten?“

„Zwölf Franken.“*)

„Darum mach' Dir keine Sorgen, mein Kind, hier hast Du 12 Franken, nun mache es wie die Uebrigen.“

Der junge Napoleon fühlte sich durch seine und seiner Schwester Armut gewiß etwas blamiert, aber mehr vielleicht noch durch die Freigebigkeit der Mme. Permon. Bei der Rückfahrt nach Paris konnte er seinen Unwillen nicht zurückhalten, daß man den Damen des Heiligen Ludwig von Saint-Cyr, von denen die meisten doch Pensionärinnen des Staates wären, also keinerlei Vermögen hätten, gestatte, solche Ausgaben zu machen.

Ludwig XV hatte einmal eine ganz ähnliche Aeußerung getan: wenn es diesem König auch an sittlichem Ernst fehlte, Verstand hatte er doch:

„Mme. de Maintenon“, bemerkte er einmal, „ist mit ihren ausgezeichneten Absichten doch auf Irrwege geraten. Diese Mädchen werden so verzogen, daß man sie alle zu Palastdamen machen müßte; sie werden sonst unglücklich oder hochmütig werden.“**)

Ludwig XV hatte Recht, der junge Napoleon auch. Es handelt sich da um ein Uebel, welches von jeher in unsern Erziehungsanstalten herrschte, und das man wohl nie mehr loswerden wird.***)

---

*) Damals waren 12 Franken schon eine bedeutende Summe, namentlich für kleine Töchter unbemittelter Offiziere. Es ist unbegreiflich, wie man es zulassen konnte, daß sie solche mit ihren Verhältnissen so wenig in Einklang stehenden Ausgaben machen durften. Dabei war es in anderen Erziehungsanstalten womöglich noch schlimmer. Man lese nur die Erinnerungen der Fürstin de Ligne und man wird finden, daß es in Abbaye-aux-bois kleine Mädchen gab, denen es gestattet war, Juwelen im Werte von über 30000 Franken zu tragen! Welche Narrheit!

**) Mme. du Hausset (Kammerfrau der Pompadour): „Mémoires“.

***) Napoleon hatte auf der Militärschule an demselben Geldmangel gelitten wie seine Schwester in Saint-Cyr zur Bestreitung dieser unnützen Ausgaben. Er hatte sogar damals eine Denkschrift an den stellvertretenden Direktor Berton gerichtet, in welcher er den ganzen Erziehungsplan

Inzwischen hatte die Revolution begonnen und in Riesenschritten ging sie vorwärts. Am 16. August 1792 erklärte die Assemblée nationale: das königliche Erziehungsinstitut zu Saint-Cyr sei zu schließen.

Am 1. September, Napoleon war seit dem 6. Februar Kapitän und eben im Begriff, sich nach Korsika zu verfügen, beschloß er, seine Schwester in Saint-Cyr abzuholen und sie mit nach Ajaccio zu nehmen. Das war ein sehr guter Gedanke, denn die kleine Marianne hatte in Paris keine Verwandten, ja keine auf dem ganzen Festlande; schreckliche Ereignisse waren zu befürchten, die Aufhebung der Anstalt bereits befohlen.

Am 1. September in aller Tagesfrühe, traf also der junge Kapitän in Saint-Cyr ein. Eine der „Damen des heiligen Ludwig", Mme. de Crécy, die ihn besonders wertschätzte, weil er gegen seine Schwester so gut war und dieselbe so oft besucht hatte, meinte: er würde besser tun, sie dort zu lassen, übrigens dürfe sie auf keinen Fall abreisen, ohne die Erlaubnis der Stadtbehörde und die des Distrikt-Direktors. Napoleon verfügte sich also auf die Mairie: der Maire begleitete ihn nach der Anstalt zurück, und nachdem er festgestellt, daß Fräulein Marianne Bonaparte in derselben wäre, gewährte er die erbetene Erlaubnis. Aber nun war noch die Bewilligung des Distrikt-Vorstehers nötig. Hierunter folgt das Gesuch Napoleons in seinem seltsamen Wortlaut, und ohne Berücksichtigung der orthographischen Schnitzer des Originals:

„An die Herrn Verwalter von Versailles.

Meine Herren,

Buonaparte, Bruder und Beschützer des Fräulein Marianne Buonaparte, hat die Ehre, Ihnen auseinander zu setzen, daß, da das Gesetz vom 7. August, besonders

als durchaus verderblich bezeichnet; es wäre durch denselben das Ziel nicht zu erreichen, welches eine weise Regierung im Auge haben müsse. — Diese Mitteilung macht Bourrienne.

aber der Zusatzartikel, welcher am 16. desselben Monats zum Beschluß erhoben wurde, die Aufhebung des Hauses des Heiligen Ludwig bestimmt, er die Ausführung des Gesetzes verlangt, um besagtes Fräulein, seine Schwester, zur Familie zurück zu bringen; sehr dringende Geschäfte und der Dienst nötigen ihn, Paris unverzüglich zu verlassen. Er bittet Sie, gefälligst anzuordnen, daß die Besagte sich der Wohltat des Gesetzes vom 16. erfreue und daß der Schatzmeister des Distrikts die 20 Sous per Meile bis zur Stadt Ajaccio auf Korsika, Heimatsort des genannten Fräuleins, wo sich auch ihre Mutter befindet, zahle.

Mit Achtung

Am 1. September 1792 Buonaparte."

Auf demselben Blatt — das Original befindet sich im Archiv der Präfektur von Versailles — befindet sich unter dem Gesuch Napoleons auch das der Mlle. Marianne, welches durch seine Orthographie und seinen Stil nicht minder bemerkenswert ist. Fräulein Marianne schreibt:

„Ich habe (jay) die Ehre, den Herren Verwaltern zu bemerken, daß, da ich nie einen andern Vater (d'autres père) gekannt habe als meinen Bruder, wenn (sy) seine Geschäfte ihn nötigten (lobligoiet) abzureisen ohne mich mit sich (avec luy) zu nehmen, ich mich in der vollkommensten Unmöglichkeit befinde, das Haus von Saint-Cyr zu verlassen (dévacuer).

Mit Hochachtung

Marianne Buonaparte."

Napoleon brachte dieses Doppelgesuch sofort auf das Distriktsbureau und erhielt an demselben Abend noch die nötigen Vollmachten, wie die auf seinem Schriftstück angebrachte Rückenbemerkung erweist:

„Die Bezirksverwaltung ist der Ansicht, daß es sich geziemt, für die Demoiselle Buonaparte eine Zahlungsan-

weisung über 352 Livres auszufertigen, damit dieselbe sich nach Ajaccio auf Korsika begebe, wo selbst sie geboren und wo ihre Familie ist: Distanz 352 Meilen; dem Sieur Bonaparte ist es mithin gestattet, die Demoiselle, seine Schwester, mit den Kleidern und der zu ihrem Gebrauch bestimmten Wäsche aus dem Hause von Saint-Cyr abzuholen."

Mit diesem Schreiben in der Hand betrat der Kapitän am andern Morgen nochmals die heiligen Hallen von Saint-Cyr und es wurde ihm auch sogleich seine Schwester ausgehändigt; ein großes Paket mit Wäsche und Kleidern schleppend verließ er das Tor, durch welches in einigen Jahren die von ihm begründete und berühmt gewordene Militärschule ihren Einzug halten sollte; in einem etwas gebrechlichen Wagen fuhren Bruder und Schwester nach Paris.

An dem nämlichen Tage noch kassierte der Kapitän auch die bewilligten 352 Livres ein und führte die kleine Marianne in seine bescheidene Wohnung im Hotel „des Patriotes hollandais".

Es war gerade an dem Tage, an welchem Marianne den tiefen Frieden von Saint-Cyr mit Paris vertauschte, die Revolution mitten in ihrem blutdürstigen Toben, allein, eine würdige Schwester ihres Bruders, ließ sie sich dadurch nicht sonderlich aufregen. Napoleon erhielt Urlaub, um sie nach Ajaccio zu bringen, und am 10. September traten die Geschwister die Reise an. Am 17. landeten sie bereits auf heimatlichem Boden. Man schenkte ihnen allseitig die größte Aufmerksamkeit. Napoleon in seiner schönen, neuen Uniform und Marianne in ihrer nicht minder auffallenden, wenn auch düstern Tracht von Saint-Cyr, sahen beide sehr stattlich und distinguiert aus. Man bezeichnete die letztere als das „Fräulein vom Heiligen Ludwig" und dies schmeichelte Mariannes bereits keimender Eitelkeit unsäglich.

In diesem nämlichen Jahr, im Monat November,

sollte in Ajaccio die erst 15 jährige Marianne verheiratet werden. Der Admiral Truguet, der das Beobachtungs-Geschwader im Mittelländischen Meere kommandierte, hatte einen 25tägigen Aufenthalt in Ajaccio; er lernte damals Fräulein Buonaparte kennen und — nun sie gefiel ihm. Signora Letizia hätte es gar so gern gesehen, wenn der Admiral um dieselbe angehalten hätte*), obwohl in der Zahl der Lebensjahre ein erheblicher Unterschied zwischen beiden war. Auch innerlich waren sie vielfach verschieden, der Admiral finster, schweigsam, stets zugeknöpft und, falls man den Angaben La Revellière-Lépeaux Glauben schenken will, argwöhnisch und eigensinnig.**) Allein er war noch ein sehr hübscher Mann, braunhäutig und kräftig. Wie aber hätte sich sein gereiftes Alter mit den 15 Jahren des Fräulein Marianne, wie hätte sein Eigensinn sich mit dem Mariannes vertragen sollen, sein Argwohn mit ihren Leichtfertigkeiten?

Zu jener Zeit achtete freilich auf dergleichen Nebensachen niemand, und es kam nicht selten vor, namentlich auf Korsika, daß Greise ganz junge Mädchen freiten. Die Heirat zwischen Truguet und Marianne Buonaparte wäre vielleicht doch trotz allem zustande gekommen, wären nicht politische Ereignisse dazwischen gekommen: der Admiral war denselben jedenfalls zu Dank verpflichtet: er kam mit heiler Haut davon. Wie sehr er auch in seiner Eigenschaft als Seemann an Stürme gewöhnt war, Stürme am häuslichen Herde hätte er wohl nicht so leicht hingenommen; der widerspenstige und herrische Charakter des Fräulein Marianne bot keinerlei beruhigende Bürgschaft gegen Stürme.

Der Admiral mußte die Gestade Korsikas verlassen.***)

*) „Der Admiral Truguet wäre uns damals als Schwager sehr willkommen gewesen." (Jung: „Luciens et ses Mémoires" I. 45.)

**) La Revellière-Lépeaux: „Mémoires" I. 254 und II 254.

***) Bei Proklamation des Kaiserreichs war Truguet der einzige Admiral der gegen Napoleon stimmte.

Einige Zeit später brach auf der Insel der Bürgerkrieg aus; Mme. Bonaparte, die mit den Ihrigen zu den „Patrioten", d. h. der französischen Partei, zählte, wurde verfolgt und von den Anhängern Paoli's auf alle mögliche Weise belästigt; so blieb ihr endlich nichts übrig als ein Fluchtversuch, und sie war in der Tat so glücklich, wie wir schon erzählt, nach Toulon zu entkommen.

Nichts irgendwie bemerkenswertes, sofern es sich um Marianne handelt, ist während des Aufenthaltes der Familie in Toulon und Marseille zu verzeichnen. Es war für alle ein an Entbehrungen reiches Leben, für Marianne besonders, die in Saint-Cyr auf etwas derartiges nicht vorbereitet worden war. Hätte sie jetzt die 12 Franken gehabt, die sie einst für die Abschiedsfete einer Mitschülerin ausgab, wie schön wäre das gewesen! Das Geld hätte auf mehrere Tage den Unterhalt der Familie gesichert. Signora Letizia hatte auf ihrer Heimatinsel schon böse Tage durchgemacht — jedenfalls ging sie, wenn auch mit nichts anderm, ihren Töchtern mit dem guten Beispiel geduldigen Ausharrens voran.

Als endlich jene kleine, ihr von der Regierung als geflüchteter Korsin bewilligte Pension eintraf, war das Leben der armen Frauen ein wenig sicherer gestellt, obwohl es immer noch viel Entbehrungen und Mangel an Notwendigem gab. Es waren doch wenigstens die Besorgnisse für den nächsten Tag gehoben. Man war bereits genötigt gewesen, sich als „hülfsbedürftig" in die Listen des Wohltätigkeits Bureau in Marseille eintragen zu lassen, um wenigstens täglich einen Laib Brot zu haben.

Nach dem 13. Vendémiaire war es, man ist nie dahintergekommen wie, dem General Bonaparte gelungen, sich Geld zu verschaffen, sogar viel Geld. Als guter Sohn der er ja war, und als guter Bruder schickte er augenblicklich der Familie nicht etwa wie bisher eine kleine Unterstützung, sondern gleich ein kleines Vermögen. Er schrieb damals an Joseph:

„Ich habe der Familie an 60000 Livres geschickt in Silber, Assignaten und sonstigen Papieren, Du brauchst Dir keine Sorgen mehr zu machen.“*)

Ja, Mme. Letizia und ihre Töchter waren mit einem Schlage allem Elend entrückt, und beeilten sich nunmehr ihre ärmliche Wohnung zu verlassen, um sich im ersten Stock eines Hauses der Rue de Paradies einzumieten. Sie knüpften auch Bekanntschaften an; alle Korsen, welche nach Marseille kamen, sprachen bei ihnen vor, denn die Familie eines Generals ist immerhin schon etwas, und gut war es, sich auf alle Fälle ihren Einfluß zu sichern. Die jungen Damen, von Kopf bis zu den Füßen neu gekleidet, hielten sogar von nun an einen vielbesuchten Salon.

„In demselben“, so berichtet jemand, der ihn in seiner Jugend sehr gern und häufig besuchte, „hörte man von nichts reden als von ruhmreichen Kriegstaten. Die jungen Damen erzählten dieselben mit einer gewissen Begeisterung, sie wußten die Namen aller derjenigen, die sich ausgezeichnet hatten. Elisa vor allen drückte sich in einer besonders energischen Weise aus, wie man sie beim zarten Geschlecht gar nicht erwartet.“**)

Es gibt Menschen, welche sich in drückenden Lebensverhältnissen bessern und veredeln, welche ohne diese Prüfungen gewöhnliche Durchschnittsmenschen geblieben wären. Das war aber inbezug auf Marianne Bonaparte nicht der Fall. Sie hatte von Haus aus ein störrisches, hartes Naturel, trotz ihres Enthusiasmus für Heldentaten: auf

*) Der General Philipp de Ségur sagt in seinen Memoiren, welche allerdings nicht frei von historischen Ungenauigkeiten sind, aber trotzdem als Aufzeichnungen eines Mannes von Welt Wert haben: „Fréron hatte einige Tage zuvor für Bonaparte, mit dem Auftrage, die holländische Armee zu organisieren, 30000 Franks flüssig gemacht.“ (Histoires et Mémoires I. 162.)

**) Général de Ricard: „Autor de Bonaparte.“ p. 118. Der General erzählte sogar, daß seine Liebe für das Soldaten-Handwerk ihm erst im Salon der Mme. Bonaparte in Marseille gekommen wäre.

sie hatte das Unglück nicht bessernd eingewirkt. Später hat auch das Glück keine günstigern Erfolge gehabt; sie war zu eigenwillig und herrisch. Höfliche Leute haben sie wohl als den „weiblichen Napoleon" bezeichnet.*)

Vielleicht gerade wegen der wenig liebenswürdigen Charaktereigenschaften Mariannes hat sich Mme. Letizia, die unter denselben zu leiden hatte, beeilt, ihre Tochter mit Herrn Baciocchi, einem früheren korsischen Offizier, der um sie anhielt zu vermählen. Mme. Letizia tat es, obwohl die glänzenden Siege ihres Sohnes in Italien der Familie eine Zukunft zu eröffnen schienen, welche alle Baciocchi und Konsorten ausschließt. Am 1. Mai 1797 fand die Hochzeit in Marseille statt.

Lucian spricht sein Bedauern darüber aus, daß seine Schwester den Landsmann Paschal Baciocchi genommen habe und erinnert sich mit Wehmut der schönen Gelegenheit, welche Marianne damals in Ajaccio hatte, den Admiral Truguet zu heiraten — eine Gelegenheit, welche man sich habe entwischen lassen.

„Offen gesagt," so schreibt er, „ich hätte sie ebenso lieben können, wie dieser gute und abermals gute Baciocchi, welcher trotz des Ueberflusses an Gutheit, welcher ihm innewohnt, im Grunde seines Herzens nur seine Violine liebt, auf welcher er ja so leidlich herumkratzt, aber nur zu häufig, so daß seinem unschuldigen Instrument sowohl, als der Nachbarschaft stets übel wird."**)

Hinter Lucians Worten steckte vielleicht die Absicht, seine Schwester zu entschuldigen, die für diesen „guten"

*) Von unsern drei Schwestern," sagt Joseph Bonaparte in seinen Erinnerungen, „war Marianne diejenige, welche äußerlich wie innerlich die meiste Aehnlichkeit mit Napoleon hatte; man hat behauptet, daß in späteren Jahren ihre Gesichtszüge viel von denen der Mme. Letizia hatten, abgesehen von der Feinheit der Züge und dem Ausdruck in der Physiognomie der Letzteren. (Comte de Survilliers: „Mémoires" 1853 I. 65.)

**) Th. Jung: „Lucien Bonaparte et ses Mémoires" I. 54.

Mann ſtets eine gewiſſe Abneigung an den Tag gelegt hat. Möglich wäre es, denn obwohl in der Familie Bonaparte die größte Uneinigkeit herrſchte, ſo beſaßen doch alle Glieder derſelben, ſo widerſpruchsvoll dies auch erſcheinen mag, einen ausgeſprochenen, einen ſehr auffälliglebendigen Familienſinn. Trotzdem eigentlich ſtets einer gegen den andern aufgebracht oder empört war, ungeachtet ſogar der vorgekommenen Verrätereien, waren doch Brüder und Schweſtern anhänglich an einander und unterſtützten ſich ſtets einer feindlichen Außenwelt gegenüber. Hat es je einen beſſern Bruder gegeben wie Napoleon? Seine Schweſtern verdienten leider ſeine wohlwollende Fürſorge nicht; Mme. d'Abrantès, deren Erinnerungen man befragen muß, um ſich über die Charaktere der drei Schweſtern, deren Spielgefährtin ſie als Kind war, gründlich zu unterrichten, ſagt:

„Mme. Baciocchi war nicht gut zu ihrer Mutter, aber — zu wem wäre ſie es denn überhaupt geweſen? Ich habe nie jemand kennen gelernt, der in ſo unangenehmer Weiſe krittlich und ſchroff geweſen wäre, wie ſie.“*)

Mme. Bonaparte ſagte zum erſten, der um Mariannes Hand warb: nimm ſie — oder vielleicht im Stillen — weg mit ihr. Uebrigens iſt dies meiſt ſo Brauch auf Korſika. Wenn man die Zuſage der Mutter etwas übereilt finden möchte, ſo iſt doch auch zu bedenken, daß Mme. Bonaparte damals nicht allzuſehr auf ihren Sohn Napoleon rechnen konnte. Napoleon hatte die Witwe Beauharnais gegen ihren ausdrücklichen Willen und trotz der Oppoſition Joſephs und Lucians geheiratet; es war infolgedeſſen eine kleine Spannung eingetreten zwiſchen dem Beſieger Oeſterreichs und ſeiner Familie. Auch hatte man ihn inbezug auf die Heirat Mariannes gar nicht um Rat gefragt.

Dieſer Herr Paſchal Baciocchi war, was im gewöhn-

*) Duchesse d'Abrantès: „Mémoires“ II. 82.

lichen Leben, sit venia verbo, als ein „guter Kerl“ bezeichnet wird; sein Ideenkreis war eng — inbezug auf gewisse Punkte vielleicht wieder allzu weit — er war der gefügigste Ehemann, den man sich nur denken kann, jedes Glied der Familie, sogar seine Frau, räumte dies ein; er war, wie es scheint, gar sehr unbedeutend, Lucian nennt ihn deshalb stets den „guten und abermals guten Baciocchi“. Herr von Metternich sagt, Napoleon hätte als Schwager wohl einen Mann von etwas größeren, intellektuellen Fähigkeiten lieber gesehen.*) Was sollte das die Demoiselle Marianne Buonaparte kümmern? Man sagt, Frauen hätten stets eine gewisse Vorliebe für die Dummen, und was Schlauheit anbetrifft, hatte sie, Marianne, nicht genug für Zwei?

Als der Waffenstillstand den Siegen dieses einzig denkwürdigen Feldzuges ein Ende setzte, nahm der General Bonaparte sein Hauptquartier auf dem Schloß von Mombello. Er hatte seine ganze Familie eingeladen, ihn dort zu besuchen, da das Schloß Raum genug bot für alle. So befand sich denn auch die ganze Familie in Mombello zusammen. Auf diese Weise konnte sie ja auch am leichtesten die Bekanntschaft mit der Kreolin, welche Napoleon geheiratet hatte, machen, und wenn die Bonapartes glaubten, es der jungen Frau „verzeihen“ zu müssen, daß sie sich gewissermaßen in ihre Gesellschaft „eingedrängt“ hatte; so war in den Augen des Generals dieser Umstand aufgewogen durch den Eintritt des Herrn Baciocchi in die Familie, ohne daß er, der doch jetzt als Oberhaupt der Familie anzusehen war, befragt worden wäre. Lucian war durch seine Heirat mit der gutmütigen aber völlig unbedeutenden und unwissenden**) Christine Boyer, der Nichte eines Schankwirtes in Saint-Maximin, in genau derselben Lage. Man hatte sich also auf der einen, wie auf der

*) Fürst Metternich: „Erinnerungen“ I. 311.

**) Sie konnte nicht einmal ihren Namen schreiben.

anderen Seite allerhand kleine Verſtöße gegen die Convenienz vorzuwerfen. Gedeihen und Glück ſtimmen ja ſo leicht zur Nachſicht und Vergebung. Die Gelegenheit war alſo ſo günſtig wie nur denkbar für eine allgemeine Familienausſöhnung, bei der man auch die neuen Mitglieder beſtens kennen lernen konnte.

Mme. Baciocchi hatte es vor allen Dingen eilig, aus der glänzenden Stellung ihres Bruders Vorteil zu ziehen. Sie und ihr Mann fanden ſeitens der Mme. Joſephine Bonaparte einen ſehr liebenswürdigen Empfang.

„Joſephine", ſagte Napoleon, „benahm ſich der Mutter ihres Mannes gegenüber ſo wie ſie ſollte; ſie überhäufte dieſelbe mit Aufmerkſamkeiten, behandelte auch meine beiden Schweſtern aufs Freundlichſte ohne Baciocchi zu vernachläſſigen. Die Hierherreiſe meiner Familie hatte vor allen Dingen den Zweck, eine Ausſöhnung zwiſchen Eliſa und mir herbeizuführen. Dieſe hatte ſich erſt kürzlich verheiratet, und, von zärtlichen Empfindungen ganz benommen, vergeſſen, mich um Rat zu fragen".*)

Die Erklärung, welche Napoleon hier für die Unterlaſſungsſünde ſeiner Schweſter findet, iſt köſtlich. Die Zuſtimmung, welche man ihm vor der Verheiratung nicht abverlangt hatte, wurde aber nunmehr beſonders verlangt.

„La signora madre", berichtet mit großer Naivetät der Baron Hippolyt Larrey, „hatte die Gelegenheit ergriffen, um bei ihrem Sohne Napoleon die etwas verſpätete Zuſtimmung zur Heirat Eliſas und „Felix" Baciocchis zu erwirken. Der Sieger von Montenotte, Caſtiglione und Arcola, von ſeiner Mutter mit Bitten gedrängt, beeilte ſich auch, ihrer Zuſtimmung die ſeinige hinzuzufügen. Die Hochzeit hatte, wie die des älteſten Sohnes mit einer Mlle. Clary in Marſeille ſtattgefunden".**)

*) „Mémoires de Napoléon Bonaparte" 1834 IV. 208.

**) Baron Larrey: „Mme. Mère" I. 259.

Hinzuzufügen ist, daß es sich nur um eine Zivilehe handelte; die Signora Letizia, obwohl sie eine so fleißige Messebesucherin war, kannte sich doch so wenig aus in solchen Dingen, daß sie von einer in den Augen der Katholiken notwendigen kirchlichen Trauung ganz und gar absah. Nun fand auch im Schloß zu Mombello durch einen italienischen Priester eine kirchliche Weihe statt. Es war der General Bonaparte, der dieselbe forderte: auch Mme. Baciocchi hatte den Segen der Kirche verschmäht.

Schnell verging in Mombello die Zeit. Es gab die angenehmsten Zerstreuungen, man fuhr nach Mailand, wo Mme. Letizia sogern Aufenthalt genommen hätte; man machte Ausflüge, Tag für Tag fanden große Diners und Gesellschaften statt. Mme. Baciocchi gab sich ganz diesem, nur aus Vergnügen und Feten bestehenden Leben, wie es fortan der ruhmgekrönte Bruder den Seinigen bereitete, hin. Die ganze Familie schien in einem Traummeer zu schwimmen und von immer noch glänzenderen Feten, von immer noch berauschenderen Ergötzlichkeiten zu schwärmen.

Endlich schlug die Stunde des Abschiedes von Mombello. Während der General sich anschickte nach Passeriano im Friaul überzusiedeln, um die Unterhandlungen mit den österreichischen Bevollmächtigten zu beginnen, kehrten Mme. Letizia und Mme. Baciocchi nach Marseille zurück. Von dort gingen sie bald darauf nach Ajaccio. Das Haus, welches während des Krieges von einer Feuersbrunst zerstört war, sollte wieder aufgebaut werden. Dann traf die Baciocchi ihre Vorbereitungen, um den Bruder Lucian, der mit geheimen Aufträgen sich nach Spanien verfügen sollte, zu begleiten. „Mme. Baciocchi", sagt Lucian, „war darauf bedacht, von ihrem Gatten loszukommen. Dabei war sie erst wenige Monate verheiratet — welche Aussichten für die Zukunft!"

Die Lage der Familie war ja nun mit einemmale eine gegen früher gänzlich veränderte geworden: Lucian war nicht mehr der simple Kommis im Bureau der Militär-

Intendantur, auch ihn hatte, als er die großen Erfolge seines Bruders sah, der Ergeiz ergriffen. Er ließ sich in den Rat der Fünfhundert wählen und bezog in Paris eine stattliche Wohnung in der Grande Rue verte No. 1225, es war die Hauptverkehrsader des Faubourg St. Honoré; das Haus No. 1225 lag an der Ecke der Rue Miroménil. Er schrieb sogleich an seine Mutter und Mme. Baciocchi, sie möchten bei ihm Wohnung nehmen.

Mme. Baciocchi war ganz glücklich, Ajaccio wieder verlassen zu können, dieses Ajaccio, wo sich das alte Sprichwort, daß kein Prophet in seinem Lande etwas gelte, wieder einmal bewahrheitete — dieses jämmerliche Ajaccio, in welchem kein Mensch den kleinen, gelbhäutigen General Napoleon Bonaparte für etwas Besseres hielt als jeden andern gleichaltrigen Insulaner. Es mischte sich in diese Auffassung der Bewohner wohl ein wenig Neid, mit dem ja gewöhnliche Menschen stets auf das Emporkommen eines Gefährten ihrer Kindheit blicken. Man ging so weit, um sich nicht selber zu klein vor dieser emporstrebenden Größe zu erscheinen, zu behaupten, daß die nach Korsika gelangenden Ruhmesnachrichten arg aufgebauscht wären.

So vermißte denn Mme. Baciocchi in Ajaccio die Huldigungen, die, wie sie glaubte, ihr die glorreichen Taten ihres Bruders eintragen sollten. Sie nahm dies sehr übel und sehnte sich darnach, Paris wiederzusehen, das sie nur oberflächlich kannte, und das sie mit geheimnisvoller magnetischer Kraft anzulocken schien. Für ihren sich mehr und mehr entwickelnden Dünkel schien Paris kein zu großer Schauplatz, dort konnte allein der Geist, den sie zu haben sich einbildete, sich zeigen, sich entfalten. Hatte ihr Bruder Italien erobert, sie, seine Schwester Marianne Baciocchi, wollte sich den ersten Platz in den Pariser Salons sichern.

Als sie mit ihrer Mutter in der Metropole eintraf, stieg sie in der Rue verte ab; Napoleon war damals in Aegypten, und man befand sich doch einigermaßen in Sorge um ihn. Es gab sogar viele, die ihn für verloren hielten —

das wäre ein Strich durch die Rechnung gewesen! Mme. Josephine Bonaparte tröstete sich bereits im voraus, indem sie in Malmaison mit Herrn Hippolyt Charles kurzweil trieb. Lucian, der von Natur aus aufgeweckt war, aber verlor seine Zeit nicht und suchte sich unter seinen Kollegen im Rate der Fünfhundert möglichst viel Ansehen zu verschaffen — wer weiß ... Lucian hatte nur sehr oberflächliche Kenntnisse, verstand dieselben aber durch einen ihm eignen Applomb zu höherer Geltung zu bringen, als sie verdienten; Talent besaß er eigentlich nicht, hatte aber eine leichte, schnelle Fassungsgabe und von sich selber eine große Meinung. — Lucian war ein sehr geschickter Poseur und verstand es vortrefflich, sich im Ruhme seines Bruders zu sonnen, schrieb aber alles seinen persönlichen Verdiensten zu gute. Er gab viel Gesellschaften, seine Schwester machte bei ihm ihre Lehrzeit durch, um einst als „Weltdame" auftreten zu können. Dazu aber gebrach es ihr an geistiger Geschmeidigkeit, ihr eifriges Bemühen, das Ideal zu erreichen, hat die ihr mangelnde Grazie nicht ersetzen können.

Sie eignete sich wohl einige Aeußerlichkeiten der guten Gesellschaft an, allein hinter diesen Formen verspürte man stets den Zwang, den sie sich antat; sie hat sich nie die Feinheiten, die zarten Nüancen des guten Tones anzueignen gewußt. Jene Höflichkeit, die ihren Sitz mehr im Herzen als im Verstande hat, ging ihr ganz ab. Niemand fühlte sich in ihren Gesellschaften wohl, weil sie es nicht verstand, ihre Besucher mit den tausend kleinen unsichtbaren Aufmerksamkeiten zu umringen, über welche eine Dame von Welt mit wohlwollend lächelnder Miene zu verfügen weiß — zu alle dem war die Baciocchi zu steif, zu starr, zu widerspenstig. Es fehlte ihr durchaus nicht an Intelligenz, aber sie besaß nicht das, was eine geistreiche Dame so treffend als die „Schamhaftigkeit des Geistes" bezeichnet.*) Wohlwollen anderen gegenüber war bei ihr nur wenig vorhanden, denn sie war herzlos, besaß

*) Mme. Emile de Girardin.

auch keine geistige Schwungkraft. Trotzdem war sie dienstfertig, allein nur unter der Voraussetzung, sie werde Vorteil davon haben; sie war den Leuten nützlich, wenn sie selbst dadurch Nutzen haben konnte: zu geben verstand sie nicht. Von gefälligen Formen war bei ihr keine Rede: ihre Worte waren stets trocken, gebieterisch, sie warf dieselben hierhin, dorthin, von Blicken begleitet, die dasselbe ausdrücken.

„Niemals", so sagt die Herzogin von Abrantes, „hat eine Frau so sehr die Grazie ihres Geschlechtes verleugnet; es ging so weit, daß man hätte glauben können, sie bewege sich in einer genierenden Verkleidung.*)

Die Baciocchi hätte einen guten Instruktionsunteroffizier abgegeben; ihre knappe Ausdrucksweise, ihre rasche Art zu sprechen, der etwas rauhe Ton ihrer Stimme hätte für einen solchen Posten trefflich gepaßt, ihre Manieren hatten etwas Ungestümes; man hätte sie leicht für einen schlecht verkleideten Jungen halten können. Außerdem hatte sie auch den häßlichen Dialekt der Südfranzosen, den sie noch mit einem ganz besonderen Accent versah, an sich; mit ihrer Art zu sprechen, hätte sie, wäre sie sonst die liebenswürdige Person gewesen, sich unangenehm machen müssen. Ihr Aufenthalt in St. Cyr hatte sie von dieser garstigen Angewohnheit nicht befreit. Trotzdem behauptet Lucian: „Elisa spricht ein sehr reines französisch, ganz dialektfrei".

In Ajaccio waren diese Sprachgebrechen nicht aufgefallen, in den Salons von Paris aber machten sie, da dort niemand an denselben litt, ein fatales Aufsehen.

Man sieht also aus allem, das Mme. Baciocchi keine hervorragende Frau war. Was ihr Aeußeres betrifft, so kann

*) Duchesse d'Abrantès: „Histoire des Salons de Paris" II 461. — Hier auch noch das, was ihr Freund Fouché von Mme. Baciocchi hielt. „Elisa", sagt er, „ist eine hochmütige, nervöse, leidenschaftliche, aus den Fugen gegangene Persönlichkeit, ganz benommen von den Spielereien der Liebe und des Ehrgeizes". (Fouché: „Mémoires" I. 279.)

man auch weiter nichts ſagen, als daß ſie eher häßlich als hübſch war. Sie hatte einen ſehr weißen Teint, einen Vorzug, den faſt alle Korſinnen haben — auch eine leidliche Taille, obwohl ihre Körperformen im Ganzen ungeſchickt waren.

„Was man Arme oder Beine nennt, ſteckte an ihrem Körper, als wären es irgendwo aufgefundene Gegenſtände, das ganze Knochengerüſt ſchien zu ſchwer, ihr Aeußeres machte keinen angenehmen Eindruck“ — ſo ſagt die Herzogin von Abrantes. (VI. 67.)

Mme. Baciocchi hatte zu alledem auch noch einige Marotten: ſo wollte ſie zum Beiſpiel als gelehrte, als literariſch gebildete Frau gelten — ſie, die nicht einmal mit der Ortographie ihres Namens im reinen war. — Sie hatte von jener Schamhaftigkeit des Wiſſens, welches Fénelon den Frauen predigt, keine Spur; auch iſt es, als wären die Worte der Mme. de Maintenon, der Stifterin von Saint-Cyr, allwo Marianne ſie gewiß oft gehört hat, ganz beſonders an ſie gerichtet: „Die Frauen haben nur ein halbes Wiſſen; das Wenige, was ſie wiſſen, aber macht ſie oft eingebildet, ſchwatzhaft, ſie blicken mit Geringſchätzung und Widerwillen auf das Praktiſche“.

Ihr Bruder Lucian, der dieſelbe Verkehrtheit, aber bei größeren Fähigkeiten und einem höheren Ziele zuſtrebenden Ehrgeiz beſaß, konnte den Fehler, welchen er ſelbſt hatte, an der Schweſter nicht herausfinden. Unter ſeinen Aufzeichnungen vom Jahre 1801 finden wir aber doch folgende Stelle:

„Eliſa iſt ganz unter die Gelehrten gegangen. Aus ihrem Salon hat ſie einen Gerichtshof gemacht, vor dem die Schriftſteller erſcheinen, um ſich aburteilen zu laſſen.“*)

Dabei waren Lucians geſellſchaftliche Räume auch nur Hörſäle, in welchen die Beſucher ſehr geſchmackvolle, tiradenreiche Reden über philoſophiſche, beſonders aber politiſche

*) Brief Lucians an den General Leclerc. (Jung: „Lucien es ses Mémoires“ II. 109.)

Themata anzuhören verurteilt waren: die leichte graziöse Unterhaltung der alten Pariser Salons, bei der die Phantasie jedes Besuchers einem bunten Falter gleich von Blume zu Blume flattert und sich bei jeder nur solange aufhält, als sie es wert ist, um raschen, gaukelnden Fluges sich einer andern zuzuwenden, gab es bei den Bonapartes nicht. Man brauchte auch auf Antworten, Repliken, Controversen nicht bedacht zu sein, weil das bestimmende, das Wort der letzten Instanz stets schon gefallen war. Besonders hervor tat sich in dieser Beziehung der Salon der jetzt 19jährigen Baciocchi; sie wußte einem Chaptal, einem Fourcroy in Dingen der Chemie, einem Berthollet in Sachen der Physik allerhand Winke zu geben — gewiß, sie hätte auch einem Laplace über seine „mécanique céleste“ noch einiges beibringen können. Was die Malkunst betrifft, so war sie auf diesem Gebiete ebenso vortrefflich orientiert, wie auf allen andern. Wie Unrecht taten David, Gérard, Prudhon, Girodet, Isabey, sie nicht um ihre Ratschläge zu ersuchen. Sogar Talleyrand hätte manches lernen können, wenn er sich im Salon Baciocchi eingefunden hätte, um Unterricht zu nehmen bei der, die einem Macchiavelli, einem de la Mirandola eine Nuß zu knacken aufgegeben hätte.

Hatte die Baciocchi nur wenig Geist, Gedächtnis hatte sie viel. Zuweilen nur ließ es sie im Stich, wenn sie sich auf ein allzulanges Zitieren eingelassen hatte, ihr Bemühen, den Text recht schön herzusagen, ließ sie den Schluß vergessen — daraus kann man überhaupt sehen, daß bei ihr alles mehr Gedächtnis als Geist war.

Da sie die Schwester des ruhmgekrönten Generals war, so stellte man sich bereitwillig in ihrem Salon ein, ebenso in dem Lucians, der jetzt das schöne Hotel de Brienne in der Rue St. Dominique bewohnte.*) Man nahm eben in dem einen die literarischen Glossen, in dem andern die oratorischen Tiraden hin.

*) Dies Gebäude ist heut das Kriegministerium.

Bei Lucian war es, wo die Baciocchi den Herrn de Fontanes kennen lernte. Der Poet war ein unternehmender Herr, und die Schwester des ersten Konsuls eine bereitwillige Abnehmerin von Madrigal und Sonnett. Vielleicht war sie es auch, die dem Dichter entgegenging und ihn ermunterte — jedenfalls machte das sich entspinnende Liebesverhältnis viel von sich reden.

Lucian schien der Einzige zu sein, der nichts wußte, er war wohl kurzsichtig; dabei sprach doch Mme. Baciocchi stets ein unumwundenes und lautes Wort über alles.*)

Lucian war doch nicht ihr Gemahl, um mit Blindheit geschlagen zu sein wie dieser — Baciocchi war wirklich ein „guter Kerl".

Mitten in den Wirrwarr dieser Vorgänge kommt unerwartet per Telegraph die Nachricht, daß der General Bonaparte in Frankreich zurück ist! Er hat ganz plötzlich Aegypten verlassen und sein Reisewagen rollt mit rasender Geschwindigkeit auf der Straße nach Paris. — Er ist schon da! Seine Mutter, seine Brüder — mit Ausnahme von Louis, der ihm auf falschen Wege entgegengefahren war, ebenso wie Mme. Josephine — die Schwestern sind zu seinem Empfange in der Rue de la Victoire. Kaum sind die Umarmungen zu Ende, so ruft der General fragend:

„Und Josephine?"

Ein halb unterdrücktes, wehmütig-bittres Lächeln der Umstehenden sagt mehr als Worte.

„Wäre denn das, was mir in Aegypten zu Ohren gekommen ist, in der Tat wahr?"

Man unterrichtet Napoleon nun von den Fehltritten Josephines während seiner Abwesenheit, man verschweigt ihm nicht, daß sie sich in Malmaison mit einem stellvertretenden Gatten versorgt habe, während er in Aegypten Kugeln und Seuchen ausgesetzt war. Man verschweigt

*) Duchesse d'Abrantès: „Histoire des Salons de Paris" II 463.

ihm auch nicht den Namen des stellvertretenden jungen Mannes, läßt es auch nicht unerwähnt, daß die Vorgänge in Malmaison die Chronik skandaleuse von Paris entfesselt haben, während er bei den Pyramiden und bei Aboukir Siegeslorbeeren pflückte. Besonders eifrig ist Mme. Baciocchi, die abwesende Josephine zu zerpflücken.

Josephine aber, die ja ihrem Gemahl entgegengefahren war, um ihn vorzubereiten, dem Schlimmsten vorzubeugen und sich im Voraus den Anklagen gegenüber zu rechtfertigen, welche man, wie zu vermuten war, gegen sie richten würde, kehrte ihrerseits alsbald in das Haus der Rue de la Victoire zurück. Die stürmische Szene des Wiedersehens zwischen ihr und Napoleon ist ja bekannt, ebenso die schnell erfolgende Verzeihung. Die Baciocchi, die nichts weniger als verliebt in Josephine war, konnte nicht begreifen, wie es möglich war, daß Napoleon ihr verzeihen konnte.

„Sie tut sich nicht den geringsten Zwang an und zeigt ganz offen ihre mit einer unbeschreiblichen Verachtung gesättigte Feindschaft.*)

Josephine konnte seitdem die Baciocchi nicht mehr ausstehen; es war seitdem ein fortwährender kleiner Krieg zwischen beiden Damen, und keine ließ eine sich bietende Gelegenheit, der anderen zu schaden, unbenutzt. Die Baciocchi war erbarmungslos, aber auch Josephine war keineswegs immer gut, und ergriff mit Eifer jede Gelegenheit, sich an „Elisa“ zu rächen. Die Baciocchi hatte, seit ihr Bruder erster Konsul geworden war, auf ihren Rufnamen Marianne verzichtet und sich den Namen Elisa beigelegt.

Lucian war nach dem Staatsstreich vom 18. Brumaire, an welchem er einen sehr hervorragenden Anteil genommen hatte, von seinem dankbaren Bruder zum Minister des Innern gemacht worden. Aber seine, sich wenig mit der Ehre vertragenden Spekulationen in Getreide, durch die er

*) Duchesse d'Abrantès: „Mémoires“ II, 107.

enorme Summen gewann, bestimmten den ersten Konsul, ihm sein Portefeuille bald wieder abzunehmen. Nicht ohne bittern Kampf mit sich selbst traf Napoleon diese Entscheidung. Es war natürlich ein Ereignis für die Familie Bonaparte. Elisa war es, die am bittersten zu leiden schien; abgesehen davon, daß sie an ihrem Bruder Lucian hing, für dessen Uebertragung ins Weibliche sie vielfach galt, sah sie voraus, daß der Sturz Lucians den Beauharnais das Uebergewicht über die Bonapartes geben würde.

Am Abend des Tages, an welchem die Amtsentlassung Lucians erfolgte, war große Gesellschaft in den Tuilerien. Stanislaus Girardin, ein scharfer Beobachter, war auch da; er entwirft von der Gesellschaft das folgende interessante Bild:

„Ich verfügte mich am Abend zu Mme. Bonaparte; sie saß wie gewöhnlich auf einem großen, etwas erhöhten Fauteuil. Ich machte ihr eine besonders tiefe Verbeugung, allein dieselbe trug mir einen nur kalten Willkommengruß ein; ich beobachtete sie scharf; sie gab sich offenbar ein nachdenkliches Aeußere, um dahinter vor den Blicken aller ihre innere Zufriedenheit an dem Ereignis zu verbergen. Ihre Tochter, welche in der Kunst zu täuschen die Gewandtheit der Mutter noch nicht erreicht hatte, verheimlichte ihre Freude ganz und garnicht. Sie saß ihrer Mutter gerade gegenüber. Die Heiterkeit in ihrem Gesicht stand in auffallendem Gegensatz zu der tiefen Traurigkeit, welche die Züge der Mme. Baciocchi ausdrückten.

Damen waren in der Gesellschaft nicht viele, ich sah nur die Lecourbe, die Chauvelin und die Clary; in einer Ecke des Saales wurde Reversi gespielt. Die Herren gingen unruhig hin und her und schienen einigermaßen in Aufregung: die einen schmerzlich, die andern heiter bewegt. Ich bemerkte einige Generäle, u. A. Lannes, Murat, Lecourbe, auch mehrere Adjutanten. Von den Staatsräten waren zugegen: Réal, Champagny, Miot. Der höhere Beamtenstand war vertreten durch den Polizeipräfekten Dubois

durch Alexander de la Rochefoucauld, Chauvelin, Jaucourt Chaptal. Letzterer ganz strahlend in seiner Triumphator-Freude.*) Die Herren sprachen nur wenig oder garnicht miteinander. Die Unterhaltung der Damen stockte häufig. Ich trat näher an Mme. Baciocchi heran und richtete einige höfliche Worte an sie; sie erwiderte in einem Tone, den ich nie vergessen werde, weil er die tiefe Erregung ihrer empfindsamen Seele verriet und mir bewies, daß sie eine zärtliche treue Freundin ist; man sah ihren Augen an, daß sie geweint hatte, die ganze Nacht und den ganzen Tag, und daß sie jeden Augenblick wieder in Thränen ausbrechen konnte.

„Ich kam", sagte sie mir, „vorgestern vom Plessis mit Lucian zurück. Er verließ mich als wir angekommen waren und eilte in die Tuilerien. Es war kaum eine Stunde verflossen, als er schon wiederkam und mir seine bevorstehende Abreise anzeigte, auch die meines Mannes. Alle, an denen mein Herz hängt, gehen fort! Das konnte ich mir nicht denken. Können Sie meinen Schmerz ermessen? Ich bin außer Stande, ihn zu verstecken — ich fühle, daß mir die Thränen schon wieder in die Augen steigen."

„Drängen Sie Ihre Thränen zurück, Madame!" sagte ich leise, „Ihre Thränen möchten gewissen Leuten gar zu viel Freude machen."

— Mme. Baciocchi machte auch die größten Anstrengungen um nicht zu weinen, da dieselben aber erfolglos waren, erhob sie sich, um sich unbemerkt zu entfernen. Mme. Bonaparte aber hatte sie nicht aus den Augen verloren, auch sie erhob sich zugleich und ging eiligen Schrittes auf Mme. Baciocchi zu, um dieselbe zurückzuführen; sie gab sich den Anschein, als wäre sie tief betrübt, drückte der Baciocchi die Hand und umarmte sie — innerlich mochte sie sich nicht wenig freuen, diese thränenfeuchten Augen zu sehen.

*) Er war der Nachfolger Lucians im Ministerium des Innern.

Die „gute“ Josephine küßte sogar ihre weinende Schwägerin — welch ein Judaskuß!“*)

Was Girardin von der empfindsamen Seele Elisas sagt, ist sehr irrtümlich. Ach! Ueber diese wissentlich falschen Angaben einiger Historiker, Chronisten und Memoirenschreiber! Elisa weinte allerdings. Sie mußte es ja bedauern, daß ihr Bruder Lucian, dem sie zugetan war, „ausgeschifft“ war, wie man heutzutage bei uns sagt; aber das war doch keine Veranlassung zum Weinen, besonders keine für eine Frau, die sich auf ihren nach der Antike zugeschnittenen Charakter etwas einbildete. „Können Sie meinen Schmerz ermessen“, soll sie Girardin gesagt haben. Schmerz empfand sie wohl, aber da man sie längst als arge Egoistin kannte, so ist es wohl gestattet, anzunehmen, daß sie sich selber getroffen fühlte durch die Ungnade, in die der Bruder gefallen war.

Sie war ja die Hauptperson im Salon Lucians und sah nun den Thron, auf dem sie sich weidlich gespreizt hatte, jählings zusammenbrechen. Es gab aber noch etwas anderes und das kränkte sie am tiefsten, daß der Sturz Lucians gleichbedeutend war mit dem Siege und der Herrschaft der Beauharnais und deren Anhanges. Die unverhohlene Freude Hortenses, der heuchlerische Kuß Josephines waren Beweise genug. Das war es worüber Elisa weinte; ihre Thränen aber waren keine Thränen des Schmerzes, sondern Thränen gedemütigten Stolzes, Thränen innerer Wut.

So sehr zu bedauern war übrigens Lucian garnicht. Napoleon, wie stets von großer Güte und Nachsicht für seine Brüder und Schwestern, verlieh ihm als Entschädigung den Gesandtschaftsposten in Madrid, und der improvisierte Gesandte, zu dessen Haupttugenden die Rechtschaffenheit, wie man sah, nicht zählte, verstand es auch diesen Posten für sich ebenso einträglich zu gestalten, wie den eines Ministers des Innern.

---

*) Stanislaus Girardin: „Journal et Souvenirs“ I, 192—194.

Mme. Baciocchi, die sich gern in Politik mischte — hielt sie sich doch für eine in jeder Beziehung kluge und bedeutende Frau — drang mit großer Hartnäckigkeit in Napoleon, daß er Miot das vacantgewordene Portefeuille des Innern gäbe.*) Für Miot aber hatte der erste Konsul bereits einen Vertrauensposten (Miot sollte in geheimen Angelegenheiten nach Korsika gehen) in Aussicht; da er außerdem garnichts auf die Empfehlungen Elisas gab, so machte er Chaptal zum Minister des Innern.

Für Elisa ein schrecklicher Schlag! Sie wurde, vielleicht aus Aerger darüber, daß sie so wenig Einfluß hatte, krank — was ihr eigentlich fehlte, ist schwer zu sagen; die Krankheit, die ihren Sitz in den Nerven, namentlich den Magennerven hatte, wurde zuletzt so schlimm, daß sie gar keine Nahrung bei sich behalten konnte. Ruhe, der Genuß von dünner Milch wurden ihr verordnet. Roederer, der ein intimer Freund Lucians geworden war, sich an Mme. Baciocchi angeschlossen hatte, und sie mit den wohlwollenden Blicken der Freundschaft betrachtete, schreibt:

„So krank habe ich sie noch nicht gesehen; sie war wohl manchmal leidend, aber nie so vollständig entkräftet; ihr Auge ist ganz starr geworden, ihre sonst so bewegliche Physiognomie trägt nur noch den einen ständigen Ausdruck von Schmerz. Früher überwand sie alle Krisen mit Hilfe eines Lächelns, eines Witzes, und alle Welt war getröstet. Jetzt bedauert sie die, welche sie besuchen, um des Aergernisses willen, den ihr Anblick ihnen bereiten muß. Man fühlt es ihren Worten an, man liest es aus ihren Blicken heraus, daß sie kein Vertrauen mehr in ihre Jugend, ihre Kräfte, ihren Mut setzt. Sie hat nicht mehr die alte liebenswürdige Art, die für jedermann in der Gesellschaft den richtigen Ton traf; sie ist allein noch mit der rührenden Sorge beschäftigt, niemanden zu genieren. Früher gab sie viel auf geselligen Verkehr, jetzt möchte sie am liebsten alle

*) Miot de Mélito: „Mémoires“ I, 320.

Gesellschaft meiden. Gestern sagte sie in ihrem Salon: „Ich gehe, ich verhindere die Anwesenden daran, sich zu amüsieren, ich stimme jedermann traurig.“ Sie wird bis zu ihrem letzten Augenblicke mehr an andere, als an sich selbst denken, sie fürchtet den Schmerz nur um der Zeugen den Tod nur um ihrer Freunde willen.“*)

Sollte die Freundschaft ebenso blind sein wie die Liebe? Man muß es glauben, denn dieser gute Herr Roederer macht sich über die Vorzüge seiner Freundin denn doch Vorstellungen, welche deren Mann, der auch nicht minder gut ist, gewiß nicht teilte. Beide Männer aber hatten dieselbe Nachsicht für sie.

Glücklicherweise erfüllten Roederers Befürchtungen sich nicht, denn das Todesstündlein der Frau Baciocchi sollte sich erst viel später einstellen. Die Aerzte verordneten Landaufenthalt und die Bäder von Barèges — auf denn nach den Pyrenäen!

Elisa war mit ihrer Kur dort nicht sehr zufrieden und kehrte in kleinen Etappen heim. In Carcassone hielt sie sich eine Weile auf, um den berühmten Doktor Barthez zu konsultieren. In der Präfektur stieg sie ab: Herr de Barante, der Vater des Schriftstellers, war zur Zeit Präfekt des Aude-Departements; er erwies seiner Besucherin, als der Schwester des ersten Konsuls, alle Höflichkeiten.

„Sie war“, schreibt Herr de Barante, der bekannte Schriftsteller und Historiograph der Herzöge von Burgund, „sehr magenleidend. Mein Vater war selbst so krank, daß er sie nicht persönlich empfangen konnte und hatte mich beauftragt, ihr seine Bitte um Nachsicht vorzutragen; ich verfügte mich also zu ihr und stellte mich zu ihrer Verfügung; sie empfing mich sehr gütig. Die Schwestern des ersten Konsuls galten damals noch für sehr einfache, für Personen ohne Belang; sie reisten stets ohne alles Gefolge. Ich fand Mme. Baciocchi in einem elenden Wirts-

*) Comte de Roederer: „Oeuvres“ IV, 128.

haus, auf einer Matratze ruhend, die sie hatte auf die Erde legen lassen, um den Wanzen zu entrinnen. Sie erhob sich und kleidete sich an, während ich im Nebenzimmer wartete, bis sie erschien. Nach einer Unterhaltung die bald leicht und fließend wurde, nahm sie meinen Arm, um ein wenig in der Stadt spazieren zu gehn. Sie schien sehr zufrieden, mir auf ihrem Wege begegnet zu sein. Ihre Reise war ihr langweilig; sie kam, ich weiß nicht mehr aus was für einem Bade, wo sie keinen einzigen Bekannten getroffen hatte. Zudem hatte sie seit drei oder vier Tagen weder Briefe noch Zeitungen bekommen. Ich teilte ihr einige Neuigkeiten mit, sprach ihr von Leuten, welche sie kannte. . . . Da sie in den literarischen Zirkeln ihres Bruders lebte und webte, und in intimer Beziehung zu Herrn de Fontanes stand, so bewegte sich in dieser Richtung hauptsächlich unsere Unterhaltung. Wir sprachen von den neuen literarischen Erscheinungen und ich überreichte ihr die letzte Ausgabe von Delilles „Die Gärten" die ich gerade erhalten hatte. Zwei Tage währte dieses Beisammensein. Als sie abreiste, lud sie mich ein, sie aufzusuchen, wenn ich nach Paris käme".*)

Bald nach ihrem Wiedereintreffen in Paris wurde es besser mit Elisas Gesundheit. Sie schrieb an Roederer, der damals außerhalb war, den nachstehend mitgeteilten Brief. Derselbe bietet ein Bild von der Art, in welcher Elisa schrieb. Was die Orthographie betrifft, so hat wahrscheinlicherweise Roederer, in dessen hinterlassenen Schriften der Brief veröffentlicht ist, die Hauptschnitzer korrigiert.

„Die Zeitungen haben Ihnen Nachrichten von der armen, lieben Dame gebracht. Allein es gab keine Zeitungen, welche dieser armen, lieben Dame Nachrichten von Ihnen und Freunden gebracht hätten. Wenigstens hätte sie doch im „Journal de Paris" einige Artikel von ihrem

*) Baron de Barante: „Souvenirs" I. 397.

„Stallmeiſter“ finden können — aber weder „Journal de Paris“ noch Briefe!

Nachdem ich bereits gehörig auf den Staatsrat geſchimpft hatte, der Ihnen keine Zeit ließ, mir zu ſchreiben, bekomme ich endlich einen, und zwar einen reizenden Brief.

Sie ſind im Schreiben ebenſo liebenswürdig wie im Sprechen. Ihr Andenken iſt mir ſo teuer. Ich habe Anrechte auf Ihre Freundſchaft und mache ſie geltend.. Rechnen Sie auf die meine — lebenslänglich. Was haben Sie mit Ihren Glashütten vor? Kommen Sie, wir reiten zuſammen ſpazieren! Die ganze Fakultät, ſowohl die von Montpellier wie die von Paris — laſſen Sie es ſich nicht entgehen, daß zum erſtenmale dieſe ehrwürdigen Doktoren einer Meinung ſind — haben mir dieſe Bewegung verordnet. Ich brauche einen Stallmeiſter, luſtig, geiſtreich, gerade wie Sie, deshalb fiel auch meine Wahl auf Sie. Alſo, vertauſchen Sie Ihre Glashütten mit dem Bois de Boulogne.

Ich muß Ihnen noch mehr von meinem Befinden mitteilen. Die Reiſe hat mir ſehr wohl getan, während die Bäder und der Brunnen von Barèges mir wohl Schaden taten. Ich bin nur zwölf Tage dort geblieben. Ich war in Carcaſſonne, um Barthez zu ſprechen, der mich genau unterſucht hat; von da ging ich nach Montpellier zu meinem Vergnügen, auch habe ich dort Fouquet conſultirt.

Ziemlich leidend bin ich nach Paris zurückgekommen; Vorſchriften hatte ich von den berühmteſten Aerzten Frankreichs geſammelt, in den erſten Tagen befand ich mich ſehr ſchlecht. Endlich, nach langem Dulden, bin ich jetzt wieder hergeſtellt. Ziegenmilch ohne Brot, ohne Waſſer, täglich nur 6 Taſſen! Es bekommt mir vortrefflich, aber ich bin ſehr ſchwach. Ich habe in der Ferne ein Heilmittel geſucht, was bei der Hand lag.

Ich habe den Herrn de Boufflers geſehn, ich habe ihn ebenſo liebenswürdig gefunden wie vor meiner Abreiſe. Den Artikel, von welchem Sie mir ſprechen, habe ich nicht

gelesen, aber ich bin überzeugt, daß er reizend ist. Meine ganze Familie ist in Paris zurück, mit Ausnahme von Joseph, der auf der Jagd weilt. Bonaparte befindet sich wohl, er ist in Malmaison. Ich wandre nach dem Plessis*), wahrscheinlich übermorgen. Sie wären sehr liebenswürdig, wenn Sie dort auf Ihrer Rückkehr 48 Stunden verweilen wollten.

Glauben Sie an die Freundschaft der guten, lieben Dame.

Paris, 8. Vendémiaire**)

Elisa Baciocchi."

Merkt man dem Briefe nicht an, wie „cette bonne chère dame" sich quält, geistreich zu sein? Leider aber wird nichts daraus. Trotzdem ist Roederer voller Bewunderung — ob er die Köchinnen-Orthographie auch bewundert hat? Aber woher kommt nur sein Enthusiasmus? Hörten wir nicht, daß Elisa einen liebenswürdigen, lustigen Stallmeister braucht? Will eine Frau durchaus für geistvoll gelten, so wird ihr das nie schwer: sie braucht nur den Männern über deren geistige Begabungen Schmeicheleien zu sagen, auch über deren Vornehmheit — das hat stets Erfolg. Selbst wenn sie ihnen, wie man sagt, die Räucherpfanne auf der Nase zerschlägt, schadet das nichts. Alles wird für bare Münze genommen. Aus Dankbarkeit werden die meisten Männer stets diejenige rühmen, die einen so guten Geschmack an den Tag legt. Möge das Schmeichelwort noch so dumm und ungeschickt sein: die Frau, von der es ausgeht, wird als Frau von Geist gefeiert und verehrt werden.

Ach! Ueber diese Verblendung und Charakterlosigkeit der Männer, die, nicht zufrieden, daß sie sich zu Narren koketter Weiber machen, auch noch zu Narren ihrer selbst

*) Le Plessis-Chamant, dicht bei Senlis, war das Landgut Lucians.

**) Comte Roederer: „Oeuvres" IV. 128.

werden, zu Narren ihrer Eitelkeit, ihrer Beschränktheit, ihrer Schwäche — „l'homme se pipe“ (der Mann beschummelt sich selbst) sagt Montaigne. Er hat nie ein wahreres Wort gesagt! —

Herr de Barante, damals noch ein ganz junger Mann, kam bald darauf nach Paris und stellte sich verabredetermaßen bei der Baciocchi ein. Inzwischen hatte sich, seit dem Brumaire, die Stellung des ersten Konsuls wesentlich befestigt, sie war unerschütterlich, unangreifbar geworden und nun hören wir, was Barante sagt:

„Ich fand Mme. Baciocchi als große Dame wieder, ganz anders als sie mir in den Gassen von Carcassonne erschienen war. Sie empfing mich zwar mit freundlicher Miene, aber — ich war ja erst 20 Jahre alt und bildete mir etwas ein auf meine völlige Unabhängigkeit, ich suchte in den Salons nur nach geistreichen Zerstreuungen und dem Vergnügen der Freundschaft — den Zwang von Gesellschaften, nur weil sie offiziell waren, ließ ich mir nicht gefallen. Mir mißfiel der Empfang und ich verkehrte nur noch zwei- oder dreimal bei Mme. Baciocchi. Hernach habe ich sie nie wieder gesehn.*)

Die Männer legen meist viel Nachsicht an den Tag, wenn sie von Frauen sprechen, oder richtiger gesagt, wenn sie über Frauen schreiben, denn wenn sie untereinander über sie sprechen — o weh. Es ist einmal so Brauch. Der gute Ton verlangt, daß man von einer galanten Dame sagt, sie besäße viele Verdienste und Tugenden. Haben die Männer die Frau nur oberflächlich gekannt, über die sie schreiben, so stellen sie dieselbe als vollendet dar, waren sie deren Liebhaber, so wird sie alsbald zu einem unnachahmlichen Wesen. Das geht soweit, daß nur von sittsamen Frauen nichts gutes gesagt wird.

Roederer hat mit lauter Stimme den Ruhm der Baciocchi verkündet, Barante sprich schon leiser; er wird sich

*) Baron de Barante: „Souvenirs“ I. 398.

ſpäter ſogar erlauben, ſie bei einigen Verirrungen zu ertappen: Verirrungen, von denen übrigens alle Welt wußte.

Die Frauen, welche nicht dieſelben Gründe haben, ſich unter einander zu ſchonen, ſchreiben meiſt unverholen die Wahrheit, allerdings nur in dem Fall, daß ſie für die Betreffende keine ſonderliche Zuneigung haben. Mlle. Avrillon, die erſte Kammerfrau der Kaiſerin Joſephine, ſpricht in ziemlich bitteren Worten in ihren Erinnerungen von der Baciocchi; ſie verzeiht derſelben nicht, was ſie ihrer Gebieterin nachzuſehn ſo bereit iſt. Erklärlich iſt es ja: die Avrillon iſt doch nur das Echo von dem, was die Kaiſerin ſagte, ſie ſieht nur mit den Augen Joſephines, und man weiß doch, wie ſehr Joſephine und ihre Schwägerinnen ſich gegenſeitig verabſcheuten. Die Herzogin von Abrantes ſagt auch nichts gutes von Eliſa, die Züge aber, mit denen ſie dieſelbe darſtellt, ſind unzweifelhaft naturtreu — man fühlt es. Sie verſäumt nicht, nachdem ſie Eliſas Kaltherzigkeit betont hat, ihre Verkehrtheiten aufzudecken. Man hat bereits gehört, daß zu denſelben in erſter Reihe ihre Einbildungen inbezug auf ihre Stellung zur Literatur zählten; es lag in dieſen Einbildungen ein gewiſſes Raffinement ſo draſtiſch, ſo lächerlich, daß man es ſich kaum vorſtellen kann. Dieſe Lächerlichkeiten gefielen allerdings nicht jedermann, aber einen, ſogar einen Schriftſteller noch dazu, einen Poeten, der ſonſt viel Geſchmack an den Tag legte, betörte ſie doch.

Eliſa ſagte ſich ſehr richtig, daß ſie an Bedeutung gewönne, wenn ſie von geiſtvollen Schriftſtellern auf den Schild erhoben und vorteilhaft beurteilt werde. Deshalb machte ſie ſich an Herrn de Fontanes heran und verfuhr dabei ſo pfiffig, daß ſie Erfolg hatte. Jedermann wußte um dieſes Verhältnis, ohne zu begreifen, wie es überhaupt möglich war.*) Die Abrantes, die ſich die Zuneigung dieſes

*) Duchesse d'Abrantès: „Histoire de Salons de Paris“ II. 497. Die Abrantes ſcheint gewiſſe indiskrete Bemerkungen Fontanes' über

sonst so wähleriſchen Herrn für Eliſa nicht zu erklären weiß, fügt noch hinzu:

„Mir iſt es unbegreiflich, wie Herr de Fontanes, ein Mann von ſo liebenswürdigem Geiſt, von ſo eleganten Manieren, und obendrein noch der Mann der Geſelligkeit par excellence, ſich ſo nah an die Baciocchi hat anſchließen können.“

Fontanes beherrſchte — wie das ja auch natürlich iſt, wenn man den Abſtand inbezug auf geiſtige Begabung beider bedenkt — Eliſa weit mehr als ſie ihn; ſeine Eitelkeit und Prahlſucht aber gefiel ſich darin, die Leute glauben zu machen, er, als ihr Seladon, werde von ihr gegängelt.

„Fontanes“, ſo ſagt Sainte Beuve in ſeinen „Portraits litéraires“, „liebte die gelehrten oder politiſierenden Frauen durchaus nicht, nicht einmal die philoſophierenden konnte er leiden.“

Die Baciocchi war von alledem allerdings nichts, wohl aber tat ſie ſo, als ob ſie es wäre, und das war ja noch viel ſchlimmer — lauter Gründe für einen Mann von Empfindung und Geſchmack, einen Jünger Racine's, ſich von ihr fernzuhalten, und dennoch wurde Fontanes Eliſas Freund: ſie gewann dadurch, er kaum.

ſeine Freundin, die von einer Zeitgenoſſin mit angehört wurden, für berechtigt zu halten. Dieſe, Mme. Ida Saint-Elme ſagt nämlich: Herr de Fontanes, den doch, wie man meinen ſollte, Bande des Herzens an die Familie Napoleons knüpften, entſchädigte ſich in intimen Kreiſen für die Ehrfurcht, welche er offiziell dem Kaiſer darbrachte, dadurch, daß er kleine Mockanterien zum beſten gab über Fehler und Mängel, welche ſich bei einer Frau von edlen Eigenſchaften oft mit dieſen vermiſcht zeigen“ — nur täuſcht ſich Mme. Saint-Elme, welche glaubt, es handle ſich um Pauline — es handelt ſich um Eliſa. —

Geſtattet ſei gelegentlich dem Herausgeber der deutſchen Uebertragung dieſes Werkes über die Schweſtern Napoleons, daß die ſogenannten „Liebhaber“ der kaiſerlichen Prinzeſſinnen ſämtlich arge Schwätzer waren und dadurch Charaktereigenſchaften an den Tag legen, welche ſie als vollgiltige Zeugen in Sachen der Moralität dieſer Damen nicht zuläſſig erſcheinen laſſen. Es gilt dies namentlich inbezug auf Herrn de Fontanes.

Verleitet von ihrem literarischen Dünkel und gestützt durch „Freundes"-Hand, schrieb Elisa zunächst einen Roman. Erst auf St. Helena hörte ihr Bruder davon, was als ein Zeichen dafür anzusehen ist, daß das Werk bei seinem Erscheinen keinerlei Beachtung gefunden hat. Dann ging sie daran, eine literarische Gesellschaft zu gründen, zu der nur Frauen zugelassen werden sollten. Vielleicht glaubte sie, dieselbe werde ihr Gelegenheit bieten, sich in oratorischen Künsten und in der Kunst zu herrschen einige Uebung zu verschaffen, denn schon sah sie am Horizont etwas wie einen Thron schimmern. Nur Frauen von Geist sollten zugelassen werden, diese vor allem aber so viel Geist haben, daß sie Elisa zu ihrer Präsidentin erwählten. Gesuche um Aufnahmen ließen nicht auf sich warten, ja sie prasselten gegen die Scheiben ihres Arbeitskabinets wie Hagelkörner. Da sie doch die Schwester des ersten Konsuls war, gab man dem närrischen Einfall bereitwillig Folge, in der Hoffnung, späterhin vielleicht irgend welchen Vorteil davon zu haben. Den vorbereitenden Schritten folgte alsbald die erste Versammlung mit der Tagesordnung: Bildung der Gesellschaft, Beratung über Schnitt und Farbe der Kleidung für die ordentlichen Mitglieder. Die Sitzung war, wie man sieht, von der allerwichtigsten Art: sie konnte eventuell stürmisch werden.

Elisa, welche schon im Voraus von dem Präsidentenstuhl Besitz ergriffen hatte — es ist eine Familieneigentümlichkeit der Bonapartes, daß keiner einen Sitz, welcher etwas höher ist als die anderen, sehen kann, ohne sich darauf zu setzen — machte bereits allerhand Vorübungen und übte sich in leutseligen Blicken, die sie über die noch leeren Sessel gleiten ließ. In der Ueberzeugung, daß ihre eigenen Ideen einer Diskussion überhaupt nicht zu unterziehen wären, hatte sie sich bereits in ein Kostüm geworfen, welches alle Mitglieder tragen sollten, nur mit dem Unterschiede, daß das ihrige etwas auffallender war.

„An ihrer Frisur war ein Schleier von Mousseline mit einer Goldborte und reicher bunter Stickerei befestigt und mehrfach um das Haupt geschlungen. Auf dieser Drapierung, die halb Turban, halb Priesterbinde war, ruhte ein Lorbeerkranz, wie man ihn wohl auf den Porträtköpfen Dantes und Petracas sieht. Eine lange Tunica floß, ich glaube, sie war ganz ohne Aermel, von den Schultern herab über einen Rock mit kurzer Schleppe. In dem phantastischen Aufputz lagen Erinnerungen an jüdische, griechische und römische Muster, von französischem Geschmack war keine Spur darin." *)

Auch von gesunder Vernunft keine Spur, hätte die liebenswürdige Chronistin, welche uns diese literarische Maskerade vorführt, hinzufügen sollen. Nun kann man sich allenfalls erklären, wie es kam, daß Elisa die Eroberung des Herrn de Fontanes machte. Diese Possen konnten nicht verfehlen, die Falten auf der Stirn des Poeten, den seine offizielle Tätigkeit in Prosa und Versen entsetzlich langweilte, zu glätten. Mußte Elisa nicht eine unbeschreiblich drollige Figur abgeben in ihrer literarischen und liebevollen Narretei?

Elisas Gesichtszüge waren ja nicht so unangenehm wie ihr Charakter und in die ärgerlichen Unvollkommenheiten in häßliche Falten ihres Inneren, läßt doch keine Frau ihren Liebhaber blicken — den Gatten: ja das ist etwas anderes.

Dieser „gute und abermals gute" Baciocchi, wie ihn Lucian nennt, fügte sich in alles; wäre von ihm verlangt worden, dasselbe Steckenpferd wie seine Gemahlin zu reiten, er hätte sogar geschriftstellert, z. B. hätte er eine Abhandlung über „die Kunst sich zu fügen" schreiben können.

Stets wird hienieden der Schwächere vom Stärkeren zertreten, und ist nicht in der Ehe stets der Mann der Schwächere? Baciocchi trug sein häusliches Leid mit einer

*) Duchesse d'Abrantès.

an Erhabenheit grenzenden Nachsicht und Geduld. Mme. Arvillon berichtet:

„Er duldete ohne zu klagen, oder vielmehr, er suchte sich auf seine Art zu trösten. Die Ehe war ja im ganzen keine schlechte, ja man pflegt Ehen wie die der Baciocchi im allgemeinen als gute zu bezeichnen".

Die Baciocchis bewohnten das Haus Lucians in der Rue Dominique. Elisa empfing dort ihre mehr oder weniger literarisch tätigen oder sonst hervorragenden Freunde und gefiel sich, ohne zu ermüden, in der Rolle einer Dame von Geist und Geschmack, die Männer der Wissenschaft und Kunst um sich versammelt. Sie hätte für ihr Leben gern dieselbe Rolle gespielt, welche im achtzehnten Jahrhundert Madame Geoffrin spielte und welche später Mme. de Récamier übernahm und zu ihrem und ihrer Freunde Vorteil so glänzend durchführte. Allein sie hatte mit diesen berühmten Damen doch nichts gemein, als höchstens das, daß die Ehemänner derselben ebensolche Nullen waren wie ihr Paschal.

In dem Salon Elisas begegneten sich Fontanes, Chateaubriand, den sein „génie du Christianisme" soeben berühmt gemacht hatte, Bufflers, der Lorbeergekrönte des ancien régime, Arnault, der Dichter, der geistreich wurde, wenn er Prosa schrieb, Esménard, Andrieux und — nicht zu vergessen — Lucian, der von der literarischen Tarantel gestochen war, seit sein Bruder den höchsten Gipfel des Ruhmes erstiegen hatte; es verkehrten dort auch viele von sehr zweifelhafter Bedeutung, welche sich aber des Schutzes Lucians mit Elisas erfreuten. Gegen diese Mischung des Lauteren und dem Unlauteren lehnte sich Arnault auf, und Elisa sah sich in der Tat gezwungen, drei Viertel ihrer Clienten zu entlassen.

Wie Napoleon und wie Lucian, so hatte auch Elisa eine Leidenschaft für die Tragödie. Man konnte ihren Salon nicht betreten, ohne Racine, ohne Corneille zitieren zu hören. Heroische Taten, gewaltige Empfindungen,

Pflichterfüllung inmitten von tausend Gefahren, mit einem Worte: das Erhabene war ihr Fall — nicht etwa für das praktische Leben, denn sie hätte es eher für lächerlich als für erhaben gehalten, ihren Neigungen, ihren Launen Zwang anzutun.

Lucian, welcher sich viel auf sein deklamatorisches Talent einbildete und, wenn er es auch verschmähte, sich auf einen Thron zu setzen, doch gern über allen andern thronte, welcher von Applausen förmlich berauscht wurde, hatte in seinem schönen Hause zu Neuilly ein Theater einrichten lassen. Es wurden bei ihm fast nur Tragödien aufgeführt. Eines Abends war „Alzire" an der Reihe: Elisa gab die „Alzire", Lucian den „Zamore". Die Kostüme waren der Zeit entsprechend, in welcher das Stück spielt: in fleischfarbigen Trikots zeigten sich die beinahe nackten Glieder der Auftretenden. Napoleon, der, soweit es sich um seinen Bruder und seine Schwester handelte, das Kostüm für unpassend hielt, gab seiner Meinung in ziemlich heftigen Worten Lucian gegenüber Ausdruck.

„Was soll das heißen", so rief er. „Während ich mir alle Mühe gebe und es für eine meiner ersten Pflichten halte, gute Sitten und Anstand wieder einzuführen, zeigen sich mein Bruder und meine Schwester beinahe nackend auf einer Schaubühne — das ist unerhört!"*)

Die Darstellung selbst hat, wie es nach den Memoiren scheint, viel zu wünschen übrig gelassen; nur Lucian zeigte Schauspielerberuf.

Auch in Malmaison war bekanntlich eine Bühne improvisiert worden, auch dort wurde „Alzire" und zwar mit den nämlichen Kräften aufgeführt wie bei Lucian — allerdings nicht in peruanischen Kostümen aus dem siebzehnten Jahrhundert, sondern in einer den Gliedmaßen dezent verhüllenden Tracht. Lucian entfaltete das ihm eigene Talent, aber Elisa — man schüttete sich aus vor

*) Bourrienne: „Mémoires" V, 23.

Lachen — sprach ihre Rolle im südfranzösischen Dialekt und brachte in derselben ihr natürlich-anmaßendes Wesen zu unbeabsichtigt komischem Ausdruck. Lucian will trotzdem der Nachwelt einreden, Elisa wäre eine tüchtige tragische Schauspielerin gewesen, namentlich in der Rolle von „Chimène“ habe sie Triumphe gefeiert.*)

Als guter Bruder war Lucian über die Verdienste, wie über die Mängel seiner Lieblingsschwester kein zuverlässiger Beurteiler. Napoleon ließ nach Schluß der Vorstellung so laut, das viele es gehört haben, die Bemerkung fallen: „Das, scheint mir, war eine nicht üble Parodie auf die „Alzire“. Elisa hörte es, ärgerte sich wohl etwas fuhr aber dennoch fort, in Tragödien aufzutreten und nebenher auch die Gelehrte zu spielen.

Diese Marotte aber zog ihr eine andere beißende Bemerkung Napoleons zu. Als sie eines Tages sich mit dem ihrer Stimme eigenen scharfen und absprechenden Tone in Bemerkungen über den „Wenceslaus“ von Rotrou erging, rief Napoleon, der eben Talma einen Akt des Stückes hatte vorlesen hören, Wenceslaus wäre ein alter Narr, Ladislaus ein schlechter Sohn und Bruder gewesen. Dann lobte er wie immer Corneille und rief:

„Der Cid, Horacius, Cinna — das sind Stücke, die ich gern sehe“.

„Jawohl“, bemerkte etwas schnippisch Elisa, indem sie für den Augenblick ganz ihre Liebe für das Heroische, für das Erhabene verleugnete, „jawohl, aber ...“, und nun zitierte sie einige Voltairesche Verse, in welchen dieser ein ungerechtes und boshaftes Urteil über Corneille fällt.

Napoleon konnte es nicht leiden, wenn sein Ideal angegriffen wurde — „ich hätte Corneille zum Fürsten gemacht“, soll er als Kaiser später einmal gesagt haben: machte er nicht auch seine Schwester Elisa zur Fürstin? — er wurde immer ärgerlicher und da Elisa die besondere

*) Th. Jung: „Lucien Bonaparte et ses Mémoires“ II, 256.

Gabe hatte, in jede Unterhaltung eine bissige Bemerkung einzuflechten, so geriet man bald aneinander; Napoleon machte der Sache ein Ende, indem er sich erhob und rief:

„Das ist nicht mehr zum Ertragen! Du bist die reine Karrikatur der Herzogin du Maine!"

Ein wahres Wort! Die Herzogin du Maine, jene kleine, originelle Person, welche, wie man sich damals ausdrückte, „das bizarrste Erzeugnis des achtzehnten Jahrhunderts" war, hatte in der Tat denselben starren und herrischen Geist wie Elisa, allein er zeigte sich bei ihr doch nicht in so schroffen und abstoßenden Formen. Die Herzogin hatte viel von ihrem Großvater, dem großen Condé; Elisa ahmte doch nur dem „großen Napoleon" nach, d. h. sie war die Karrikatur desselben in eben der Weise, wie sie die der Herzogin du Maine war.

Elisa hielt sich über die scharfen Bemerkungen Napoleons auf, war aber zu schlau, um sich über dieselben zu ärgern. Sie war es, die durch ihr beständiges Erwähnen Fontanes vor Napoleon den Herrn, den der Konsul als Akademiker dem Namen nach kannte, zum Präsidenten des Corps législatif machte.

„Die Wahl fiel allgemein auf; wenn man jedoch bedenkt, was Napoleon aus dieser Körperschaft später zu machen vorhatte, so brauchte er derselben keinen anderen Präsidenten zu geben als einen Schriftsteller."*)

Gelang es Mme. Baciocchi, ihrem Freunde diesen Posten zu verschaffen, so vergaß sie auch ihres Mannes nicht — allerdings nur in der Absicht, denselben los zu werden. Paschal Baciocchi wurde Oberst eines Dragoner-Regiments; er wollte den Wünschen seiner sich für ihn bemühenden Frau nicht zuwiderhandeln, war ja auch früher einmal korsischer Kapitän gewesen, auch an Gehorsam und Disziplin gewöhnt — seit dem 1. Mai 1797! Er verfügte sich also gleich nach seiner Ernennung zu seinem Regiment und

*) Mme. de Rémusat: „Mémoires" I, 287.

amüsierte sich in dienstfreien Stunden wahrscheinlich mit seiner Violine.

Im Sommer pflegte Elisa nach dem Plessis-Chamant zu gehen, sie half ihrem Bruder in Gemeinschaft mit der Marquise de Santa Cruz in der Bewillkommnung der Gäste. Lucian hatte diese Mme. de Santa Cruz, während er Gesandter in Madrid war, kennen gelernt und sie als Reisebegleiterin mit in seine Heimat genommen.

Im Plessis-Chamant gab es soviel Besuch: Militärs, Politiker, Schriftsteller; man unterhielt sich dort der Mode der Zeit entsprechend vortrefflich. Fein aber konnte man diese Zerstreuungen nicht nennen; sie bestanden darin, daß einer den andern in oft plumper Weise täuschte und foppte. Hier einige Proben.

„Die Ehe Desporte's, der früher bekanntlich Lucians Sekretär gewesen war, zählte nicht zu den glücklichen; deshalb hatte man ihm im Plessis-Chamant für sich und Frau nur ein kleines Zimmer mit einem Bett angewiesen — wie spaßhaft.

Herrn de Fontanes wurde ein Fuchsbalg, einem Musiker den man den „Miauflötisten" nannte, weil er Katzenstimmen so gut nachahmen konnte, Lehm in die Suppe getan — welch reizender Scherz!"*)

Auch darin fand man einen launigen Zeitvertreib, daß man sich nachts, in weiße Laken gehüllt, im Schlafzimmer eines etwas furchtsamen, aber nichtsdestoweniger sehr determiniert auftretenden Gastes als Gespenst einstellte. Madame Junot, die zu den ständigen Besuchern des Lucian'schen Hauses gehörte, erzählt von diesen albernen Späßen mit einem freudigen Wohlbehagen, das ihrem sonst so feinen Geschmack keine Ehre macht.**)

Madame Baciocchi, die den kleinen Hof im Stil von Rambouillet leitete, ordnete alles an und ließ sich von den

*) Th. Jung: „Lucien et ses Mémoires" II, 259.

**) Duchesse d'Abrantès: „Mémoires" II, 154.

Gäſten als ſouveräne Gebieterin Huldigungen darbringen; viele glaubten, über Pleſſis-Chamant ginge der Weg zu Ruhm und Auszeichnung — man verſtand ſich dort, wie man ſieht, in jeder Beziehung vortrefflich auf das Komödienſpiel — das heißt: man wußte ſich den Schein von Bedeutung zu geben.

Jedenfalls verlief für Mme. Baciocchi die Zeit dort auf's angenehmſte; Offiziere machten ihr den Hof, Politiker und Diplomaten ſagten ihr Artigkeiten und die Dichter widmeten ihr Verſe, wie z. B. der Dichter Caſti ein Madrigal; man fand es eines Tages am Kaminſpiegel eines Salons angeklebt: paſſender wäre es vielleicht geweſen, wenn Caſti ſeine indiskreten Reime an den Spiegel im Schlafzimmer der Beſungenen angeklebt hätte. Aber, da Mme. Baciocchi dieſelben am Ende für ſich behalten hätte, und er doch wollte, daß ſie von jedermann gekannt und bewundert würden, ſo wählte er den Spiegel im Salon. Mme. Baciocchi war von dem Madrigal ſehr befriedigt. Daſſelbe drehte ſich um die Wörter bacio (der Kuß) und occhi (die Augen) und feierte die letzteren, die uns auch von Méneval als ſehr ſchön geſchildert werden*) — alles übrige möge man erraten.

Es gab auch Zeiten, da es ganz ſtill im Pleſſis herging, und oft waren Lucian und ſeine Schweſter für Wochen allein. Er wäre dann täglich, ſo ſagt Lucian in ſeinen hinterlaſſenen Memoiren, mit ſeiner Schweſter an das Grab ſeiner Frau Chriſtine Boyer, das ſich im Park befand, gegangen, um mit Eliſa vereint die Dahingegangene zu beweinen. Wie zart iſt das! Lucian ſcheint ſo viel geweint zu haben, daß ihm bald der Born der Thränen verſiegte und er vollkommen getröſtet war. Da ſeine Moralität nicht weit her war, auch die Tugend ſeiner Schweſter nicht, ſo liefen bald allerhand Gerüchte um, die

*) Méneval: „Mémoires pour servir à l'historie de Napoléon" I, 66.

von unsittlichen, verbrecherischen Beziehungen der Geschwister unter einander wissen wollten.

Solche Beschuldigungen sind sehr schwer zu beweisen; ein unparteiischer Geschichtsschreiber aber ist verpflichtet, das Gerücht zu verzeichnen, wenn Lamartine auch hundert Mal vom „Schamgefühl" der Geschichte redet.

Leider haben die Schwestern Napoleons, ganz ebenso wie ihre Schwägerin Josephine, von der edlen Eigenschaft welche der Dichter der Geschichte zuerkennt, kaum eine Spur aufzuweisen; allein es darf doch nicht unerwähnt bleiben, daß die Emigranten damals im Erfinden boshafter Geschichten über jedes Glied der Familie Bonaparte etwas suchten, und das man vielleicht am besten täte das erwähnte Gerücht zu ihren Verläumdungen zu zählen.

Die Schwestern des ersten Konsuls, welche meinten, es wäre dem Ehrgeiz ihres Bruders eine endlose Bahn des Ruhmes eröffnet, wollten — mit Ausnahme von Pauline deren ganzer Ehrgeiz für den Augenblick darauf beschränkt war, dem Schauspieler Lafon von der Comédie française zu gefallen — auch auf derselben erscheinen, und es suchte eine jede für sich eine Gefolgschaft um sich zu sammeln, die neben der Masse der Anhänger ihres Bruders nebenher laufen sollte. Dadurch hofften sie, einen Einfluß zu gewinnen, mit welchem Napoleon genötigt sein würde, zu rechnen, hofften das durchzusetzen, was er sonst vielleicht abgeschlagen hätte.

So war auch Mme. Baciocchi eifrig bemüht sich einen Anhang, sich Stützen zu schaffen, womöglich Freunde, nicht nur unter Schriftstellern, sondern auch unter Politikern, Börsenmännern, kurzum überall. Aber, da sie bekanntlich von Natur aus kaltherzig war, so fiel es ihr nicht leicht, den Weg zu finden, der zu den Herzen derer führt, welche man für sich gewinnen will. Hierzu kommt, daß sie immer nur sich selbst im Auge hatte, daß sie etwas lässig war und gern auf den andern Tag verschob, was sie gleich hätte tun sollen.

Hier ein Beispiel, wie sie verfuhr:

Sie wünschte die Bekanntschaft des Herrn de la Harpe zu machen und ersuchte Mme. Récamier, diese möchte den Herrn zu Tisch einladen und sie dazu. Erstaunt über eine solche Zumutung, da zwischen ihr und Elisa gar keine näheren Beziehungen standen, läßt die Récamier sich in ihren „Souvenirs et correspondances“ (I, 68) also vernehmen:

„Die Mitglieder der Familie des ersten Konsuls nahmen damals immer mehr prinzliche Manieren an und schienen bereits zu glauben, sie erwiesen denen, von welchen sie empfangen wurden, eine besondere Ehre“.

Die Récamier aber entsprach doch der Bitte der Baciocchi. Es waren nur acht Personen bei Tisch: Die Dame des Hauses und ihre Mutter, Frau Bernard, ferner die Staël, die Baciocchi, Herr de la Harpe, Graf Louis de Narbonne und Herr Matthäus de Montmorency. Frau Récamier war, wie immer, von bezaubernder Liebenswürdigkeit und die Unterhaltung lebhaft, interessant und geistreich. Da wurde ganz unerwartet der Frau Bernard ein Billet überbracht: sie öffnet dasselbe hastig, stößt einen Schrei aus und fällt besinnungslos von ihrem Stuhle.

Alles springt auf, man umringt die alte Dame — die Herren heben sie auf ein Kanapee — ihre Tochter hat sich inzwischen des Billets bemächtigt — dasselbe enthält die Nachricht, daß man soeben Herrn Bernard als Gefangenen in den Temple abgeführt hat — Allgemeine Bestürzung! Nur Frau Baciocchi war teilnahmslos, ja schien die Szene förmlich übel zu nehmen: sie schaute wie ärgerlich drein. War doch in ihren Augen diese Bestürzung, dieser Ausdruck von Schmerz auf allen Gesichtern ein stummer, wider die Regierung des ersten Konsuls gerichteter Vorwurf. Traf derselbe nicht auch sie, die Schwester? Mme. Récamier, der dies wohl kaum entgangen war, wandte sich trotzdem in flehendem Tone an die Erzürnte:

„Madame, die Vorsehung hat Sie zur Zeugin des

Unglücks gemacht, welches über uns hereinbricht, sie will sicherlich aus Ihnen unsere Retterin machen. Ich muß heute noch den ersten Konsul sprechen; ich muß es unbedingt .... wollen Sie, Madame, mir diese Unterredung erwirken?"

Wie erschrak die Bittende, als die Baciocchi ihr erwiderte:

„Mir würde es das Beste scheinen, Sie verfügten sich sogleich zu Fouché, um genau zu erfahren, wie die Sache eigentlich steht. Ist es dann noch nötig, daß Sie meinen Bruder sprechen, so kommen Sie zu mir und sagen es mir — wir werden dann sehen, was sich tun läßt."

Die Baciocchi fühlte nicht, wie wenig es sich für sie schickte, ein Haus, in welches sie sich selbst zu Tisch eingeladen hatte, in einem Augenblicke zu verlassen, wo sich ihr eine unerwartete Gelegenheit bot, sich dem Hause dankbar und gefällig zu erweisen. Sie hätte sich sollen eiligst zu ihrem allmächtigen Bruder verfügen und die Haftentlassung des Herrn Bernard, des Vaters der Dame, um deren Freundschaft sie sich doch bemühte, zu erwirken. Anstatt zu sagen: ich gehe augenblicklich zu meinem Bruder und bringe Ihnen selbst den Befehl seiner Haftentlassung, sagte sie:

„Ich gehe in's Theater. Verhandeln Sie mit Fouché und kommen Sie dann zu mir, um mich hören zu lassen, was er sagte."

Welch abscheuliches Betragen! Während sie sich in das Theater verfügte, eilte Frau Récamier zum Polizeiminister. Dieser sagte ihr:

„Die Sache ist sehr ernst, Madame. Aber gehen Sie zum ersten Konsul — heute Abend noch — und verhüten Sie, daß die förmliche Anklage erhoben wird. Geschieht dies, so ist Herr Bernard allerdings verloren."

Nun eilt Frau Récamier nach dem Theater Français, so hatte es ja die Baciocchi gewünscht — welch ein Ort für ihr schmerzlich bewegtes Innere!

Schnell hatte sie die Loge erreicht, in welcher Elisa und Pauline bei einander sind. Erstere zeigte sich zwar ein wenig unwillig, allein Frau Récamier achtete nicht darauf und erinnerte sich des Umstandes erst später, als sie ihre Tagebuchblätter abfaßte.

„Ich komme, Madame," sagte sie, „um Sie um Erfüllung Ihres Versprechens zu bitten. Ich muß noch diesen Abend den ersten Konsul sprechen, oder mein armer Vater ist verloren."

„Gut", erwiderte die Baciocchi, „warten wir das Ende des Stückes ab; nach dem Schluß stehe ich Ihnen zur Verfügung."

In diesem Augenblicke wandte sich auch Pauline, die nur Augen für ihren gerade auf der Szene erschienenen Freund Lafon hatte, um und sagte zu Frau Récamier:

„Haben Sie Lafon schon in der Rolle des Achill gesehen? Sehen Sie doch nur, wie sonderbar ihm der Helm sitzt — Pardi!*) Ganz schief! Nicht wahr? Ganz unsinnig!"

Beide Damen, das muß man sagen — pardi — zeigten sich der Angst und dem Schmerz der Frau Récamier gegenüber, der deutlich hervortrat, von einer Herzlosigkeit, einer Frivolität, einem Mangel an Takt, der sehr bezeichnend ist. Glücklicherweise befand sich in derselben Loge auch der General Bernadotte; er zuckte zu Paulines unpassenden Redensarten mit den Achseln, erhob sich und wandte sich an die Baciocchi mit den Worten:

„Mme. Récamier sieht sehr leidend aus; wenn Sie mir gestatten, so würde ich sie nach ihrem Hause zurückbegleiten und mich dann sofort zum ersten Konsul verfügen."

„Gewiß!" gab die Baciocchi zur Antwort, der es recht angenehm war, daß der General sie von der Erfüllung

*) Ein Lieblingswort Paulines, sie sagte es bei jeder Gelegenheit; es bedeutet etwa soviel wie „wahrhaftig".

ihres Verſprechens entband und ſich ſtatt ihrer in die „Höhle des Löwen“ verfügen wollte.

„Und Sie, Madame“, wandte ſie ſich an die Récamier, „können ſich Glück wünſchen, einen ſo ausgezeichneten Vermittler bei meinem Bruder gefunden zu haben. Niemand könnte Ihnen beſſer dienen.“*)

Bernadotte ſuchte noch an demſelben Abend Napoleon auf und erhielt auch die Zuſicherung, daß keine Anklage gegen Herrn Bertrand erhoben werden ſolle.

Frau Baciocchi mochte ſich doch wohl etwas durch die Erfolge Bernadotte's, der in einigen Minuten erreicht hatte, wozu ſie den ganzen Vormittag zu verwenden gedacht hatte, genirt fühlen und ſich ärgern, daß ihr die Gelegenheit entſchlüpft war, ſich eine berühmte Frau zur dankbaren Freundin zu machen. —

Eines Tages beſuchte Eliſa ihren Bruder Napoleon mit einem Buche in der Hand, welches ſie ihm mit einem Lächeln der Genugtuung und der Bitte, es zu leſen, überreichte. Es war die ſoeben erſchienene „Atala“. Napoleon ſtreift mit flüchtigem Blick den Titel und ſagt:

„Schon wieder ein Roman von Dir mit einem A? Ich habe keine Zeit dazu, all Deinen Unſinn zu leſen.“

Er warf das Buch auf ſeinen Schreibtiſch. Nun erſuchte ihn ſeine Schweſter beſcheiden und darauf rechnend, daß er in Verlegenheit geraten würde, um die Streichung von Chateaubriand's Namen auf der Liſte der Emigrirten.

„Ah! das iſt von Chateaubriand! Ah! das werde ich allerdings leſen. Ich bewillige Dir ſeine Streichung.“

Herr von Chateaubriand, der vor dem Amneſtieerlaß zurückgekehrt und von Fontanes, ſeinem intimen Freunde, bei der Baciocchi eingeführt war, erſchien ſofort, um ſich bei der Schweſter des erſten Konſuls zu bedanken. Chateaubriand, der wegen ſeiner vor Thionville erhaltenen Wunden und wegen ſeiner Reiſe nach Amerika bei den

*) „Souvenirs et correspondences de Mme. Récamier“ I. 72.

Royalisten viel galt, sollte bald eine größere Auszeichnung finden, nämlich die einer hohen literarischen Bedeutung. Er kam nach Paris mit seinem eben vollendeten Buch „Le génie du christianisme“ in der Tasche. Er schmeichelte darin den Anschauungen des ersten Konsuls, der soeben den katholischen Gottesdienst in Frankreich wieder eingeführt hatte, der Art, daß Napoleon ihn sofort mit seinem besonderen Wohlwollen auszeichnete. Auch hatte ja in der Vorrede zu seinem Buch Chateaubriand den General mit Cyrus*) verglichen. So gelang es denn der Frau Baciocchi leicht, als sie sich abermals für ihn verwandte, Chateaubriand, weil sie und er es wünschten, im diplomatischen Dienste unterzubringen. Napoleon machte ihn bei der Gesandtschaft in Rom zum Gesandtschaftssekretär — viel hielt der junge Diplomat wohl nie von dieser Auszeichnung.

Auch gelang es ihm nicht, sich mit dem Kardinal Fesch, dem Onkel des ersten Konsuls, der damals Frankreich beim heiligen Stuhl vertrat, auf guten Fuß zu stellen; er handelte zu eigenmächtig und griff zu häufig in die Rechte seines Chefs, die dieser durchaus gewahrt wissen wollte, ein. Frau Baciocchi, welche von diesen Streitigkeiten unterrichtet war, setzte es bei ihrem Bruder durch, daß Chateaubriand abberufen wurde und einen selbständigen Posten als Chargé d'affaires bei der Walliser Republik erhielt. —

Im März 1804 erfuhr Frau Baciocchi plötzlich, daß der Herzog von Enghien in Vincennes standrechtlich erschossen worden sei. Man war allgemein von den Vorgängen tief erschüttert, Elisa besonders; sie schrieb, das heißt, Fontanes diktierte, sofort einen Brief an den ersten Konsul; sie zog sich einige Vorwürfe zu, allein dieselben waren nicht von weiteren Folgen.

---

*) Aus den folgenden Ausgaben des Buches ist der Vergleich aus der Vorrede ausgemerzt worden; er findet sich nur in den ersten.

Was Chateaubriand betrifft, so hielt er die Gelegenheit für günstig, um den Staatsdienst und einen Beruf wieder aufzugeben, der seinem ehrgeizigen Tatendrang keinen Spielraum bot; er bat um seine Entlassung, allein es bedurfte wiederum der Vermittelung der Baciocchi, um dieselbe bei Napoleon, der ärgerlich darüber war, daß man ihm eine Gnadenbezeugung auf diese Weise vor die Füße warf, durchzusetzen.*)

Im Publikum war es bekannt, daß die Frau des ersten Konsuls sich viel Mühe gegeben hatte, aber leider vergeblich, die Begnadigung des Herzogs von Enghien zu erwirken. Nach der Prozessirung Moreau's und der Verurteilung der Herren de Polignac, de Rivière und anderer royalistischer Verschwörer, war sie wiederum, wie man erfuhr, tätig, um den Verurteilten das Leben zu retten. Diesmal hatte sie Erfolg inbezug auf Polignac und Rivière, wodurch ihre Beliebtheit beim Volke wesentlich zunahm.

Das aber konnten ohne Neid die Schwestern Napoleons nicht mit ansehen; auch sie wollten wie Josephine populär werden. Elisa trat an die Spitze ihrer der Milde zu Gute kommenden Unternehmungen. Sie ließ im Einvernehmen mit ihren Schwestern die Frauen der Verurteilten benachrichtigen, daß sie sich an sie wenden könnten und führte dann diejenigen, welche sich eingefunden hatten, in ihrer eigenen Equipage und unter Auffallen erregendem Zermoniell nach Saint-Cloud, wo sie persönlich um Gnade für ihre Männer bitten sollten.

Diese Art der Vermittelung, die wohl auf zuvor getroffenen Bestimmungen Napoleons basirte, hatte doch etwas zu gemachtes, um in dem erwarteten Sinne zu wirken — Josephine hat den Apfel abgeschossen! Jedenfalls aber hatten die Schritte der Schwestern das Gute, daß sie einer ganzen Anzahl von Leuten das Leben erhielten.**)

*) Chateaubriand gibt als Vorwand oder als Entschuldigung für sein Gesuch die Kränklichkeit seiner Frau an.

**) Mme. de Rémusat: Mémoires II. 68.

Zweites Kapitel.

Proklamierung des Kaiserreichs. — Mme. Baciocchi ist eifersüchtig auf ihre Schwägerinnen. — „Kaiserliche Hoheit." — Sie erhält ihre Ernennung als Erbfürstin von Piombino. — Gefälligkeiten Fouché's für die Prinzessin Elisa. — Souveräne Fürstin von Lucca. — Großherzogin von Toskana. — Sie unterstützt, so gut es ihr möglich ist, die Politik des Kaisers. — Fürst Baciocchi eine Null. — Herr Lespérut. — Der Hof in Florenz. — Elisa regiert selbständig. — Sie nimmt Revuen ab und benimmt sich dabei wie ein Korporal. — Herr Capelle. — Herr Eynard. — Glück des Fürsten Baciocchi. — Gegenseitige Zugeständnisse: eine ideale Haushaltung. — Der Hof des Fürsten Baciocchi. — Bequeme Grundsätze Elisas. — Ländliche Spazierritte. — Vergrößerungspolitik. — Fouché am Hofe zu Florenz. — Seine Durchstechereien. — Erschütterung des Kaiserreichs. — Besorgnisse und Unentschlossenheit der Großherzogin von Toskana. — Einfluß Fouché's. — Verrat. — Einfall der neapolitanischen Armee in Toskana. — Elisa verläßt ihre Staaten. — Sarcastische Nachrufe der Bevölkerung. — Ihre Niederkunft mitten unter Oesterreichern. — Sie wird gefangen. — Tod Elisas.

Die Proklamierung des Kaiserreichs hatte stattgefunden. Von nun an nahm die Eifersucht der Schwestern Napoleons auf ihre Schwägerin, die Kaiserin, mehr und mehr zu. Am Tage der Proklamierung war in Saint-Cloud großer Familienschmaus. Zum ersten Male wurden bei Tafel Napoleon und Josephine mit „Majestät" angeredet. Das war, sofern es sich um ihre Schwägerin handelte, mehr, als die drei Schwestern vertragen konnten. Die Bezeichnung „Ihre Majestät die Kaiserin Josephine" klang ihnen ohrzerreißend; ja es war, als ginge ihnen ein Stich durchs Herz. Nun wurde aber gar auch noch zur Tochter ihrer Todfeindin, zur Hortense „Hoheit" gesagt, man nannte dieselbe „Prinzessin Hortense", und sie, Elisa,

Pauline und Caroline, waren weder „Hoheiten“ noch „Prinzeſſinnen“.

Nein — das ging ſo nicht, das war zu viel, war unerhört!

Die Baciocchi hatte ſich mehr in der Gewalt, als Caroline, welche aus Zorn weinte; ſie kehrte nur ihre ſchroffſten Seiten heraus und rächte ſich, indem ſie die Palaſtdamen, von denen ſie jene entſetzlichen Titulaturen zuerſt gehört hatte, mit beleidigendem Hochmut behandelte.*)

Am Tage nach dem Familiendiner ſtellten ſich alle drei Damen beim Kaiſer ein, um ſich bitterlich zu beklagen, daß er nichts für ſie tue, daß er ſie in untergeordneten Stellungen beließe, daß ſie ſich tief erniedrigt fühlten.

Der Kaiſer gab ihnen eine ziemlich rauhe Antwort, welche wörtlich bis auf uns gekommen iſt:

„Wenn man Ihre anmaßenden Forderungen hört, meine Damen, ſo ſollte man in der Tat glauben, Wir hätten Unſere Krone aus den Händen Unſeres hochſeeligen Herrn Vaters überkommen“.

Aber, gut wie er ſtets den Seinigen gegenüber war, bewilligte er ſeinen Schweſtern den Prinzeſſinnentitel, und der „Moniteur“ veröffentlichte noch an demſelben Tage den Erlaß, durch welchen die drei Damen fortan „kaiſerliche Hoheiten“ ſein ſollten.

Damit aber waren ſie noch nicht zufrieden. Napoleon war kaum einige Monate Kaiſer, als eine jede von ihnen das Verlangen nach einer Krone laut werden ließ. Sie ſetzten dem kaiſerlichen Bruder hart zu, und dieſer gab ſchließlich auch wieder nach. Frau Baciocchi, jetzt Prinzeſſin Eliſa, war die erſte, welcher ein Staat zufiel. Am 18. März 1805 verkündete Napoleon unter großer Feierlichkeit dem Senat, daß die Konſulta der italieniſchen Republik ihm die eiſerne Krone der Lombardei angetragen habe und

*) Mme. Rémusat: „Mémoires“ I, 396.

daß dieselbe von ihm angenommen sei, daß er ferner den Staat Piombino der Prinzessin Elisa, seiner Schwester, überantwortet habe und daß ihr die Anerkennung als Erbfürstin von Piombino zu erteilen sei. Hinzu fügte er noch, dieser Staat werde schlecht regiert, und das Interesse Frankreichs erheische es, solchem Zustande ein Ende zu machen: nicht aus brüderlicher Zuneigung verleihe er das Fürstentum seiner Schwester, sondern aus guten politischen Gründen: ebenso im allgemeinen Volksinteresse, wie aus Rücksicht für den Glanz der Krone.

Der Erlaß bestimmte noch, daß die Kinder der Fürstin die Nachfolge auf den Thron hätten, daß der Kaiser der Franzosen ihnen die Investitur erteilen werde und daß sie ohne Zustimmung desselben keine Ehe schließen dürften. Der Titel „Fürst von Piombino" wurde zugleich an Herrn Baciocchi verliehen, der das Kommando über die Truppen bekam, welche die Küsten des Mittelmeeres zu verteitigen und die Verbindungen zwischen Elba und Korsika aufrecht zu erhalten hatten. Er mußte einen Eid in folgender Form leisten:

„Ich schwöre Treue dem Kaiser, ich gelobe, nach besten Kräften die Garnison auf der Insel Elba zu unterstützen und erkläre, daß ich nie und unter keinen Verhältnissen je aufhören werde, die Pflicht eines guten treuergebenen Untertanen gegen seine Majestät den Kaiser der Franzosen zu erfüllen".

Fouché hatte bei dieser Entscheidung des Kaisers, Piombino, seiner Schwester Elisa, als Fürstentum zu übergeben, die Hände im Spiel; Fouché wollte sich, indem er die Pflichten der Dankbarkeit bei Elisa wach rief, für den Notfall Einfluß und Stütze beim Kaiser sichern.

Napoleons wahrer Beweggrund aber war nicht der, den Bewohnern des neuen Fürstentums in seiner Schwester eine tüchtige Regierung zu geben, auch nicht der, den ehrgeizigen Regungen Elisas zu begegnen, sondern er wollte diese Schwester aus Paris entfernen, allwo ihre Liebesintriguen anfingen Skandal zu erregen. Auch in diesen In-

triguen hatte Fouché, indem er Eliſa allerhand perſönliche Gefälligkeiten erwies, ſich ihre Dankbarkeit zu verdienen geſucht. Auf welche Art, das wird man ſogleich aus ſeinem eigenen Munde hören:

„Bei meinem Wiedereintritt in das Miniſterium hatte ich Gelegenheit, mir Eliſa zu verpflichten; ich hatte nacheinander zwei Individuen, Hain .. und Les ..., an denen ihr Herz beſonders hing, in Sicherheit gebracht; dieſelben waren für Eliſas Neigungen und ſehr lebhafte Bedürfniſſe kurz hintereinander notwendig geworden. Dem Einen, der im Steuerfach tätig war, wurde vom Kaiſer nachgeſtellt, der andere, noch unbedeutender, war in eine abſcheuliche Geſchichte verwickelt. Nur mit Mühe gelang es mir, alles beizulegen.“*)

Eliſa war außer ſich vor Freude, nun eine Krone auf ihrem Haupte zu wiſſen; kurze Zeit aber fand ſie die ihr verliehene bereits „für ihr edles Haupt zu klein“. Sie beklagte ſich darüber bei ihrem Bruder, der ja bekanntlich den Gliedern ſeiner Familie nichts abſchlagen konnte und ihr Hoffnung auf einen größeren Wirkungskreis machte.

Während ſeiner Reiſe nach Italien, welche er noch in demſelben Jahre unternahm, erſchien vor ihm, während er ſich in Bologna aufhielt, eine Deputation aus Lucca und bat ihn, dieſes Fürſtentum unter ſeine Fittiche zu nehmen und dem großen franzöſiſchen Kaiſerreiche einzuverleiben. Der Kaiſer glaubte, dies Anerbieten nicht annehmen zu ſollen, aber er bewilligte der Deputation eine Konſtitution für ihr Land und beſtimmte die Fürſtin Eliſa zur Ueberwachung derſelben. Seine Schweſter, welche ihn auf der Reiſe begleitete, nahm mit großer Befriedigung die Souveränetät über den Staat Lucca an, die ſie nun mit der ihr erſt kürzlich übertragenen über Piombino verband.

Allein auch dieſe beiden Fürſtentümer genügten nicht dem ſich mächtig blähenden Ehrgeiz der einſtigen Elevin

*) Fouché: „Mémoires“ II. 31. Dieſe beiden Männer waren wahrſcheinlich Hainguerlot und Lespérut.

von Saint-Cyr: erst später wird ihr der Kaiser einen größeren Bissen zuwerfen, damit — sie ihn in Ruhe läßt: 1808 soll sie das Großherzogtum Toskana erhalten.

Es ist ja wahr, daß sie die Politik ihres Bruders soviel sie konnte unterstützte, aber ihre maßlosen Leidenschaften und ihr absoluter Mangel an Moralität taten ihr viel Schaden und warfen zugleich ein schlechtes Licht auf die kaiserliche Regierung und den Kaiser persönlich. Auch unterstützte sie alles, was er inbezug auf die Familie anordnete, aufs lebhafteste. So tat sie im Jahre 1807 ihr Möglichstes, um Lucian, der sich für unabhängig hielt, und, anstatt seinem Bruder, einer Frau gehorchte, zu bewegen, Napoleon keine Opposition mehr zu machen. Sie schreibt ihm unter dem 20. Juni:

„Mein lieber Lucian, ich erhielt Deinen Brief. Gestatte meiner Freundschaft einige Bemerkungen über die gegenwärtige Lage der Dinge; ich hoffe, Du wirst Dich über dieselben nicht ärgern, meine Freundschaft für Dich und die Deinigen ist und bleibt ja immer dieselbe.

Man hat Dir Vorschläge gemacht, welche Dir noch vor einem Jahre recht annehmbar erschienen wären, ja die Du sofort im Interesse Deiner Familie und Deiner Frau angenommen hättest. Heute lehnst Du sie ab: siehst Du denn nicht, lieber Freund, daß das einzige Mittel, um Adoptionen zu verhindern, das ist, daß Seine Majestät Familienmitglieder hat, über welche er verfügen kann? Wenn Du Napoleon nahe bleibst, oder von ihm einen Thron bekommst, wirst Du Dir und ihm nützlich sein; er wird Deine Töchter verheiraten, er wird, so lange er in den Seinigen die Möglichkeit findet, seine Pläne und seine Politik (die für ihn alles sein muß) durchzuführen, sich nicht nach Fremden umsehen. Man darf mit dem Weltgebieter nicht verfahren, wie mit Seinesgleichen. Die Natur machte uns zu Kindern ein und desselben Vaters; seine erfolgreichen Taten aber haben uns zu seinen Untertanen gemacht. Obwohl souverän, haben wir doch alles

nur von ihm. Ein vornehmer Stolz kann sich nicht scheuen, dies einzuräumen und mir scheint, daß unser einziger Ruhm der ist, durch unsere Art zu regieren, darzutun, daß wir seiner und unserer Familie würdig sind. Denke also noch einmal über die Vorschläge, welche man Dir macht, nach. Mama und wir alle wären so glücklich, wenn wir eine einige politische Familie bildeten. Lieber Lucian, tute es um unsretwillen, die wir Dich lieben, um des Volkes willen, welches mein Bruder Dir zum regieren überweisen wird, und dessen Glück Du sein wirst. Adieu; ich umarme Dich. Sei mir nicht böse und glaube, daß meine zärtlichen Empfindungen für Dich stets dieselben sind. Umarme auch in meinem Namen Deine Frau und Deine liebenswürdige Familie. Der Kavaliere Angelino, der mich aufgesucht hat, hat mir viel von Dir und Deiner Frau erzählt. Meine kleine Tochter ist ganz allerliebst.*) Ich entwöhne sie jetzt. Es würde mich freuen, wenn sie bald mit der ganzen Familie spielen könnte.

Deine Schwester und Freundin**) Elisa."

Dieser Brief ist aus verschiedenen Gründen sehr bemerkenswert. Er gibt einmal wiederum Zeugnis für das lebhafte Familiengefühl der Bonapartes, das auch bis zuletzt vorhielt, trotz aller Schwächen und allen Verrates, dann sieht man aus dem Inhalt, wie sehr Elisa sich die politischen Anschauungen Napoleons zu eigen gemacht hatte und wie lebhaft sie dieselben aus eigener Initiative Lucian gegenüber vertritt, indem sie ihn ersucht, seine frondierende, schmollende Opposition aufzugeben. Endlich ist der Brief ein Beweis, daß in der Familie, wie General de Ricard schrieb, „Napoleon als ein außerhalb der Menschheit stehendes Wesen" angesehen wurde.

Lachen muß man, wenn man die unheilbar wirre Orthographie des Schriftstückes sieht: Elisa glich darin

*) Napoleone-Elisa war am 3. Juni 1805 geboren und heiratete später den Grafen Camerata.

**) Jung: „Lucien et ses Mémoires" III, 81.

vollkommen der Frau Geoffrin, die sie ja auch in ihrer Rolle als Beschützerin der Literatur nachzuahmen suchte. —

Die Fürstin von Lucca und Piombino hatte mittlerweile Besitz von ihren Staaten ergriffen — eine regierende Fürstin zu sein, welch Hochgenuß! Sie ging mit großem Ernst an ihre Regierungspflichten.

Ebenso nahm auch der Fürst Baciocchi sein neues Kommando sehr ernst. Vom Obersten des 26. Linienregimentes zum zweiten Platz in der Regierung der Fürstentümer — den ersten hatte ja seine Gemahlin inne — aufgerückt zu sein, darauf konnte man stolz sein. Und er war es — leider nur allzu sehr. Der General Pouget der nach Baciocchi Oberst des 26. wurde, erzählt:

„Ich hielt es für meine Pflicht, ihm meine Aufwartung zu machen und ihn um seine Befehle, sein altes Regiment betreffend, zu ersuchen. Monseigneur saß gerade mit seinem Adjutanten bei Tisch und empfing mich etwas kalt, sprach wenig, verriet seine ganze „fürstliche" Bildung, empfahl mir niemand und gab mir auch keinerlei Auftrag an irgend einen der Offiziere. Ich dachte im Stillen darüber nach, was doch der Hochmut und eine unerwartet erlangte hohe Stellung zu Wege bringen kann." *)

Baciocchi war eben der würdige Gatte seiner Frau, unzweifelhaft hatte er sie zum Vorbilde genommen.

Der Kaiser liebte es nicht, daß Befehle, die er erteilt hatte, zur Diskussion gestellt wurden; er wollte Gehorsam, augenblicklichen, unweigerlichen Gehorsam. Eugen war in diesem Punkte als Vize-König von Italien mustergültig, er war wie ein Departements-Präfekt so sicher. Mit Elisa aber, von der der Kaiser eine solche Gefügigkeit von vornherein nicht erwarten konnte, hatte er fast gar keine Korrespondenz. Er ließ sie regieren, wie sie es eben verstand, sie verwaltete ja auch eigentlich nur eine Art von Unter-

*) „Souvenirs de guerre du général baron Pouget", pag. 57.

Präfektur. Talleyrand nennt Eliſa in ſeiner gewohnten mockanten und ironiſchen Art „die Semiramis von Lucca.“

Semiramis hatte aus ihrem Gemahl eine Art von Kriegsminiſter und kommandierendem General gemacht, der ein Heer von einigen Tauſend Mann befehligte. Sie hatte auch einen Hof, alſo auch Kammerherren; einer darunter war der Herr von Luccheſini, welcher zur Zeit des Konſulats preußiſcher Geſandter in Paris geweſen war. Man ſah die Fürſtin häufig zu Pferde, ſie gefiel ſich in ſoldatiſchen Manieren, nahm ſogar Revuen über ihr Heer ab. Dem Beiſpiel ihres Bruders folgend, ließ ſie allerhand gemeinnützige Arbeiten ausführen, namentlich Straßenbauten.*) Alsdann legte ſie ſich auf das Studium der Konſtitutionen der verſchiedenen Reiche. Hierbei fand ſie eine große Stütze in Herrn von Lespérut, der früher Privatſekretär Berthier's geweſen war; mit ihm arbeitete ſie eine Konſtitution aus und richtete die Regierungsmaſchinerie ein.

Die Geiſtlichkeit bereitete ihr in der erſten Zeit viel Verdruß, wenn man anders auf die Briefe etwas geben will, welche ſie an den Kaiſer richtete, und welche in den Nationalarchiven aufbewahrt ſind. Gebieteriſch, wie ſie einmal von Hauſe aus war, mußten Prieſter und Mönche zuletzt tun, wie ſie wollte; ſie wußte von der Verwaltung in allen Zweigen zu reden wie ein Präfekt.

„Wenn die öffentliche Schuld“, ſo ſchreibt ſie unter dem 7. Juni 1806, „wenn die Penſionen und die meinen Staaten auferlegten Leiſtungen nicht herabgeſetzt worden wären, ſo würden ſie mehr als die Hälfte der Einnahmen verſchlingen; niemals aber hat unter Ihren Vorgängern

*) Lucca war damals und iſt es wohl auch heute noch, eine kleine, unbedeutende Stadt, die nichts Intereſſantes bietet, als den Stempel, welchen ihr die kaiſerlich franzöſiſche Zeitepoche aufdrückte — ſo bewahrt der Sand die Fußtapfen. Die Fürſtin Eliſa hatte es nach dem Muſter von Saint-Cloud oder Compiègne zu geſtalten geſucht; gerade ſo wie ſie das Städtchen 1815 hinterließ habe ich es 1840 wiedergefunden. („Souvenier du feu duc de Broglio.“ I, 306.)

auf dem französischen Thron diese Schuld eiu Viertel überstiegen: unter ihrer Regierung beträgt sie kaum ein sechstel der Erträgnisse."

Herr Lespérut hat ihr augenscheinlich außer seiner Person auch etwas von seinen Kenntnissen gewidmet. In einem andern Brief vom 9. Juli desselben Jahres scheint ihr jedoch niemand souffliert zu haben. Sie schreibt:

„Am 11. gedenke ich ins Bad abzureisen, allwo sich in diesem Jahre, wie es allen Anschein hat, sehr viel Fremde einstellen werden; 81 sind bereits eingetroffen, viele andere angemeldet; unter den letzteren wird der Kardinal Consalvi genannt. Wenn Ew. Majestät mir besondere Befehle zu erteilen hätten, so mögen Ew. Majestät darauf rechnen, daß ich sie stets pünktlich befolgen werde. Ich gedenke nach Lucca zurückzukehren, und dort Ew. Majestät Namenstag feierlich zu begehen, will auch an diesem Tage die Fahnen an die 17 Regimenter der Nationalgarde verteilen; wohl möchte ich den Leuten einigen militärischen Geist einflößen, aber das Volk hier besteht hauptsächlich aus Ackerbauern, und der Charakter ist wie der aller Italiener etwas degeneriert. Ich kann Sie indeß versichern, Sire, daß sie meine Liebe und Erkenntlichkeit für Ew. Majestät teilen."

Um ihren Truppen einen militärischen Geist beizubringen, nahm sie bei der feierlichen Gelegenheit, von der sie redet, hoch zu Roß, in möglichst martialischer Haltung, die Parade ab — ein unbeschreibliches Schauspiel! — Fräulein Avrillon sagt in ihren Memoiren, daß die Fürstin Elisa von edler Denkungsart gewesen sei. Napoleon war dieser Ansicht nicht: er fand im Gegenteil, daß seine Schwester in dieser Richtung große Mängel zeige, und hätte man den Fürsten von Piombino befragt, er hätte sich wohl der Ansicht seines Schwagers zugeneigt. Die Avrillon setzt noch hinzu, die Fürstin wäre mehr Mann gewesen, als viele Männer.*)

*) Mlle Avrillon: „Mémoires" I, 332.

Sollte dieſe Memoirenſchreiberin vielleicht glauben, daß ſie damit etwas Rühmenswertes von Eliſa ſagte? Eine Frau ſoll ſtets Frau bleiben, nichts ſteht ihr ſchlechter als ein Bart am Kinn.

Die erſte Kammerfrau der Kaiſerin fügt aber an anderer Stelle ihrem Lobe hinzu: „Die Fürſtin ſtand in dem Rufe, ſehr galant zu ſein, und viele ihrer zarten Verhältniſſe haben doch zu viel Lärm gemacht, als daß es Verleumdung wäre, davon zu ſprechen.“*)

Die Wahrheit ſagen heißt nicht verleumden; verleumden heißt nicht die Wahrheit ſagen. Wenn die Avrillon die Namen der Liebhaber der Prinzeſſin nicht nennt, ſo ſind andere Chroniſten nicht ſo zurückhaltend, ſie haben das Andenken an dieſelben verewigt. Von dem Verhältnis Eliſas zu Fontanes war ſchon die Rede. Fouché erwähnt zwei weitere, Barante zählt in ſeinen „Erinnerungen“ auch einige auf — wenige nur: das heißt zwei oder drei — und gibt die vollen Namen. Herr Lespérut war, wie man hörte, der Mitarbeiter der Fürſtin am Entwurf der Konſtitution. Neugierig wie alle Frauen es ſind, wollte die Fürſtin ſich vielleicht auch über die Konſtitution ihres Mitarbeiters Kenntnis verſchaffen. Eliſa hat das bekannte Wort der Pfalzgräfin, das ſie wahrſcheinlich garnicht kannte, bewahrheitet: „Die Regierungen von Frauen ſind deshalb immer glückliche, weil, wenn Frauen herrſchen, ſtets Männer regieren.“ Aber Lespérut hatte ſich nur aus langer Weile zum Freunde Eliſas her-

*) Der würdige Kanzler Pasquier ſagt von der Großherzogin von Toskana: „Die Erinnerung, welche man in Toskana an ſie bewahrt hat, iſt vorteilhaft, trotz ihres unordentlichen Privatlebens, in welchem der Schein nicht gebührend gewahrt wurde.“ (Mémoires du chancelier Pasquier I. 401.) Pasquier iſt doch wohl zu nachſichtig. „Eliſa war gefürchtet, aber nicht geliebt“, ſagt Fouché, dem man hier mehr Glauben ſchenken muß als Pasquier, denn er hat einige Zeit in Toskana unter der Regierung der Großherzogin gelebt, und da er ihr mannigfach zu Dank verpflichtet war, iſt er wohl mit ſeinem Urteil eher zu nachſichtig als zu hart.

gegeben, er hielt sich nicht lange dabei auf; mit Freuden schüttelte er seine Amtspflichten ab, als er vom Kaiser als Verwaltungsbeamter nach Schlesien geschickt wurde.

„Ohne alles Uebelwollen, ohne jegliches Epigramm, aber auch ohne allzuviel Diskretion, mit einer wirklich naiven Offenherzigkeit hat Herr Lespérut Mounier und mir viel von den Marotten der Fürstin erzählt und von ihrer Art, wie sie dem Kaiser nachzuahmen suchte in der Regierung ihres einige Quadratmeilen großen Ländchens, von ihrem Semiramis-Stil, ihren Studien Machiavelli's" — so sagt der Baron de Barante. (I. 399.)

Als Napoleon Elisa avancieren ließ, das heißt als er sie zur Großherzogin von Toskana machte, war in Lucca eitel Freude; konnte Elisa doch nun auf einem größeren Theater auftreten und der Welt eine höhere Idee von ihren Fähigkeiten beibringen. Ihr Titel als Großherzogin machte sie ja bereits zu einer Art von Königin. Sie betrieb nun wie ihre Brüder und Schwestern das Kopieren des Kaisers inbezug auf seinen Gang, seine Stellungen, seine Bewegungen mit noch größerem Eifer als früher; sie, die sich so viel auf ihre literarischen Kenntnisse einbildete, hätte sich doch an Molière's Vers erinnern sollen:

„Möchtest gern Du einem Großen gleichen,
Suche ihn im Guten zu erreichen —
Glaube nicht, daß Du ihm ähnlich siehst,
Wenn, wie er, mein Kind, Du spuckst und niest."

Gleich nach ihrer Ankunft in Florenz war die erste Sorge der Großherzogin die, ihren Hof einzurichten: auch dabei nahm sie sich den ihres Bruders zum Muster. Der ganze Adel des Landes, die reichen Leute oder auch nur Wohlhabende, hübsche Frauen erhielten Einladungen, wenn man nicht sagen will Befehl, am Hofe zu erscheinen. Hofleute strömten denn auch in hellen Haufen herbei, um der neuen Souveränin zu huldigen. Wäre Elisa bei der Auswahl sorgfältiger verfahren und hätte sie sich nicht so über-

stürzt, sie hätte, als sie von ihrem Throne wieder herabsteigen mußte, keine Veranlassung gehabt, sich so laut über Undank zu beschweren.

Der Hofhalt in Florenz wurde auf großem Fuße eingerichtet: Ehrendamen, Kammerherren, Stallmeister, Pagen, Almosenier, Hofpriester — es fehlte nichts; der Generalstab war komplett und strahlte in Gold und Titeln. Dieser Hof, geschaffen von der Herrschereitelkeit, erwies sich doch als ein ganz brauchbares politisches Werkzeug, denn alles, was es in Toskana an vornehmen Familien gab, war vertreten in den Vorzimmern des großherzoglichen Palastes.*) Elisa sah wohl ein, wie nützlich dieser Umstand ihr war, verstand es aber doch nicht, den gehörigen Gebrauch davon zu machen.

Nachdem die Hofleute ausgewählt und ernannt waren, ging man an die Regelung der Etiquette: denn ohne Etiquette ist ein Hof nicht denkbar. Es war eine schwierige Aufgabe, eine Sache von der allergrößten Wichtigkeit: fortwährend fanden Beratungen statt. Vorgänge innerhalb wie außerhalb des Palais, Empfänge privaten oder offiziellen Charakters, Revuen, Bälle, Messen — das alles mußte geregelt, in eine entsprechende Schablone gebracht werden, das erforderte Nachdenken, Klugheit, Ernst. Der wohlsituierte Teil der Bevölkerung nahm lebhaften Anteil an diesen Vorgängen, und in Florenz war man eine ganze Zeit lang mit nichts als mit Festen und Konzerten, Etiquettenfragen und hundert nichtigen Fragen beschäftigt, während im übrigen Europa das Waffengeklirr wieder begonnen hatte und das dumpfe Rollen einer neuen Welterschütterung sich vernehmen ließ. Elisa tat, was sie konnte, um sich volkstümlich zu machen. Sie suchte sich

*) Mit wie wenig Vorsicht Elisa bei der Wahl ihres Hofstaates verfuhr, beweist, daß sie sich zur Vorleserin eine frühere Maitresse der Generäle Marescot, Moreau, Ney ꝛc. aussuchte: es war Mme. Ida Saint-Elme, die acht Bände nicht gerade uninteressanter, aber doch sehr konfuser Erinnerungen veröffentlicht hat.

ſo liebenswürdig wie möglich zu geben, ſie ſprach nur italieniſch mit ihrem Hofperſonal: ſie ſah dies als eine zarte Aufmerkſamkeit an, für welche ſie den Dank der Bevölkerung erwartete; auch wurden alle Anordnungen der Regierung in franzöſiſcher und italieniſcher Sprache zugleich veröffentlicht.

Ihre Ausgaben fanden wenig Beachtung, Eliſa ſtreute Gold mit vollen Händen aus. Napoleon hatte ihr jährlich zwei Millionen von den vier Millionen, welche Toskana eintrug, überlaſſen.

Eliſa, die ihre Macht noch mehr liebte als Freunde, war der Zukunft ſicher und wollte die dunklen Wolken, die ſich am Horizont zu ſammeln begannen, nicht ſehen, ſie wollte ſich ihres Thrones freuen und regierte mit Leib und Seele. Truppenrevuen, bei denen ſie in ſcharfem, trockenem Tone, ganz wie ihr großer Bruder, Anſprachen an die Offiziere hielt, waren häufig, von militäriſchen Schauſpielen hielt ſie überhaupt viel, hatte ſich auch eine Garde-Leib-Schwadron zugelegt.

Ihre Korporalsmanieren fielen in der guten Stadt Florenz etwas unangenehm auf, dort hatten ja Künſte und Wiſſenſchaft ſtets den Vortritt vor kriegeriſchem Geräuſch: für Eliſa aber war die Zeit vorüber, die Rolle einer Beſchützerin ſchönwiſſenſchaftlicher Beſtrebungen, in der ſie ſich in Paris ſo ſehr gefallen hatte, zu ſpielen, jetzt, da ſie auf einem Throne ſaß, hatte ſie wichtigere Dinge zu tun, und die Univerſitäten von Piſa und Florenz, einſt ſo hochberühmt und bei Uebernahme ihrer Regierung ſchon herabgekommen, ſanken noch tiefer. Was die Kunſt anbetrifft, ſo fanden bei ihr nur Hiſtrionen, Poſſenreißer und Lautenſchläger noch Unterſtützung. Was den Handel betrifft, ſo hatte ſie kein Verſtändnis dafür, auf welche Weiſe derſelbe zu ermuntern und emporzubringen wäre. Ihre ganze Zeit war in Anſpruch genommen von ihrer Sorge für Pracht und Prunk und von ihren anſtößigen Liebesintriguen.

„Ihre ſinnlichen Neigungen verlockten ſie auf allerhand Abwege und verleiteten ſie zu argen Torheiten.“*)

*) Fouché: „Mémoires“ II. 225.

Da Lespérut in Schlesien, da Fontanes in Paris war und sie doch so notwendig einer männlichen Stütze bedurfte, so viel ihr Auge auf einen der Präfekten der drei toskanischen Departements: es war Herr Capelle, Präfekt von Livorno, ein Mann von Geist und steter Dienstbereitschaft; seine politischen und anderen Grundsätze waren jeder Wildheit fern.

Capelle, ein Ersatzmann für Lespérut, auch was die Verwaltung betrifft, wurde Veranlassung zu den köstlichen Geschäftsbriefen, welche die Großherzogin nach Paris schrieb, welche aber leider den Fehler hatten, daß sie den Geschäften nicht aufhalfen. Hier einige Proben:

„Sire.

Ich erlaube mir Ew. Majestät Aufmerksamkeit auf Gegenstände zu richten, die von ganz besonderem Interesse für ihre gute Stadt Florenz sind. Ew. Majestät wissen, daß die Wollenwebereien dieser Stadt sich lange eines großen Rufes erfreut haben. Dieser Handelszweig, obwohl weniger blühend, erhält sich noch und erwartet alles von Ew. Majestät weiser Regierung. In Florenz und Umgebung gibt es sehr schöne Etablissements, die seit lange schon dieser Industrie dienen, und seit ihrem Entstehen sich einer staatlichen Dotation zu erfreuen hatten, bestehend in Hypotheken auf den Baulichkeiten, einer Rente von 640 toskanischen Talern (3,763 Frs. 20.), einem Kapital (Luoghi di Monte) zu 10,106 toskanischen Talern (59,423 Frs. 28). Diese Dotation kam lediglich den Wollen-Werkstätten zu Gute. Der Großherzog Leopold aber überwies sie später der Verfügung der florentiner Handelskammer. Als auch die Kammer aufgehoben wurde, übergab der Großherzog durch Reskript vom 5. Oktober 1782 die Dotation der Dombauleitung und unter dem 13. Dezember desselben Jahres wurde bestimmt, daß der Ertrag wieder dem Unterhalt der vorgedachten Etablissements zu Gute käme. Daraus ist zu ersehen, daß die Dotation ihrem ursprünglichen Zweck zurückgegeben ist. Es scheint aber, daß die Dombauleitung ihrer Pflicht nicht entsprochen habe, und

daß diese Nachlässigkeit großen und noch jetzt andauernden Schaden verursacht hat. Die Handelskammer von Florenz, die wieder errichtet worden ist, verlangt auch wieder die Verwaltung der Dotation, deren sie 1782 nur dadurch verlustig wurde, daß sie einging. Das Gesuch, welches ich die Ehre habe an Ew. Majestät zu richten, geht dahin, dieses Recht zu proklamieren, hat aber besonders auch die Nützlichkeit im Auge. Wer könnte besser als diese Handelskammer die Einkünfte der Dotation zum Vorteile der besagten Etablissements, die einem so wichtigen Industriezweige dienen, verwenden? Sire, ich habe geglaubt, den Anschauungen Ew. Majestät entsprechend zu handeln, wenn ich mich zum Organe für die hiesigen Handelsinteressen mache. Ich füge die Petitionen und Beilagen, auch einen Gesetzvorschlag für den Fall bei, daß Ew. Majestät die Gnade hätten, den Gegenstand, welchen derselbe betrifft, mit Wohlwollen aufzunehmen.

Ich empfehle mich dem hohen Schutz Ew. Majestät und verharre in tiefster Ehrfurcht

Sire

Euer kaiserlichen und königlichen Majestät

die sehr ergebene und untertänige Schwester

Elisa.

Florenz, 12. September 1809."*)

In anderen Briefen beschäftigt sich die Großherzogin mit der Geistlichkeit und dem Konkordat zwischen Frankreich und Italien, sie will durchaus, den widerspenstigen italienischen Klerus bändigen.

„Es ist Zeit", so schreibt sie an den Kaiser, „daß die weltliche Autorität in ihre Grenzen zurücktritt und aufhört, ihre Hände nach dem Rauchfaß zu strecken." Und weiter: „Klagegeschrei kann gewöhnlichen Seelen wohl Furcht bereiten, aber die Drohungen des Fanatismus waren stets

*) National-Archiv. Ich habe von dieser Korrespondenz durch die sehr interessante Arbeit des Herrn Ch. Nauroy: „Sur les secrets des Bonaparte" Kenntnis erhalten.

mit der Schwäche verbunden, und ich will die Gedanken Ew. Majestät nicht im Entferntesten mit den Gefahren beschäftigen, mit denen man meine Unterwerfung unter Ihre Entscheidung umringen möchte.“*)

Man fühlt den Schriftstücken an, welche unbeschreibliche, tiefinnige Freude die Großherzogin bei diesen tönenden Phrasen verspürte, durch welche sie ihre Autorität über den Klerus darzutun suchte und wie sie in ihrem eigenen Urteil über allem erhaben dastand. Sie sagt dann noch im Vollgefühl ihres Wertes:

„Ich sehe Ihren Befehlen entgegen, Sire, und mögen dieselben sein wie sie wollen, ich werde sie durchführen mit jener Festigkeit und Klugheit, welche stets mein Verhalten regeln werden.“

Auch die folgende Stelle ist noch lesenswert:

„Sire, ich erhielt Ihren Brief vom 17. Mai. Mit Klugheit und Festigkeit habe ich alle Hindernisse überwunden. Die Nationalgarde zeigt sich unterwürfig, die Geistlichen fahren fort, die Geburts-, Todes- und Heiratsregister zu führen; ich entferne weder Mönche noch Nonnen; die gleichen geistlichen Orden habe ich verschmolzen, für die übrigen sind besondere Gebäude angewiesen; meine Ausgaben werden allerdings bedeutender, allein ich zwinge den Fanatismus zum Schweigen. Das Volk ist zufrieden, die Opposition vernichtet, Ihre Befehle, Sire, werden ausgeführt.“

„Das Volk ist zufrieden“, sagt sie, — das stand durchaus nicht fest. Sie war jedenfalls überaus zufrieden, sie schreibt es in eben jenem Briefe:

„Ich bin mit dem Senat sehr zufrieden, er zeigt Achtung vor meiner Autorität, Zutrauen, Ergebenheit.“

Es ist erlaubt anzunehmen, daß das Volk doch nicht so zufrieden war wie sie kurz zuvor angibt, da sie noch einmal darauf zurückkommt und bemerkt:

*) National-Archiv.

„Aber, Sire, ohne Ihre Großmut würde dieser kleine Staat von seinen Lasten erdrückt werden; es ist meine Pflicht, Ihnen dies zu sagen, das Volk würde in Elend und Verzweiflung gestürzt werden.“*)

Dieses Volk, welches sie als zufrieden hinstellt, und welches doch so leicht von Lasten erdrückt und in Elend und Verzweiflung gestürzt werden könnte, sie verachtet es zwar kann sich aber doch der Furcht vor demselben nicht erwehren; ein Brief vom 3. Juni 1809 beweist dies zur Genüge:

„Die Klostergeistlichkeit ist unterworfen, allein ich bin sehr unzufrieden mit dem weltlichen Klerus. Das Volk ist abergläubisch, mürrisch und verzagt, ich habe 60 Karabiniere von Piombino hierher kommen lassen, um die Palastgarde zu verstärken, die zu unbedeutend war. Uebrigens bin ich ohne Befürchtungen.“*)

Das ist Verstellung! Sie hat in der Tat Furcht vor diesem Volke, welches sie verzagt nennt, und das dabei bleibt, seiner Großherzogin ins Angesicht unzufrieden zu sein. Es scheint fast, wenn man ihren Brief weiter liest, als läge eine Verschwörung gegen ihre Autorität vor:

„Der Plan war, die ganze Verwaltung in Unordnung zu bringen, schon reichten die ersten Beamten ihre Entlassungsgesuche ein, der Staatssekretär hat es gewagt, die Gegenzeichnung unter den Erlassen des Fürsten zu verweigern, und die Priester verhießen diesen Fanatikern die Palme des Märtyrertums. Landesverweisung und Gefängnis hätten genügt, ihren Eifer abzukühlen, aber wie ich Ew. Majestät in meinen Depeschen vom 29. Mai benachrichtigte, legten sie noch rechtzeitig Reue an den Tag, und ein Gnadenerlaß meinerseits erschien zulässig.“

Unter dem 7. Juni fügt sie dem Obigen hinzu:

„Der Erzbischof hat sich vollkommen unterworfen; ich habe eine öffentliche Bekenntnisablegung gefordert mit dem Zusatz, von dem ich Ihnen in Abschrift Kenntnis gebe.

*) National-Archiv.

Dies hat genügt, die Gewissen zu beruhigen und den Widerstand der weltlichen Geistlichkeit in Unterwerfung umzuwandeln. Der Vorschlag, welcher mir unterbreitet war, enthielt nur theologische Erörterungen; ich habe klare präzise Worte verlangt, und nach drei Abänderungen, die nicht entsprachen, habe ich den Zusatz diktiert, in welchem der Erzbischof nur einige Ausdrücke geändert hat, welche den Stil entstellen konnten, ohne den Inhalt zu ändern."

Sehr gut! Elisa entwirft Zusatzartikel mit derselben Unumwundenheit — um nicht das triviale Wort „Unverfrorenheit" zu brauchen — mit der sie Revuen abnimmt. Es ist nur schade, daß der Erzbischof ihr gewiß mustergiltiges Diktat durch Aenderungen entstellt hat.

Herr Capelle wird wohl bei all diesen Verwaltungsangelegenheiten eine Rolle gespielt haben, ebenso wie bei anderen Dingen, die nicht gerade zur Verwaltung gehörten, sondern sich in den inneren Gemächern des Palazzo Pitti zutrugen — und dem Kaiser gesteckt wurden.

Vielleicht hätte Napoleon zu der neuen Lustreise seiner Schwester in das Gebiet der Galanterie garnichts gesagt, allein sie führte zu einem Skandal. Obwohl die Italiener damals sehr frei in ihren Sitten waren — wahrscheinlich weil sie im übrigen so wenig frei waren — fanden sie es doch unpassend, daß die Großherzogin öffentlich italienischen Sitten inbezug auf einen Franzosen huldigte; sie eiferten laut dagegen. Napoleon suchte den von seiner Schwester angerichteten moralischen Schaden wieder gut zu machen, indem er den Baron Capelle zum Präfekten des Departement Leman machte — sollte derselbe an den Ufern des Genfer Sees seinen idyllischen Launen nachhängen?*)

*) 1814 wurde gegen Herrn Capelle vom Kaiser Anklage erhoben, weil er Genf, wo er als Präfekt residierte, fliehend verließ, als 40,000 Oesterreicher vor den Toren standen und im Begriff waren einzumarschieren. Capelle befürchtet, es möchte dem Kaiser einfallen, ihn totschießen zu lassen per modum continus, und er glaubte, das Beste wäre eine Flucht zum Könige. (Mémoires de Beugnot II. 244). Ludwig XVIII

Für Capelle bedeutete seine Versetzung ein Avancement, und man war allseitig erstaunt, besonders aber die Großherzogin, welche befürchtet hatte, ihr Geliebter werde in Ungnade fallen.

Den aus ihrer Nähe Entfernten ersetzte Elisa alsbald durch einen gewissen Eynard aus Genf, welcher in Florenz Geschäfte betrieb. Es scheint, als habe sich dieser Eynard abgesehen von den persönlichen Vergünstigungen, welche ihm die Großherzogin gewährte, auch noch des Vorzuges erfreut, daß er, trotz der strengen Blockade, mit England Handelsgeschäfte treiben durfte. Herr Eynard — ob infolge dieses oder jenes glücklichen Verhältnisses sei dahin gestellt — wurde ein reicher Mann. Daß die Großherzogin aus jenem verbotenen Handel Prozente bezogen hätte, kann mit Bestimmtheit nicht behauptet werden.*)

Was Herrn Baciocchi betrifft, von welchem lange keine Rede war, so ist nur zu bemerken, daß er fortfuhr, mit allem einverstanden zu sein und alles vortrefflich zu finden, was geschah. Unter dem Konsulat, als seine Gemahlin ihren Namen Marianne gegen den „Elisa" umtauschte, war auch er daran gegangen, seinen Namen „Paschal", den man neben einer „Marianne" ebenfalls hinnehmen konnte, der aber zu Elisa paßte wie die Faust aufs Auge, von sich zu werfen. Außerdem hatte der Vorname „Paschal" für Italiener einen lächerlichen Beigeschmack — Pascale bedeutet auf italienisch „Tölpel". Nach langem Hinundher hatte sich die entscheidende Instanz, Elisa, für

belohnte später auch das wenig schöne Benehmen Capelle's, indem er ihn unter dem zweiten Ministerium Richelieu zum Staatsrat ernannte. Unter Karl X. wurde er Minister und unterzeichnete die berühmten Verfügungen von 1830. Er war der Onkel von Marie Capelle, welche als Mme. Lafarge berüchtigt wurde.

*) Eynard hat von seinem Reichtum einen edlen Gebrauch gemacht, er hat sich selbst und alles was er besaß dem Kampfe Griechenlands für seine Unabhängigkeit geopfert. Er war wegen seiner Mildherzigkeit und seines regen Kunstsinnes in Griechenland hochgeachtet und sein Name und sein Andenken sind dort noch heute geehrt.

den Namen „Felix“ entschieden. War nicht dieser Name hübscher? War der frühere Paschel nicht „glücklich“, daß er der Gemahl einer Großherzogin geworden war?

Fürst Felix war als General und Kommandeur der 29. Division, jetzt in Florenz in Garnison und stand unter dem direkten Befehl der Großherzogin. Er hatte eigentlich sehr wenig zu tun, denn er bekümmerte sich weder um die Regierung, noch um seine Division. Das besorgte alles seine Gemahlin. Nur von Zeit zu Zeit gab er seine von einem Adjutanten, oder von einem Sekretär geforderte Unterschrift. Zuweilen kamen wohl auch Leute, um ihn um eine Gnade zu bitten — ähnlich wie man sich in Frankreich an Josephine wendete, wenn man etwas vom Kaiser wollte. Fürst Felix war sehr zugänglich, und es schmeichelte ihm, wenn sich die Leute an ihn wendeten.

„Ich werde mit der Großherzogin sprechen und werde ihr Ihre Angelegenheit ans Herz legen.“ — Das war seine ständige Antwort. Die Großherzogin aber bewilligte gewöhnlich alles, worum sie ersucht wurde.

Daß in dieser eigentümlichen Ehe die Rollen vertauscht waren, hat man ja bereits ersehn; Baciocchi's schiefe Stellung aber hatte noch in anderer Beziehung viel sonderbares; dieser „gute und abermals gute“ Mann fühlte nämlich, daß er in seiner Eigenschaft als Schwager des allmächtigen Kaisers, als Divisionsgeneral, doch andere Fähigkeiten hätte haben müssen, als sie ihm die Natur verliehen hatte, er fühlte zugleich, daß seine Frau auch durch ihre militärischen Eigenschaften ihm überlegen war. Um nun seinen hohen Rang, seine hohen Beziehungen nicht durch seine Unfähigkeit zu kompromittieren, hielt er es für das Beste, nichts zu tun und sich ganz zurückzuziehen in seines nichts erdrückendes Gefühl. Er wohnte nicht zusammen mit seiner Gemahlin, sondern hatte ein reizendes Haus in der la Pergola-Straße inne, woselbst er ebenfalls einen kleinen Hof um sich versammelte. Derselbe bestand wie der seiner Frau fast ausschließlich aus Offizieren. Wenn man bedenkt, daß

der Hof Napoleons, der den Ton angab, keinen besonderen Ruf hatte, so darf man von den andern, den Ablegern desselben, auch nicht zuviel verlangen. Die Chronistin Ida Saint-Elme entwirft folgendes Bild vom Hofe des Fürsten Felix Baciocchi:

„Dieser Hof bewegte sich noch freier als der der Großherzogin; an demselben zeigte sich eine Mischung vom Feldlager-Ton des Empire und einer Galanterie vergangener Zeit; es herrschte eine jovial-kriegerische Stimmung, welche doch nur einigermaßen die wiederbelebten Erinnerungen an den Hirschpark entschuldigte."

Hatte die Großherzogin ihre Liebhaber, der Fürst Felix hatte seine Maitressen. Gehörte das auch zur Repräsentation, auf welche das Ehepaar so viel hielt? Wenn man den herrischen Charakter Elisas berücksichtigt, so erscheint es wahrscheinlich, daß sie die Maitressen ihres Gemahls ernannte: auch ihr gegenseitiges, vollkommenes Einverständnis in allen Dingen läßt darauf schließen.

Wie „ideal" diese Ehe war, kann man auch daraus ersehen, daß Mann und Frau sich gegenseitig in der Oeffentlichkeit mit großer Zärtlichkeit und Achtung begegneten, wußten sie doch wohl, daß man nur dann auf angenehmem Fuße lebt, wenn man getrennt ist und sich gegenseitig kleine, über allgemein bestehende Vorurteilen erhabene Zugeständnisse macht; sie waren beide überzeugt, daß Ehre, Pflicht, Moral, Schicklichkeit nur für die gewöhnlichen Sterblichen da sind und dazu dienen, diesen — Sand in die Augen zu streuen.*) So sah man sie allabendlich im Theater beisammen, den Bewohnern von Florenz ein öffentliches Beispiel tugendhafter Ehe bietend: Elisa war ebenso sehr auf ihren Ruf bedacht, als sie wenig auf ihre Ehre hielt. In majestätischer

*) Die Großherzogin gab viel auf ein „gutes Beispiel"; so schrieb sie am 2. Januar 1810 von Pisa aus an den Kaiser: „Ich kann nicht verhehlen, daß die toskanische Geistlichkeit sehr einer höheren treibenden Kraft und besserer Beispiele bedarf". In ihrem Munde sind solche Worte ungemein wirkungsvoll.

Haltung saß sie in ihrer Loge und nahm mit unbeschreiblichen Applomp die zarten und herzlichen Aufmerksamkeiten ihres hohen Gemahls entgegen. Ihr Töchterchen, die kleine, niedliche Napoleone-Elisa, pflegte ihren Platz zwischen beiden zu haben, und gab, obwohl vielleicht Einwendungen gegen die Anwesenheit eines so kleinen Kindes im Theater zulässig wären, der theatralischen Ehestandsszene etwas für das Publikum Fesselndes, Rührendes; es wendet sich die öffentliche Teilnahme gern einer Herrscherfamilie zu, in welcher ein so rührendes häusliches Einvernehmen besteht.*)

War die Vorstellung, welche die großherzoglichen Herrschaften ihren lieben Florentinern gaben, zu Ende, so geleitete der Fürst seine Gemahlin bis vor den Wagenschlag, küßte ihr die Hand, wünschte ihr eine „felicissima notte" und — vor anderen Szenen rollte der Vorhang auf.

Die Großherzogin unterhielt mit großen Unkosten eine französische Truppe in Florenz, welche mit einer italienischen in den Vorstellungen abwechselte. Sie entsprach, indem sie allabendlich im Familienkreise sich in ihrer Loge zeigte, einem ihrer Grundsätze, welchen sie in vertraulicher Stunde einer indiskreten Freundin einmal offenbart hat:

„Für sich leben, ma chère, seinen Inklinationen nachgehen, sie aber verstecken — nur nicht das Publikum zum Vertrauten von dem machen, was man tut, das ist das wahre, allein richtige."**)

---

*) Die kleine Prinzessin wurde später mit dem reichen italienischen Nobile, dem Grafen Camerata, verheiratet; sie hatte viel männliches in ihrem Charakter, sah dem Kaiser Napoleon äußerlich sehr ähnlich, war von lebhafter Phantasie. Sie ritt leidenschaftlich gern und war in der Fechtkunst wohl bewandert; im Jahre 1830 wollte sie den Herzog von Reichstadt aus Wien entführen; sie bezog in der lustigen Donaustadt das „Hotel zum Schwan", und es gelang ihr auch, einen Brief an den Sohn Napoleons gelangen zu lassen, es kam sogar zu einer Unterredung zwischen ihr und ihm, allein die ganze Geschichte fiel ins Wasser.

**) „Mémoires d'une contemporaine", VI. 416.

Vielleicht hatte sie Mme. du Châtelet, deren Unabhängigkeit inbezug auf Empfinden und Denken sie kennen lernte, als sie mit Fontanes in Paris und mit Lespérut in Florenz Voltaire studierte, zum Modell genommen.

„Um glücklich zu sein", sagte diese kluge Mme. du Châtelet, „muß man sich von allen Vorurteilen losgesagt haben, muß tugendhaft sein, sich körperlich wohlbefinden, Geschmack und Neigungen haben, muß für Illussionen empfänglich sein. . . Wir haben auf dieser Welt nichts zu tun, als für Zerstreuungen zu sorgen und angenehme Empfindungen aufzusuchen."

Man begreift nicht recht, was das Wort „tugendhaft" inmitten dieser untugendlichen Doctrin soll!

Die Großherzogin bekannte sich nicht öffentlich zu einem solchen Gedankencynismus, sie verriet denselben aber in intimsten Kreisen. In der Oeffentlichkeit sprach sie im Gegenteil von Entsagung, Aufopferung; sie selbst machte freilich von den Dingen, die sie als gut empfahl, nur einen sehr geringen Gebrauch.

An ihrem Grundsatz, für sich zu leben, hielt sie fest; sie „versteckte" denselben aber doch nicht genug, denn ganz Florenz wußte, daß die Großherzogin oft Spazierritte mit dem Baron Cerami machte; Cerami war ein auffallend hübscher Mann, ein glänzender Kavalier, sehr unterrichtet, geistreich, dem Fürsten, aber mehr noch der Großherzogin ergeben, welch letztere ihn mit Liebenswürdigkeiten überschüttete. Elisa und Cerami liebten es, einen Galopp um die Wette zu machen. Man ritt in die ländlichen Umgebungen der Stadt hinaus, zuweilen stieg man wohl auch von den Pferden, um sich im Schatten eines Bosquetts auf grünem Rasen auszuruhen; vielleicht gab es in der Nähe ein sprudelndes Bächlein — wären nur nicht auf der anderen Seite desselben — Leute gewesen, die ebenfalls das kleine paradiesische Fleckchen Erde zur Erquickung aufgesucht hätten und nun durch das dichte Gewirr von Zweigen und Farren Beobachtungen anstellen konnten: die zeitgenössischen

Memoiren malen dieses Bild, das sie mit den intimsten Details versehen haben, in allen Farben aus.

Nach einer Weile süßer Erquickung, süßer Ruhe verfügten Sie und Er sich dann in den nächstgelegenen Bauernhof, um ein Glas frischer Milch zu genießen: die Großherzogin kehrte in ihr Palais zurück, überzeugt, vor den Augen der Welt versteckt zu haben, daß sie sich einer Erholung in freier Natur von den Mühen des Regierens hingegeben habe.

Während der heißen Tage im Sommer ging der großherzogliche Hof gewöhnlich nach Pisa.

So gut wie Elisa zu ihrem Manne war, so gefällig erwies sie sich auch ihrem Bruder, dem Kaiser, gegenüber: nämlich sofern es sich um dessen Politik handelte.

Im Jahre 1810, als der Papst nach Fontainebleau überführt werden sollte, gährte es stark im toskanischen Klerus, einige Geistliche sprachen laut ihre Entrüstung aus; Elisa, als energische Souveränin, gewohnt an Gehorsam und Disziplin, fuhr wie der Blitz dazwischen, trieb die Unzufriedenen zu Paaren, und ließ einen ihrer Rädelsführer, den Mönch Muzzi, sofort nach der Insel Elba deportieren. Sie berichtete unter dem 28. Dezember 1810 hierüber an den kaiserlichen Bruder:

„Sein hohes Alter hat mich abgehalten, strenger mit ihm zu verfahren."

Sie fügt hinzu, sie wäre im Begriff, Maßregeln zu ergreifen, um jeder öffentlichen Kundgebung der Unzufriedenheit vorzubeugen, respektive dieselbe zu unterdrücken: daß Se. Majestät der Kaiser unbedingt auf sie zählen könne.

Inzwischen aber, da sie im Ungewissen war, ob sie für immer auf das Wohlwollen des Kaisers rechnen könne, suchte sie ein gutes Einvernehmen mit den höchsten Vertretern der kaiserlichen Regierung in Paris zu erhalten: man wußte ja nicht, was passieren konnte; zuweilen kann man ja jemanden, der kleiner ist, als man selbst, gut brauchen. Sie faßte jeden bei seiner schwachen Seite; da

ſie z. B. wußte, daß Cambacérès ein großer Feinſchmecker war, ſo ſchickte ſie ihm korſiſche Merlen und allerhand Leckereien.

Auch trug ſie ſich mit Plänen, ihr Staatengebiet zu erweitern. Günſtige Umſtände konnten eintreten, aber, anſtatt ſie abzuwarten, wäre es vielleicht beſſer, ſie herbeizuführen? Korſika z. B., welches Livorno ſo gerade gegenüberliegt, konnte ſo leicht dem toskaniſchen Kronlande eingefügt werden. Ohne irgend jemanden einzuweihen, beſchäftigte Eliſa ſich viel mit dieſer Lieblingsidee; ſie ſchickte 1811 einen prachtvollen Altar an die Hauptkirche von Ajaccio: das hieß ſoviel als das Terrain vorbereiten, ſich im Voraus die Zuneigung ihrer Landsleute, die ſie zu ihren Untertanen machen wollte, ſichern. Viele Geſchichtsſchreiber haben ſich beeilt, in dem Geſchenk Eliſas an ihre Heimat ein Zeichen dafür zu ſehen, daß die Großherzogin ihre beſcheidene Herkunft nicht vergeſſen hatte. — O! über dieſe naiven Schwätzer! Welch Verkennen von Eliſas Charakter! Pietätvolle Akte hätten ihrem Hochmut, ihrem zielbewußten Egoismus, ihrem nagenden Ehrgeiz, den einzigen Triebfedern ihres Handelns, nicht entſprochen. Das Geſchenk für Ajaccio war ein deponiertes Kapital, deſſen Zinſen ſie eines Tages einzuſtreichen gedachte — nur machten die Ereigniſſe einen Strich durch die Rechnung.

Der Wind hatte ſich gedreht: Blut und Geld des Volkes waren erſchöpft, es ging abwärts mit dem Kaiſerreich, ſichtlich abwärts.

Es kamen ſchlimme Zeiten, die Tage, von denen man ſagt, ſie gefallen uns nicht. Die Großherzogin war ja außer ſtande, ſich gegen die Ereigniſſe zu ſtemmen, welche abermals die Oberfläche Europas zu ändern drohten, es blieb ihr nichts übrig, als abzuwarten. Und das tat ſie mit einer Entſagung, die wohl kaum nach ihrem Geſchmack, ſondern von der rauhen Notwendigkeit ihr aufgezwungen war.

Da tauchte der frühere Polizeiminiſter, Herr Fouché, in Florenz auf.

Er war zuletzt an Stelle des wahnsinnig gewordenen Junot General-Gouverneur der illyrischen Provinzen gewesen und hatte sich vor den anrückenden Oesterreichern geflüchtet.*) Er sollte in besonderem Auftrage nach Rom gehen, konnte aber infolge der Frankreich feindlichen und sich über die ganze Halbinsel verbreiteten Stimmung nicht bis zur ewigen Stadt gelangen; er hatte in Florenz halt gemacht und dort, im Schatten des großherzoglichen Hofes, wartete er der Dinge, die da kommen sollten. Er, Fouché, sah was kommen würde, und mußte; nie hat er ein solches Geschick im Ränkespiel gezeigt; je nachdem es ihm paßte, verwirrte oder entwirrte er die Fäden, dabei wußte er sich vor einigen wichtigen Persönlichkeiten den Anschein zu geben, als handle er lediglich im Interesse des Vaterlandes.

Im Angesichte der drohenden, und mit jedem Tage sich kritischer gestaltenden Umstände, hatte die Großherzogin bereits ihre Theatertruppe aufgelöst und die Gardeleibschwadron zur Armee geschickt; die Regierungsgeschäfte wurden immer verwickelter — könnte ihr nicht die Er-

*) Fouché hatte sich eine Untersuchung seiner Papiere durch den Fürsten von Neuschatel, Herrn Dubois und Herrn Réal, die sich im Auftrage des Kaisers auf seinem Landgute Pont-carré, unweit von Paris eingestellt hatten, nicht gefallen lassen und war deshalb nach Aix in der Provençe, dem Hauptort seines Staatsdistriktes, verbannt worden. Er reiste auch sofort ab, aber anstatt nach Aix zu gehen, ging er nach Florenz. Man wird sich erinnern, daß die Großherzogin von Toskana ihm mehrfach verpflichtet war; er wollte sich nun unter den Schutz ihrer Dankbarkeit und Macht stellen. Bald aber wurde Fouché, dessen einziger Leitstern ja ebenfalls nur sein persönliches Interesse war, gewahr, daß die Großherzogin, obwohl er die Rolle eines Patrioten vor ihr zu spielen suchte, dieselbe Richtung verfolgte, wie der Kaiser, und so hielt er sich in den toskanischen Staaten nicht für sicher. Eines Tages verschwand er plötzlich und ging an Bord eines Schiffes, welches für Amerika segelfertig im Hafen von Livorno lag; allein er wurde derart seekrank, daß er sich wieder ausschiffen ließ und nach Toskana zurückkehrte. Durch Vermittelung der Großherzogin trat er in Unterhandlung mit der französischen Regierung und erklärte sich bereit, dem Kaiser die Korrespondenzen auszuliefern, welche er kurz zuvor verbrannt zu haben erklärt hatte. — So wird von anderer Seite berichtet.

fahrung des Herrn Fouché nützen? Sie ersuchte ihn um seine Ratschläge.

Unter dem 9. Januar 1814 schrieb sie an Napoleon: „Briefe aus Neapel enthalten die Versicherung, daß der König, gedrängt von Herrn von Neuperg, dem österreichischen Abgesandten, ein Offensiv- und Defensivbündnis mit den verbündeten Mächten abgeschossen habe, und daß es demnächst zu einem Waffenstillstand mit England, das durch Herrn Greham mit dem König verhandele, kommen werde. Diese ärgerlichen Nachrichten, im Verein mit den Einfällen in die Romagna und den Corentin, versetzen Toskana in eine äußerst kritische und beunruhigende Lage, umsomehr durchdrungen fühle ich mich von meinen Pflichten Ew. Majestät gegenüber. Nichts werde ich vernachlässigen, um denselben nachzukommen. Was sich auch immer ereignen möge, ich werde alles tun, um Toskana für Frankreich zu erhalten. Ich werde kaum in der Lage sein, Eurer Majestät Rückäußerung abzuwarten, um diejenigen Maßregeln zu ergreifen, welche die Umstände mir aufnötigen. Ich beschwöre Sie aber, Sire, seien Sie versichert, daß ich mich nie von den Gefühlen der Treue, welche ich Ihnen schulde, abwenden werde."

Fouché aber war es, der, wie er selbst in seinen Memoiren sagt, Elisa beiseite geschoben und sich zum Leiter der Politik gemacht hatte. Dieser Umstand mag in etwas das Urteil über das unverzeihliche Benehmen der Großherzogin mildern. Im Unglück wird jeder Mensch mitteilsam, verschenkt sein Vertrauen vielleicht an den Unrechten; erst wenn es zu spät ist, tritt Mißtrauen an Stelle aller anderen Empfindungen.

Elisa verheimlichte Herrn Fouché durchaus nicht die Befürchtungen, welche sie inbezug auf die Solidität des von ihrem Bruder aufgerichteten Gebäudes hatte. Sie sprach es offen aus, daß der Kaiser, ehe er sich in einen Kampf einließ, dessen Ende sie so klar vor Augen hatte, sich die Sache hätte wohl überlegen sollen; sie fügte in

aller Naivetät hinzu: sie könne es nicht fassen, wie ihr Bruder vergessen konnte, daß er nicht nur seine Stellung aufs Spiel setzte, sondern auch die aller Glieder der Familie: das hieße handeln wie ein Egoist, aber nicht wie ein guter Bruder.

Die Unglücksfälle des Vaterlandes, die ihres Bruders, dem sie alles zu danken hatte, berührten sie weit weniger als die Furcht vor dem Depossetiertwerden. Wenn jemand das Ziel, das ihm die Ehre und das Gemeinwohl des Vaterlandes weisen, aus den Augen verliert, wenn er nichts mehr sieht als sein eng begrenztes persönliches Interesse, so kommt er leicht in ein unbestimmtes Schwanken, ein gefährliches Taumeln.

Fouché war zu pfiffig, um nicht hinter den Klagen der Großherzogin die Gedanken zu erraten, welche diese hochmütige und skrupellose Fürstin beschäftigten. Er ließ sich ihre Befürchtungen auseinandersetzen, er sah, wie sehr sie an der Machtstellung hing, nach der sie sich solange gesehnt, um die sie mit hartnäckigem Ehrgeiz gerungen hatte, er wurde deutlich gewahr, mit welchem Schmerz sie dem Zeitpunkt entgegensah, da die Macht ihr entfallen würde. Bereitwillig dem Strom ihrer Gedanken folgend, sprach er sich unumwunden tadelnd über den Kaiser, ihren Bruder aus. Er bemerkte, daß er demselben in Dresden die aller uneigennützigsten Ratschläge gegeben habe, bei denen er nur des Kaisers Wohlfahrt und die Wohlfahrt Frankreichs im Auge gehabt habe. Er sagte, er habe dem Kaiser nicht verschwiegen, daß er seine Krone aufs Spiel setze, daß er vielleicht noch einige unfruchtbare Siege erringen könne, daß er aber schließlich in dem Kampfe gegen Europa unterliegen werde. Seiner Meinung nach wäre der Kaiser vor übermütigem Stolz blind geworden: Napoleon habe ihm nicht einmal die Ehre erwiesen, seine Ratschläge in Erwägung zu ziehen.

Das war es vielleicht, was Fouché dem Kaiser am allerwenigsten verzieh: Wunden der Eigenliebe pflegen

nie zu vernarben. Das, was er vorausgesehen, ging jetzt der Erfüllung entgegen. Der Feind war in Frankreich eingedrungen, der Sturz des Kaisers nur noch eine Frage von Wochen, vielleicht von Tagen — von Stunden.

Elisa hörte aufmerksam zu. Ihre Würde bäumte nicht mehr auf vor solchen Worten; ihr Herz schlug nicht einmal rascher, als Fouché, jede Zurückhaltung aus den Augen setzend, es wagte, ihr ins Gesicht zu sagen:

„Madame! das einzige Mittel, welches uns rettet, ist, daß der Kaiser auf der Stelle getötet wird.“*)

Fouché wußte sehr wohl, daß er nicht zur Schwester des Kaisers, sondern zu einer ehrgeizigen, in ihrer Bedrängnis zu allem fähigen Souveränin sprach.

Wie viel Schmach und Schande gab es doch in dieser Familie:

Während Frankreich schmerzzerrissen am Boden lag, wurde die Fürstin wieder zur Frau. In einem Schreiben an ihre Mutter ersuchte Elisa dieselbe um Nachrichten über die Bälle, welche in Paris gegeben wurden. Hier zum Beweise einige Zeilen aus dem Antwortschreiben der Mme. Mère vom 11. März 1814:

„Ich bedaure, daß ich nicht in der Stimmung bin, Deinen Wünschen in Anbetracht von Bällen, welche der Kaiser während des Karnevals veranstaltet hat, zu entsprechen. Ich habe sie nicht besucht. Meine Gesundheit in Verbindung mit meinem Alter haben es mir nicht gestattet. Die Zeitungen haben ja auch davon gesprochen, mehr als ich Dir berichten könnte.“**)

Damals befand sich der Feind schon zwei Monate auf französischem Boden, die Trümmer des Kaiserbaues fielen in die Blutlachen der letzten Schlachtfelder, stürzten über die Leichen der letzten Verteidiger. — Die Fürstin Elisa,

*) Rovigo: „Mémoires“ VI. 352.

**) Dieser Brief der Mme. Mère an Elisa wurde von der Kaiserin Eugenie dem Baron Larrey mitgeteilt und ist abgedruckt in dem Buche „Madame Mère“ II. 50.

die stets die Rolle einer der Politik angehörenden Frau, aber nie die einer Patriotin gespielt hatte, sammelte Nachrichten über Bälle — o miseras hominum mentes!

Der frühere Polizeiminister gab der Großherzogin noch andere Ratschläge, in denen Gehässigkeit und Perfide sich die Wage hielten. Auch leitete er von Florenz aus die Politik Murat's, sodaß schließlich Toskana und Neapel dieselbe Marschkadenze innehielten — es waren weder Ehre, noch Pflicht, die den Takt dazu schlugen.

Murat, der eifrig darauf bedacht war, die Grenzen seines kleinen Königreiches zu erweitern, damit es besser in Einklang mit der Größe seines Ehrgeizes stünde, hatte herausgefunden, daß die Gelegenheit günstig wäre, loszuschlagen. In kritischen Zeiten machen die Ränkeschmiede ja gewöhnlich gute Geschäfte. Murat hatte sich Roms bemächtigt und unter Befehl des General Minutolo Truppen in Toskana einrücken lassen, um in seinem Namen Besitz von den Staaten seiner Schwägerin zu ergreifen; ja er hatte bereits einen Gouverneur derselben in der Person des General Joseph Lecchi ernannt.

Elisa fand dies Vorgehen Murat's doch etwas zu gewalttätig, sie nahm es ihrem Schwager übel, daß er sie so ganz ohne weiteres dessen berauben wollte, woran sie von allen Dingen der Welt am meisten hing.

Was die Bevölkerung von Toskana betrifft, welche, wie einige Geschichtschreiber behaupten wollen, ihre Landesfürstin liebte, so zeigte dieselbe ihr doch bei dieser Gelegenheit nicht die geringste Anhänglichkeit. Im Gegenteil, das Volk zog den neapolitanischen Truppen jubelnd entgegen und fraternisierte mit ihnen, junge Leute stellten sich in Masse auf der Präfektur zu Florenz ein und schrieben an die Tür des sich zur Abreise rüstenden Präfekten „marschtüchtig".

Mit diesem Scherz hatte es folgende Bewandnis: Der Präfekt stand in dem Ruf, das Aushebungsgesetz mit großer Strenge gehandhabt zu haben und auf jede

noch so begründete Reklamation stets mit einem „marschtüchtig" auf dem Schein geantwortet zu haben. Die Konskription lastete schwer auf dem Volke und es hoffte, es werde mit diesem Blutopfer, sowie ein Regierungswechsel einträte, ein Ende haben.

Die Großherzogin wußte in ihrer Bestürzung nicht mehr, was sie anfangen sollte. Sie hätte gern Widerstand geleistet aber — womit? Sie holte sich wiederum Rat bei ihrem Freunde Fouché. Dieser machte ihr klar, daß ihr bei dem allgemeinen Einigungsdrange, den die verschiedenen Völkerschaften der italienischen Halbinsel an den Tag legten, weiter nichts übrig bliebe, als entweder nach Lucca oder nach Livorno zu gehen. Sie mußte sich in das Unvermeidliche finden. Hart war es ja für Elisa, ihre Hauptstadt, das schöne Florenz, wo das Regieren so angenehm gewesen war, zu verlassen. Sie mußte mit Horaz ausrufen: Linquenda tellus et domus. Wie Mazarin von den Aerzten aufgegeben, mit brechendem Auge einen Blick auf seine Reichtümer warf, von denen er nun auf ewig scheiden sollte, so durcheilte Elisa noch einmal die herrlichen Gemächer des Palazzo Pitti, und sprach verzweiflungsvoll zu sich selbst: das alles ist nun für mich dahin!

Sie entschloß sich also — was blieb ihr auch anderes übrig — nach Lucca zu gehen: es folgten ihr die Spöttereien der Bewohner und ihrer Günstlinge Vergessen.

Besonders unangenehm berührte es sie, daß auch Cerami sie aufgab; sie konnte damals die traurige Wahrnehmung machen, daß von allen denen, die den Souveränen oder Souveräninnen, oder Frauen im allgemeinen den Hof machen, diejenigen, die das meiste bekommen haben, am schnellsten vergessen. Sie lernte jetzt die Menschen besser kennen, als damals, da sie dieselben beherrschte.

Während sie sich in Bewegung setzte, hatte sie ihrem Gemahl den Befehl zugehen lassen, die Räumung des Landes durch die Truppen vorzubereiten und das Kriegsmaterial der Arsenale fortzuschaffen, wie überhaupt alles

was zu retten war. Fürst Felix befolgte den Befehl, er zog sich in die Zitadelle von Florenz zurück und ließ die Forts der Stadt, sowie das von Volterra, in Verteidigungszustand setzen, ernannte die nötigen Kommandanten, und wartete die Zeit ab — nämlich die Zeit für die Kapitulation. Dieser Zeitpunkt trat denn auch bald ein. Fürst Felix mußte seinerseits Florenz verlassen und auch ihm, wie zuvor seiner Gemahlin, folgten höhnische Nachrufe der Bevölkerung.

Man erinnert sich ja wohl, daß er ursprünglich Paschal mit Vornamen hieß, und daß er diesen Namen, welcher im Italienischen eine lächerliche Bedeutung hat, gegen den „Felix" vertauschte. Die Florentiner hatten zu beiden Namen ein Wortspiel gefunden, welches damals von Mund zu Munde ging und lautete:

„Quando eri Felice eravamo Pasquali, adesso che sei ritornato Pasquale saram felici."

(Als er Felix (felice, glücklich) war, waren wir die Narren (Pasquali), jetzt da er wieder Paschal ist, sind wir die Glücklichen, (die felici).

Der Sturz eines Souveräns ruft zuweilen bei den Bevölkerungen, falls sie es sind, die den Fürsten beseitigt haben, ein eigentümliches Gefühl wach, welches der Großmut entspringt und sich aus Reue und Teilnahme zusammensetzt: davon war hier keine Rede: Felix und Elisa wurden nur verhöhnt und lächerlich gemacht.

Die Großherzogin aber grübelte und grübelte noch immer, wie sie es anfangen könnte, um mit Murat irgend ein Abkommen zu schließen, zumal es ihr so vorkam, als ob nunmehr Murat's Glück mehr Aussicht auf Beständigkeit habe, als das Napoleons.

Fouché, der sie auf ihrer Flucht begleitet hatte, hielt jetzt alle Fäden des großen Intriguennetzes in seiner Hand. In Italien bildete er das Zentrum aller Verrätereien. Murat, Elisa, Eugen, alle diese politischen Marionetten, erhielten die Parole von ihm, und führten seine Befehle

je nach ihren Charaktereigenschaften mit Kühnheit oder vorsichtiger Klugheit aus, nur darauf bedacht, ihr Schäfchen in's Trockene zu bringen.

In Lucca unterrichtete Fouché die Großherzogin, daß Murat ein Bündnis mit Oesterreich abgeschlossen habe, und verschwieg ihr auch nicht, daß Oesterreich sowohl wie England an der Aufrichtigkeit des Königs von Neapel zweifelten. Andererseits hätten auch die italienischen Völkerschaften nicht das geringste Vertrauen zu dem früheren Maréchal de France, sie beschuldigten ihn, in geheimem Einvernehmen mit Frankreich zu stehen und die Italiener zu täuschen.

Inmitten dieses Gewirres, dieser einander widerstrebenden Interessen wurde Murat, in Folge von Gewissensbissen über Handlungen, zu denen er sich hatte verleiten lassen, schwer krank. Murat war keine für Verrätereien angelegte Persönlichkeit, er hatte nicht die Charaktereigenschaften seiner Frau: Karoline aber hatte ein Mannesherz! Hätte Murat überhaupt Charakter gehabt, er hätte nie den perfiden Plänen Karolinens Gehör geschenkt, er wäre nie ein Verräter geworden. Auch er wurde von seiner Frau beherrscht, und wie alle Männer, die dies zulassen, blieb ihm die Strafe nicht erspart. Murat, der seine Manneswürde bereits eingebüßt hatte, verlor auch seine Ehre — verlor sein Leben.

Er hatte sich entschlossen, seinen Generälen den Befehl zugehen zu lassen, sie möchten mit Fouché in Unterhandlungen treten über die Räumung von Toskana. Fouché aber hatte seinerseits vom Kaiser Vollmacht erhalten, über den Abzug der französischen Truppen aus Toskana in Unterhandlungen zu treten.

Die französischen Truppen waren in und um Livorno konzentriert; einige Bataillone standen noch in dem fünf Meilen entfernten Pisa; kleine Scharmützel hatten bereits mit den italienischen Nationaltruppen stattgehabt. Endlich wurde ein Abkommen unterzeichnet, nach welchem die

Franzosen Toskana räumen und über Genua sich auf den Boden ihrer Heimat zurückziehen sollten.

Während diese Verhandlungen noch schwebten, war Lord Bentinck in Livorno an der Spitze englischer Truppen gelandet. Er bedeutete der Großherzogin, daß er ihre Autorität nicht anerkennen könne, daß von nun an Toscana, bis über das Schicksal des Landes entschieden wäre, den Bestimmungen Englands nachzukommen habe, und daß er inzwischen mit aller Machtbefugnis betraut sei.

Die englischen Truppen bewerkstelligten alsbald ihre Vereinigung mit den neapolitanischen, den Verbündeten Großbritanniens und besetzten die wichtigsten Plätze von Toscana. Das war der Lohn dafür, daß die Großherzogin ihrem Bruder den Rücken gewandt und den, wenn auch vergeblichen Versuch gemacht hatte, mit Murat ein Bündnis zu schließen, der sie beraubt hatte, und dem nun die Engländer nicht gestatteten, Toscana für sich zu behalten. Nun blieb ihr nur noch die Flucht. Allein die Flucht ließ sich auch nicht so leicht bewerkstelligen: in aller kürzester Zeit sah sie ihrer Niederkunft entgegen, sie bedurfte der Schonung und war nur imstande, ganz kleine Tagereisen zurückzulegen, dabei rückten die österreichischen Truppen immer näher.

Da, eines Tages wurde die Fliehende von den Wehen überrascht, und genas in einer elenden Schänke eines Knäbleins — „jetzt", so fügt die Avrillon dieser Mitteilung lakonisch hinzu „bedurfte sie keines Thronerben mehr."*)

In Bologna wurde Elisa von den Oesterreichern ereilt und als Kriegsgefangene nach Brünn geführt. Sie mußte eigenhändig in Gegenwart von Offizieren und Unter-

*) Dieser Sohn starb in Rom infolge eines Sturzes mit dem Pferde im Jahre 1833. Elisa hat noch einen Sohn gehabt, derselbe starb 1830 im Alter von zwanzig Jahren. Was die kleine Napoleone-Elisa betrifft, so ist früher schon gesagtem noch hinzuzufügen, daß sie 1825 heiratete und ihren Gatten mit einem Sohne beschenkte, der sich 1853 selbst um's Leben brachte.

offizieren ihre Koffer packen — es war vorbei — alles vorbei. E finita la comedia! Lange genug hatte sie ein Traumleben geführt, jetzt war sie zu rauher Wirklichkeit erwacht: das die Fürstinspielen war vorbei.

Sie hatte den Wunsch, sich in Rom niederzulassen, wie dem nachfolgenden Brief zu entnehmen ist, welchen sie an einen ihrer Freunde, den Herzog von X., unter dem 15. April 1814 richtete; sich nach Elba zu verfügen, hatte sie durchaus kein Verlangen. Sie sagt in ihrem Brief:

„Da wäre also die schreckliche Katastrophe eingetreten! Alles ist verloren. Ich entscheide mich, nach Neapel zu gehen. Auf Elba werde ich nie und nimmer residieren. Dauernd will ich mich in Rom niederlassen, wenn die französische Regierung kein Hindernis in den Weg legt und der Papst es zugibt. . . Wirken Sie für mich beim Fürsten von Benevent, wir sind jetzt Proskribierte, die ganze Welt fällt über uns her.“*)

Die Ex-Großherzogin konnte weder nach Rom noch nach Neapel. Sie blieb einstweilen in Brünn „interniert“. Da ihr die Luft in der Stadt schlecht bekam, so bat sie, man möge ihr gestatten, auf dem Lande zu wohnen. Die Erlaubnis wurde ihr versagt.

Später, im Jahre 1815, wenige Tage vor der Entfernung Napoleons von der Insel Elba, schrieb sie an ihre Schwägerin die Kaiserin Marie Louise und bat diese, sich bei ihrem Vater, dem Kaiser Franz, zu verwenden, daß sie die Erlaubnis erhalte, nach Frankreich zurückzukehren. Marie Louise, die bekanntlich sonst eine gewisse Gleichgiltigkeit für die Glieder der Familie ihres Gemahls hatte, erklärte sich sogleich bereit, das Gesuch ihrem Vater zu übermitteln. Dieser aber versagte nicht nur die Erlaubnis, sondern gab der unlängst noch so stolzen Großherzogin von Toskana nicht einmal eine Antwort — höflich war Kaiser Franz nicht.

*) Jung: „Lucien et ses Mémoires.“ III. 183.

Hatte sie im Glück ihren Vornamen geändert, so ging sie jetzt im Unglück an die Aenderung ihres Zunamens. Dies ist so der Brauch und gilt vielleicht als Trost bei denen, die einst Kronen trugen.

Der Exkönig Joseph nannte sich fortan: Graf de Survilliers; der Exkönig Jerome: Graf de Montfort; der Exkönig von Holland: Graf de Saint-Leu; die Exkönigin von Neapel; Gräfin Lipona; die frühere Clevin von Saint-Cyr legte sich den Namen: Gräfin Campignano bei.

Im Jahre 1816 versuchte die tiefgedemütigte Gräfin das Unrecht, welches sie an ihrem Bruder, dem Kaiser begangen hatte, auf eine sonderbare Weise wieder gut zu machen. Sie schrieb nämlich von Bologna aus, wo sie seit dem September 1814 lebte, nach St. Helena, sie wünsche dort hinzukommen, um dem unglücklichen Bruder durch ihre Anwesenheit die Leiden seines Schicksals zu erleichtern und sie ihm tragen zu helfen. Eine Folge konnte das Anerbieten ja nicht haben.

Die Ereignisse, welche ihre Familie getroffen hatten, die Sorgen, der Gram, die Vorwürfe, welche sie sich über so viele ihrer Handlungen machen mußte, erschütterten ihre sonst so widerstandsfähige Gesundheit, und, nachdem sie dieselbe durch viele Bewegung, vieles Umherreisen vergeblich wieder herzustellen versucht hatte,*) bekam sie das Nervenfieber und starb am 7. August 1820 in der kleinen Stadt Vinzenti, unweit von Triest, wohin sie sich zuletzt zurückgezogen hatte; an ihrem Sterbebett hatten sich ihre Schwester Karoline und ihr Gemahl eingestellt.

Dieser, „der gute und abermals gute" Baciocchi Lucians, bildete sich nach dem Tode seiner Frau ein, dieselbe wäre ein Muster aller Tugenden gewesen und wollte ihr, der tugendreich-treuen Ehegefährtin ein immer bleibendes Ehrendenkmal weihen.

*) Sie irrte herum von Bologna nach Triest, von Triest nach dem Schlosse Haimburg, von da nach Brünn u. s. w. (Jung: „Lucien et ses Mémoires" III. 394.

„Zu San Petronio“, so erzählt Mounier, „wurde von diesem Einfaltspinsel, Namens Baciocchi, eine der Kapellen angekauft, welche derselbe einrichten und aus-

Dame von Saint Cyr.

schmücken ließ, um darin die Asche seiner treuen Gattin beizusetzen — die Inschrift möchte ich kennen lernen! Die Kapellen einer Kirche gehören dem Erbauer, welcher sie verkauft. Die Käufer lassen sie dann je nach Gefallen, Geschmack und Mitteln ausstatten, sie durch ein Gitter schließen

und sie mit den Namen der Familie bezeichnen — so werden diese Kapellen Privateigentum. Obwohl Baciocchi als sehr reich gilt, hat er doch nur ca. 3000 Frcs. für die Kapelle in San Petronio hergegeben.**)

Dieses bescheidenen Preises wegen trifft den Wittwer wohl kein Vorwurf, aber Tadel verdiente der „gute" Mann weil er nicht begreifen konnte, daß es das Beste für ihn war, vergessen zu werden — und das war für ihn doch so leicht.

Vor allem aber hätte er es unterlassen sollen, Gesuche und Briefe auf Briefe an Leute zu richten, die unter den veränderten politischen Verhältnissen jetzt eine Rolle spielten, namentlich hätte er sich nicht an Pozzo di Borgo, den größten Feind seines Schwagers Napoleon, wenden sollen.

Es gewinnt danach den Anschein, als hätten alle die Würden, die ihm einst verliehen waren, ihn der eigenen Würde — der Manneswürde beraubt.

**) Auszug aus den „Manuscrits inédits de Mounier", welchen Graf Hériſſon in seinem „Cabinet noir" veröffentlicht.

Pauline Borgheſe.
(Nach Lefèvre.)

Zweites Buch.

Die Prinzessin Pauline.

Pauline Borghese.

Fürstin von Guastalla (1780—1825.)

Erstes Kapitel.

Die Kindheit Paulines. — Barras und Fréron stellen sich in Marseille der Familie Bonaparte vor. — Mme. Bonaparte überwacht ihre Töchter nicht gehörig. — Der Roman „Pauline-Fréron". — Junot verliebt sich in Pauline. — Näscherei und Schreck. — Junot bittet Napoleon um die Hand Paulettes. — Aufkommen der Familie Bonaparte. — Liebe Paulines zu Fréron; ihre Briefe. — Ende dieser Idylle. — Abreise Paulettes nach Italien. — Die Familie am häuslichen Herde. — Mailand und Mombello. — Verheiratung Paulines mit dem General Leclerc. — Josephine, Pauline und Junot. — Josephine und Leutnant Charles. — Pauline haßt ihre Schwägerin Josephine. — Die Geburt Dermide's. — Pauline in Paris. — Mme. Permon und ihre Tochter Laura. — Die Schönheit der Mme. Leclerc. — Ihr Porträt in moralischer Beziehung. — Ihre tollen Streiche. — Ein Ball bei Mme. Permon. Die Toilette der Mme. Leclerc. — Bosheit der Mme. de Contades. — Pauline fällt in Ohnmacht. — Ihr Besuch am darauffolgenden Tage bei Mme. Permon. — Ihr schroffes Auftreten gegen ihre Schwester Annunziata.

Die Fürstin Borghese — das muß ihr der Neid lassen — war überaus drollig und amüsant. Nicht, daß sie etwa geistreich gewesen wäre; ganz und garnicht!

Gibt es Leute, die durch ihren Geist unterhalten, so gibt es auch Leute, die gerade deshalb, weil sie keinen haben, interessieren; zu dieser Kategorie dürfte die zweite Schwester Napoleons zählen. Sie war ein wenig Närrin, fand aber darum doch vielen Beifall — bei ihren Ehemännern allerdings weniger, auch bei ihrem ernsten Bruder, dem Kaiser, nicht, dem ihre Tollheiten mehr als einmal großen Aerger bereiteten. Ihr Porträt zu entwerfen darf ich nicht wagen, die Aufgabe würde meine Kräfte übersteigen. Ich hoffe, daß es aus der nachfolgenden Geschichte ihres Lebens für jeden erkennbar sein wird, —

Wer Paulette nachsagt, daß sie über die Stränge schlug — das tat sie, ja wohl, und mit einem gewissen Schwunge — der sollte nur gleich hinzufügen; daß Paulette sehr hübsch war. So wie sie in Marseille auftauchte, zog sie auch gleich aller Blicke auf sich, ein wenig kindliche Koketterie mag wohl dabei mitgespielt haben. Sie war damals so arm, so dürftig gekleidet, wie man es nur denken kann, aber unter dem Kleide, welches über ihre Armut zu trauern schien, kamen die ersten Blüten schöner Jugend zum Vorschein, unter ihrem Hut zu 4 Sous sah man eine liebliche Knospe.

Dabei hatte die kleine Paulette etwas so munter-schelmisches an sich, hatte Augen, die in die Tasche zu stecken ihr nicht einfiel, die vielmehr einem jeden grade ins Gesicht sahen und zu sagen schienen: finden Sie es recht, mein Herr, daß ich, die ich doch, wie Sie sehen, hübsch bin — nicht wahr — daß ich, statt ein schönes Kleid anzuhaben, mit solchem Plunder auf dem Leibe einhergehen muß? Gehört es sich denn, Monsieur, daß meine Füße — sehen Sie nur, wie klein sie sind — die in eine Equipage gehören und nicht auf das garstige Straßenpflaster, in solchen durchlöcherten Latschen stecken müssen?

Wenn es hier in Marseille einen jungen Mann gäbe, so dachte Paulette, — sehr reich und vorurteilsfrei müßte er sein — der mir sein Vermögen und obendrein sein Herz

anböte, ich würde es als gutes Mädel, um ihm gefällig zu sein, beides annehmen.

Durchlöcherte Schuhe sind wohl etwas für Regenwasser, das in sie eindringt, aber nicht für Freier, namentlich nicht für reiche Freier; und die Worte, welche mehr als einer der ihr Begegnenden, wenn sie zu Markte ging, ihr zuflüsterte, waren etwas ganz anderes als Heiratsanträge. Dabei war Paulette zu der Zeit, von der hier die Rede ist, also 1794, noch nicht 15 Jahre alt; sie war körperlich sehr entwickelt und wußte auch von allerhand Dingen, die ihr noch für längere Zeit hätten unbekannt sein sollen.

Ihr fröhlicher, leichter Sinn setzte sie über vieles hinweg, leider verleitete er sie auch oft zu wilden Streichen — waren es die Vorboten ihrer späteren Ergötzlichkeiten? Es wäre immerhin möglich: hier sei nur auf einen kleinen Streich aus ihrer Kindheit hingewiesen, den sie ihrem alten geizigen Großonkel spielte und den wir nur deshalb erzählen, weil Napoleon von demselben in seinen Memoiren wie folgt spricht:

„Der Onkel bewahrte sein Gold in Verstecken auf, z. B. unter der Matratze seines Bettes, unter Schränken, in einem alten Lederbeutel, Handschuh 2c. Eines Tages fiel es der schabernäckischen Paulette ein, einen Ledersack irgendwo hervorzuziehen vor unsrer aller Augen, vor unsrer Mutter und allen Geschwistern; der Sack öffnete sich von selbst und ergoß seine goldene Flut über den Fußboden. Bestürzung, Schmerz, Unwillen spiegelten sich in den Zügen des würdigen Archidiakonus, dem für den Augenblick die Sprache versagte; er saß unbeweglich da, nur seine Augen hingen mit gierigem Blick an einzelnen Dublonen, welche eben unter die Möbel rollen wollten. Endlich gab die Höhe der Gefahr ihm die Sprache zurück. Er schwor bei allen Heiligen, daß es Depotgelder wären, daß davon nicht ein Obolus sein wäre. Wir lachten, die Signora Letizia schalt und sammelte dabei das Geld vom Fußboden auf ohne auch nur die unbedeutendste Münze zu übersehen, dann

jagte sie uns hinaus und der gute Onkel tröstete sich wieder, da nichts fehlte."

Lustig war es für die muntere Paulette gerade nicht das irdene Gefäß zu scheuern, in welchem die Proskribierten ihr Mittagsmahl kochten, wie schmutzige Wäsche zu waschen die armselige Wohnung auszukehren, die sie im obersten Stock eines alten Hauses der Rue Pavillon inne hatten; etwas unterhaltender war es schon, sich mit den Schwestern herumzubalgen, Annunziata wütend zu machen, oder Mariannen Gesichter zu schneiden und Possen zu spielen: viel unterhaltender aber noch, in der Stadt spazieren zu gehen, vor den schönen Läden stehen zu bleiben und die Auslagen anzusehen — oder auch die schönen Herren — und mit Freunden ein wenig zu plaudern. Man hatte schon Freunde und nicht etwa aus unbemittelten Kreisen! Zwei junge sehr distinguirte Elegants — man nannte solche Herren Muskadins — noch dazu Volksrepräsentanten repräsentierten die ersten Straßenerfolge der jungen Damen. Es waren die Bürger Barras und Fréron. Sie waren als Kommissäre des Konvents nach Marseille gekommen und dort mit den Gebrüdern Bonaparte, die aus ihrer Stellung als proskribierte Patrioten jeden Vorteil zu ziehen bedacht waren, der sich nur bieten mochte, bekannt geworden, da die Gebrüder vor Bittgesuchen und Intriguen ganz und garnicht zurückschreckten — eine grausame Folge ihrer Lage — so bezogen sie aus ihrem Patriotismus und ihrem Elend eine kleine Rente. Sie waren es auch, die ihren Schwestern die jungen hübschen Konventsmitglieder vorstellten, deren Verwendung es ja denn auch zu danken war daß die Signora Letizia eine Pension als „geflüchtete korsische Patriotin" erhielt.

Die zuvorkommenden Herren mögen ihrerseits die Situation ein wenig ausgenutzt und ihre Visiten bei den Bürgerinnen Bonaparte öfter wiederholt haben, als es sich eigentlich schickte, diese aber durch die Pflicht der Erkenntlichkeit gezwungen gewesen sein, solche geselligen Verstöße

hinzunehmen; übrigens beklagten sie sich nicht, zeigten auch kein Mißfallen darüber.

Die häufigen Besuche der Volksrepräsentanten aber waren durchaus nicht ganz harmloser Art. Fréron fand gleich anfänglich an der auffallend hübschen Erscheinung Paulines viel Gefallen und hatte sich schließlich stark in die junge Dame verliebt. Mme. Letizia hätte all' diese Vorgänge nicht dulden sollen, allein sie stand noch ganz unter dem Einfluß der Zeit Ludwig XV., und die derzeitigen Sitten waren nicht besser als die, welche am Hofe und in der Familie des großen Ludwig herrschten. Erzählt uns doch Saint-Simon, daß in Marly die Dauphine zu nächtlicher Zeit mit den jungen Herren vom Hofe bis morgens um 3 oder 4 Uhr herumgelaufen sei. Mme. Letizia ließ ihren Töchtern dieselben Freiheiten, welche sich die Herzogin von Burgund nahm, durchgehen — obwohl sie noch nicht Prinzessinnen waren.

Fréron war der Sohn des berühmten Kritikers und Journalisten Fréron, stammte aus guter bürgerlicher Familie und war vom König Stanislaus aus der Taufe gehoben — eine Ehre, auf welche er sich zur Zeit nichts einbilden durfte; er war mit Maximilian de Robespierre in die Schule gegangen und Robespierre war ihm auch in späteren Jahren befreundet geblieben — auch dieses Umstandes durfte er sich seit dem 9. Thermidor nicht mehr rühmen. Der junge Fréron hatte recht hübsche Beiträge für den „Almanach des Muses" geschrieben, hatte dann die Zeitung „Orateur du peuple" gegründet, welche ihn bekannt machte und ihm schließlich einen Sitz im Konvent eintrug. Man nannte ihn in Paris gern den Schönsten der Muscadins, auch war er der Führer und Chef der „jeunesse dorée". Seine feinen Manieren und seine Rosetten-Hosen machten ihn vielleicht berühmter, jedenfalls trugen sie ihm größere Erfolge ein, als seine Artikel im „Orateur du peuple" oder seine Reden im Konvent.

Diese berühmten Hosen stachen auch der Demoiselle

Pauline Bonaparte sehr in die Augen. Lucian sah es gern, daß sein schnell gewonnener Freund seiner Schwester so viel Aufmerksamkeit an den Tag legte und er fühlte keinen geringen Stolz, daß der junge bezaubernde Konvents-Kommissar sein Schwager werden sollte. In der bescheidenen Stellung, in welcher Lucian um sein Dasein ringen mußte, war Fréron ja ein „idealer" Schwager, der ihm durch sich selbst wie durch seine Beziehung vorwärts helfen konnte. Um den glücklichen Ausgang seiner Hoffnungen zu fördern, hatte er ja nicht nötig, das Feuer in den Herzen Frérons und Paulines noch besonders anzufachen: der Roman nahm seinen Fortgang, ohne daß er sich hineinzumischen brauchte. Der Heiratsantrag konnte ja nicht ausbleiben, behaupteten doch böse Zungen, Fréron und Pauline lebten bereits wie Mann und Frau.*)

Inzwischen hatte Paulette — vielleicht ohne es zu wissen, obwohl dies bei ihr kaum wahrscheinlich ist — eine zweite Eroberung zu verzeichnen.

Ihr Bruder Napoleon war nach der Einnahme von Toulon Brigade-General geworden, und zwar auf Grund von Empfehlungen der nunmehr bei der Belagerungsarmee als Bevollmächtigte des Konvents fungierenden Herren Barras und Fréron. Die guten Beziehungen, welche zwischen diesen beiden Herren und der Famlie Bonaparte in Marseille bestanden hatten, haben vielleicht mehr zu Napoleons Beförderung beigetragen, als sein bereits zu Tage tretendes militärisches Genie.

Der General Bonaparte hatte einen gewissen Junot, dessen Kaltblütigkeit ihm bei der Belagerung aufgefallen war, zum Offizier befördert und denselben zu seinem Adjutanten gemacht. Er brachte ihn mit nach Nizza, als ihm die Ueberwachung der Küsten des mittelländischen Meeres anvertraut war. Während dieses Kommandos hatte er seine Familie in der Nähe von Antibes in dem

*) Barras: „Mémoires", II, 11.

reizenden Château-Sallé oder Château-Sallins untergebracht. Mme. Bonaparte war sehr damit einverstanden, Marseille auf einige Zeit verlassen zu können. Außer dem Vergnügen einer Villegiatur und den geringeren dortigen Kosten, hoffte sie auch, daß die zeitweilige Abwesenheit dem Gerede ein Ende machen würde, in welches sich Pauline durch ihr Verhältnis zu Fréron gebracht und welches die Mama gegen alle Regeln der Schicklichkeit geduldet hatte.

Sie hatte beabsichtigt, ihre schöne Tochter mit einem Herrn aus dem Dauphiné, Namens de Lasalcette, dessen Bekanntschaft man ebenfalls in Marsaille gemacht hatte, zu vermählen. War dieser Herr nicht etwas zu ernst und zu vorgeschrittenen Alters für die fünfzehnjährige Pauline? Wohlhabend war er allerdings und die Schönheit der jungen Dame hatte es ihm gerade ebenso angetan, wie dem Bürger Fréron. Nur war er von dem in der Familie Bonaparte herrschenden Tone, welcher der ziemlich niedrigen Bildungsstufe der Mitglieder entsprach, sehr wenig entzückt.

Die Schönheit eines jungen Mädchens aber ist, falls sie nicht mit einer gewissen Bildung, mit gewissen moralischen Grundsätzen und einem gewissen Pflichtgefühl verbunden ist, kein Unterpfand des Glückes für einen Mann.

Trotz allen Entgegenkommens der Sga. Letizia war Herr de Lasalcette nicht zu dem entscheidenden Schritt zu bringen und Fräulein Pauline mußte erfahren, daß Schönheit allein nicht genügt, um eine Eroberung zu machen, die von Wert ist.

Während des Aufenthaltes der Familie Bonaparte in Château-Sallé, ließ Frau Letizia, die ihre Töchter auf dem Lande ebensowenig beaufsichtigte wie in der Stadt, dieselben wie Füllen auf der Weide herumspringen; vielleicht ging es über ihre Kräfte, diesen unbändigen Wesen einen Zügel anzulegen.

Eines Tages war Pauline, welche die saftigen, aromatischen Früchte ebenso liebte, wie ihre ältere Schwester, auf einem Spaziergange in den Weinbergen der Umgegend

begriffen; auch im Schatten der Oelbäume fand Pauline es angenehm; guckte ſie hier über einen Zaun, ſo betrat ſie dort einen ſchlecht abgeſperrten Garten, u. a. den eines gewiſſen, ihr unbekannten Baliſta. Es waren weniger die ſchönen Blumen in Baliſtas Garten, als die Früchte, die ihr winkten, die ſie lockten und deren Beſchaffenheit ſie prüfen wollte. Welch prächtige Artiſchocken! Schnell hatte Pauline eine gepflückt und knabbert daran, wie eine Ziege am Gebüſch des Weges. Die Artiſchocken mundeten ganz gut, aber da waren auch Feigen, ſchöne, reife Feigen — ob die Feigen von Antibes wohl ſo gut ſind, wie die von Ajaccio? Pauline fuhr fort, von verbotenen Früchten zu koſten — eine echte Tochter Evas ſollte ſie es ja ihr ganzes Leben lang tun! Da tauchte plötzlich nicht der Paradies-Engel mit dem Schwerte, wohl aber der Herr Baliſta auf, der gerade auf einer Inſpektionsreiſe durch ſeine Beſitzungen begriffen war. Eine Waffe hatte er auch in der Hand, es war allerdings kein furchtbares Schwert, aber immerhin ein langer, dicker Rebpfahl, wie er bei den Winzern jener Gegenden gebräuchlich iſt. Baliſta hatte natürlich ſofort die kleine Eva, die den ganzen Mund voll Feigen hatte und lüſtern kaute, in den Augen aber offenbar keinen Sinn für niedliche Genrebilder; er ſah nur ſeine Feigen in einem anderen Munde als dem ſeinigen, und, wäre dieſer Mund noch lieblicher geweſen als der Paulettes, er hätte dem Zorn, dem fürchterlich in ihm aufbrauſenden, nicht Schweigen gebieten können; mit hochgeſchwungenem Rebpfahl und wildem Gebrüll ſtürzte Baliſta auf Paulette zu, indem er zugleich das Regiſter der ihm zur Verfügung ſtehenden Verwünſchungen und Flüche aufzog — umſonſt hieß der Mann nicht Baliſta!

Paulette wandte ſich zur Flucht — ſchneller aber als die fliehende Gazelle läuft der, dem der Jähzorn den Dampf der Lokomotive gibt: ſchon holte Baliſta aus, um mit dem furchtbaren Pfahl die ſchöne Paulette zu ſtrafen, da — wie der deus ex machina — kommt des ſich vielfach

schlängelnden Weges der Bürger Desgenettes, ein Militärarzt, der die Familie Bonaparte gut kannte. Er legte sich ins Mittel und besänftigte seinen Mitbürger, welcher nur noch stoßweise seine fürchterlichen Geschosse der auf gesicherter Flucht Heimkehrenden nachsandte.

Die Nachwelt hätte von diesem Ereignis, welches die verschämte Paulette in ihrem Innern geheimnisvoll bewahrte, nie etwas vernommen, hätte der Herr Desgenettes*) dasselbe nicht in seinen sehr interessanten, leider unvollendet gebliebenen Memoiren erzählt. —

Und nun Junot. Armer Junot!

Mit ebendem Fanatismus, mit welchem er seinem General ergeben war, hatte er während seines Aufenthaltes in Marseille sich dem Kultus der schönen Schwester desselben geweiht — er lag zu ihren Füßen, so oft es nur irgend anging und suchte die Rätsel in den dunklen Augen der Sphinx zu ergründen.

Wohl mochte seine Zuneigung für den General unter der Glut seiner Empfindungen für die verführerische Paulette etwas erkalten, auch machte er Bonaparte zunächst keinerlei Mitteilung über seinen Seelenzustand — allein der junge Offizier war ein zu offener Charakter, um Gefühle von solcher Vehemenz verstecken zu können; sein General, der wohl Bescheid mit dergleichen wußte, sagte auch nichts, vielleicht weil er an ein Strohfeuer glaubte, daß von selbst wieder erlöschen würde. Er mußte Marseille bald mit Paris vertauschen und dorthin folgte ihm sein Adjutant.

Der General mochte wohl kaum noch an seine Beobachtungen inbezug auf Junot denken, als eines abends während eines Spazierganges im Jardin des Plantes dieser zu Worten kam — seltsame Worte, denen der junge General nicht ohne innere Rührung lauschte!

Der Frühling ging zu Ende. Die feuchtwarme Luft, gesättigt mit den Wohlgerüchen der Linden- und Jasmin-

*) Baron Desgenettes: „Souvenirs de la fin du XVIIIe Siècle."

blüten, hatte etwas Schmeichlerisches, Verführendes, sie schien die Herzen zu vertraulichen Eröffnungen zu drängen: Junot konnte nicht mehr an sich halten, und beredte Worte stiegen auf seine Lippen. Er eröffnete seinem General, daß er die schöne Pauline seit dem Augenblick, da er sie zum erstenmal gesehen habe, liebe, täglich habe er sie mehr lieben gelernt, besonders aber jetzt, da er von ihr getrennt sei, könne er vor Liebe nicht mehr essen, nicht mehr trinken, schlafen — so könne es nicht bleiben, und er bitte, in aller Form den General als Chef der Familie Bonaparte um die Hand seiner Schwester.

Der General hatte zugehört, ohne Junot in seinen Ergüssen mit einem Wort einem Blick zu stören, und als er nun antworten sollte, da war seine Antwort weder ja noch nein; er ließ sich nur im allgemeinen dahin vernehmen, daß man um zu heiraten und eine Familie zu begründen, etwas mehr haben müsse, als die Leutenantsgage.

„Paulette ist nicht so reich," sagte er, „daß sie in der Lage wäre, ihr Jawort zu geben; es ist vor allem erforderlich, daß Du ihr und den zu erwartenden Kindern eine Versorgung sicherst, die sie vor dem Elend schützen . . ."

Junot, der bereits an seinen Vater geschrieben hatte, um denselben von seinem Heiratsprojekt zu unterrichten, und ihn zu fragen, wieviel er ihm in die Ehe mitgeben könne, hatte am vorhergehenden Abend Antwort erhalten. Ermutigend war dieselbe gerade nicht. Der alte Junot schrieb, er könne dem Sohne außer seinem Segen für den Augenblick nichts geben, allein derselbe könne bei des Vaters Tode auf etwa 20000 Francs für sein Teil rechnen.

Der Leutnant hatte den Brief bei sich und wies ihn dem General vor mit den Worten:

„Sie sehen, General, daß ich reich sein werde, denn außer meinem Solde meiner Zukunft, werde ich 1200 Francs Rente haben. Ich beschwöre Sie, mon général, schreiben Sie an die Bürgerin Bonaparte, Ihre Mutter; sagen Sie ihr, daß ich ihre Tochter liebe, daß ich sie um die Hand

Paulines bitte, daß auch mein Vater ihr schreiben wird, um meinen Antrag zu unterstützen."

Bonaparte, ruhig weiter schlendernd, hörte aufmerksam zu, allein während man sich mehr und mehr vom Jardin des Plantes, der Region seiner berauschenden Düfte entfernte und dem Zentrum der Stadt und seinem geschäftigen Gewirr näherte, schien auch die seinem Adjutanten anfänglich nicht gerade ungünstige Stimmung in ein geschäftliches Geleise einzulenken. Der General, das Pariser Pflaster unter seinen Sohlen fühlend, fühlte auch, wie in sein eben noch poetisch angeregtes Innere die kalte, rauhe Wirklichkeit einzog.

Anstatt Junot die von diesem erwartete kategorische Antwort zu geben, forderte er ihn mit kühlen Worten auf, der Zukunft zu vertrauen.

„Ich kann nicht an meine Mutter schreiben," sagte er, „um eine solche Aufforderung an sie zu richten, denn . . . Du wirst einmal 1200 Francs Rente haben . . . sehr schön . . . aber Du hast sie nicht. Dein Vater befindet sich gottlob wohl und wird Dich lange auf sie warten lassen. Mit anderen Worten, Du hast nichts, mit Ausnahme Deiner Leutnants-Epauletten. Was Paulette betrifft, so hat sie nicht einmal so viel . . . also was kommt heraus? Du hast nichts, sie hat nichts — Summa: nichts. Ihr könnt Euch also jetzt nicht heiraten. Wir wollen warten. Vielleicht kommen bessere Tage, mein Freund. Ja, wir werden bessere Tage haben, und sollte ich sie in einem anderen Weltteil suchen müssen."*)

Der General war Junot gegenüber durchaus offen, er gedachte in der Tat damals, Dienste in der türkischen Armee zu nehmen, und Junot fand auch kein Gehör mehr, als er rief: „Aber, General, sehen Sie doch Paul und Virginie; man hat Vermögen dem Glück vorgezogen und was geschah?" —

Die Revolution bewegte sich vorwärts mit gigantischen

*) Duchesse d'Abrantès: „Mémoires." I. 218.

Schritten: dem General sagte das Schrittmaß und ihre staunenswerte Entwicklung so zu, daß er es doch für besser hielt, in Paris statt in Konstantinopel sein Glück zu versuchen.

Noch in demselben Jahre wurde er Divisionsgeneral, und gleich hinterher zweiter Kommandeur der Armee des Innern unter Barras als Oberbefehlshaber. Man weiß, mit welchem Geschick er den Sektionenaufstand am 13. Vendémiaire niederwarf und erinnerte sich wohl auch, daß seine schnelle Beförderung die pekuniäre Lage der Familie wesentlich hob.

Sein höherer Rang, die allseitige Achtung, die man ihm zollte, riefen zahlreiche Freier herbei, die seine Schwestern zu Frauen begehrten.

„Ein Bürger, Namens Billon", schreibt der General an seinen Bruder Joseph, „der ein Bekannter von Dir ist, wie ich höre, bewirbt sich um Paulette. Dieser Bürger ist ohne Vermögen; ich habe der Mama geschrieben, daß an eine Heirat garnicht zu denken ist; ich werde heute weitere Erkundigungen einziehen."*)

Es scheint doch, es wäre logischer gewesen, der General hätte weitere Erkundigungen eingezogen, ehe er schrieb: es sei an die Heirat nicht zu denken. Seine Worte aber sind ein Fingerzeig, daß der Ehrgeiz — hier wohl sehr erklärlich und gerechtfertigt — bei ihm das Wort zu führen begann: er fing an in Beziehung auf die Heiraten in seiner Familie Schwierigkeiten zu machen.

Die Vorgänge vom 13. Vendémiaire trugen Napoleon die Ernennung zum General en chef der Armee des Innern ein! er wohnt nunmehr in Paris in einem Hause der Rue des Capucines.

Die mit seiner eigenen Stellung zunehmende Bedeutung der Familie aber war nicht dazu angetan, Fréron in Marseille zu einem Bruch seiner Bekanntschaft mit Pau-

*) „Correspondance de Napoléon." I. 104.

line zu veranlassen. Fréron hatte sich in der letzten Zeit sehr an Lucian herangemacht, und dieser war seine Stütze in der Familie geworden. Der arme, schöne Muscadin hätte in der letzten Zeit kein Glück gehabt: er war nicht wieder in den Rat der Fünfhundert gewählt worden. Man hatte ihm, wohl um ihn zu entschädigen, eine Stelle als Regierungskommissar mit dem Sitz in Marseille gegeben, und er war seit kurzem dort wieder eingetroffen. Aber was war das für eine Stellung gegen die, welche er sich als Konventsmitglied zu schaffen gewußt hatte! Er bedeutete jetzt nicht mehr viel — was war ein Regierungskommissar neben dem einflußreichen Deputierten, dem bewunderten Journalisten, dem süßduftenden Muscadin, dem König der jeunesse dorée von damals! Er war nur noch der arme kleine Fréron, ein Stellenjäger statt eines Stellenausteilers. Er bedurfte aller Liebe Paulines, um sich zu trösten und wieder Mut zu bekommen.

Napoleon aber stieg immer höher: er war jetzt der Mann des Tages, sein Ehrgeiz wuchs mit jedem neuen Erfolge und von seinem einst so freundlichen Entgegenkommen dem Konvents-Fréron gegenüber war für den Kommissar Fréron keine Rede mehr.

Fréron hatte gar kein Vermögen, und das Leben eines Elegants, welches er einige Jahre hindurch führte, hatte ihn tief in Schulden gestürzt. Dies wußte Napoleon. Wenn er Anstand nahm, seine Schwester dem braven Junot zu geben, so geschah es wahrlich nicht, um sie einem Manne zu verheiraten, der nichts hatte als Schulden. Daß sein zunehmender Ehrgeiz sich auch inbezug auf die Leitung der Familienangelegenheiten geltend machte, geht aus folgendem Vorfall hervor:

Ein neuer Bewerber um die Hand der vielbegehrten Pauline hatte sich eingestellt; die Familie holte sich Rat bei Napoleon, und dieser antwortete (11. Januar 1790):

„Ich sehe keinerlei Hindernis für die Heirat Paulette's, wenn er reich ist."

Fréron freilich hatte das Unglück, nicht reich zu sein, aber dafür das Glück, von einer Paulette geliebt zu sein; Paulette war noch zu jung, um berechnend zu sein, und gab sich ohne jeden Rückhalt ihrer Stimmung und ihren Empfindungen hin, die der siegreiche, unvergleichliche Fréron ihr nun einmal in's Herz gelegt hatte. Zwischen ihr und ihm bestand eine vollkommene Intimität, und es ist wirklich merkwürdig, daß die Signora Letizia, die dies alles entstehen sah, ein solches Verhältnis zulassen konnte, zumal es ihr doch durchaus fern lag, die jungen Leute mit einander zu verheiraten.

„Diese Verbindung", so berichtet der Historiograph der Mme. Letizia, „hatte durchaus nicht den Beifall der Mutter, welche, trotz der dringenden Bitten ihrer Tochter, nichts davon wissen wollte."*)

Warum also ließ sie dem Roman „Paulette-Fréron" seinen Lauf?

Und wie ging es in diesem Roman zu? Davon wolle man sich ein Bild machen, indem man den folgenden Brief prüft. Paulette schreibt im Februar 1790 an Fréron:

„Ich war gestern in großer Sorge um Deine Gesundheit, mein Geliebter. Ich schickte . . . aber — zu dumm — er kam zurück ohne etwas über Dein Befinden zu wissen. Ich war allen möglichen Befürchtungen preisgegeben: als Nonat eintraf. Ich erwartete keinen Brief von Dir; er teilte mir mit, Du hättest viel ausgestanden. Warum quälst Du Dich mit einem Brief? Du liebst mich also nicht, da Du mir ungehorsam bist. Ich habe auf Deinen Brief von vorgestern nicht geantwortet, weil ich es vorzog, mit Dir über denselben mündlich zu verhandeln. Meine Liebe sei Dir eine Garantie für meine Antwort. Ja, ich schwöre Dir, teurer Stanislaus, ich werde niemand lieben, als Dich allein; mein Herz ist nicht ge-

*) Baron Larrey; „Madame Mère." I. 246.

teilt: es hat sich Dir ganz hingegeben. Wer könnte sich der Vereinigung zweier Seelen widersetzen, die nur Glück suchen, und es in ihrer Liebe finden. Nein, mein Teurer, weder Mama noch irgend jemand kann Dir meine Hand verweigern. Nonat sagte mir, Du dürftest die ganze Woche nicht ausgehen. Geduld also! Wir werden uns schreiben und es wird uns entschädigen dafür, daß wir einander nicht sehen können. Ich danke Dir für Deine Aufmerksamkeit, mir eine Locke von Deinem Haar zu schicken, ich schicke Dir auch eine von dem meinigen: es ist nicht die Locke Lauras, denn Laura und Petrarca, die Du so oft zitierst, waren nicht so glücklich wie wir. Petrarca war beständig, aber Laura . . . Adieu, Stanislaus, mein Vielgeliebter, ich umarme Dich so, wie ich Dich liebe."*)

Für ein junges Mädchen von 16 Jahren ist dieser Brief in der Tat nicht übel.

Man schrieb sich also, nannte sich du, man tauschte Haarlocken aus, man umarmte sich — kurz und gut man schwärmte à la Petrarca, und das alles unter den Augen der nachsichtigen Mama, die sich der Heirat ihrer Tochter mit dem jungen Manne widersetzte, der Liebe derselben aber freien Lauf ließ — eine seltsame Familie!

Pauline besuchte häufig eine berühmte Kartenschlägerin, um zu hören, ob ihre Heirat noch nicht bald vor sich gehen würde.**)

Fréron war ganz außer sich vor Freude über all die Beweise von Paulettes Liebe, die er erwiderte, obwohl er auch eigennützige Hoffnungen damit verband, welche in Beziehung standen zu einem Schwager, der zusehends an Bedeutung gewann, und ihm zu gedeihlichem Fortkommen behülflich sein könnte. Fréron hatte mancherlei Kenntnisse, hatte eine hohe Stellung innegehabt: er wollte wieder

*) M. S. Didot, angeführt von Th. Jung in seinem gelehrten Werke: „Bonaparte et son temps." III. 128.

**) Général de Ricard: „Autour des Bonaparte". p. 143.

aufkommen — überallhin verbreitete er jetzt die Nachricht seiner bevorstehenden Heirat. Geschah es etwa aus dem Grunde, weil er die unbestimmte Befürchtung hatte, es würde nichts daraus werden? Mme. Bonaparte machte Schwierigkeiten, der General ließ garnichts von sich hören. Was sollte das heißen? Er hätte sich der Worte Aminta's bei Tasso erinnern sollen: „Piccola si, ma fa pur gravi le ferite" (sie ist klein, aber macht schreckliche Wunden.) Er war doch sonst mit Paulette so eifrig über dem Lesen der italienischen Dichter.

In seiner Ungewißheit, seiner Angst schrieb Fréron am 24. März 1796 nachfolgenden Brief an den General:

„Du hast mir bei Deiner Abreise, mein lieber Bonaparte, einen Brief für Deine Frau versprochen; wir waren übereingekommen, daß Du ihr meine Verheiratung anzeigen würdest, damit sie nicht zu sehr erstaunen möchte, wenn ich ihr plötzlich Paulette als meine Frau vorstellen würde. Ich schicke Dir einen Boten nach Toulon, um den Brief abzuholen. Deine Mutter widersteht meinem Drängen ein wenig. Ich habe die Absicht, mich, und zwar hier in Marseille, in vier oder fünf Tagen zu vermählen; alles ist bereits darauf eingerichtet. Ganz abgesehen davon, daß ich darauf brenne, diese Hand mit der meinigen zu vereinigen, ist es wahrscheinlich, daß das Direktorium mich sofort auf einen entlegenen Posten schickt, der mich vielleicht zu einer schleunigen Abreise zwingt. Wäre ich genötigt, hierher zurückzukehren, so würde ich viel kostbare Zeit verlieren, und die Regierung, die sich, und zwar mit vollem Recht, wenig um Herzensangelegenheiten kümmert, könnte meine Abwesenheit übelnehmen, die ja die Erfüllung des Auftrages, den ich erhalten soll, verzögern müßte. Ich beschwöre Dich, schreibe augenblicklich an Deine Mutter, um alle Schwierigkeiten zu beseitigen; sage ihr, sie möchte mir den weitesten Spielraum inbezug auf die Bestimmung des ersehnten glücklichen Augenblickes gewähren. Ich habe die volle Zustimmung, das Gelöbnis meiner Geliebten

— wozu also das Schlingen des Knotens hinausschieben, den die zartesten Empfindungen der Liebe geschlungen, haben? Lieber Bonaparte, hilf mir, dieses neue Hindernis zu überwinden; ich rechne auf Dich.

Ich umarme Dich, mein Freund; ich gehöre Dir und ihr für's Leben. Adieu!"*)

Dieser Brief setzte den General in nicht geringe Verlegenheit, er wollte ja nichts mehr wissen von der Verheiratung seiner Schwester mit Fréron, und schrieb sogleich an seine Mutter, es könne von derselben keine Rede mehr sein. Er schrieb auch an Joseph: „Ich ersuche Dich, die Geschichte mit Paulette in Ordnung zu bringen; ich wünsche nicht, daß Fréron sie heiratet. Sage ihm das oder laß es ihm sagen." An Lucian schrieb er in demselben Sinne und wahrscheinlich auch an Paulette, die Hauptperson.

Während dieser Vorgänge setzten die Liebenden ihren Verkehr fort. Pauline war vollkommen von ihrer Liebe benommen und bereit, sich selbst gegen den Willen der Ihrigen zu verheiraten. Hier ein Brief an Fréron vom 19. Mai 1796:

„Ich erhielt soeben Deinen Brief, der mir die allergrößte Freude bereitet hat, denn ich fing schon an, über Dein Stillschweigen zu klagen; von einer anderen Seite aus hat er mich, und zwar wegen dieser Frau, unangenehm berührt. Beunruhige Dich nicht, ich bin nicht krank, höchstens von Langerweile und Müdigkeit. Adieu, mein Liebling, ich liebe Dich mehr als mich selbst. Adieu. Sage Lucian, er solle mir schreiben; ich habe ihm schon zweimal geschrieben. Entschuldige meine flüchtige Schrift, im Bett ist das Schreiben unbequem."

Am 2. Juli schreibt sie in noch zärtlicheren Ausdrücken:

„Marseille, 14. Messidor des Jahres IV.

Ich erhielt bei meiner Rückkehr vom Lande Deinen reizenden Brief, der mir unendliches Vergnügen machte.

*) Th. Jung: „Bonaparte et son temps." III, 130. — „Lucien et ses Mémoires."

Ich bin ruhiger jetzt, nachdem ich ihn gelesen und wiedergelesen; ich habe garnicht schlafen können, selbst auf dem Lande nicht, wo man sich alle Mühe gab, mich zu zerstreuen. Denke Dir, Du hättest beinahe Deine Paulette verloren; ich bin nämlich ins Wasser gefallen, als ich in einen Kahn springen wollte, glücklicherweise war man gleich hilfreich bei der Hand. Laß es Dich nicht beunruhigen, daß Ereignis hatte keinerlei Folgen. Lucian reist heute nach Paris.

Addio, anima mia, ti amo sempre, mia vita; non so di chi sono amante, ma so ben che al tuo sembiante tutto ardor pressa il mio cuore, egli è caro il tuo pressa sul tuo volto. s'io ti miro fugge l'alma in un sospiro e poi riede in mio petto per tornare a sospirar."

Wie zierlich das klingt, wie sie sich so liebenswürdig zu geben weiß, diese kleine Paulette! Gewöhnlich sind es die jungen Mädchen, an welche solche Poesien gerichtet werden; Paulette hat es abgeändert, sie ist es, die Fréron diese poetischen Worte, getaucht in die ganze Leidenschaft ihres Herzens, widmet.

Es ist anzunehmen, daß die Hindernisse, welche ihrer Verheiratung durch die Familie bereitet wurden, sie ganz nachdenklich stimmten, sie, sonst so fröhlich, so erfinderisch in munteren Streichen: man hat während ihres Aufenthaltes auf dem Lande alles mögliche aufgeboten, um sie zu zerstreuen. Nun ist sie gar ins Wasser gefallen. Ach! — ins Wasser fallen sollten auch alle Pläne und alle Blütenpracht, das ganze Glück des armen Kindes.

Fechtend weicht sie zurück, sie verteidigt ihre Position mit allen Kräften; am 10. Juli schrieb sie folgende Botschaft an Fréron:

„Geliebter! Die ganze Welt verbündet sich gegen uns. Ich sehe aus Deinem Brief, wie undankbar Deine Freunde sind, sogar Napoleons Frau, von der Du glaubtest, sie wäre auf Deiner Seite. Sie schrieb ihrem Manne, ich

würde mich ſelbſt beſchimpfen, wenn ich Dich heiratete und daß ſie es zu verhüten hoffe. Was haben wir ihr denn nur getan? Wie iſt es denn möglich, daß ſich alles gegen uns wendet — wie ſind wir doch ſo unglücklich! . . Ich rate Dir, an Napoleon zu ſchreiben — auch ich möchte an ihn ſchreiben; was meinſt Du dazu? Du kannſt Deine Briefe unter der Adreſſe von Mama ſchreiben. Adieu, Geliebter — Dein fürs Leben.

P. S. Amami sempre, anima mia, mio bene, mio tenero amico, non respiro, se non pere ti amo."

Die arme Paulette!

Sogar ihre, ſo ſehr widerwillig in den Kreis der Ihrigen aufgenommene Schwägerin wendet ſich gegen ſie und will ihrerſeits verhindern, daß ſie den vielgeliebten Fréron heiratet. Sie wird es ihr nie vergeſſen, und Joſephine ſoll bis zum Tage ihrer Scheidung eine unverſöhnliche Feindin in ihr haben!

Einige Tage ſpäter, am 15. Juli, ſchrieb Pauline wieder an Fréron:

„Du kennſt meine empfindſame Seele, Du weißt, daß ich Dich vergöttere. Nein! Paulette kann nie und nimmer getrennt von ihrem einzigen Freunde Stanislaus leben: Früher hatte ich den ſüßen Troſt, von Dir ſprechen zu können, mich Eliſa gegenüber auslaſſen zu können — ich habe auch ihn nicht mehr. Lucian hat mir Deinen Brief gezeigt: ich ſehe, daß Deine Lage noch immer dieſelbe iſt. Ach! Wie habe ich den Brief mit Küſſen bedeckt, wie unzählige mal habe ich ihn an meinen Buſen — mein Herz gedrückt. Morgen verlaſſen wir unſere Wohnung. — Ich teile Dir die neue Adreſſe mit. Lebe wohl, Vielliebe, ſchreibe mir oft und ſchütte Dein Herz aus in das Deiner Dich zärtlich, Dich ſtets liebenden P. B.

P. S. Ti amo sempre e passionatissimamente, per sempre amo, sbell'idol mio, sei cuore mio, tenero amico, ti amo, amo, amo, amo, si amatissimo amante."

Sie liebte Fréron; keine trügeriſchen Worte ſind es,

die sie an ihn richtet; auch schreibt sie ihrem Bruder Napoleon, der jetzt als ruhmgekrönter General in Italien kommandiert und sich mit erneuter Entschiedenheit und unwiderruflich ihrer Verheiratung mit Fréron widersetzt, einen vielsagenden Brief. Sagt sie „Du" zu Fréron — zu ihrem Bruder spricht sie per „Sie":

„Ich bin im Besitz Ihres Schreibens; es hat mir großen Kummer bereitet. Ich konnte eine solche Meinungsänderung bei Ihnen nicht voraussehen. Sie hatten zugesagt, mich mit Fréron zu verbinden. Nach den Versprechungen, welche Sie mir gegeben hatten, alle Hindernisse beilegen zu wollen, hatte mein Herz sich einer süßen Hoffnung hingegeben, und ich sah in Fréron den meinem Schicksal beigesellten Freund. Ich schicke Ihnen seinen letzten Brief. Sie werden sehen, daß alle die Gerüchte, die über ihn ausgestreut wurden, nichts als Schmähungen sind. Was mich betrifft, so will ich lieber das Unglück meines Lebens auf mich nehmen, als mich ohne Ihre Zustimmung vermählen und Ihren Fluch auf mich laden. Wenn Sie, mein lieber Napoleon, für den ich stets die zärtlichste Freundschaft fühlte, die Tränen hätten fließen sehen, die mir Ihr Brief erpreßte, Sie wären weich geworden, dessen bin ich sicher. Sie, aus dessen Händen ich mein Glück erwartete, Sie fordern nun von mir, daß ich das einzige Wesen, welches ich lieben könnte, aufgeben soll. Obwohl ich noch jung bin, ist mein Charakter doch stark und fest. Ich fühle, daß es mir unmöglich ist, von Fréron zu lassen, und ich werde das Versprechen, das ich ihm gab, nur ihn auf der Welt zu lieben, halten. Niemand ist imstande, mich daran zu verhindern, ihm mein Herz zu bewahren, Briefe vom ihm zu empfangen und zu beantworten und ihm zu wiederholen, daß ich nie jemand lieben werde außer ihn. Ich kenne meine Pflichten zu wohl, um sie aus den Augen zu lassen. Ich weiß auch, daß ich unfähig bin, mich nach Umständen zu ändern. Leben Sie wohl! Das war es, was ich Ihnen zu sagen hatte. Seien Sie glücklich! Inmitten

Ihrer glänzenden Siege, inmitten all dieses Glückes gedenken Sie vielleicht zuweilen des Lebens voll Bitternis, das ich führe — meiner Tränen, die tagaus tagein fließen."

Dieser Brief ist psychologisch und auch in anderer Beziehung von hohem Interesse: Paulette tritt den Rückzug an, indem sie sich aufs äußerste verteidigt. Es scheinen die Beweggründe, welche ihr Bruder hatte, indem er die Heirat ablehnte, ihr vorzuschweben, wie Traumbilder vor ihr aufzutauchen. „Ich weiß", sagte sie etwas spitz, „daß ich mich nicht je nach Umständen ändern kann." Dies Bekenntnis ist der letzte Pfeil, den sie abschießt; sie wird nicht mehr von der Sache reden, sie hat dem Willen ihres Bruders das Opfer gebracht. Sie wird vielleicht noch einmal sagen: „Ich werde daran sterben" — das ist alles!

Sterben aber wird sie nicht und nach reicher Erfahrung einsehen, wie sehr sie sich täuschte, als sie sagte, sie werde nie einen anderen als ihren teuren Fréron lieben — nein, an solchen Dingen stirbt man nicht, man mag seiner Pflichten noch so sehr bewußt sein, man vernachlässigt sie doch.

Wir wollen nicht unterlassen, der Bemerkung Raum zu geben, daß die arme Paulette, wenn damals dem tiefen leidenschaftlichen Drange, dem poetischen Schwunge ihrer Liebe zu Fréron nicht mit Gewalt Widerstand geleistet worden wäre, in dieser Liebe „vielleicht" den Halt im Leben gefunden hätte, dessen sie nun verlustig ging.

Shakespeare, der große Kenner der menschlichen Seele, verwirft freilich alles „wenn" und „vielleicht", indem er ausruft:

„Frailty thy name is woman . . ."

— allein er legt das Wort einem Ueberspannten in den Mund.

Der Roman ist also zu Ende: Lucian hat die traurige Pflicht, die letzte Seite zu füllen. Er schrieb am 4. Januar 1797 in voller Bestürzung an seinen Freund Fréron:

„Meine Frau umarmt Dich, Mama beauftragt mich, bei Dir anzufragen, an wen sie Deine Korrespondenz aus-

händigen soll — schwer lastet dieser Auftrag auf mir, mein Freund . . machen wir ein Ende damit. Lebe wohl, teurer Fréron, der wirbelnde Strom der Zeit kann uns wieder einander nähern. Welches immer die Launen der blinden Göttin sein mögen, es ist angenehm, auf einen Freund rechnen zu können — rechne auf mich ohne Rückhalt, wie auf einen Bruder."*)

Der wirbelnde Strom sollte in der Tat ein wenig später, wenn auch nicht Lucian und Fréron, so doch — Paulette und Fréron auf der Reise nach St. Domingo an Bord ein und desselben Schiffes zusammenführen. —

Paulette bedurfte in ihrem damaligen schweren Herzenskummer der Zerstreuung, und für diese wurde reichlich Sorge getragen. Der nun bei den Ihrigen herrschende Wohlstand kam hinzu, und unter die alten Gedanken mischten sich neue. Wäre die Lage der Familie eine dürftige geblieben — wer weiß, ob Paulette ihren Schmerz verwunden hätte. Es ist über ihre späteren Lebensjahre so viel schlechtes zu berichten, daß wir nichts erwähnt lassen wollen, was ihr aus diesem Daseinsabschnitt gutgeschrieben werden könnte.

Was vor allem am meisten dazu beitrug, ihren Gedanken eine andere Richtung zu geben, waren die staunenswerten Erfolge ihres Bruders: es war sozusagen von nichts weiter die Rede. Dann kam der Waffenstillstand, die Einladung nach Mailand . . . und dann . . . die neue Schwägerin — diese Josephine — wie sie nur aussehen mochte? Diese Intrigantin, der sie doch nichts zu leide getan hatte, und die sie verhindern wollte, nach ihrem Geschmack zu heiraten. Trotz der tiefen Abneigung, welche Paulette gegen die Unbekannte verspürte, sie hätte sie doch gern von Angesicht zu Angesicht gesehen. Lucian und Joseph hatten schon so viel von ihr erzählt, sie hatten die Creolin auf

*) Diese Briefe sind zu finden in Th. Jung: „Bonaparte et son temps" III.

den Feten Barras im Luxembourg beobachtet, ihre Warnungen aber hatten keinen Eindruck auf den verliebten Napoleon gemacht — kurzum die Farben der alten Bilder begannen in Paulettes Seele zu erblassen.

Paulette traf mit ihrer Mutter und ihrer Schwester Annunziata in Mailand ein, ehe noch der General nach Mombello abgereist war. Herr und Frau Baciocchi, der Abbé Fesch, ein Halbbruder der Signora Letizia, Joseph und Louis waren schon dort. Der Mai hatte gerade angefangen, und wenn dieser Monat überall als wunderschön gilt, in Norditalien ist er es ganz besonders; es war, als habe die Natur ihr schönstes Festkleid angelegt, um die Familie des Mannes, der Italien die Freiheit wiedergegeben hatte, würdig zu empfangen.

Auch die Bewohner hielten mit enthusiastischen Begrüßungen nicht zurück: Illuminationen, Feuerwerke, ein endloses Geknatter von Freudenschüssen, vieltausendstimmige Rufe: „Evviva il liberatore dell' Italia, evviva il general Buonaparte“ empfingen die Reisenden schon an der Grenze und begleiteten sie nach Mailand.

Was zu erwarten war, geschah — es ist eine alte Erfahrung — man glaubt anfänglich, man könne es nicht überleben, man findet ein gewisses Vergnügen darin, es sich selbst einzubilden, man weidet sich förmlich am eigenen Schmerz — indeß läßt der Schmerz nach und zuletzt bleibt wohl garnichts übrig als die Genugtuung, daß die Ketten gesprengt sind!

Der General empfing die Seinigen auf's freundlichste; er stellte seine Frau vor, die allen Zauber ihres liebenswürdigen Wesens entfaltete; alle Mißverständnisse, Voreingenommenheiten schienen beseitigt, man erwies sich gegenseitig alle Artigkeiten, und aus Paulettes Zügen fingen die Schatten an zu verschwinden, die Wangen röteten sich, die Lippen lächelten wieder — Fréron's Bild tauchte am Horizont unter.

Es schien wirklich als werde ein dauerndes Einver-

nehmen sich unter den Familienmitgliedern einstellen, allein die wieder auf andere Gedanken gekommene Paulette wurde nun zum Störenfried; im Verein mit ihrer Schwester Caroline fand sie ein besonderes Vergnügen darin, Unannehmlichkeiten hervorzurufen, und entfaltete darin ein außerordentliches Geschick. Hatte sie auch Fréron fast schon vergessen, das hatte und konnte sie nicht vergessen, daß Josephine sich zwischen sie und ihre Heirat geschoben hatte.

Dabei war die Generalin gerade für diese Schwägerin von der größten Zuvorkommenheit, sie hatte im Palais Serbelloni in Mailand besondere Zimmer für Paulette einrichten lassen, und dieselben aufs Bequemste und Geschmackvollste eingerichtet; all ihre Aufmerksamkeiten aber trugen ihr keinen Dank ein; in Paulines Herz schien von der alten Liebe weiter nichts zurückgeblieben als das unbezähmbare Verlangen, sich an Josephine zu rächen, ohne dabei die äußeren Formen der Eintracht allzusehr zu stören.

Schnell flogen die schönen Tage von Mailand dahin, Feste, Diners, Gesellschaften folgten einander ohne Unterbrechung; auch Ausflüge in die Nachbarschaft fanden fast täglich statt; da die Hitze anfing lästig zu werden, übersiedelte man Ende des Monats nach dem einige Meilen östlich von Verona gelegenen Schloß Mombello.

Der Dichter Arnault, der sich gerade im Hauptquartier des General en chef aufhielt, hat uns von der reizenden Paulette von damals folgendes Bild hinterlassen:

„Bei Tische", so schreibt er, „hatte ich meinen Platz neben Paulette, welche sich erinnerte mich in Marseille gesehen zu haben, und mich, da sie wußte, daß ich ein Freund Frérons war, wie einen alten Bekannten behandelte. Ein sonderbares Wesen, diese meine Tischnachbarin! Die höchste Vollendung der äußeren Erscheinung verbunden mit erstaunlichen inneren Unvollkommenheiten. War sie die Hübscheste, die man nur sehen, sie war zugleich auch die Unvernünftigste, die man sich nur denken kann. Ihr Benehmen war so, wie man es bei jungen Mädchen,

welche eben aus dem Penſionat kommen, beobachtete, ihre Unterhaltung ohne allen Zuſammenhang; Pauline lachte über nichts, oder vielmehr über alles, äffte ernſten Leuten nach, ſteckte die Zunge nach ihrer Schwägerin, wenn dieſe nicht nach ihr hinſah, heraus, ſtieß mich mit dem Knie an, wenn ich ihren Schelmereien nicht die gehörige Aufmerkſamkeit ſchenkte, und wenn ſie von Zeit zu Zeit von einem jener fürchterlichen Blicke getroffen wurde, mit welchen ihr Bruder ungefügige Leute zur Ordnung zu rufen verſtand, ſo machte das auf ſie nur wenig Eindruck, denn ſchon einen Augenblick hinterher zuckte ein neuer Blitz über die Tafel herüber — an dem Uebermut dieſes jungen Mädchens zerſchellte alle Autorität! Sie war unzweifelhaft — von Natur aus — wohl mehr als aus Prinzip — gutherzig, aus Laune gutes zu tun, war ſie gewiß bei der Hand.“*)

Paulette liebte es in den Bureaus des Generalſtabes umherzulaufen, die Schriftſtücke unter einander zu werfen, mit dem Ohr an der Tür die Geſpräche der Offiziere zu belauſchen, indem ſie ſich zuweilen auch dabei ertappen ließ; ſie kam auf dieſe Art hinter manches Geheimnis, namentlich inbezug auf Joſephine, das ſie hernach zu deren Schaden auszubeuten ſuchte.

Nach einer im Manuſkript vorhandenen Aufzeichnung Mounier's, des damaligen Privatſekretärs Bonaparte's hätte auf einer dieſer Exkurſionen in die Bureau's des Generalſtabes Paulette Bekanntſchaft mit dem General Leclerc gemacht.

„Die Verheiratung mit Leclerc“, ſo erzählt er, „kam in folgender Weiſe zu Stande: der General en chef arbeitete in ſeinem Kabinet zu Mailand. Leclerc machte hinter einem großen Windſchirm dem Fräulein Pauline in ſehr ungenierter Weiſe den Hof. Der General Bonaparte hört Geräuſch, ſpringt auf, kommt und — ſieht.

*) Arnault: „Souvenirs d'un sexagénaire“. III. 35.

Die Verheiratung wurde ohne Zeitverluſt vollzogen.“*)

Man darf den Manuſkripten Mouniers, wie hier bemerkt ſein muß, nicht allzuviel Vertrauen ſchenken. „Mounier liebte den beißenden Witz, unter dem ſich wohl zuweilen ein umfaſſendes Wiſſen und Einſicht in mancherlei verſteckte“ — ſagt der Graf Beugnot in ſeinen Memoiren (II. 247.) Man darf auch nicht unerwähnt laſſen, daß aus Mounier, dem früher ergebenen Freunde des Generals, ein Feind des Kaiſers wurde, und daß in ſeinen hinterlaſſenen Papieren wohl manche Zeile iſt, die mehr von ſeiner Feindſchaft, als von ſeiner Wahrheitsliebe diktiert wurde.

Was er hier über die Schweſter Napoleons ſagt, hat er von Herrn de Sémonville. Sémonville war ein Höfling im ſchlimmſten Sinne des Wortes, erſt am Konſular- und Kaiſerhof, dann unter der Reſtauration. Zu dieſer Zeit ſagte einmal jemand, man könne doch gewiß bei der Pairs-Kammer auf patriotiſches Gewiſſen zählen. „Ja“, antwortete Talleyrand, „auf ſehr viel Gewiſſen, da iſt z. B. Sémonville, der hat deren zwei.“**) Talleyrand, der noch mehr als zwei hatte, drückt vielleicht in dieſen Worten ſein Mitleid für Sémonville aus; jedenfalls enthalten ſeine Worte die Mahnung zur Vorſicht inbezug auf des Herrn Mitteilungen.

Man mag nun Mouniers Worte für wahr halten oder nicht, feſt ſteht, daß Leclerc von Paulette bezaubert war, und daß der General ihm mit dem Wunſche entgegenkam, ſeine Schweſtern paſſend zu verheiraten. Er wollte es auch möglichſt raſch wieder gut machen, daß er Paulettes Wünſchen inbezug auf Fréron entgegengetreten war und dann hatte er, indem er von ſich ſelbſt Schlüſſe auf ſeine Schweſter zog, die Befürchtung, daß dieſe, gerade

*) Comte d'Hérisson: „Le cabinet noir“. (Auszug aus den Manuſkripten Mouniers) p. 131.

**) Pichot: „Souvenirs intimes sur M. de Talleyrand“. p. 114.

deshalb, weil sie garnicht von Fréron sprach, immerfort noch an denselben denke, und daß ihre Schelmereien und wilden Streiche nur darin ihren Grund fänden, daß sie sich selbst zu zerstreuen, zu betäuben suchte. —

Ehe Napoleon das Kommando der italienischen Armee erhielt, hatte er den Versuch gemacht, Paulette, mit Herrn Permon zu verheiraten.*) Die näheren Umstände sind so seltsamer Art, daß wir nicht umhin können, sie mitzuteilen. Der junge General warb für sich selbst um die Hand der Witwe Permon, wollte deren Sohn mit Paulette verbinden und deren Tochter, die kleine Laura, für Junot, für Louis oder Jerôme aufgehoben sehen. Die Abkommin der Komnenen, Frau Permon, lachte über den ihr in vollem Ernst gemachten Antrag und es war nicht mehr die Rede davon.

Es war gerade um diese Zeit, daß Bonaparte, welcher offenbar die Witwen liebte, seine Beziehungen zu der Bürgerin Beauharnais begann, und diese entschloß sich im Februar 1796, da sich nichts besseres bot, mit ihm die Ehe einzugehen.

Ein anderer Versuch des Generals, seine Schwester zu verheiraten, betraf Marmont, an welchen Joseph deshalb schreiben mußte. Marmont hatte ein vorteilhaftes Aeußere, feine Manieren, war von guter Familie, und ein unterrichteter, braver und talentvoller Offizier — war mithin für Pauline eine wünschenswerte Partie. Aber Marmont hatte sonderbare Ideen: er träumte von einem stillen Frieden, von Tugend und Treue am häuslichen Heerde; die schöne Pauline aber mußte ihm, wie er vermutete, das Gegenteil von all diesen schönen Dingen einbringen. Er

*) Es existiert ein Buch, betitelt „Mémoires d'une femme de qualité", (Erinnerungen einer vornehmen Frau) welches aus Paulines Verheiratung mit dem General Leclerc einen ganzen Roman macht: Nichts wie Erfindungen und Fälschungen der Tatsachen, die noch dazu in die Augen springend sind, für jeden, der sich nur etwas mit dem Studium jener Zeit abgegeben hat.

ließ ihren Reizen, ihrer Grazie alle Gerechtigkeit widerfahren und war sich des großen Einflusses, welchen die Heirat inbezug auf seine Beförderung haben mußte, wohl bewußt — sagte aber trotzdem! nein. Das Wesen des völlig unerzogenen Mädchens gab ihm denn doch zu denken. Das Glück, von dem er träumte, hat er leider auch an der Seite von Mlle. Perregaux, der Tochter des reichen Bankiers von der Chaussee d'Antin, welche er später heiratete, nicht finden sollen, hat es aber nie bereut, Paulette ausgeschlagen zu haben. „Ich muß mich deshalb mehr beglückwünschen, als beklagen", schreibt er in seinen Erinnerungen.*)

Leclerc hatte die Befürchtung Marmonts nicht; er war sicher, daß eine Verheiratung mit der Schwester des General en chef seine Zukunft nicht nachteilig beeinflussen könnte; ihm gefiel ja auch Paulette sehr, und er hat in aller Form, wie man annehmen muß, um ihre Hand geworben und dieselbe erhalten. Von einem Roman war gar keine Rede, wohl aber von einer gewissen Eile. Arnault wundert sich mit vollem Recht darüber, denn er sagt: „Paulette war damals viel erpichter darauf, Mme. Leclerc zu werden, als später Fürstin Borghese." **)

Armer Fréron! Dein Bild war untergetaucht in das Meer der Vergessenheit: die Stelle, wo du am Horizont verschwunden bist, bezeichnet nur eine kleine Wolke.

Der Generaladjutant Leclerc war der Sohn eines reichen Mühlenbesitzers zu Pontoise. Er hatte einen Bruder und eine Schwester. Der Vater hatte für eine gute Erziehung seiner drei Kinder gesorgt. Mlle. Leclerc wurde später die Gemahlin des Marschall Davout, der Bruder während des Kaiserreiches Präfekt. Leclerc selbst war als Freiwilliger eingetreten, am 19. Oktober 1791 im 2. Bataillon Seine-et-Oise Leutenant, und als solcher

*) Duc de Raguse „Mémoires" I, 287.

**) Arnault: „Souvenirs d'un sexagénaire". III, 30.

Adjutant des General Lapoype geworden und schließlich als General-Adjutant in die italienische Armee eingereiht. Er war damals 26 Jahr alt, mittelgroß, von nicht sehr robuster Gesundheit und hatte ein sanftes, wohlwollendes Wesen. Er wußte dasselbe mit einem gewissen würdevollen Ernst zu verbinden, der sich zu dem vielbeneideten Range, welchen er inne hatte, wohl schickte, aber nicht zu seiner Jugend. Leclerc war ehrgeizig und in der Tat ist auch seine Verheiratung, wie Marmont berichtet, Veranlassung zu einem sehr raschen Avancement geworden.

Die Hochzeit fand in Mombello statt. Die Ehe war anfänglich eine durchaus glückliche — Fouché freilich behauptet, Pauline hätte vor keinem Manne einen solchen Widerwillen gehabt wie vor Leclerc.*)

Leclerc tat alles, was Pauline wünschte — eine Sinekur war, wie man sich denken kann, seine Ehe nicht aber er wahr sehr verliebt und seine Gattin fand es offenbar in der ersten Zeit sehr drollig und interessant, einen Mann zu haben: sie hatte die Güte, sich eine Spanne Zeit hindurch lieben zu lassen.

„Ich habe", berichtet Arnault, „den General Leclerc von seinem Eheglück ganz berauscht gefunden, seine Liebe, sein Ehrgeiz hatten Befriedigung gefunden. Auch seine Gemahlin schien vollkommen glücklich, nicht nur weil sie an ihn, sondern weil sie überhaupt verheiratet war. Die veränderte Lebenslage hatte ihr jedoch nichts von dem Ernst gegeben, welcher bei ihrem Manne hervortrat, sie war munter, schelmisch und ausgelassen wie zuvor. Ist das nicht ein Diamant, frug sie mich, indem sie auf eine bescheidene Nadel an meiner Kravatte wies, ich glaube, der meinige ist noch schöner. Nun betrachtete sie beide Steine, indem sie dieselben aneinander hielt, sehr aufmerksam und mit einem Ausdruck kindlichen Stolzes: die Steine hatten etwa die Größe einer Linse." . . . „Ich

*) Fouché; „Mémoires" II. 45.

habe oft gelacht", fügt Arnault hinzu, „wenn ich, mich der damaligen Kinderei entsinnend, sie später vor mir sah, ganz bedeckt mit Diamanten. Ja! Ihr Juwelenschatz hatte sich seit jenen Tagen etwas vermehrt." *)

Arnault findet denn auch, daß General Leclerc seit seiner Verheiratung nachdenklich geworden ist — das ist wahrlich nicht zu verwundern, seiner Gemahlin Betragen wird ihn wohl zu ernstem Nachdenken über die Vergangenheit sowohl wie über die Zukunft genötigt haben: er mag wohl oft an Marmont, den Klügeren, gedacht haben.

Für Pauline war ihr jetziges Leben entzückend, berauschend: Feste, Vergnügungspartien, große Ausflüge jagten einander, und über all diesen Freuden lachte der reine Himmel Italiens, und dieses Italien war von einem der Ihrigen aus langjährigem Joche befreit, einer der Ihrigen hatte eine Reihe von Siegen errungen, vor denen aller militärischer Ruhm vergangener Zeiten erblaßte. Dazu ihre 17 Jahre! Ihr Mann war sechsundzwanzig und allerdings etwas nachdenklich geworden, aber er betete sie an. War das nicht mehr als man braucht, um glücklich zu sein? Wie vielen Frauen hätte ein einziger Tag aus Paulettes damaligem Leben genügt, um der ganzen Dauer des ihrigen Glück zu bringen!

Pauline ließ sich von jedermann anbeten, sogar von ihrem Manne, ohne daß sie sich gefragt hätte ob sie dies Glück verdiene, ob dasselbe beständig wäre, ob sie es auch auf seinen richtigen Wert schätzen könne; sie ergötzte sich und weiter tat sie nichts, an etwas anderes dachte sie nicht — wie wäre es auch möglich gewesen in diesem Taumel von Vergnügung zu Vergnügung.

Zuweilen ging man auch nach Mailand und blieb einige Zeit dort. Eines Tages verfügte sich ganz Mombello dorthin: die schöne Mme. Josephine Bonaparte und die schöne Mme. Leclerc hatten beschlossen, den Oberst und

*) Arnault: „Souvenirs d'un sexagénaire", III. 338.

Adjutanten des General en chef, Herrn Junot, zu besuchen, der an recht schweren Verwundungen in Mailand darniederlag und in der ärztlichen Pflege des bekannten Chirurgen Ivan war. Ivan hatte erklärt, für das Leben des Verwundeten einzustehen, aber nur unter der Voraussetzung einer absoluten Ruhe für denselben.

An der Seite der Generalin hatte auch deren Kammerfrau und damalige Vertraute, Mlle. Louise, sich an das Krankenbett verfügt. Was den Besuch der drei Damen in ein ganz seltsames Licht bringt, waren folgende Umstände, an die erinnert sein mag: zwei Jahre zuvor war Junot bekanntlich während seines Aufenthaltes in Marseille ganz vernarrt in Paulette gewesen. Josephine war mit Junot in demselben Wagen von Paris nach Mailand gereist und hatte ihn auf alle mögliche Art verleiten wollen, ihr den Hof zu machen. Die Mlle. Louise endlich, die ebenfalls zur Reisegesellschaft gehört hatte, war in intime Beziehungen zu Junot getreten — was soll man nun zu diesem Besuch sagen?

Der brave Offizier, der in der letzten Schlacht mit den Oesterreichern von Säbelhieben arg zugerichtet war, lag in einem weißen Ueberwurf totenbleich auf seinem Kanapee, als die drei Huldinnen bei ihm eintraten. Die Unterhaltung wurde sogleich, ohne jede Rücksicht auf die ärztlichen Vorschriften, sehr lebhaft; man sprach von Frankreich, Italien, den schönen Mailänderinnen besonders, von der Mme. Visconti und der Leidenschaft, mit der sie vom Generalmajor Berthier geliebt wurde, von Mme. Ruga, der Modeschönheit Mailands, die sogar Mme. Leclerc schön fand, nur müßte sie, nach deren Meinung, ihren Schnurrbart entfernen, „mit dem sie aussähe wie ein Tambourmajor“. Paulette lachte über ihre nicht allzu drollige Bemerkung, vielleicht nur, um ihre hübschen Zähne zu zeigen — neben ihrer Schwägerin, welche sich nur ein Lächeln mit geschlossenen Lippen erlauben durfte, um die ihrigen, die bekanntlich alles zu wünschen übrig ließen, zu verstecken.

Junot war trotz seiner durch starken Blutverlust herbeigeführten Erschöpfung imstande, zu beteuern, daß die schönsten Damen Mailands in diesem Augenblick in seinem Zimmer wären. Solche Bemerkungen hatten, wenn sie aus anderem Munde als dem ihrer Männer kamen, etwas verführerisch-angenehmes für Josephine und Paulette. Mitten in ihrer Freude aber traf sie ein furchtbarer Schreck: Junot schloß plötzlich die Augen, sein Kopf fiel hinten über, totenbleich und starr lag er da.

„Mein Gott, Junot, was ist Ihnen", rief aufspringend die Leclerc. Junot, der nicht völlig die Besinnung verloren hatte, hob die Hand, die er bisher auf die Brust gepreßt hatte, ein wenig empor, um die Paulettes zu ergreifen, dabei ergoß sich ein Blutstrom durch den Aermel auf das weiße Kleid der Schönen — es hatte sich ein Verband am Arm verschoben, die Wunde sich von neuem geöffnet und Junot wurde infolge der starken Blutung ohnmächtig.

Als er wieder zu sich kam, fand er sich in der Pflege seiner Besucherinnen. Eine goß ihm Wasser aus einer Karaffe über den Kopf, die andere hielt ihm ein Fläschchen mit wohlriechendem Wasser an die Nase gepreßt, während der Diener, von den Hilferufen der Damen herbeigelockt, hinzu kam und mit kundiger Hand den Verband wieder ordnete.

Junot hat später oft von der Szene gesprochen und den Besuch der drei Damen als das hingestellt, was ihn im Leben am meisten beglückt hätte.

Paulette war natürlich entsetzt über das Blut an ihrer Robe, da sie aber nicht die Verletzte war und sie die Genugtuung hatte, daß der Vorfall keine besonders schweren Folgen haben würde, beruhigte sie sich schnell und ihre Scherze wandten sich dem roten Fleck zu.

Feste und Zerstreuungen verhinderten nicht, daß Mme. Leclerc ihre Schwägerin scharf beobachtete und überwachte, denn trotz aller Aufmerksamkeiten, welche Josephine ihr in Mailand, dann bei ihrer Hochzeit und bei vielen anderen

Gelegenheiten erwiesen hatte, verabscheute sie dieselbe aus dem Grunde ihres Herzens. Aus einzelnen Bemerkungen, welche sie aufgefangen, oder mit dem Ohr an der Tür erhorcht hatte, aus den Unterhaltnngen der Generalstabsoffiziere schien hervorzugehen, daß Mme. Josephine Bonaparte ihrem Gemahl die Treue brach.

Paulette, welche ja in diesem Punkte durchaus nicht feinfühlend war, ärgerte sich darüber ganz unbändig, daß ihr Bruder, der Besieger Beaulieus, Wurmsers und Alvinzis von einer Frau, welche noch dazu zehn Jahre älter mar als er, zu einem Ehemann à la Molière gemacht werden sollte.

Sobald sie verheiratet war, hatte sie nichts eiligeres zu tun, als bei ihrem Gemahl über die ihr zu Ohren gekommenen Gerüchte Erkundigungen einzuziehen. Leclerc offenbarte ihr, daß die Gerüchte nicht ganz grundlos wären; Josephine habe unzweifelhaft ein Verhältnis und zwar mit einem gewissen Hippolyt Charles, Leutnant in einem Regiment berittener Jäger, der eben Kapitän geworden wäre; Charles wäre ein ganz hübscher junger Mann, sehr elegant und sorgfältig inbezug auf seine Erscheinung, der, an Wortspielen reich, gern den Polichinelle mache; diese Eigenschaften hätten das Herz der Mme. Josephine gewonnen, dieselbe fände wahrscheinlich, daß ihr Gemahl, trotzdem so viel von seinem Genie gesprochen würde, neben Herrn Charles doch nur ein Stümper wäre.

„Du kennst ihn ja", rief am Schluß Herr Leclerc, „es ist ja mein Adjutant, besinnst Du Dich nicht, ihn gesehen zu haben?"

„Gewiß", sagte Paulette etwas träumerisch, „o gewiß!"

Uebrigens war die Geschichte bei der ganzen italienischen Armee bekannt, nur Bonaparte selbst, wie in solchen Fällen stets der Mann von nichts weiß, hatte von den Vorgängen keine Ahnung. Das sollte nun anders werden. Sei es, daß er durch irgend welchen Zwischenfall selbst hinter das Geheimnis kam, oder daß Paulette die Denunziantin wurde.

Das letztere ist das wahrscheinlichere, denn zu dem ingrimmigen Haß der Frau Leclerc gegen ihre Schwägerin gesellte sich noch — die Eifersucht.

Wie kam dieser Kapitän Charles darauf, einer anderen Frau als der Frau seines Generals Huldigungen darzubringen?

Das ging denn doch nicht! Fand dieser Kapitän Charles etwa die Frau des Generals en chef hübscher als die des General Leclerc? Wie unpassend wäre das, es wäre unerhört, er verdiente ja wegen seines Mangels an Lebensart totgeschossen zu werden.

Eines Tages verbreitete sich das Gerücht, daß der Kapitän Charles im Hauptquartier verhaftet worden sei, und daß die gegen ihn erhobenen Anklagen so schwerwiegender Art seien, daß er wahrscheinlich erschossen werden würde. Paulette triumphierte — aber zu früh!

Das dem General Bonaparte zugefügte Unrecht war ja unverzeihlich, allein das Militärstrafgesetz enthält keine Paragraphen, der ihm eine Genugtuung verschaffen könnte. — Die Sache endete mit der Dienstentlassung des Herrn Charles und — einer Versöhnung zwischen dem General und Josephine.

Paulette hatte also ihre boshafte Absicht nicht völlig erreicht und konnte sich über die Milde ihres Bruders nicht genug verwundern. Sie sagte später einmal zu ihrer Freundin Laura Permon, nachherigen Generalin Junot:

„Nein, denke Dir nur, Laurette, meine Schwägerin wäre vor Kummer beinah gestorben, als dieser Charles fort mußte. Aus Kummer aber stirbt man doch nicht, wenn einen „Freunde" verlassen — es steckte eben mehr als Freundschaft dahinter."*)

War Bonaparte als Gatte hintergangen, Kapitän Charles wurde als Liebhaber getäuscht. Sismondi erzählt:

*) Duchesse d'Abrantès: „Mémoires" III. 206.

Während des ersten Feldzuges in Italien entfernte Bonaparte verschiedene Liebhaber seiner Frau aus dem Hauptquartier."*)

Spricht Sismondi von Nachfolgern oder Konkurrenten des Kapitän Charles?

Als Herrn Charles die Uniform ausgezogen worden war, blieb er der Schützling der Mme. Bonaparte, und wurde, während der General in Aegypten war, bekanntlich auf seinen alten Posten zurückgerufen.

Die junge Generalin Leclerc war, wie man sieht, vollauf beschäftigt: Feste, Liebe, Eifersucht, Rache, Ausflüge, sogar bis an die Seen, Intriguen aller Art, belebten und bekränzten die Tage von Mombello und Mailand. Inzwischen hatte Bonaparte den Frieden von Campo Formio abgeschlossen — der Traktat war unterzeichnet. Bald sollte nun Mailand mit Paris vertauscht werden — welche Aussichten! Würde die schöne Mme. Leclerc nicht die Königin der dortigen Bälle sein? Könnte etwa ihre Schwägerin mit ihr rivalisieren? Diese „alte Haut", so nannte Paulette Josephine mit Vorliebe, indem sie ein wenig mit den Achseln zuckend so närrisch-mitleidig dreinschaute, daß ihre Umgebung jedesmal laut auflachen mußte, wenn sie von der alten Haut sprach.

Mit der Abreise nach Paris aber hatte es noch Zeit. General Leclerc war zur italienischen Okkupations-Armee kommandiert und blieb mit seiner Brigade in Italien zurück. Mailand wurde der Wohnsitz des jungen Paares. Auch war Paulette guter Hoffnung, konnte also schon deshalb nicht mit ihrem Bruder abreisen. Ein Knäblein wurde von ihr in die Welt gesetzt und erhielt in der Taufe den sonderbaren Namen „Dermide", den man aus Ossian'schen Dichtungen hervorgesucht hatte; Napoleon, der Verehrer Ossians, hatte den Namen so schön gefunden. Der schottische Barde mit seinen schwermütig-verschwommenen Gesängen

*) Notes de Sismondi (revue historique).

traf die damalige Stimmung Napoleons, der es liebte, Josephine einige Stellen vorzulesen, die diese für ebenso langweilig hielt, wie den vortragenden General.

Die Taufe des kleinen Dermide fand in aller Stille eines Abends in der Kapelle eines Kapuzinerklosters in Mailand statt; Zeugen waren die Herren Dufresne und de Saint-Léon. Die Eintragung in das Geburtsregister gab Veranlassung zu einem großen Feste im Regierungsgebäude. Das Zeremoniell dazu war von Napoleon selbst genau bestimmt und er schickte von Paris noch den besonderen Befehl, dasselbe streng einzuhalten.

Nachdem die Mutter wieder hergestellt war, trat sie natürlich sogleich die Reise nach Paris an. Sie mietete ein Haus in der Straße de la Ville-l'Evêque und setzte sich zunächst mit der korsischen Kolonie in Verbindung; es gehörten zu derselben zwar die reichsten Leute ihrer Heimat, allein das will nicht viel sagen, Millionäre waren nicht darunter. Mme. Leclerc hatte ja keine anderen Bekanntschaften in Paris: bei Madame Permon, die zur Kolonie gehörte, verkehrte sie am meisten.

Diese Frau Permon ist historisch bekannt geworden, ohne daß sie irgend etwas getan hätte, was sie dieser Ehre würdig machte. Sie war die Witwe eines Geschäftsmannes, welcher sich als Lieferant für das französisch-amerikanische Expeditionskorps bereichert hatte; der Sohn, der während der Revolution denselben Geschäften nachging, wie zuvor sein Vater, hatte ebenfalls sehr vorteilhaft für seine Kasse gewirtschaftet. Es war ein guter Sohn, der der Muter alles gab, was sie haben wollte, und diese lebte für damalige Zeit auf großem Fuß. Eine geborene Komnene, behauptete sie in Gemeinschaft mit ihrer Tochter, sie wäre eine Abkommin der alten Kaiser von Konstantinopel, mit diesem Schlüssel in der Hand soll sie manche Tür geöffnet haben, obwohl man doch meinte die Komnenenabkunft wäre unecht, eine pfiffige Erfindung, andere Türen wieder öffneten sich vor ihrer Schönheit, und diese war echt. Frau Permon war verschwiegen und kühn,

auch wußte sie alles richtig anzufangen, sie war lebhaft, ehrgeizig, von ihrem Salon wurde in ganz Paris gesprochen, man begegnete in demselben mehr Männer als Frauen und zwar, wie man auch inbezug auf den Salon der Mme. de Beauharnais behauptete — mehr Männern als Ehemännern. Uebrigens war die Permon eine gutherzige Frau, sie hatte in Ajaccio Letizia Ramolino, spätere Buonaparte, gekannt; bei ihr in Montpellier starb auch Karl Bonaparte. Abgesehen davon, haben die Permons den Bonapartes, als es ihnen schlecht erging, manche Gefälligkeit erwiesen; durch ihre Freundschaft zu der berühmten Familie ist auch ihr Name in das Buch der Geschichte eingetragen worden.

Beinah jeden Tag sprach Mme. Leclerc im Hause der Permon vor, sie war in deren Salon die erste, nicht infolge ihrer Schönheit allein, sondern weil etwas von dem Ruhm ihres Bruders an ihr zu haften schien. In diesem Salon suchte sie sich zur Weltdame auszubilden; sie tat damals alles, was sie nur ersinnen konnte, um zu gefallen und sich beliebt zu machen, sie hatte ein unbestimmtes, instinktives Gefühl dafür, daß die Schwestern des Generals Bonaparte in den wenigen Salons, die es erst wieder in Paris gab, Aufsehen erregen müßten. Sie hat es inbezug auf gesellschaftlichen Schliff nie zur Vollkommenheit gebracht, begründete aber im Salon der Permon ihren Ruf als eine Schönheit ersten Ranges; und schön zu sein war eigentlich alles, was sie erstrebte, sie war zufrieden, wenn sie sich als die „Flittergold-Königin" bezeichnen hörte, auf den Ruf einer ehrbaren Frau gab sie nichts.

Die Leclerc fand bei den Permons stets das freundlichste Entgegenkommen, sie wurde von Frau Permon geliebt wie eine Tochter, ja diese ließ ihr sogar mehr übermütige Streiche durchgehen als ihrer eigenen Tochter Laura. Es ist unglaublich, was für sonderbare Einfälle Paulettes Gehirn täglich, stündlich heimsuchten, und davon war immer einer seltsamer wie der andere, aber Paulette war dabei so hübsch, so drollig, daß es unmöglich war, ihr böse zu sein. Alle Welt lachte

über sie, nur der General Leclerc nicht mehr; er schaute immer ernster und finster drein, und sein ganzes Wesen bekam der Ausgelassenheit seiner Frau gegenüber einen sonderbaren Ausdruck — der arme Mann war nicht Herr in seinem Hause. Er hatte sich alle Mühe gegeben, die ausgelassenen Launen seiner schönen Paulette in gewisse Grenzen zu bannen; aber bei seiner ersten Vorhaltung hatte die junge Lebensgefährtin in einem Tone, in einem so unbeschreiblichen Tone erwidert, daß der General schnell wieder verstummt war, um sich fortan ganz still zu verhalten. Diese Despotie im Unterrock, diese Kindereien, diese Koketterien, diese phantastischen Launen der Frauen am häuslichen Herde, mögen sie auch noch so zierlich wie nur denkbar auftreten, stören sie doch die jungen Ehen mannigfach; sie sind die Freude aller geschwätzigen Zungen, aber die Plage der Ehemänner. Leclerc litt schwer unter dem Zustande seiner Häuslichkeit.

Man wird hier an eine beißende Bemerkung Brantôme's erinnert, die auch deshalb angeführt werden darf, weil sie sich auf die Frau eines Kavalleriegenerals bezieht. Brantôme sagt: „sie ritt an der Spitze einer Schwadron schöner, zeitgenössischer Frauen und hielt sich lange Jahre hindurch auf diesem Posten. Ihre Schönheit übertraf alle Vorstellung und änderte sich auch kaum trotz mancherlei Rissen; diese aber waren weniger der Zeit als gewissen Exzessen und von ihr als Unpäßlichkeiten bezeichneten Krankheiten zuzuschreiben, welche sie an Fest- und Balltagen in ihrer Kleiderkammer zurückließ!"

Mme. Leclerc war damals noch für tout Paris ziemlich unbekannt, und ihre Schönheit blühte noch wie das Veilchen im Stillen — das wurde anders, als sie aus St. Domingo zurückkam. Sie war damals schon etwas welk, etwas mitgenommen von dem Uebermaß der Vergnügungen, denen sie sich hingegeben hatte, und von den Einflüssen des Klimas jener Gegenden, vielleicht auch, allein dies ist das Unwahrscheinlichste, von dem Schmerz über den Tod ihres Mannes. Damals, als sie von Mailand

mit ihrem „kleinen Leclerc“, wie sie den General gern nannte, nach Paris kam, war sie noch jugendlich frisch — aber nach Domingo war sie nicht mehr die Paulette von Mailand. Die matte Farbe antiker Kameen war an die Stelle der einstigen Rosenfrische ihres Teints getreten, der Genius der Schönheit, der sich nur bei wenigen Sterblichen zeigt, schien in ihr wie ermattet.

Im übrigen aber war Mme. Leclerc die alte, sie tat sich nicht den geringsten Zwang an, war naiv wie zuvor, gutherzig oder besser gesagt ein guter Kamerad, hatte viel Selbstgefühl in ihrem Auftreten und Sicherheit — kurzum sie hatte alles das, was die Männer an Frauen lieben, nur nicht an ihren eignen. An Geist fehlte es ihr, allein sie war darum nicht dumm, ja sie fand nicht selten sehr treffende Bezeichnungen, die sie, wenn sie drollig waren, mit einem komischen Ernst vorbrachte, der ihr vortrefflich stand. Man hätte im Munde andrer Frauen solche Bemerkungen wahrscheinlich albern gefunden, allein Paulette war zu hübsch, um sie albern zu finden.

Hübsch war sie in der Tat noch, aber auch weiter nichts; an einem feinen Wesen fehlte es ihr gänzlich; Gefühle, die sich über das Gewöhnliche erhoben, kannte sie nicht, von einem Streben nach höherem wußte sie nichts, moralische Vorzüge, Tugenden gab es bei ihr nicht. Sie konnte mit Mlle. de Lespinasse ausrufen:

„Ach! Mein Gott, wie natürlich ist mir die Leidenschaft, wie fremd die Vernunft!“

Ihre Leidenschaft war Selbstliebe, und der Hochgenuß schön gefunden zu werden; sie liebte sich selbst, sonst nichts. Sie hatte wohl einst Fréron geliebt, aber damals war sie noch so jung, so kindisch-unbewußt. Vielleicht liebte sie auch später ihren Mann etwas, aber es lohnt sich kaum der Mühe, davon zu sprechen. Und doch hatte er eine so schmucke Uniform, ein so schönes Pferd — bedarf es noch mehr für eine Paulette, um Liebe zu fühlen?

Von allen ihren Liebhabern, und sie hatte deren eine

ganze Menge, wurde übrigens keiner aus Liebe angenommen, sondern aus langer Weile, vielleicht aus Laune; sie verlangte auch nicht geliebt zu werden, wollte nur bevorzugt sein. Ihre Liebhaber verlängerten in ihren Augen die Herrschaft ihrer Schönheit und deren Ruf.

Welch' armseliges Herz — eine echte „fin de siècle-Frau", wie man 1799 sagte:

Das Leben einer so gearteten Frau ist selbstverständlich nichts als ein Gewebe von lauter Torheiten, und diese nahmen bei Paulette immer mehr zu, je mehr Beständigkeit sich dem wunderbaren Glück ihres Bruders zugesellte. Toiletten, der Flitter bildeten in ihrem Leben die große Hauptsache, alles andere stand davor zurück — Paulette hatte viel Verständnis für Moden, und in dieser Beziehung trat sie als Rivalin neben ihre ebenso modenärrische Schwägerin Josephine.

Eines Tages war großer Ball bei Mme. Permon in der Rue Saint-Croix. Die Einladungen umfaßten nicht nur alle Bekannten, sondern erstreckten sich auch auf das Faubourg St. Germain. Damals waren Bälle noch eine solche Seltenheit, daß sich alle Eingeladenen einfanden, wozu auch der Umstand beitrug, daß das Gerücht verbreitet war, die Familie Bonaparte werde auf dem Ball erscheinen; sie zu sehen und von ihnen gesehen zu werden, bedeutete damals etwas.

Man bemerkte an jenem Abend im Salon der Mme. Permon: Herrn de Trénis, der Ruhm darin suchte, der beste Tänzer seinerzeit zu sein, und der jetzt, wie er meinte, den sozialen Tanz bevorzugte, dann Archambault de Périgord, den Bruder des Bischofs von Autun, des berühmten Herrn de Talleyrand; Herrn de Montbreton, seitdem ein treuer Verehrer von Mme. Leclerc, die ihn aus Dankbarkeit, als sie die Fürstin Borghese und Prinzessin von Guastalla geworden war, als „chevalier d'honneur" bestellte, Herrn de Moutron, ein nicht weniger schwärmerischer Bewunderer der schönen Schwester des General Bonaparte, den diese später in die elegante Gard-Leibkompagnie ihrer Liebhaber einreihte. Da

waren Justus und Karl de Noailles, August de Montagu, Herr de Rastignac, die Herren de L'Aigle, de Montcalm, de la Feuillade, de Mondenard, de Sainte-Aulaire, die Anissons, kurzum der ganze Schwarm von vornehmen Müßiggängern, die ihre Nächte auf Bällen und Festen verbringen, und tagsüber sich wohl hüten, etwas zu tun, weil — ihre nicht allzu kräftige Gesundheit darunter leiden würde.

Mme. Leclerc, die vorher schon wußte, sie werde im Salon der Permon mit der Blüte der jungen Pariser Aristokratie zusammentreffen, bereitete sich für den Ball vor wie ein General, der im Begriff steht, eine Schlacht zu liefern. Da kam vor allen Dingen die Toilette in Betracht. Eine Toilette, die lange Zeit ihr Nachdenken in Anspruch genommen hatte, sollte sie unsterblich machen. Als man sie fragte, wie diese Toilette sein würde, antwortete sie: „Ihr werdet sie sehen, ich kann jetzt nichts darüber sagen."

Mme. Permon, die geniale Pariser Damenschneiderin, Herr Charbonnier, ein Haarkünstler, der seinesgleichen nicht hatte, waren eidlich verpflichtet worden, nichts verlauten zu lassen; weder über Toilette, noch Frisur. Und das Geheimnis wurde wirklich gewahrt, sogar, und dies ist noch am aller auffälligsten, von Mme. Leclerc selbst.

Um zu verhindern, daß ihre Robe und ihre Frisur bei der Fahrt von der Rue de la Ville l'Evêque nach der Rue Saint-Croix irgend wie leiden könnten, erbat sie von Mme. Permon die Erlaubnis, sich bei ihr in den Ballstaat werfen zu dürfen. Dadurch war allen etwaigen Uebelständen, wie der Zerknitterung einer Falte, der Verschiebung einer Schleife, der Verirrung einer Locke oder Haarsträhne vorgebeugt.

Die Salons waren schon dicht bevölkert, ohne daß jedoch die Bewegung gestört wäre, als Mme. Leclerc eintrat.

Ah! Wie aller Augen sich auf sie richten, Geblendeten gleich standen die Herren da — welcher Triumph! Unter dem Gemurmel der Bewunderung um sie her, wie die Rose unter den Küssen der Junisonne, entfaltete sie allen Zauber

ihrer Schönheit — sie war hinreißend, aber gar so exzentrisch aufgeputzt.

Schmale kurzhaarige Pelzstreifen, etwas getiegert, ringelten um ihre Frisur, in welcher kleine goldne Trauben blinkten. Sie hatte sich die Statue einer Bacchantin im Louvre zum Modell genommen; ihr Gesicht, das ja einen antiken Schnitt hatte, paßte nicht übel zu der mythologischen Idee, der auch die Robe entsprach; diese war vom allerfeinsten indischen Mousselin, der untere Teil mit einer Goldstickerei, welche Guirlanden darstellte und etwa vier oder fünf Finger hoch vom Saume emporreichte, geschmückt. Eine griechische Tunica hob die schönen Formen ihrer Gestalt wunderbar hervor; mit Geschick und Kunst waren in den Falten zierliche Weinreben versteckt. Schöne Kameen dienten als Schulter- und Brustagraffen und steckten in den emporgezogenen Falten auf den Hüften; auch an den kurzen, dünn gefalteten Aermeln waren Kameen angebracht; dicht unter dem Busen, der alabasterweiß und wie eine Taube dem Nest, dem Korsett entfliegen zu wollen den Anschein hatte, war der Gürtel geschlungen, der aus gebräuntem Golde bestand und als Schloß einen prächtigen antiken Stein, kunstvoll graviert zeigte. Handschuh paßten nicht zu dem Kostüm.

Ein kindlicher, über alles erstaunender Ausdruck gelang den lieblichen Zügen der Eintretenden, durch die sie lebhaft an Greuze's „junges Mädchen mit dem zerbrochnen Krug" erinnerte, vortrefflich.

Niemals hat wohl eine Dame bei ihrem Eintritt in einen Salon einen solchen Eindruck, ein solches Furore gemacht!

Von allen Seiten her kamen schmeichlerische Ausdrücke der Bewunderung — Frauen-Schönheit besitzt eine so zauberhafte Macht, daß vor ihr alles, sogar der giftigste, politische Hader verfliegt; man sah, wie eingefleischte Royalisten, in deren Reihen die Batterien des „General-Vendémiaire" Tod und Verderben geschleudert hatten, der Schwester des Generals enthusiastische Rufe der Bewunderung spen-

deten. Sogar die Frauen fühlten den überlegenen Einfluß der Schönheit Paulettes — dies bewies das in ihren Reihen herrschende tiefe Schweigen.

Natürlich dauerte es nicht lange und kritische Bemerkungen über das Kostüm machten sich vernehmbar, allein es kam vor dem Urteil der Mehrzahl der Damen kein Tadel auf — das will wahrlich viel sagen!

Wenn hin und wieder eine tadelnde Stimme laut wurde, hier und dort eine böse Zunge etwas von Marseiller Erinnerungen, die kaum drei Jahr alt wären, zischelte, von trocknem Brot, von den Unterstützungen, welche die Demoiselles Bonaparte vom Wohltätigkeits-Bureau erhielten, von der Keckheit, mit welcher sie jetzt anständigen Leuten mit ihrem Staat in's Gesicht schlügen — so waren es Worte, mit denen sich der Neid Luft machte.

Sowie Mme. Permon bemerkte, daß diese Lästerungen mit allzu lauten Stimmen vorgetragen wurden, so nahm sie keinen Anstand, in der Befürchtung, sie möchten ihrer geliebten Paulette zu Ohren kommen, den Damen Schweigen zu empfehlen.

Wie sonderbar ist es doch, daß die Frauen nicht zugeben wollen, daß eine von ihnen schöner ist als alle andren!

Unter der Schar der Neidischen befand sich auch Mme. de Contades, welche beim Eintritt Paulettes sich gerade mitten unter den lautesten Bewundrern befand — sie bemerkte zu ihrem Schrecken, daß der Kreis derer, von denen sie sonst gefeiert wurde, sich aufgelöst hatte.

Kurz entschlossen eilte sie auf einen der Treulosen zu und forderte ihn auf, ihr den Arm zu geben.

Auf diese Weise dem schwankenden Schritt eine Stütze gebend, drängt sie dorthin, wo Paulette sich befand.

Dieser behagte die hohe Temperatur im Tanzsaal nicht, sie mochte sich vielleicht auch lieber in einem Zimmer, in welchem nicht getanzt wurde, aufhalten, damit man sie mehr in Ruhe betrachten und bewundern könne. Sie hatte zu dem Ende das an einen Saal stoßende Boudoir der Dame

des Hauses aufgesucht, und sich dort auf einem Divan niedergelassen. Dicht neben ihr befand sich der Kamin, und das Licht der auf demselben stehenden Armleuchter ergoß sich in einer so merkwürdigen Weise über ihr schönes Haupt, daß es schien, als ginge ein förmlicher Strahlenglanz von demselben aus und erleuchte den ganzen Raum.

Eben betrat am Arm ihres Ritters Mme. de Contades denselben; sie stellte sich in einiger Entfernung auf und lorgnettierte mit jener herausfordernd-höhnischen Weise, die den Frauen so leicht von der Hand geht, wenn sie eine Bosheit auf der Zunge haben, die schöne Bacchantin mit goldnen Trauben und den prachtvollen Kameen.

Paulette im Vollgefühl ihres Erfolges, glaubte nicht anders, als daß sie in der stolzen Aristokratin eine neue Bewunderin gefunden habe, und war so wohlwollend wie nur denkbar gestimmt, als sie plötzlich die scharfe, laute Stimme der Mme. de Contades und die Worte vernimmt:

„Mein Gott, wie schade . . wie schade! Sie wäre wirklich hübsch, wenn sie nicht . . ."

„Wenn sie nicht was", frug der Herr.

„Wie? Sehen sie denn das nicht . . . aber das ist doch geradezu auffallend?"

Paulette bemerkte, daß zu den Worten der Mme. de Contades sich aller Augen auf sie richteten — es müsse, meinte sie, an ihrer Toilette etwas in Unordnung gekommen sein; sie geriet in Verlegenheit und wurde purpurrot.

„Aber sehen sie denn nicht", fuhr die schon triumphierende Contades fort, „o, es ist schade — es ist wirklich schade, daß ein hübscher Kopf solche Ohren haben muß; hätte ich solche Ohren, Monsieur, ich versichere sie, ich ließe sie schneiden — ganz bestimmt, ich ließe sie schneiden, als wäre ich . . . als wäre ich eine dänische Dogge. Sie Monsieur, der sie doch die Demoiselle kennen, sollten ihr den Rat geben, es zu tun, es wäre wirklich ein Akt der Wohltätigkeit".

Die arme Paulette hörte fast jedes Wort und wußte, unter dem Kreuzfeuer der auf sie gerichteten Blicke, von denen

einige wenig wohlwollend waren, nicht mehr wohin, sie erhob sich, um fortzugehen, allein Tränen drängten sich zu früh in ihre Augen, und sie sank in den Divan zurück indem sie ihr Gesicht mit beiden Händen bedeckte.

Ihre Ohren waren nicht so entsetzlicher Art wie die boshafte Contades sie hinstellte; sie waren etwas flach und ohne jene zarten kleine Falten und Partien, welche aus manchen Frauenohren Kunstwerke machen, die der Bewunderung wert und in den Schaukästen der Museen ausgestellt werden sollten; Paulettes Ohren waren beinah glatt — ohne Saum möchte man sagen. Es war ein leicht zu übersehender Fehler — ach, hätte Paulette nur diesen gehabt! Es findet sich ja fast immer in dem vollendetsten Werk ein kleiner Fehler. Man sah im Augenblick nicht mehr die Schönheit der Mme. Leclerc, man sah nur ihre nicht schönen Ohren!

So war denn der Triumph der Mme. de Contades, der der Bosheit entsprang, größer als der der Mme. Leclerc, den die Schönheit hervorrief: eine Beobachtung, die gerade nicht schmeichelhaft für die menschliche Gesellschaft ist.

Paulette aber hatte sich die Sache wohl gemerkt, der Auftritt blieb ihr zeitlebens unvergeßlich, und sie hat sich seitdem stets so frisieren lassen, daß der obere Teil ihrer Ohren bedeckt war, oder sie hat unter irgend einer Drappierung, wie z. B. auf ihrem Porträt von R. Lefèvre in der Versailler Galerie, dieselben verhüllt.

An jenem Abend kehrte Mme. Leclerc früher wie gewöhnlich und in der allerübelsten Laune heim.

Am andern Tage erhielt sie den Besuch von Mme. Permon; es war selbstverständlich von Ohren keine Rede; Mme. Leclerc aber sprach viel von der Mme. de Contades.

„Ich begreife wirklich nicht", rief sie, „wie die Herren diesen langen Kegel, diese Contades so umschwärmen können; sie ist von einer Länge, daß sie gar kein Ende nimmt; dabei ist sie so unmanierlich, daß man sie in die Ohren kneifen möchte. Es war auf ihrem gestrigen Balle doch

eine weit hübſchere Frau und ihr wurde gar keine Aufmerkſamkeit zugewendet; ich meine Mme. de Chauvelin."

„Aber, Paulette . . . ich bitte Sie . . . ſind Sie denn närriſch", rief die Permon, „wenn Mme. de Contades ein Kegel iſt, ſo iſt Mme. de Chauvelin die Kugel . . . wollen Sie mit der Chauvelin vielleicht die Contades umkegeln . . . in den Salons ſpielt man doch nicht Kegel."

Mme. Leclerc war tief verletzt von der Bosheit der Mme. de Contades und es ging ſeitdem von der ohnehin geringen Nachſicht, welche gegen andere in ihrem Charakter lag, noch ein gut Teil darauf.

Die große Welt, welche gute Charaktere noch zu verbeſſern pflegt, macht die, welche nur mittelmäßig ſind, meiſt noch viel ſchlechter. Dieſe letzteren empfinden ihren Minderwert und können ſich über die gemeine Eiferſucht, welche die Berührung mit überlegenen Individuen in ihnen erweckt, nicht erheben. —

Eines Tages hatte Mme. Leclerc ſich in Geſellſchaft ihrer Schwägerin, Aimée Leclerc, die ſpäter auf Wunſch des erſten Konſuls den General Davout, trotzdem derſelbe mit einer andern verlobt war, heiratete und Herzogin von Auerſtädt und Fürſtin von Eckmühl wurde, zum Beſuche bei Mme. Permon eingeſtellt. Paulette ging gern mit dieſer Schwägerin aus, weil ſie, inbezug auf deren äußeres, keine Konkurrenz zu befürchten hatte.

Sie ſaß im Salon der Permon auf ihrem Lieblingsplatz und neben ihr Herr de Montagu, ſie mit Anekdoten und Scherzen unterhaltend, als Mme. Letizia Bonaparte mit ihrer jüngeren Schweſter Annunziata eintrat.

Annunziata, welche ihren Rufnamen „lächerlich korſiſch" fand, hatte denſelben gegen „Karoline", der ihr hübſcher vorkam und den ihr Bruder Napoleon empfohlen hatte, umgetauſcht; ſie war damals bei Mme. Campan in Penſion; man hatte, ſie da es für die Penſionärinnen der Ausgangstag war, von St. Germain holen laſſen. Außer ſich vor Freude, ihre große, ſchöne Schweſter wiederzuſehen,

stürzt sich, im wahren Sinne des Wortes, die kleine lebhafte Karoline auf Paulette, um sie zu küssen.

Es war eine allerliebste Szene, allein sie mißfiel der Mme. Leclerc höchlich.

„Was fällt Dir denn ein", rief sie, ihre Schwester so heftig von sich stoßend, daß dieselbe beinah hingefallen wäre, „Du zerzaust mir ja mein Kleid! Aber, Mama, Du solltest doch Annunziata daran verhindern, sich in so stürmischer Weise gehen zu lassen. Sie beträgt sich ja wie ein Bauermädchen aus dem Fium-Orbo."*)

Paulette trat, wie man sieht, der Mme. de Contades würdig zur Seite; allein es gab bei ihr noch einen erschwerenden Umstand, nämlich den, daß sie sich gegen ihre eigene Schwester so unpassend betrug. Karoline konnte es nicht leiden, wenn sie noch Annunziata genannt wurde, und Mme. Paulette hatte nur in der Absicht, sie zu ärgern, sie so vor der ganzen Gesellschaft genannt — Karoline hat ihr dies nie vergessen.

Es war aber wahrscheinlich noch ein andrer Grund für Paulettes üble Laune vorhanden, und dieser wäre ganz und gar à la Contades. Als Karoline eintrat, verstummte plötzlich der gesprächige Herr de Montagu und war ganz hingerissen von stummer Bewunderung für die reizende Karoline. — Dieser Teint, so weiß und zart, diese goldfarbnen Locken, die ihr über die schon jetzt so schön geformten Schultern fielen, das kindliche Gesicht, so klar, so lächelnd und frisch. Die lebhaften Augen, die rosigen Wangen — war das nicht alles entzückend? Herr de Montagu versteckte den Eindruck nicht, den er empfing: Mme. Leclerc war tief verstimmt über ihrer Schwester Erfolge.

Ist das nicht dasselbe Gefühl, von welchem sie achtzehn Monate zuvor überkommen war, als sie hörte, daß der Kapitän Charles der Generalin Bonaparte statt der Generalin Leclerc den Hof machte?

*) Der Fium-Orbo ist einer der wildesten Bergdistrikte Korsikas. Die Bewohner sind berüchtigt wegen ihrer Rohheit und ihrer primitiven Sitten.

Zweites Kapitel.

Mme. Leclerc erfährt im Theater die Rückkehr ihres Bruders aus Aegypten. — Napoleon verzeiht seiner Gemahlin: Zorn der Mme. Leclerc. — Der 18. Brumaire — Mme. Leclercs Aufregung während der Vorstellung im Theater Faydeau. — Verheiratung Laura Permons mit dem General Junot. — General Leclerc und sein Feldzug in Portugal. — Vorbereitungen zur Abreise nach St. Domingo. — Kummer der Mme. Leclerc. — In Brest und an Bord der „Ocean". — Der schöne Fréron befindet sich an Bord. — Ankunft am Kap. — Tolle Streiche der Mm. Leclerc auf St. Domingo. — Ihr Mut. — Tod des General Leclerc. — Rückkehr seiner Witwe nach Frankreich. — Ihre Erkrankung. — Sie konsultiert eine Kurpfuscherin. — Verhältnis mit Lafon einem Schauspieler am Theater Français. — Mme. Leclerc heiratet den Fürsten Borghese. — Porträt des Fürsten Camillus Borghese. — Besuch der Fürstin Borghese bei Mme. Bonaparte. — Die Rivalität zwischen den beiden Schwägerinnen. — Mißverständnis in der Ehe. — Vorfall, herbeigeführt durch Josephine, vor der Krönung. — Josephine lügt. — Pauline in Rom. — Die Fürstin Guastalla. — In Fontainebleau. — Blangini.

An einem Abend, der dem eben beschriebenen Auftritt im Salon der Mme. Permon alsbald folgte, waren Mme. Baciocchi und Mme. Leclerc zusammen im Theater. Während der Vorstellung wurde ihnen in ihrer Loge eine Depesche behändigt.

„Ich sah," berichtet ein Augenzeuge, „daß die Damen sehr freudig bewegt waren. Sie entfernten sich sogleich und ich erfuhr hernach, daß es die Schwestern Bonapartes wären

und daß der General ihnen durch einen Kourier seine Landung in Frankreich angezeigt hatte." *)

Als derselbe bald darauf in Paris eintraf, spielten die viel erzählten und besprochenen heftigen Familienszenen, welche in der Versöhnung Bonapartes mit Josephine einen so unerwarteten Abschluß fanden. Unerwartet besonders für Mme. Leclerc, die ihrer Empörung nicht Herr zu werden vermochte und deren Feindschaft gegen Josephine von da an nicht mehr zu bändigen war.

„Ich habe nie," sagt die Abrantes, „einen solchen Haß zwischen zwei Schwägerinnen gesehen." **)

Während General Bonaparte den Staatsstreich vorbereitete, welcher Frankreich in seine Hände liefern sollte, glaubte Paulette, sie müsse ihrerseits irgend etwas tun und zum Gelingen des großen Vorhabens beitragen, sie legte sich daher auf das „Visitenmachen". Ueberraschend in ihren Einfällen, stets Aufmerksamkeit oder Beifall findend, keck und munter in allem was sie tat, war sie überall und nirgend.

Eines Tages trat sie bei Mme. Permon ein, als eine Besucherin Mme. de Lostanges gerade am Klavier saß und spielte. Die Dame erhob sich bei ihrem Eintritt, um sie zu begrüßen.

„Fahren Sie fort, bitte," rief Mme. Leclerc, „ich liebe die Musik." Dabei ließ sie sich auf ein Sopha nieder und gab sich den Anschein von jemandem, dem ein Ohrenschmaus bevorsteht. Dann aber rief sie, aus der Rolle fallend, plötzlich:

Aber wo ist denn mein Bruder? Ich glaubte ihn hier zu treffen; ich habe doch seinen Wagen vor der Tür gesehen. Und seine Frau .. wo ist sie? Ich sehe sie auch nicht. Die arme Julie .. ach Gott, wie häßlich sie ist .. nicht wahr, Sie finden meine Schwägerin auch häßlich, Madame?"

„O nein! Mme. Joseph Bonaparte ist doch nicht häßlich," wurde geantwortet.

---

*) Chancelier Pasquier: „Mémoires" I, 140.

**) Duchesse d'Abrantès: „Mémoires" II, 98.

„Dann weiß ich nicht, was Sie unter häßlich verstehen.“

In diesem Augenblick trat Joseph ein und man machte Paulette ein Zeichen, mit dem Tema ihrer Unterhaltung abzubrechen.

„Was ist denn,“ aber rief sie lachend, „wir können ruhig fortfahren; er weiß recht gut, Sie können es schon glauben, daß seine Frau häßlich ist .. nicht wahr, Joseph, du weißt es?“*)

Joseph lachte laut auf, schloß die schelmische Paulette einen Augenblick in seine Arme und eilte hinaus.

Mme. Leclerc aber erklärte, sie fühle sich so wohl auf ihrem Platz, auf dem sie säße, daß sie noch bleiben wolle. So blieb sie denn auch zu Tisch, hernach wurde wieder musiziert, der Abend ging hin und zu später Stunde mußte der junge Permon den Wildfang, der zugleich Gemahlin des General Leclerc war, nach Hause begleiten.

Der 18. Brumaire war gekommen und Signora Letizia voller Befürchtungen inbezug auf die zu erwartenden Vorgänge; scheiterten die Pläne des Generals, so würde man ihn und wahrscheinlich noch einen der Brüder aufs Schaffot schleppen — sie war bleich und sagte kein Wort; Paulette dagegen, wie immer ausgelassen lustig, plapperte über dies und das und kümmerte sich um nichts. Für ihr leichtsinniges Naturel gab es keine anderen wichtigen Fragen als die über Moden und Frisuren. Das verhinderte nicht, daß sie an den Vorgängen des Tages sich soviel wie möglich zu amüsieren suchte. So schickte sie alle Viertelstunde ein von ihr diktiertes Billet an den General Moreau, mit dem sie sich sehr gut stand. Ihr Bote war kein Privatsekretär, kein „Secrétaire des commendements“, wie sie ihn sich später zulegte, sondern ein Stubenmädchen, „eine Art serva padrona“, wie die Abrantes sagt, welche niederschrieb, was

*) Diese seltsame Unterhaltung ist sogleich, nachdem sie stattgefunden hatte, von Fräulein Laura Permon, es war am Vorabend des 18. Brumaire des Jahres VII niedergeschrieben worden.

Paulette diktierte — in welcher Weise, das mag Gott wissen."

Als sie ihr erstes Billet an den General abgeschickt hatte um ihn um Nachricht zu bitten, war der Bote mit dem Bescheid zurückgekommen, der General wäre nicht zu Hause und würde erst am andern Tage zurückkehren. Trotzdem fuhr Mme. Leclerc fort, alle Viertelstunde ein Anfrage-Billet an Moreau abgehen zu lassen — sie fand darin einen angenehmen Zeitvertreib! Endlich wurde sie desselben jedoch müde, lehnte sich in die Ecke ihres Lieblingsdivans und betrachtete sich im Spiegel, welcher ihr gegenüber hing: sie ordnet etwas an ihrer Frisur, zupft an einer Schleife, legt eine Falte ihres Kleides zurecht und vertieft sich in die allergleichgiltigsten Dinge.

Währenddem wurde Mme. Letizia immer unruhiger: Mme. Permon schlug vor, sie in das Theater Feydeau zu begleiten, dort würde man noch am schnellsten zu Nachrichten kommen. Die Signora ging auf den Vorschlag ein, so seltsam es ihr vorkam, im Theater zu sein, während ihre Söhne in Lebensgefahr schwebten.

Es wurde an jenem Abend „l'auteur et son ménage" gegeben. Mme. Letizia schenkte dem Stück nicht die geringste Aufmerksamkeit; ihre Augen waren auf die Tür der Loge gerichtet, welche, wie sie glaubte, sich jeden Augenblick öffnen müsse, um einen Boten eines ihrer Söhne einzulassen. Daß sie in St. Cloud waren, wußten sie, auch das, daß sie sich dorthin begeben hatten, um die Regierung zu stürzen. Sie war außer sich, daß immer noch keine Nachricht eintraf. Das Publikum, ganz vertieft in die Hergänge auf der Bühne, hatte wohl kaum einen Begriff von dem Ernst der Dinge, die in Saint Cloud vor sich gingen.

Plötzlich stockte auf der Bühne der Dialog und einer der Schauspieler, derjenige, in dessen Händen die Hauptrolle lag, trat an die Lampen und machte ein Zeichen, daß er zum Publikum sprechen wolle.

Inmitten tiefen Schweigens ruft er mit hell vernehm-

barer Stimme: „Bürger! Der General Bonaparte ist glücklich einem Attentat entronnen, welches in Saint Cloud die Verräter am Vaterlande gegen ihn versucht haben.“

Er war noch nicht zu Ende mit seiner Mitteilung, als ein durchdringender, gellender Schrei, ein Schrei, der das Blut erstarren, die Haare zu Berge steigen macht, ertönt. Aller Augen richten sich nach der Loge, aus welcher er kam . . . dieser furchtbare, Mark und Bein durchdringende Schrei.

„Ach! die Aermste! Es ist die Schwester Bonapartes“, sagte jemand und das Wort geht alsbald von Mund zu Munde: „Die Schwester des Generals!“

Man wird zugeben, Mme. Leclerc hätte auf eine dramatischere Weise sicher ihren Schreck beim Publikum kaum einführen können. Mme. Letizia war bemüht, der armen Paulette begreiflich zu machen, daß ihr Bruder nicht, sondern nur „beinahe“ ermordet worden wäre und so gelang es allmählich, die immer noch Schreiende zu beruhigen.

Man verließ sogleich das Theater und Mme. Permon geleitete Mutter und Tochter in ihrem Wagen nach der Rue Chatereine. Dort waren beruhigende, ja beste Nachrichten eingetroffen, und Mme. Leclercs eben noch so schrecklich zu Tage getretene Stimmung schlug in ausgelassene Freude um: man war nicht aus dem Wagen gestiegen, denn die Signora war ihrer Schwiegertochter nicht sonderlich zugetan, auf beiden Seiten vermied man es soviel wie möglich, zusammenzutreffen. —

Paulette ließ keine Gelegenheit vorübergehen, ohne Schlechtes von Josephine zu sagen, an allem zu kritteln, was diese tat, was sie sagte, ja was sie anhatte. Wenn aber Josephine irgend ein Verdienst hatte, so war es das, daß sie sich geschmackvoll zu kleiden verstand, für diesen Zweck gab sie allerdings, wie ihr Gemahl zu seinem Leidwesen aus den Rechnungen von Schneiderinnen und Putzmacherinnen erfahren mußte, gewaltige Summen aus.

Aber sie hatte unzweifelhaft inbezug auf Toilettenangelegenheiten denselben sicheren Geschmack wie Mme. Germon, Mme. Despeaux oder Mlle. L'Olive. Das anzuerkennen aber sträubte sich Paulette.

Auf dem Ball, welchen Mme. Permon zur Feier der Hochzeit ihrer Tochter mit dem General Junot gab, erschien Mme. Josephine Bonaparte in einer entzückenden Toilette, an welcher besonders die Garnitur aus goldenen Aehren und wildem Mohn unvergleichlich war. Auch in ihrer Frisur waren in kleinerem Maßstabe goldene Aehren und wilder Mohn zu sehen. Sie wurde von allen Seiten über ihr geschmackvolles Kostüm beglückwünscht. Nur Paulette, die übrigens selbst sehr hübsch gekleidet war, hatte allerhand auszusetzen.

„Ich begreife garnicht", rief sie, „wie man sich bei vierzig Jahren noch mit Blumenguirlanden ausstaffieren kann."

Für Paulettes Jugend waren vierzig Jahre schon ein hohes, dicht an allgemeiner Gebrechlichkeit stehendes Alter.

Als Fräulein Laura, ihre Freundin, bemerkte, daß Mme. Permon, die doch älter wäre als die Generalin, auch Blumen im Haar und am Kleide trüge, erwiderte Paulette, die nicht schwer in Verlegenheit zu setzen war, ganz erstaunt, — sie wußte, daß ein kindlich-erstaunter Ausdruck ihren Zügen vortrefflich stand:

„Aber das ist ganz etwas anderes, meine Liebe, ganz etwas anderes:"

Schwer würde es ihr freilich geworden sein, nachzuweisen, worin dies „ganz etwas anderes" bestanden hätte — das tat nichts, sie war allerliebst in ihrer mit Bosheit vermischten Naivetät. —

Während des Winters von 1800 hatte Portugal, unterstützt von England, an Spanien den Krieg erklärt; da Spanien auf gutem Fuß mit Frankreich stand, beschloß der erste Konsul, ihm zu Hilfe zu kommen und schickte eine kleine Armee von 15000 Mann nach Spanien; zuerst

wurde Bernadotte zum Befehlshaber derselben bestimmt, dann aber änderte plötzlich der erste Konsul seinen Befehl und ernannte den General Leclerc zum Kommandeur der Hilfstruppen. Dieser hielt sich als General en chef für ebenso bedeutend wie Bonaparte selbst und hatte die Lächerlichkeit, den Konsul auch äußerlich nachzuahmen; er war eben so klein, hatte dieselbe magere Gestalt, nun machte er auch Bonapartes kurze Sprachweise, seine Bewegungen, Stellungen, seine Manieren überhaupt nach — ja er zog sogar über seine Uniform einen grauen Rock und trug einen Hut gerade wie Bonaparte.

Er wurde so die Karrikatur seines Schwagers und die Soldaten, denen doch diese Albernheiten nicht entgingen, nannten ihn den „blonden Bonaparte". Die Armee war sehr unzufrieden darüber, daß das Expeditionskorps einem General zuerteilt wurde, der kein anderes Recht dazu besaß, als daß er der Schwager des ersten Konsuls war, während so viele ausgezeichnete Generäle ohne Kommando blieben. Leclerc entsprach durchaus nicht der ihm zuteil gewordenen Bevorzugung; auch hatte er den Fehler, nie Geld zu haben: er pflegte bei seinem Schwager Lucian zu borgen, der damals Gesandter in Madrid war, und da dies auf die Dauer nicht ging, so beteiligte er sich an Steuerdéfrautationen, die ihm wohl Geld, aber keine Ehre eintrugen.*)

Außerdem hatte sich Leclerc den Haß seiner Armee, und zwar durch eine Grausamkeit, die man sogar ein Verbrechen nennen könnte, zugezogen. Der Brigade-General Thiébault hatte sein Mißfallen erregt, weil er zwei unter falscher Anklage stehende Soldaten, welche Leclerc wollte erschießen lassen, durch ein Kriegsgericht hatte freisprechen lassen. Nun ließ Leclerc einen beliebigen Soldaten, um wie er sagte, ein Exempel zu statuieren, aus Thiébault's Brigade arretieren und ohne allen Grund erschießen — er

*) Général Thiébault: „Mémoires". III. 209. — Constant: „Mémoires". I, 187. „Der Name des General Leclerc, heute ziemlich vergessen, ist in mancher Beziehung der Schande verfallen."

rächte sich mittelst eines Mordes. Die Sache klingt unglaublich, allein Thiébault selbst, ein gewissenhafter und braver Offizier, berichtet sie.

Nach seiner Rückkehr aus Spanien wurde dem General eine neue Vergünstigung zuteil: wahrscheinlich, um die Dienste, welche er geleistet haben könnte, zu belohnen.

Bonaparte bereitete damals eine Expedition vor, deren Zweck die Zurückeroberung von St. Domingo, welches seit 1792 ein Negerstaat war, sein sollte; er hatte sich zuvor die Zustimmung Englands gesichert. Die für die Expedition bestimmten Truppen sammelten sich in den Häfen der Westküste, besonders in Lorient und in Brest. Der Admiral Villaret-Joyeuse wurde Befehlshaber der Flotte, Leclerc General en chef der Expedition.

Während der Vorbereitungen hatte der erste Konsul seiner Schwester gesagt, sie werde ihren General nach St. Domingo begleiten. Ihr war daran wohl ebenso wenig gelegen, wie ihrem Manne.

„Ich glaube", sagt die Abrantes, „ihr Gemahl hätte sich gern von dieser Vermehrung seiner Bagage frei gemacht; denn es war in der Tat eine mehr wie schwierige Aufgabe, es war geradezu eine Plage, Mme. Leclerc zu zerstreuen, zu beschäftigen, für sie zu sorgen.*)

Der erste Konsul hielt die Entferung seiner Schwester für notwendig, um einigen Torheiten, in denen sich Paulette gefiel, und um ihren Ausschreitungen, von denen schon allzu viel in die Oeffentlichkeit gedrungen war, ein Ende zu setzen. Mme. de Rémusat erwähnt dieselben, ohne jedoch näheres anzugeben.**)

Mme. Leclerc machte also ihre Abschiedsbesuche in Paris, verkehrte aber mehr als je bei Mme. Junot, wo sie ihren bizarren Launen und den Evolutionen ihrer Phantasie freien Lauf ließ. Bald schien sie ganz entzückt davon,

*) Duchesse d'Abrantès: „Mémoires". IV, 242.

**) Mme. de Rémusat: „Mémoires. I, 200.

daß sie mit samt ihrem „kleinen Leclerc“ abreisen sollte, denn sie versprach sich von der Expedition eine Menge von Zerstreuungen, Ueberraschungen, mit einem Wort ein fortwährendes Amüsement, bald war sie wie von Verzweiflung ergriffen über die bevorstehende Trennung von Paris.

„Ich werde mich“, sagte sie dann ärgerlich, „schön langweilen . . . da unten, ganz allein, mit meinem Mann . . . ich kann den Mut nicht finden, Paris zu verlassen. Nein! Ich kann nur in Paris leben! Ich begreife nicht, was sich mein Bruder dabei denkt, zu verlangen, das die Frau immer da sein soll, wo der Mann ist. Lächerlich, geradezu lächerlich! Kann ihm das nicht ganz egal sein, wenn ich hier bleibe und mich amüsiere? Wie? Was sagen Sie? Anstatt mich in der Gesellschaft meines Mannes, und in einem Lande, in dem Wilde hausen, zu langweilen. Ich bin sicher, ich werde darüber sterben . . . ich bin schon jetzt krank.“

Dann kam sie in weinerlichem Tone auf ihr unglückliches Schicksal zu sprechen, vergoß Tränen über ihren bevorstehenden Tod. Sie — so schön — sollte sterben müssen . . . sie geriet in eine Verzweiflung, daß sie einem wirklich leid tat.

„Wozu denn, liebe Paulette, diese schrecklichen Klagen“, sagte die Junot eines Tages. „Wozu im voraus Dich unglücklich machen, Du kommst in ein Land, in welchem Du als Königin herrschen wirst. Die Neger werden kommen und Dich in einer Sänfte tragen, schöne Negerinnen werden Dich unter den schönsten Bäumen in einer Hängematte schaukeln; sie werden Dir mit großen Fächern aus seltenen Federn Kühlung fächeln . . . Du wirst ein entzückendes Dasein führen . . .“

„Aber die Wilden, ich bitte Dich, und die Schlangen!“ . .

„Wilde gibt es dort ja garnicht mehr, und außerdem bist Du begleitet von einer ganzen Armee von Helden und was die Schlangen betrifft, wie hätten denn Schlangen

überhaupt nach St. Domingo kommen können, das doch eine Insel ist."

„Du hast Recht! Ich bin beruhigt. Aber nun muß ich für meine Toiletten sorgen, damit ich da unten den Affen die Köpfe verdrehen kann. Sage mir, werde ich denn auch hübsch genug für sie sein, mit einem kreolischen Kopfputz, „Madras" nennt man die Dinger ja wohl?"

Die Freundin ließ schnell einige solche Kopftücher herbeischaffen, und nun wurde der Kopf Paulettes von den farbenreichen, in schöne Falten gelegten Tüchern umschlungen.

„Ei! Das steht mir so übel nicht", rief Paulette. „Sage mir, Laura, wenn Du mit mir gingst nach St. Domingo .. wir würden Bälle geben, Partieen machen, in die Berge gehen, auf dem Meere fahren, das wäre reizend — wie?"

Dabei ist zu bemerken, daß Mme. Junot in einem Monat etwa ihrer Niederkunft entgegensah, sie mußte die Freundin auf den Umstand, der doch auffällig genug war, noch besonders aufmerksam machen.

„Tiens!" rief Paulette, „ich habe im Augenblick nicht daran gedacht!"

Und es begannen, da sie auf die Begleitung der Freundin verzichten mußte, die Tränen wieder zu fließen und Vertröstungen wurden von neuem nötig.

Schließlich fingen die Vorbereitungen zur Reise an der Mme. Leclerc großen Spaß zu machen; sie türmte ganze Berge von Kleidern auf, Pyramiden von Hüten und sammelte eine unglaubliche Menge von Kleinigkeiten an, die ihr für ihren Bedarf in der Fremde unumgänglich nötig erschienen; sie tat, als müsse ihr für ihre Reise die ganze Flotte zur Verfügung gestellt werden.

Leclerc, erschreckt über diese ungeheuere Masse von Gepäck, sprach davon, daß eine Verringerung doch nötig wäre.

„Gut! dann bleibe ich" . . , rief Paulette, „ich bleibe!"

Dem General en chef blieb nichts übrig, als der Generalin en chef nachzugeben.

Solange sie in Paris war und auch in Brest, ging

noch alles gut; die Vorbereitunngen zerstreuten sie ja. Aber aber als der Augenblick der Einschiffung gekommen war, und es hieß sich an Bord der „Ozean" verfügen, begann ein Weinen, ein Schreien, ein Streuben, ein Rasen, sie schwur hoch und teuer, sie werde nie und nimmer den schwankenden Schiffsboden mit ihren Füßen berühren — dabei machte der schöne Fréron, ihr früherer Geliebter, dieselbe Reise an Bord desselben Schiffes.*)

Sie erklärte unumwunden, über Brest hinaus reise sie nicht mit. Schließlich blieb nichts übrig, als Gewalt anzuwenden: sie wurde in einen Wagen gepackt, der sie nach dem Hafen führte, dort von zwei kräftigen Matrosen in Empfang genommen und in der bereitliegenden Admirals Schaluppe sicher verwahrt — auf diese Art kam sie denn auch glücklich samt dem kleinen Dermide an Bord. Gleich darauf lichteten die Schiffe die Anker und unter vollen Segeln ging es hinaus in das Atlantische Meer — bald waren die teuren Ufer der Heimat in den Nebeln am Horizont verschwunden.

Leclerc war nicht der Mann dazu, eine so schwierige, mit so viel Gefahren verbundene Expedition zu glücklichem Ende zu führen, auch wußte er in Kolonialangelegenheiten, nicht Bescheid; sein unentschlossener Charakter, sein Hin- und Herschwanken in der Leitung der öffentlichen Angelegenheiten, sein Mangel an Voraussicht waren zum großen Teil schuld an der Erfolglosigkeit des Unternehmens und dem Verlust von fast der ganzen Armee.

Bei seiner Ankunft auf St. Domingo ließ der General sich zunächst in der Stadt am Kap nieder; die Neger hatten dieselbe zwar, als die Truppen ausgeschifft wurden in Brand gesteckt, allein es war den Matrosen geglückt, noch vor der völligen Zerstörung der Stadt des Feuers Herr zu werden.

---

*) „Infolge der boshaften Anordnungen ihres allmächtigen Bruders, machte ihr Ex-Romeo, der schöne Fréron, die lange Reise mit ihr zusammen an Bord der „Ozean." (Th. Jung: „Lucian Bonaparte et ses mémoires". II, 414.) Weshalb diese Anordnungen „boshaft" gewesen sein sollen, ist nicht ersichtlich.

Dann übersiedelte Leclerc mit Familie und Stab nach der Schildkröten-Insel. Man war dort sicherer, das Leben angenehmer, die Seeluft, welche stets bei steigender Flut Kühlung brachte, machte den Aufenthalt sogar zu einem gesunden. Auf der Hauptinsel war dies leider nicht der Fall, das gelbe Fieber, die Cholera, die Ermordungen der Schildwachen, das Niedermachen vereinzelter kleiner Truppenabteilungen verringerten schnell die Zahl unsrer Braven und führten bald zu einer ganz verzweifelten Lage, die Unerfahrenheit Leclerc's kam noch hinzu: kurzum man mußte Rettung in der Defensive suchen. Das Kap wurde belagert; Leclerc, der sich mit seiner Familie dorthin geflüchtet hatte, erkrankte bald infolge der auf ihm lastenden Verantwortlichkeit und niedergedrückt von der Reue begangner Fehler.

Das mochte ihn vielleicht verhindern, eine volle Kenntnis von der Aufführung seiner Gemahlin zu erlangen, die sich auf St. Domingo ebenso betrug wie in der letzten Zeit in Paris.

Es ist nichts genaues über ihre Exzesse bekannt geworden — man weiß nur, daß sie sich allerhand Zeitvertreib zu verschaffen wußte. Der sehr ehrenwerte und pathetische Kanzler Pasquier (Chancelier Pasquier: Mémoires" I, 403) sagt:

„Die tropische Sonne war erstaunt über die Ausdauer Mme. Leclerc in ihren Vergnügungen."

Es wird behauptet — und darüber wäre gewiß die tropische Sonne nicht minder erstaunt gewesen — daß die Leclerc bei einzelnen Gelegenheiten eine außerordentliche Kaltblütigkeit an den Tag legte. Constant, der erste Kammerdiener Napoleons, führt in seinen Memoiren einzelne dahin gehörende Beispiele auf und sagt, er habe sie von einem Augenzeugen, einem zum Haushalt der Fürstin Pauline gehörigen Manne. Allein man darf doch nicht allzuviel darauf geben; man war in der Umgebung des Kaisers nur allzusehr darauf bedacht, allen Mitgliedern der kaiserlichen Familie Eigenschaften und Verdienste an-

zudichten, welche sie kaum, oder durchaus garnicht aufzuweisen hatten — es geschah, um dem Gebieter zu schmeicheln

Da man über die Aufführung der Mme. Leclerc in ihrem Privatleben nicht viel Rühmens machen konnte,*) und da die Lobpreisungen ihrer Schönheit zu ermüden anfingen, glaubte man wahrscheinlich, sich beim Kaiser Liebeskind zu machen, wenn man erzählte, daß seine Schwester die leichtsinnige Paulette, Heldentaten verrichtet habe. Wir wollen jedoch das, was erzählt wurde, deshalb nicht verschweigen:

Gegen Ende Oktober 1802 hatte sich Leclerc, nachdem er hintereinander Fort-Dauphin und Port-de-Paix geräumt hatte, in den nördlichen Teil der Insel nach dem Kap zurückgezogen. Die Spione der Insurgenten hatten die Nachricht von seiner Erkrankung verbreitet, und es sollte die Gelegenheit zu einem allgemeinen Angriff auf die Weißen benutzt werden.

Am 28. Oktober begannen die Neger unter Führung von Christoph, Clervaux und Dessalines die Belagerung des Kap. Vor der Uebermacht der Angreifer mußten die Franzosen, die auf etwa 1000 Mann zusammengeschmolzen waren, die vorgeschobenen Posten räumen und sich in der Stadt festsetzen. Tapfer ging der Angriff der Neger weiter allein die Wut der Verzweifelnden traf sie furchtbar. Man wußte, daß, wenn man den Negern in die Hände fiel, es

*) Man denke an die Lobeserhebungen, die einst sogar einer Diane de Poitiers gespendet wurden, singt doch der Dichter Olivier de Magny von ihr:

„Ueberall wohin du gehst, sei's Nacht, sei's Tag,
Folgt dir Mitleid, Glaub' und Tugend nach,
Gehn Keuschheit mit und Ehre — — — —"

Auch Mme. Pompadour erlebte es, daß man ihre „Tugenden", ihre „Schamhaftigkeit", ihre „Keuschheit" feierte. Und wer tat dies? Ein Abbé, der Abbé de Bernis. Es wäre also so erstaunlich nicht, wenn es zur Zeit Napoleons Höflinge gegeben hätte, welche die Keuschheit und Tugend seiner Schwester Pauline oder der beiden andern Schwestern gefeiert hätten.

keinen Pardon gab. Der General Leclerc, obwohl schwer krank, leitete die Verteidigung selbst. Die Generalin und ihr kleiner Dermide waren in der Stadt in dem Hause, in welchem sich das Hauptquartier befand. Sie hatte zu ihrer Verteidigung einen treu ergebenen Freund und eine halbe Kompagnie Artilleristen. Das Haus lag am Fuß der Hügelkette, welche längs des Strandes hinläuft. In der Befürchtung, die Neger möchten hierher ihren Hauptangriff verlegen, schickte Leclerc durch einen Adjutanten den Befehl, Frau und Kind sollten sich auf eines der in der Nähe vor Anker liegenden Kriegsschiffe flüchten. Die Damen der Stadt, die sich um die Generalin versammelt hatten, drangen in sie den Befehlen ihres Gemahls zu entsprechen. Paulette aber gab zur Antwort:

„Sie mögen gehen, meine Damen ... Sie, die Sie keine Schwestern Bonapartes sind ... gehen Sie."

Wenn wirklich diese Worte inmitten des Tumultes von ihr gesprochen wurden, so bekunden sie allerdings eine heroische Aufwallung, und selbst wenn man dieselben als Koketterie bezeichnen wollte, sie haben etwas ungemein Bestechendes.

Der General, dem der Adjutant die Antwort seiner Gemahlin überbrachte, schickte ihn an diese zurück mit dem Befehl, sie, falls es nicht anders ginge, auf einem Fauteuil festzubinden und mit Gewalt an Bord eines der Schiffe zu bringen. Sie wurde denn auch wirklich, da sie dabei blieb, ausharren zu wollen, behandelt wie die Ordre besagte, und unter Schutz der Artilleristen nach dem Hafendamm gebracht, an welchem die Schaluppen lagen. Ein Soldat, der den kleinen Dermide trug, ging neben der Generalin, wie Astyanax mit dem Federbusch auf Hektors Helm spielte Dermide mit seinen kleinen Händen in dem roten Roßschweif auf dem Tschako des Artilleristen!

Die Stadtdamen bildeten das Gefolge, um ihrerseits Schutz auf den französischen Schiffen zu suchen. Man war gerade bei den Schaluppen angelangt, als atemlos

ein Adjutant gelaufen kam mit der Mitteilung: die Schwarzen zögen sich fliehend zurück.

„Da haben Sie es", sagte die Generalin ruhig, „ich hatte also Recht, mich nicht beunruhigen zu lassen."

Die Gefahr aber war noch nicht vorüber. Kaum hatte man sich in Bewegung gesetzt, um in die Stadt zurückzukehren — die Generalin saß noch immer auf ihrem Fauteuil — als ein Trupp versprengter Neger vor dem Zuge auftauchte. Man mußte sie mit Schüssen, die sie erwiderten, verscheuchen.

In dieser gefahrvollen Lage wurde der Heldenmut der jungen Frau, die sich ruhig und kaltblütig verhielt wie ein im Pulverdampf ergrauter Grenadier, allseitig bewundert.

Nachdem die letzten Angriffe der Neger abgeschlagen waren, ging es rasch mit Leclerc zu Ende; schließlich trat zu seinem Leiden noch die Cholera hinzu, und am 2. November 1802 war es aus mit ihm.

Man versichert, Paulette habe sich in seinen letzten Lebenstagen voll Aufopferung gezeigt, kaum für ein Paar Stunden das Krankenzimmer verlassen, und trotz der Gefahr der Ansteckung ihre Schuldigkeit getan.

Sie selbst war leidend, es war glücklicherweise kein Choleraanfall: sie war leidend, weil sie sich seit dem Tage ihrer Ankunft auf St. Domingo „in einen Strudel von Vergnügungen gestürzt, um sich zu amüsieren, alle möglichen sinnlichen Aufregungen gesucht hatte" — so will Fouché (Mémoires II, 45) wissen. Was der Kanzler Pasquier zu sagen hat, wurde schon erwähnt.

Die Witwe kam mit ihrem kleinen Dermide und der einbalsamierten Leiche Leclerc's an Bord des Schiffes „Swiftsure" nach Frankreich zurück. Sie hatte den Toten in einen prachtvollen, kostspieligen Sarg aus duftigem Cedernholz tun lassen — nun soll einer kommen und sagen, sie habe ihren „kleinen Leclerc" nicht geliebt!

Das unangenehmste an ihrem kranken Zustande war,

daß ihr die Haare ausfielen; der Arzt hatte ihr geraten, sich den Kopf ganz kurz scheeren zu lassen, endlich ging sie darauf ein, erklärte dabei aber: es wäre ein Opfer, welches sie den Manen des Verstorbenen brächte.

Als der erste Konsul später von dem „Opfer" hörte, bemerkte er lachend: „sie weiß recht gut, daß das Scheeren für ihr Haar vorteilhaft ist."

„Wie wenige Witwen", ruft Bossuet in seiner Grabrede auf Anna von Gonzaga, Prinzessin von Cleve, „sieht doch die Welt, so wie sie der heilige Paulus schildert, die, für immer untröstlich, sich sozusagen selber und alle irdische Liebe mit den teuren Gebeinen zu Grabe tragen, die auf Erden zurückgeblieben, ihre Hoffnungen auf Gott setzen, und ihre Tage und ihre Nächte mit Gebeten verbringen..." „Bei uns," fährt Bossuet fort, „sieht man im Wittum keinen Zustand der Trostlosigkeit, dies Wort kennt man nicht mehr, wohl aber etwas Wünschenswertes, eine Lage, in der man, von jedem Joch befreit, nur sich selbst zu genügen braucht."

Ach nein! Mme. Leclerc gehörte nicht zu den Trostlosen, von denen der heilige Petrus spricht, sie war eine durchaus moderne Witwe, und eine solche zu sein, darauf richtete sich ihr ganzer Ehrgeiz.

Sie landete, von Einigen mit Artemis verglichen, in Toulon mit dem General Humbert, der sie im Monat Januar 1800 schon begleitet hatte, und eilte natürlich, Paris so schnell wie möglich zu erreichen; der General Humbert fiel in Ungnade,*) weil er, wie böse Zungen be-

*) Der General Humbert galt als einer der schönsten Männer der Armee. Es scheint beinah, als hätte Ronsard ihn in seinem „Lion amoureux" auf die Bühne gebracht. Seine Bravour grenzte an Tollheit, er hatte viel von einem Abenteurer dabei war er beschränkt und unwissend. Als ihm unter dem Direktorium das Kommando der für Irland bestimmten Armee übertragen wurde, sprach ihm Carnot die Befürchtung aus, die Expedition möchte auf dem Meere mit englischen, an Zahl überlegenen Schiffen aneinander geraten. „Nun" erwiderte der General, „citoyen directeur, warum geht man dann nicht lieber zu Lande nach Irland?"

haupteten, der jungen Witwe allzuwohl gefallen hatte.

Diese trug den tiefsten Schmerz zur Schau, ging aber dabei so theatralisch zu Wege, daß viele meinten, sie fände in demselben ein Mittel, sich zu amüsieren. Jedenfalls war es etwas neues für sie, und ist es nicht Tacitus, der sagt:

Omne ignotum pro magnifico est.

Alles was man nicht kennt, erscheint einem großartig. Und dann die Trauerkleidung! Wie stand sie der eitlen Frau so gut! Fouché behauptet, sie habe in ihrer Freiheit einen Triumph gesehen. Es ist ja möglich, aber falls sie wirklich triumphierte, konnte sie doch nicht vergessen, daß sie krank war.

Mme. de Rémusat verheimlicht es nicht, das Paulette damals von einer häßlichen Krankheit befallen war, welche sie nicht wieder los wurde,*) und die Abrantes erwähnt, daß „Paulette sogar einige Zeit lang an der Hand einen schrecklichen wunden Fleck gehabt habe, welchen es wohl gelang, für einige Zeit verschwinden zu machen, welcher aber trotz aller Bemühungen der Aerzte immer wieder zum Vorschein kam.“**)

Fouché geht schon etwas näher auf dieses geheimnisvolle Leiden ein und sagt: „Sie war lange Zeit von einer Krankheit befallen, deren Sitz ihre Unenthaltsamkeit verrät. Die Kranke erschöpfte alle Schätze der Medizin und wurde schließlich auch wirklich kuriert.“***)

Settsamer noch als ihre Wiederherstellung aber ist der Umstand, daß ihre Schönheit womöglich noch hinreißender wurde: ähnlich jenen Blumen, welche Dung zur Blüte bringt.

---

*) Mme. de Rémusat: „Mémoires“, I, 200.

**) Duchesse d'Abrantès: „Mémoires“. V, 112.

***) Fouché: „Mémoires“. II, 43.

Die Rémusat spricht in folgenden Worten von der damaligen Schönheit der Mme. Leclerc:

„Obwohl schwächlich und leidend, und in Trauerkleidern, war sie für mich die reizendste Person, die ich in meinem Leben gesehen habe.“ *)

In Paris hielt der erste Konsul seiner Schwester eine lange Strafpredigt, ermahnte sie, nicht in ihre alten Fehler zu verfallen und nahm ihr das Versprechen ab, sich künftig besser aufzuführen. Paulette versprach alles. Warum sollte ich, dachte sie bei sich selbst, meinen Bruder, der so gut gegen mich ist, ärgern und ihm nicht geben, was er verlangt. Napoleon setzte natürlich wenig Vertrauen in ihr Versprechen, denn er hatte ja zur Genüge die Beweise, daß weder ihre Heirat noch ihr Witwentum eine ernste Frau aus ihr gemacht hatten. Er beauftragte also seinen Bruder Joseph in Gemeinschaft mit seiner Frau, über der Aufführung Paulettes zu wachen. Er wollte vor allem, daß die Trauerzeit in geziemender Weise verliefe: war dieselbe vorüber, so sollte sie schnell wieder unter die Haube gebracht werden.

Mme. Leclerc bezog also das Erdgeschoß des Hauses, in welchem ihr Bruder Joseph wohnte: es war das stattliche Marbeuf'sche Haus im Faubourg Saint-Honoré, welches später die Marschallin Suchet als Hochzeitsgabe erhalten hat.

Die Ueberreste Leclerc's wurden nach dem Pantheon geschafft; es fand eine großartige Leichenfeier statt, gerade als ob der General vor dem Feinde gefallen wäre.

Der Tod dieses Schwagers Napoleons hat zu einem kleinen Zwischenfall Veranlassung gegeben, welcher für aufmerksame Beobachter ein bedeutsames Zeichen war, daß man sich am Konsularhofe immermehr den monarchischen Anschauungen und Gebräuchen näherte, die auch im Wesen und öffentlichen Auftreten des obersten Staatsbeamten Aus-

*) I, 200.

druck fanden. Bonaparte hatte die Trauer für seinen Schwager angelegt. Es erschien passend, daß mit ihm sein ganzes Haus dasselbe tue: die Palastpräfekten, die Damen, „Begleiterinnen der Mme. Bonaparte", die Kutscher und sämtliches Dienstpersonal. Das war ja alles ganz natürlich, allein es fiel sehr auf, als an das diplomatische Korps das Verlangen gestellt wurde, dem ersten Konsul und seiner Gemahlin offizielle Beileidsbesuche abzustatten und dabei gleichfalls in Trauergewändern zu erscheinen. Da die Gesandten keine Zeit hatten, über den Kasus bei ihren Regierungen Bescheid zu holen, so kam man dahin überein, den offiziellen Kondolenzbesuch beim ersten Konsul in Trauerkleidern abzustatten — bei einem Souverän hätte das Zeremoniel kein anderes sein können.

Inzwischen langweilte sich die schöne Witwe und gähnte den ganzen Tag über. Sie war ja unfähig, sich zu beschäftigen, sie schlug nie ein Buch auf, musizierte damals noch nicht, konnte keine Bleifeder, keinen Pinsel führen, wußte nicht einmal mit der Nadel umzugehen. Die Stunden schlichen langsam, erschreckend langsam dahin.

„Ach!" rief Paulette oft, ich langweile mich noch zu Tode ... wahrhaftig, ich sterbe. .. Und wenn mein Bruder dabei bleibt, von mir zu verlangen, ich sollte niemand bei mir empfangen, so werde ich mich umbringen ... ganz gewiß, ich werde mich umbringen. . ."

Sie gab sich indessen alle Mühe, die Zeit umzubringen; bei schönem Wetter ließ sie sich in einer Sänfte in's Freie tragen, zuweilen brach sie auch durch die Schranken der brüderlichen Anordnungen, indem sie einige Besuche empfing; die Leute, die erschienen, aber waren zunächst lauter alte Bekannte und Freunde, wie die Permons, wie der General und die Generalin Junot. Allmählich schaut sie auch nach anderen aus. Namentlich erschien häufig eine Frau bei ihr, eine „kluge Frau", welche sie früher in Marseille zuweilen konsultiert hatte, und welche sich dort des Rufes einer Seherin und Prophetin erfreute: Paulette

hatte ja dieſelbe abergläubiſche Richtung wie Joſephine und glaubte an Weisſagungen und Hexenkünſte.

Worüber mochte ſie die Sybille befragen? Wahrſcheinlich wie lange ſie noch Witw' ſein, wie lange noch dieſe entſetzliche Trauerzeit währen, dieſe Abſperrung von der Welt ihr zugemutet werden würde. Ueber ihr Witwentum konnte ſie ſich ja tröſten, konnte ihm auch ein Ende ſetzen, wenn ſie wollte. Vielleicht wollte ſie von der Prophetin wiſſen, ob ſie von den jungen Männern geliebt würde, mit denen ſie Liebesintriguen angeknüpft hatte.

Ein Anblick zum Lachen war es, die berühmte Hexe, ein kleines ſchäbig gekleidetes Weib, mit runzeligem Geſicht und ſtechenden Augen, inmitten von Paulettes überaus luxuriöſem Boudoir vor einem Tiſch ſitzen zu ſehen mit einem Spiel Karten in der Hand, während Paulette ihr gegenüber ſaß und ſie ſcharf fixierte. Die Alte miſchte und miſchte, die braunen Finger wirbelten in der Luft und auf den ſpitzigen Zügen fand der Ernſt des Augenblicks einen draſtiſchen Ausdruck. Jetzt breitete ſie langſam die Karten in einer gewiſſen Form über den Tiſch aus, zupfte und rückte an jeder einzelnen in tiefes Sinnen verloren, als ob die Schauer einer Offenbarung bereits über ſie hereinbrächen.*) Waren die Karten endlich alle auf der wie ein Spiegel ſchimmernden Tiſchplatte ausgebreitet, ſo holte die Alte ein Ei aus der Taſche hervor. Dieſes Ei wäre, ſo ſagte ſie, für die Umſtände beſonders gelegt worden. Sie brach die Schale in derſelben Weiſe wie eine Köchin, die ein Omelette machen will, in der einen Hälfte der Schale war das Gelbe, in der anderen das Weiße des Eies. Nun richtete die Alte die gebeugte Geſtalt ſo gut ſie konnte in die Höhe, düſter und ahnungsvoll ſchien ihr Blick an einem fernen Horizont zu haften — der große Augenblick wurde geboren! Langſam floß aus der einen Schale das Eiweis in ein mit Waſſer gefülltes Glas, ſie

*) Général de Ricard: „Autour des Bonapartes".

nahm eine Stricknadel und begann in dem Gemisch zu rühren, erst langsam, dann immer rascher; aufmerksam haftete ihr Blick an den verschiedenen Gestaltungen und Gebilden, die das Eiweiß im Wasser annahm: ein großer, ein feierlicher Augenblick! Man hätte glauben können, die Alte demonstriere in ihrem Glase die Entstehung der Welt, die Bildung der Planeten. Die Teilchen, die sich von der Hauptmasse vielgestaltig ablösten, waren für die Eingeweihte die Runen der Zukunft, der Alten Lippen taten sich auf, die Worte des Schicksals fielen — nicht nur in die Ohren, sondern in den offenen Mund Paulettes, die mit starren Augen und völlig versunken in die Tiefen ihres Aberglaubens andachtsvoll horchend dasaß.

Was sie erfuhr, weiß man nicht; aber das, was sie trotz der strengen Befehle ihres Bruders Napoleon, trotz der Ueberwachung ihres Bruders Joseph tat, ist zum Teil in die Oeffentlichkeit gedrungen.

„Die Dame," so sagt Mme. de Motteville, „hatte einen wahren Heißhunger nach Vergnügungen; diese aber waren nicht von der Art, wie Moral und Schicklichkeit sie zulassen." In der Tat, Paulettes Betragen war von einem Leichtsinn, wie man ihn sich kaum denken kann. Sie hatte verschiedene bekannt gewordene Verhältnisse, z. B. mit Lafon vom französischen Theater; es hatte schon vor ihrer Reise nach St. Domingo bestanden und war vielleicht mit Veranlassung, daß die Reise ihr aufgenötigt wurde. Allein die Abwesenheit war, wie sich nun zeigte, nur ein Zwischenakt; Paulette fing nach ihrer Wiederkehr die Komödie mit ihrem Komödianten sofort wieder an. Allem Anschein nach liebte Lafon seine Gebieterin zärtlich; als in den Wandelgängen des Theater français bekannt wurde, daß Mme. Leclerc ihren Gemahl nach St. Domingo begleiten solle, rief die Schauspielerin Duchesnois:

„Da wird Lafon untröstlich sein — er stirbt an der Trennung, Sie werden es sehen."*)

*) Constant: „Mémoires" I, 191.

Die schöne, leichtsinnige Witwe war ebenso schnell im Anknüpfen wie im Auflösen ihrer zarten Verhältnisse. Am längsten hielt ihre Zuneigung für Julius de Canouville vor. Dieser Canouville war Offizier, hübsch, liebenswürdig, leichtfertig über die Maßen, tapfer und brav wie kein anderer, also, um es kurz zu sagen, einer jener den Frauen so anbetungswert erscheinenden schneidigen Lebemänner.

Napoleon kam natürlich bald hinter die neuen wilden Streiche Paulettes und geriet in hellen Zorn; aber was war da zu tun? Sie ins Kloster stecken? Das ging nicht an. Sie wieder verheiraten? Das war wohl noch das Einzige; vielleicht könnte ein Gatte sie besser im Zaume halten als ein Bruder. Ein wertvolles Geschenk erhielt der Zukünftige ja gerade nicht, aber derselbe könnte es ja ebenso machen, wie er, Napoleon, es machte!

Pauline hatte sich zu dieser Zeit gerade in den Fürsten Camillus Borghese vergafft, der kürzlich aus Rom in Paris eingetroffen war: oder hatte sie sich nur in die zwei Millionen Rente des Fürsten vergafft? Hübsch konnte die verlangende Paulette diesen Herrn wohl kaum finden. Das neue Verhältnis wurde bald öffentlich bekannt und es gelang auch dem Fürsten einzureden, daß er in Paulette verliebt wäre. Dadurch gewann man ihn für die Ehe.

Es war zunächst nötig, den Fürsten Borghese offiziell dem ersten Konsul vorzustellen. Dieser feierliche Akt vollzog sich bei Lucian; derselbe bewohnte damals das Brienner Haus, das heutige Kriegsministerium. Der Fürst erschien in einem Kostüm, welches in der damaligen Modewelt großes Aufsehen machte. Dasselbe wird von der Abrantes des näheren geschildert:

„Fürst Borghese war der Erste, der wieder in einem ‚habit habillé', einem richtigen Hof- und Galakleide, vorgestellt wurde. Es war der Jahreszeit entsprechend — wir waren im Mai — von leichtem Stoff; derselbe schillerte

bunt in verschiedenen Farben; wir nennen solche Stoffe ‚taubenhalsfarbige'; den Stoßdegen trug er quer im Gehänge, unter dem Arm einen mit Federn garnierten Hut von schwarzem Taffet — er währe wohl besser aus demselben Stoff wie das Kostüm gewesen." *)

Camillus Borghese, römischer Fürst, hatte die ersten Schlachten in Italien in den Reihen der französischen Armee mitgemacht. Obwohl er, sagt Méneval, zu einer der bedeutendsten und reichsten Familien gehörte, obwohl er ein Großneffe Paul V. war,**) war er einer der Ersten, die sich in Italien für die Prinzipien der französischen Revolution erklärten. Man hatte ihm dies in Frankreich als Verdienste angerechnet, aber wenn man die Kehrseite der Medaille sieht, erkennt man dies Verdienst als ein sehr mäßiges. Camillus Borghese hatte nämlich einen Bruder den Fürsten Aldobrandini. Um das ungeheure Vermögen der Familie während der Ereignisse sicher zu stellen, welche Italien erschütterten, hatte einer der Brüder die päpstliche, der andere die französische Partei ergriffen. Erhielten die Franzosen die Oberhand, so waren die Besitzungen den Borghese gesichert, weil einer der Brüder nachweisen konnte, daß er ihrer Partei angehörte; unterlag dieselbe, so stand das Vermögen durch den Anhänger des Papstes, den anderen Bruder, unter päpstlichem Schutz — die politischen Meinungen bilden sich oft auf Grund solcher Rücksichten, die Gewissen stehen oft, und es muß zur Schande der Menschheit gesagt sein, dem Interesse nach!

Der Fürst Borghese war mit seinem schwarzen Backenbart und seinem lockigen Haupt nicht gerade häßlich, er hatte etwas natürlich Vornehmes; nur durfte man ihn nicht gehen sehen, sein Gang war so theatralisch-feierlich, daß man den Dahinschreitenden leicht für einen als Welt-

*) Duchesse d'Abrantès: „Histoire des Salons de Paris" II, 498

**) Ist es nicht seltsam, daß die Mutter Papst Paul V. eine Buonaparte war?

mann verkleideten Bewohner von Trastevere hätte halten können.

Camillus Borghese hatte aus Rom den Luxus und die Pracht, an welche er gewöhnt war, nach Paris mitgebracht. Er bewohnte das herrliche Ogny'sche Haus, welches in der Rue Grange-Bateliére lag. Er war ein großer Pferdeliebhaber, seine Gespanne galten bald für ebenso schön als die der Fürsten Fuentes-Pignatelli und Demidoff, welche damals in Paris das Meiste hatten und das Meiste ausgaben. Niemand verstand es besser, mit vier Pferden lang zu fahren — niemand verstand es weniger, eine Unterhaltung zu führen, als Camillus Borghese. Er war ein ausgezeichneter Rosselenker, ein vortrefflicher Stallknecht; auf allen anderen Gebieten aber unbewandert, eine „vollkommene Null", wie ihn einer seiner Zeitgenossen nennt. Sein Geist war beschränkt, aber doch nicht in dem Maße, daß er nicht selber seine Mittelmäßigkeit eingesehen hätte. Eine Erziehung hatte er sozusagen garnicht genossen, denn sein Vater hatte die seltsame Anschauung, daß seine Kinder als Untertanen eines Papstes immer genug wissen würden.

In Paris angekommen fand der Fürst zunächst seine Hauptunterhaltung beim Portier des Hauses und dessen Familie, mit der er seine Abende verbrachte. Allein sein Name, sein Reichtum waren Veranlassung, daß er bald mit Einladungen überschüttet wurde. Die Salons fingen gerade in Paris an, sich wieder zu öffnen, man fragte nach ihm von allen Seiten. Er kam auch bald in den Ruf eines trefflichen Tänzers, auch gefiel sich jedermann darin, ihn für den Besten der Menschen auszugeben.

Waren die Grenzen seiner Gutmütigkeit, seiner Langmut, schwer zu finden, die, welche seinem Geiste gesetzt waren, sah ein jeder. Borghese war für die, mit welcher er sich ehelich zu verbinden im Begriff stand, jedenfalls vollauf genügend, in anderer Beziehung, und gerade in der, in welcher Pauline schwer zu befriedigen war, sollte er sich

freilich als durchaus ungenügend erweisen.*) Er mußte es ja wissen.

Der Verheiratung war aber noch aus anderen Gründen von vornherein kein gutes Prognostikon zu stellen: auf beiden Seiten waren lediglich Eitelkeit das bestimmende Moment: Paulette wollte Fürstin sein, der Fürst fühlte sich geschmeichelt, der Schwager des ersten Konsuls der großen französischen Republick zu werden. Ueber eine gewisse Verliebtheit hinaus haben sich seine Gefühle wohl nie erhoben — und die Paulettes . . .?

Die Idee, seine Schwester mit Borghese zu verheiraten, wurzelte bei Napoleon wohl hauptsächlich, abgesehen von der Notwendigkeit, die ihm einleuchtete, Paulette wieder an den Mann zu bringen, in seinen politischen Plänen; stellte doch diese Heirat wiederum einen annähernden Schritt an die Monarchie dar, und erschien als Mittel, die Geister allmählich auf eine solche Regierungsform vorzubereiten. Fühlte Paulette und die Familie Bonaparte sich durch dieselbe geschmeichelt, bei den Italienern war dasselbe der Fall.

„Mein Ursprung", sagte Napoleon gelegentlich einmal, „hat mich veranlaßt, den Italienern stets als Landsmann zu begegnen. Als es sich um die Verheiratung meiner Schwester Pauline mit dem Fürsten Borghese handelte, gab es in Rom und Toskana nur eine Stimme: das ist recht, wir bleiben unter uns: es ist eine von unseren Familien!"

Nur das Faubourg St. Germain zeigte sich verstimmt und als bald darauf das Kaiserreich proklamiert wurde,

*) In den Memoiren des General Thiébault steht: „Die Vermählung des Prinzen Camillus Borghese mit der Witwe Leclerc führte den Nachweis, daß sich ihm hingeben soviel hieß wie sich niemanden hingeben." Dies würde mit einem geflügelten Worte, welches von Paulette selbst herrührt, übereinstimmen. Es wird davon an anderer Stelle die Rede sein.

sagte man dort mit malitiöser Ironie: „Es ist doch wenigstens eine wirkliche Fürstin in der Familie Bonaparte."

Der Chevalier Angiolini, toskanischer Gesandter in Paris, durch welchen der Prinz offiziell vorgestellt wurde, verwendete sich auch für den Heiratsantrag des Fürsten. Der erste Konsul aber ließ seine Antwort eine Zeit lang anstehen, vielleicht deshalb, damit es nicht so schien, als griffe er gar zu eifrig zu.*) Schließlich gab er seine Einwilligung. Er sagte dem Bräutigam bei der Gelegenheit: „Fürst! Meine Schwester schien dazu bestimmt, einen Römer zu heiraten, denn sie ist Römerin vom Scheitel bis zur Sohle."

Paulette erhielt von ihrem Bruder als Mitgift 500000 Franken und den Landsitz Montgobert, welcher nicht weit von Paris, grade in der Mitte zwischen dem herrlichen Mortefontaine, welches Joseph gehörte, und dem Plessis-Chamant Lucians lag. Der Fürst hatte außer dem jährlichen Einkommen von 2 Millionen eine Sammlung von Statuen und Gemälden, welche zu den schönsten in Europa zählte und außerdem einen Schatz von Diamanten, der die Gedanken seiner Braut unabläßig beschäftigte.

Der erste Konsul war im Lager zu Boulogne, als die Hochzeit in Mortefontaine bei Joseph stattfand. Bald nachher sollten die Neuvermählten nach Rom abreisen. Der Fürst schien verliebt in seine Frau, sie schien aber bereits vor der Hochzeit von ihrer ursprünglichen Neigung für den Fürsten zurückgekommen zu sein, und nichts oder doch nur sehr wenig noch für ihn übrig zu haben.

Nach der Hochzeit gab es eine ganze Reihe von Festen dem jungen Paar zu Ehren, Besuche mußten abgestattet werden, und darunter war der bei Madame Josephine Bonaparte der wichtigste.

Als Fürstin vor ihrer verhaßten Schwägerin, die doch nur Madame Bonaparte war, zu erscheinen — welch' Hoch-

*) Mme. de Rémusat: „Mémoires" I, 263.

genuß, welch' süße Rache — ja, dieser Besuch war ein Ereignis in Paulettes Leben.

Sie wollte vor allem durch die Pracht und Eleganz ihrer Toilette noch nicht Dagewesenes bieten und damit die Gebieterin im Reich der Mode und des feinen Geschmacks, ihre Schwägerin nämlich, in den Staub treten.

Welche Mühsal, welche Verwirrung, welche unruhige Stunden hatten ihr nicht die letzten Entscheidungen über Farbe, Stoff, Schnitt ihres Kleides allein gekostet! Nachdem sie allen Bemerkungen und Ratschlägen von Sachverständigen ihr Ohr geliehen und im Kreise Vertrauter dieselben zur Genüge besprochen hatte, war ihre Wahl auf eine grüne Sammetrobe gefallen, auf welcher alle Diamanten des Hauses Borghese, wie die Sterne am Himmel strahlen sollten. Was an Juwelen nicht mehr auf der Robe Platz hatte, sollte in der Frisur untergebracht werden Paulette verwendete einen vollen Tag dazu, sich anzukleiden umringt von einem Generalstabe von Kammerfrauen, Zofen, Schneiderinnen und Modistinnen; als sie dann endlich ihr Laboratorium verließ, es war abends, war sie im wahren Sinne des Wortes, strahlend, blendend: überall an Armen, Händen, Schultern, Schuhen, in jeder Falte, an jedem Saum, dasselbe Geflimmer und Gefunkel von der Sohle bis zum Scheitel. Noch einen letzten Blick in den Spiegel! Paulette war entzückt, bewältigt von ihrem eignen Anblick — vielleicht auch von dem nicht geringen Gewicht ihres kostspieligen Aufputzes: sie war keines Wortes fähig.

Josephine befand sich damals in St. Cloud. Auf der Fahrt dorthin dachte Paulette an nichts anderes, als an den Zorn ihrer Schwägerin, sie in einem solchen Pomp zu sehen, Phantasie und Bosheit belebten ihre Züge und flüsterten ihr in's Ohr: Paulette, dir ist ein glänzender Triumph gesichert!

Niemals, als befriedigte Eitelkeit, vermischt mit Eifersucht und ein wenig prickelnder Bosheit, der eine glänzende Genugtuung bevorsteht, das Glück dieser Welt darstellt,

hat ein glücklicheres menschliches Wesen die Fahrt von Paris nach Saint Cloud gemacht!

Josephine Bonaparte aber hatte sich ihrerseits zur Schlacht gerüstet, durch geheime Kundschafter hatte sie ziemlich genaue Kenntnis über die Details der Toilette in welcher Paulette vor ihr erscheinen würde. Da sie wußte, daß die Robe von grünem Sammt war, und Beobachtung sie belehrt hatte, daß diese Farbe wesentlich leidet, wenn sie auf blauem Hintergrunde erscheint, so ließ sie den für den Empfang bestimmten Salon mit Möbeln garnieren, welche mit lichtblauem Atlas gepolstert waren: sie war überhaupt darauf bedacht, durch Kontraste den Glanz von Paulettes Erscheinung zu dämpfen und entschied sich inbezug auf ihre eigene Person für eine überaus einfache Toilette; sie wählte ein Kleid von indischem Mousseline,*) das in weiten Falten von der Taille herabfiel, und sich von der herrschenden Mode der glatten und ganz engen, beinahe den Schritt hindernden Röcke emanzipierte. Der untere Teil zeigte eine schmale Goldstickerei; die breiten, bauschigen Falten über der Brust waren an den Schultern durch zwei goldne Löwenköpfe auf schwarzem Emaillegrunde zusammengehalten. Der Gürtel bestand aus einem flachen, goldenen Reif, der einen Löwenkopf, etwas größer, als die auf der Schulter, als Schloß hatte. Die Arme waren unbedeckt, das Kostüm stand Josephine vortrefflich, und machte einen harmonisch-einfachen, höchst wohlgefälligen Eindruck.

Die Ankunft der Fürstin im Schloßhof, es war 9 Uhr abends, versetzte das diensthabende Personal in große Aufregung. Die fürstliche Equipage war überaus pomphaft, das Wappen der Borgheſe funkelte am Schlage, sechs der herrlichsten Pferde waren angeschirrt. Ein Piqueur mit einer Fackel ritt vorauf, ein andrer folgte. Alle Fenster des Schlosses öffneten sich: niemand mochte sich den Anblick

*) Diese Einfachheit war trotzdem recht kostspielig: von dem Stoff des Kleides, welches sie trug, kamen 8 Ellen auf 600 Franks.

dieſes Schauſpiels verſagen — die Revolution hatte ſolchen Pomp nicht gekannt, und hatten frühere Zeiten ähnliches geſehen, es war in der Erinnerung verwiſcht.

Das Glück Paulettes hatte ſeine Höhe erreicht, als die Flügeltür des Salons weit aufflog, und der Türdiener — Lakaien und Kammerherren exiſtierten damals noch nicht — mit lauter Stimme rief:

„Monſeigneur der Fürſt und die Frau Fürſtin Borgheſe.“

Sphärenklänge für das Ohr Paulettes! Alle Anweſenden erhoben ſich, ſchnellten empor. Mit dem lieblichſten Lächeln auf den Lippen ſtand Joſephine da, und wartete bis ihre Schwägerin näher herangetreten wäre. Pauline durchſchritt, während halblaute Rufe der Bewunderung ihre Ohren — die ſorgſam verhüllten — entzückten, den Saal: eine Schönheit, ſo blendend, wie man ſie noch nicht geſehen hatte, eine Schönheit, wie ſie den Augen der Sterblichen ſelten zu Teil wird.

Man kann nicht behaupten, daß die Ueberladung mit Juwelen von feinem Geſchmack Zeugnis gab, allein ſie war wirkungsvoll, leider nur ſpielte der feierliche Ernſt, den Paulette ihren Zügen aufnötigte, ein wenig in's Drollige.

Mme. Bonaparte beglückwünſchte die Fürſtin über den „feinen“ Geſchmack in ihrer Toilette, ihre liebenswürdigen Worte hatten einen kleinen Anflug von Mokanterie, der Paulette wohl entging, die ihre Ewiderung in ebenſo liebenswürdige Worte kleidete. Nun umarmten ſich noch mit dem allerlieblichſten Lächeln ihrer hübſchen Geſichter die zärtlichen Schwägerinnen, und die Farce war zu Ende.

Zu ihrer Rückfahrt nach Paris hatte die Fürſtin Frau Junot mit in ihren Wagen genommen, obwohl dieſe erklärt hatte: ſie wollte das junge Ehepaar in „ſeinem Honigmond“ nicht ſtören.

„Was ſchwatzt Du von einem Honigmond . . . mit dem da?“ Mme. Junot, die dieſen verſtändlichen Worten entnahm daß ſie keine Indiskretion begehe, ſtieg alſo mit

in den Wagen. Unterwegs machte Paulette, deren Gesprächston seit sie Fürstin geworden war der alten Freundin gegenüber eine veränderte Modulation zeigte, ihrem Herzen weiter Luft:

„Hast Du gesehen, wie diese Weiber vor Eifersucht hätten bersten mögen? Ich bin absichtlich spät erschienen, um Gesellschaft vorzufinden; ich wußte auch, daß mein Bruder zu dieser Stunde nicht mehr da sein würde . . . das ist egal . . . haben mich doch die andern gesehen. Aber hast Du denn auch bemerkt, wie sie aussah — nun ich bin zufrieden, zufrieden! Sie wollte mir einen Schabernack spielen, indem sie mich allein die ganze Länge des Salons durchmessen ließ, ohne mir entgegenzukommen . . . vor ihrem Fauteuil blieb sie stehen . . . sie ahnte nicht, was sie mir damit für ein Vergnügen machte, denn wenn sie es gewußt hätte . . . Ich konnte ja nun meine Robe in ihrer ganzen Schönheit, wie mich selbst in der meinigen, nicht wahr . . . vollkommen entfalten . . . ich habe Eindruck gemacht. A propos! Was für eine tolle Idee dieses himmelblaue Mobiliar; das ist sehr häßlich und ungeschickt . . . es paßt zu nichts . . . und man will behaupten, sie habe Geschmack. A bah!"

Die Fürstin schnitt die ihr so allerliebst stehende halbdrollige, halb verächtliche Grimasse, und bald darauf hielt der Wagen, denn man war angelangt.

Einige Tage später erfolgte die Abreise des fürstlichen Paares nach Italien. Kaum in Rom angelangt, hatte Paulette, die wenig Geschmack an der Art und Weise ihres sie mit seinen Zärtlichkeiten belästigenden Gatten fand, auch bereits einige Bekanntschaften im Palais, in dem sie wohnte, angeknüpft.

Man kennt ja dieses schöne Palais Borghese, welches in Rom das „Piano Borghese" wegen seiner einem solchen Instrument ähnelnden architektonischen Form genannt wird. Die Erinnerung an Paul V., der es bauen ließ, hatte keinen Einfluß auf die gerade nicht geistreiche neue Be-

wohnerin — aber war nicht auch Paul V. der Sünde der Eitelkeit und des Stolzes verfallen, da er die Säulen des herrlichen Mittelportals mit der Inschrift versehen ließ:

„Paulus V Burghesius Romanus".

Durch den Tod des armen kleinen Dermide Leclerc ließ sich die Fürstin nicht in ihrem begonnenen Leben stören. Einige Chronisten erzählen zwar, sie habe in dieser Prüfungszeit die gute Mutter gezeigt, und das Kind, als es bereits eine Leiche war, nicht aus den Händen lassen wollen. Es wäre möglich. Diese überspannten Frauen mit einem Herzen so leer wie ihr Kopf, handeln manchmal so, daß man glauben könnte, sie wären gut; es kann bei ihnen jedoch nur von Launen die Rede sein.

Was den Fürsten betrifft, so fühlte er sich anfänglich von der Gleichgiltigkeit seiner Frau schmerzlich berührt — mehr wohl noch durch die Beweise ihrer Untreue, die er in Händen hatte. Wenn man auch auf solche Dinge vorbereitet ist, die Wirklichkeit hat darum doch etwas sehr schmerzliches. In Italien sind zwar, wie man weiß, gewisse Dinge in den Ehen zulässig, ja es existieren Ehekontrakte, in welchem der Name des Liebhabers der Braut mit verzeichnet steht — als Mitgift! So schnell aber hätte Borghese die Einwirkung italienischer Sitten auf seine Gemahlin nicht erwartet — was blieb ihm übrig? Der Trost der Philosophie und die Ueberzeugung, daß er mit vielen anderen Männern dasselbe Schicksal teile. Anfänglich dachte er zwar daran, sich sogleich wieder scheiden zu lassen, aber sein allmächtiger Schwager, der jetzt Kaiser war, wollte in seiner Familie von einer Scheidung nichts wissen. Das Wort schon war ihm zuwider, und brachte ihn in Aufregung, wenn er es in seiner Umgebung hörte: so geht es einem inbezug auf Medikamente, deren Geschmack man im Munde spürt, so wie sie nur bezeichnet werden. Einige Jahre später stand der Kaiser allerdings selbst auf diesem Punkte: aber es gaben politisch-dynastische Interessen den Ausschlag.

Es hörte sehr bald nach der Heirat bei dem fürstlichen Paar die Lebensgemeinschaft auf. Um den armen Borghese zu trösten, ernannte ihn der erste Konsul zum Eskadronchef in der Konsulargarde. Später, um den Schein zu wahren, und als seine Kaisermacht fest begründet war, erlangte er die Wiederannäherung beider Gatten wenigstens in der Oeffentlichkeit. Nach dem Frieden von Tilsit 1807 fanden die nötigen Verhandlungen statt, das Uebereinkommen hatte jedoch kein langes Bestehen.

Die Krönungsfeierlichkeiten in Paris rückten heran. Die ganze kaiserliche Familie war zu dem Zweck berufen worden. Nur Mme. Letizia, jetzt Mme. Mère geheißen und Lucian fehlten; Lucian hatte sich mit Napoleon überworfen, weil er gegen dessen ausdrücklichen Willen eine gewisse Mme. Juberthon, eine geschiedene Frau, welche sein und vor ihm vieler anderer Kebsweib gewesen war, geheiratet hatte. Er lebte in Rom und dorthin war ihm Madame Mère gefolgt; sie figuriert zwar auf dem großen Krönungsbilde Davids, allein es geschah dies auf ausdrücklichen Befehl des Kaisers.

Die Krönung war selbstverständlich ein Ereignis von allergrößter Bedeutung für die Familie. Der Papst sollte selber in Paris die Salbung an einem der Ihrigen, im Angesicht von ganz Europa vollziehen — ja man war auf schwindelnder Höhe angelangt!

In einzelnen der Familienglieder war ein Ehrgeiz erwacht, dem nichts unmöglich erschien, zugleich mit dem beispiellosen Glück aber waren auch Eifersucht, Hader und Haß wieder in voller, zerstörender Tätigkeit.

Mit der Salbung war es allein nicht geschehen, es galt ja außerdem eine Dynastie zu gründen: es existieren keine Dynastien ohne Deszendenten. Napoleon hatte durch ein Erbfolge-Gesetz die Thronfolge allerdings geregelt, und der Senatsbeschluß vom 28. Floréal des Jahres XII war dementsprechend ausgefallen. Josephine aber war nicht mehr in der Lage, den Kaiser mit Kindern zu beschenken,

die Fakultät hatte sich dahin ohnehin Rückhalt erklärt. Napoleon hatte bekanntlich an die Unterschiebung eines Kindes gedacht, und Josephine ihm auch beigestimmt, allein es wäre doch, bemerkt Bourrienne, ein sonderbarer Anfang mit der Legitimität gemacht worden, wenn man die Krone einem Bastard zugewiesen hätte.

Die Bonapartes hielten den Moment für günstig, Josephine beiseite zu schieben, und boten alles auf, um namentlich deren Salbung zu verhindern, wodurch ja eine Scheidung, die sie im Auge hatten, wesentlich erschwert worden wäre. Sie waren infolge einer Ungeschicklichkeit Josephines auch nah daran, ihr Ziel zu erreichen.

Die Kaiserin war durch ihre Spione von den Kniffen und Schlichen ihrer Schwäger und Schwägerinnen genau unterrichtet, und hielt es für durchaus unwahrscheinlich, daß sie imstande sein würde, ihre Stellung zu behaupten. Sie erfand nun aus Rache die allerabscheulichsten Dinge, oder sprach dieselben vielleicht auch nur nach.

Kurz vor der Krönung, welche, wie sie befürchtete, die Scheidung herbeiführen müsse, ereignete sich etwas, worüber wir uns bei Herrn Thiers Bescheid holen.

Napoleon schwankte, so sagt Thiers, zwischen seiner Zuneigung zu Josephine und gewissen politischen Plänen, als es zu einer Familienszene kam, welche das Schicksal der armen, geängstigten Frau endgiltig zu entscheiden schien. Alle Welt umdrängte den neuen Monarchen, Brüder Schwestern, Verbündete, ein jeder erstrebte bei dieser feierlichen Gelegenheit, welche ihnen allen eine höhere Weihe zu geben schien, eine Rolle, welche seinen Ansprüchen und Hoffnungen auf die Zukunft entsprach. Als Josephine, die ganz anfgerieben von Ahnungen und Befürchtungen, von Eifersucht ganz verzehrt war, alle diese Ränke gewahr und Zeugin der Bitten wurde, mit denen namentlich eine seiner Schwestern den Kaiser bestürmte, ließ sie abscheuliche Verdächtigungen inbezug auf diese Schwester und Napoleon verlauten: es waren dieselben, welche die Emigranten

verbreitet hatten. Der Kaiser geriet darüber außer sich vor Zorn, und fand in demselben ein Gegengewicht gegen seine Zuneigung für Josephine. Er sagte ihr also unumwunden, er werde sich von ihr trennen, es müsse ja auch sowieso späterhin geschehen, und es wäre das beste, sich auf der Stelle zu entschließen, ehe man sich weitere Fesseln anlege.*)

Josephine hatte nämlich den Kaiser beschuldigt, blutschänderische Beziehungen zu seiner Schwester Pauline zu unterhalten, und diese nichtswürdige Erfindung der Royalisten wiederholt, um sich an Pauline zu rächen, in der sie ihre Hauptgegnerin erkannt hatte. Es ist dem Kaiser nicht zu verdenken, daß er zum Bruch nun definitiv entschlossen war; er kündigte Josephine an, daß sie sich auf die Trennung vorbereite, die nun nicht mehr zu vermeiden sei — er ließ sie völlig niedergeschmettert von dieser Erklärung allein.

Josephine, die in ihrer verzweifelten, ratlosen Stimmung wohl kaum noch wußte, was sie tat, verbreitete die abscheulichen Gerüchte immer weiter, machte Mitteilungen an Fouché, an die Damen ihres Hofes, an ihre Kammerfrauen, ja an die Lieferanten und ihre Kommis: so fanden die Gerüchte in der Stadt Verbreitung. Mme. de Rémusat hat dieselben in ihren Memoiren verzeichnet, und scheint ihnen, obwohl sie die Leichtfertigkeit, die gereizte Stimmung und die Eifersucht ihrer kaiserlichen Freundin genau kannte, Glauben zu schenken.**)

Ein anderer Beweis dafür, daß die Gerüchte von Josephine ausgestreut wurden, findet sich in einem nur wenig gekannten Buche. Es wird in demselben von Herrn Louis

*) A. Thiers: „Histoire du Consulat et de l'Empire" V. 249. Der Verfasser hat dem Text folgende Note hinzugefügt: Ich gebe hier wortgetreu den Bericht eines sehr ehrenhaften, glaubwürdigen Zeugen wieder, der der kaiserlichen Familie sehr nahe stand, und den Bericht dem Manuskript seiner Memoiren beifügte.

**) Mme de Rémusat sagt (I. 204): „Hatte er nicht seine Schwestern, eine nach der anderen verführt?"

Favre, dem letzten Sekretär des Kanzlers Pasquier, gegenwärtig Archivar der Senatsbibliothek, einem unzweifelhaft glaubwürdigen Manne, folgendes erzählt:

„Volney hatte sich mit Napoleon ein wenig verfeindet, stand aber noch in nahen Beziehungen zu Josephine, die Geschmack an seinem Geiste fand, und der Volney in aufrichtiger Freundschaft ergeben war. Um ihn häufiger zu sehen, hatte sie eine kleine Wohnung im Pavillon Marsan einrichten lassen, und in dieser Wohnung spielte die Szene, welche mir von einem Augenzeugen geschildert worden ist.*)

An einem Sonntag im Winter 1806 — das genaue Datum kommt nicht in Betracht — unterhielt sich Volney, vor dem Kamin sitzend, mit dem Freunde, von dem ich spreche und der ihn häufig besuchte; die Unterhaltung betraf Amerika, namentlich die Vereinigten Staaten, von denen Volney stets mit einer gewissen Bitterkeit sprach; er konnte es nicht vergessen, daß man ihn quasi genötigt hatte, das Land zu verlassen.

Plötzlich wird heftig an der Klingel gezogen, und man hört im Vorzimmer lärmende Stimmen; Volney erhebt sich, um zu hören, was es gäbe, und sein Gast, der befürchtet, lästig zu fallen, will sich entfernen.

„Bleiben Sie," aber bittet ihn Volney, „wahrscheinlich ein hausierender Händler."

Er hatte kaum ausgesprochen, als schon die Tür aufgerissen wird, die Kaiserin Josephine eintritt, und den Gelehrten bei beiden Händen ergreifend, ruft:

---

*) Herr Hochet, Generalsekretär im Staatsrat, ein literarisch hochgebildeter Mann, ist dieser Zeuge; er starb erst 1860 und ist beinah 80 Jahre alt geworden. Man muß sich nur über eins wundern, daß Volney der ein Haus in der Rue de la Rochefoucauld besaß, an welchem er folgende Inschrift hatte anbringen lassen: „Im Jahre 1802 ließ Volney, der Reisende, als er Senator geworden war, aber dem Glück nur wenig traute, dies Häuschen, größer als seine Wünsche, erbauen." — daß Volney, der auch ein Landhaus in Sarcelles-sous-Ecouen, außerdem noch ein stattliches Haus in der Rue de Vaugirard besaß, eine kleine Wohnung in den Tuilerien angenommen hat.

„Ach! Mein Freund, mein teurer Volney! Wie bin ich doch so unglücklich, so namenlos unglücklich!“ Tränen erstickten ihre Stimme.

Die Verlegenheit des Besuchers war, wie man sich denken kann, groß; er stand am Kamin, und wäre gern zur Tür hinaus, um sich der Szene, die fast einer Familienszene glich, zu entziehen. Aber die Kaiserin machte dies unmöglich, denn sie lief in großer Aufregung hastig im Zimmer auf und ab und gestikulierte zornig mit den Armen.

„Beruhigen sie sich, Madame,“ sagte Volney, der, wie er später bemerkte, an solche Ausbrüche der Eifersucht Josephines gewöhnt war, und der glaubte, es handle sich wieder um einen Treubruch Napoleons. „Beruhigen Sie sich, der Kaiser liebt Sie, Sie wissen es. Sie haben sich getäuscht!“

Während die Tränen Josephines reichlicher flossen, sagte er weiter:

„Gut also; ich glaube Ihnen, aber ich versichere Ihnen .... es ist nur eine Phantasie, die eine Stunde, einen Tag anhält ...“

„Schweigen Sie,“ aber rief jetzt die Kaiserin, sich hoch aufrichtend, „der Kaiser ist ein Elender!“

Sie fügte dann, indem sie jedem Worte einen Ausdruck von Verachtung zu geben suchte, hinzu:

„Wenn Sie wüßten, was ich soeben gesehen habe. Ich habe den Kaiser überrascht, den Kaiser ... verstehen Sie ... in den Armen Paulines.“

Sie fühlte sich offenbar erleichtert — denn im nächsten Augenblick war sie zur Tür hinaus und verschwunden.“*)

Fouché in seinem ingrimmigen Haß gegen den Kaiser wiederholt diese Beschuldigungen, sei es, daß er sie von Josephine hatte, der er ja einstmals 1000 Franken täglich für Nachrichten über ihren Gemahl auszahlte, sei es, daß

*) Louis Favre: „Les confidences d'un vieux Palais“. Le Luxembourg. I.

er sie von seinen Polizeispionen hatte, die auf jedes Gerücht das in Paris umging, horchen mußten.

Josephine Glauben zu schenken ist unmöglich. Fouché behauptet jedoch, der Kaiser selbst habe gar kein Geheimnis aus seinen Beziehungen gemacht und, zu seinen Vertrauten von den unvergleichlichen Reizen dieser oder jener Maitresse zu sprechen, die Gewohnheit gehabt.

Eine solche Geschwätzigkeit stünde im Widerspruch zu den Gewohnheiten Napoleons. Fouché fügt auch hinzu daß, als Napoleon von Wagram heimgekehrt war, er in Paris bei seiner Schwester Pauline abgestiegen sei; allein die Geschichte weist unumstößlich nach, daß Napoleon bei seiner Rückkehr von Wagram nicht in Paris, sondern in Fontainebleau abstieg und daß er dort zwei Monate weilte, ehe er nach Paris kam. Während seines Aufenthaltes in Paris machte er, das steht fest, häufige Besuche bei Pauline ein durchaus glaubwürdiger Chronist gibt auch die Gründe an: um Liebe handelte es sich allerdings, aber Pauline spielte dabei nur die Rolle eines guten Kameraden, mehr darauf bedacht, den galanten Launen ihres Bruders Genüge zu verschaffen, als ihm Moralpredigten zu halten, und zu gleicher Zeit hocherfreut, ihrer Schwägerin einen Streich zu spielen. Ein solches Betragen ist nichts weniger wie schön, allein es ist von einer so schweren Schuld keine Rede.

„Stanislaus Girardin läßt sich zur Sache also vernehmen:

— „Einer von den an jedem Hofe vorhandenen Spürhunde welche die Skandalosa aus dem Boden hervorscharren, hat mir von einer neuen La Vallière etwas erzählt, welche die Blicke des Monarchen auf sich gelenkt habe. Es ist eine Italienerin, welche zum Haushalt der Fürstin Borghese gehört. Sie soll, wie ich höre, blond, klein, rundlich wie eine Kugel, und nicht so frisch mehr wie eine Rose sein. Wie Ludwig XIV. dringt ihr Geliebter durch eine Dachluke

bei ihr ein und die Fürstin, als gute Schwester, läßt seine kaiserliche und königliche Majestät gewähren."*)

Girardin schrieb dies nieder am 12. November 1809, das heißt zu der Zeit, welche Fouché als die der lebhaftesten Beziehungen zwischen Napoleon und seiner Schwester angibt. Damit sind wohl die schmutzigen Ausstreuungen Fouché's widerlegt.**)

Man tut am besten, alle Gerüchte, welche das unsittliche Treiben der Bonapartes untereinander betreffen auf die glühende Rache zurückzuführen, welche Emigrirte und Royalisten ganz ungeniert gegen Napoleon zur Schau trugen; andere der kaiserlichen Regierung feindliche Parteien im Publikum griffen begierig nach diesen Skandalosa und sprachen sie, ohne sie auf die Wahrheit zu prüfen, mit böswilliger Bereitwilligkeit nach. Wie oft ist nicht auch erzählt worden, der erste Konsul habe seine Stieftochter Hortense verführt, und daß der im Jahre 1807 an der Bräune verstorbene älteste Sohn derselben eine Frucht dieser intimen Beziehungen gewesen wäre? Dieses boshafte Gerücht ist ebenfalls zur Genüge widerlegt worden.***)

Der Haß ist ebenso blind wie die Liebe!

---

*) Stanislaus Girardin: „Journal et Souvenirs" II. 339. — Maréchal de Castellane: „Journal" I. 85.

**) Die „Mémoires d'un page" von Marco Saint Hilaire erhoben ihrerseits auch diese Beschuldigungen. Aber da der Autor dieselben Redewendungen braucht wie Fouché, so liegt es nah, anzunehmen, daß er nur die betreffende Stelle aus den Memoiren Fouché's abgeschrieben hat; dieselben erschienen ja sechs Jahr früher als sein Werk.

Unzweifelhaft liegt in diesen Gerüchten, welche auch ihren Weg nach Petersburg nahmen, der Grund, daß der Philosoph Joseph Le Maistre dem Kaiser Napoleon das Beiwort „Der Große" versagt und bemerkt, „derselbe habe keine Moral". Aber das Beiwort spendete Le Maistre doch ohne Anstand zu nehmen Ludwig XIV. Welcher Unterschied besteht denn in der Moralität dieser beiden Souveräne? — Daß Napoleon in dieser Beziehung viel zu wünschen übrig ließ, steht fest.

***) Man vergleiche: „Napoleon I und die Frauen" von F. Masson. Verlag von Schmidt & Günther in Leipzig, 6.—8. Auflage, 1899.

Der Graf d'Hérisson, welcher in seinem „Cabinet noir“ das Bruchstück eines Manuskriptes von Mounier mitteilt, widerholt seinerseits die Beschuldigungen; da ist es wiederum nötig, an den Haß Mounier's gegen Napoleon und an die Schnurren Sémonville's zu erinnern, aus denen Mounier seine Wissenschaft schöpfte. Mounier fügt auch noch Einzelheiten hinzu, nach denen auf Elba der Umgang zwischen Napoleon und seiner Schwester eine Fortsetzung gefunden hätte, sie sind aber so plump erfunden, daß die Unglaubwürdigkeit auf der Hand liegt.

Arthur Lévy in seinem „Napoléon intime“ hat sich bemüht, in, man möchte sagen mathematischer Form, die Unsinnigkeit solcher Gerüchte nachzuweisen, die, erfunden von politischem Haß, nach rechts und links von der schrankenlosen Eifersucht Josephines ausgestreut wurden, und die von den Höflingen Ludwig XVIII. benutzt wurden, um dem königlichen Greise zu schmeicheln, der die pikanten Histörchen, besonders wenn sie die Bonapartes betrafen, außerordentlich liebte: es wurden täglich neue erfunden, um Se. Majestät zu amüsieren. —

Die Leichtfertigkeit Paulines, ihre zahlreichen Liebschaften, ihr vollständiger Mangel an sittlichem Ernst war ja für die Feinde Napoleons ein stets sprudelnder Quell, aus dem sie schöpfen konnten; die kaum glaublichen Ausschreitungen dieser sonderbaren „Fürstin“ haben viele, selbst sehr ernste und hochgeachtete Personen dahingebracht, schließlich an das Verbrechen der Blutschande bei den Bonapartes zu glauben.

Eines Tages machte Paulette selbst einer ihrer Damen gegenüber Bemerkungen, welche wohl geeignet wären, den widerwärtigen Gerüchten Glauben zu schenken.

Mme. de Mathis, eine kleine blonde, etwas dicke, aber recht hübsche Dame — Pauline wollte in ihrer Umgebung nur schöne Männer und schöne Frauen sehen — war vom Kaiser mit Liebesanträgen „ausgezeichnet“ worden, widerstand jedoch lange, und zwar zum großen Mißfallen der Fürstin.

„Wissen Sie wohl, Madame", sagte Paulette eines Tages zu ihrer Gefährtin, „daß man einem vom Kaiser ausgesprochenen Wunsche nie mit einem „Nein" begegnen soll. Wenn er mir, die ich doch seine Schwester bin, sagte: ich will — ich würde ihm antworten: „Sire, ich stehe zu Ew. Majestät Verfügung".

„Und", so fügt die Abrantes, die das Geschichtchen in ihrer „Histoire des Salons de Paris" (IV. 392) erzählt, hinzu, „sie sagte das in dem feierlichen Tone, mit welchem eine Großmutter ihrer Enkelin Moral predigen würde."

Mme. Mathis wurde denn auch bekehrt durch die Worte Paulettes, welche diese Liebschaft ihres Bruders gern sah.

Vielleicht erzählt die Abrantes diese Anekdote nur aus dem Grunde, weil sie dem Leser zu verstehen geben wollte, daß sie Bescheid wisse inbezug auf die in Paris über die Fürstin zirkulierenden Gerüchte — es scheint, als wollte sie sagen: Ihr könnt sehen, daß ich nichts in der Geschichte meiner Zeit verheimliche. An einer anderen Stelle ihrer Memoiren spricht sie von den „gehässigen Gerüchten" und erteilt ihnen voll Empörung ein kategorisches Dementi. —

Nach den Krönungsfeierlichkeiten kehrten die Fürstin Borghese und ihr Gemahl nach Rom zurück. Man weiß, wie wenig Veranlassnng der Fürst hatte, mit der Aufführung Paulettes zufrieden zu sein; wie sehr der Kaiser die Ansicht seines Schwagers teilte, geht aus folgendem offiziellen Brief desselben an die Fürstin hervor:

„Madame und liebe Schwester! Ich habe leider erfahren, daß Sie nicht so einsichtsvoll waren, sich den Sitten und Gewohnheiten der Stadt Rom anzupassen, daß Sie den Bewohnern mit Nichtachtung begegnen, und daß Sie immerfort nur die Augen auf Paris gerichtet haben. Obwohl ich mit Wichtigerem beschäftigt bin, habe ich Ihnen doch meinen Willen kundtun wollen und erwarte, daß Sie sich darnach richten.

Seien Sie liebreich gegen Ihren Gemahl und dessen Familie, fügen Sie sich in die Sitten Roms und seien Sie dessen wohl eingedenk, daß, wenn Sie sich in Ihrem Alter üblen Einflüsterungen noch weiter hingeben, Sie nicht fürder auf mich rechnen können.

Was Paris betrifft, so können Sie versichert sein, daß Sie hier nirgend eine Stütze finden werden und daß ich Sie nie anders als in Gesellschaft Ihres Gemahls hier empfangen würde. Wenn Sie sich mit ihm überwerfen, so ist das Ihre Schuld, und es würde Ihnen verboten sein, Frankreich zu betreten. Sie würden Ihr Wohlergehen und meine Freundschaft verscherzen."*)

Der Kaiser ließ seinen väterlich milden Brief durch den Kardinal Fesch der Adressatin übermitteln und hatte mit demselben Kurier an diesen folgende Instruktionen geschickt:

„Herr Kardinal, ich schicke Ihnen einen Brief für Mme. Paulette. Es ist ärgerlich für mich, anzunehmen, daß Mme. Borghese es übersieht, wie wichtig es für ihr Wohlergehen ist, sich den in Rom herrschenden Sitten anzubequemen, und in der Achtung dieser erhabenen Stadt eine Belohnung zu erblicken, welche ja angenehm für ihr von Natur gutes Herz sein muß. Ich unterrichte sie auf alle Fälle von meinem Vorhaben in einfacher und bestimmter Form; ich hoffe, daß sie sich darnach richten wird, auch wird sie in ihrer demnächst dort eintreffenden Mutter eine natürliche und ihr dienliche Ratgeberin haben. Sagen Sie Ihr in meinem Auftrage, daß sie bereits nicht mehr schön ist, und daß sie es in wenigen Jahren noch um vieles weniger sein wird, daß sie aber ihr Leben lang gut sein und geachtet dastehen solle. . . Sie solle darauf bedacht sein, in der Familie ihres Gemahls Gefallen zu finden, ebenso wie bei allen, die einen Namen in Rom haben, sie

* „Correspondance de Napoléon I." IX. 7874. An die Fürstin Borghese. 6. April 1806.

solle sich eines gesellschaftlichen Tones befleißigen, der des Ranges würdig ist, welchen sie einnimmt und jene schlechten Manieren ablegen, welche der gute Ton verwirft, selbst in den lockersten Kreisen der Hauptstadt."*)

Spricht aus diesen beiden Schriftstücken nicht eine reine, aufrichtige, brüderliche Liebe? —

Elisa war inzwischen souveräne Fürstin von Piombino geworden. Pauline und Karoline quälten nun ihren Bruder solange, bis er auch für sie etwas gefunden hatte.

Am 30. März 1806 erhielt der Senat eine kaiserliche Mitteilung mit einer ganzen Serie von Verfügungen, welche nicht nur in Frankreich, sondern in ganz Europa einen tiefen Eindruck hervorriefen. Cambacérès hatte sie zu verlesen. Die erste Verfügung regelte alles, was Bezug hatte auf den Zivilstand der kaiserlichen Familie und bestimmte vor allem auch die Verpflichtungen der Prinzen und Prinzessinnen dem Kaiser gegenüber. Ein anderes Dekret überwies die Herzogtümer Berg und Cleve dem General Murat; ein drittes endlich bewilligte das kleine Gebiet von Guastalla, indem aus demselben ein Fürstentum gemacht wurde, der Fürstin Pauline Borghese. Ihr Gemahl sollte kraft dieses Dekretes den Titel „Fürst von Guastalla" führen, und falls er keine Kinder hinterließ, sollte das Fürstentum wieder der Verfügung des Kaisers anheim fallen.

Paulette war freudeberauscht, als sie von ihrer Beförderung zur regierenden Fürstin in Kenntnis gesetzt wurde. Da, wie man weiß, ihre Erziehung arg vernachlässigt worden war, und sie im Taumel ihres Glückes Versäumtes nachzuholen unterlassen hatte, so war es auch um ihre geographischen Kenntnisse sehr schlecht bestellt:

„Was ist das Guastalla, fratello caro", frug sie den Kaiser, „sage es mir doch. Es ist eine große Stadt, nicht

*) „ Correspondance de Napoléon I." 7678. Brief an den Kardinal Fesch. Paris, 10. April 1806.

wahr und ich werde ein schönes Palais haben, eine Armee von schönen Regimentern, schöne Offiziere, nicht wahr?"

„Guastalla ist ein Dorf, ein Flecken", gab Napoleon barsch zur Antwort; „gelegen ist es in den Staaten Parma und Piacenza."

„Ein Dorf? . . . Das hatte ich mir allerdings nicht gedacht, der Name ist doch so hübsch. Sie machen mich gähnen, Sir, bei dem Gedanken an Ihr Dorf. Was zum Teufel soll ich mit einem Dorf machen. . . . Ich?"

— Mach' damit, was Du willst.

„Wie meinen Sie das: was ich will? Ich möchte doch wissen, was ich damit machen soll. Sie haben Annunziata zur Großherzogin von Berg und Cleve gemacht, Sie haben ihr Staaten, wirkliche Staaten übergeben mit Ministern und Truppen. . . Und ich, die ich doch älter bin, Sie geben mir ein miserables Dorf mit einigen ab und zu laufenden Schweinen zu regieren — danke schön!"

Und nun fing das Weinen an.

Als der Kaiser ungeduldig eine weitere Unterhaltung abbrach, rief sie ihm nach:

„Mein sehr werter Herr Bruder! Ich mache Sie darauf aufmerksam, daß ich Ihnen die Augen auskratze, wenn Sie mir nicht einen Staat zu regieren geben, der noch etwas größer ist wie ein Taschentuch, mit Untertanen, die nicht vier Beine und ein geringeltes Schwänzchen haben — ich brauche einen Staat, mein Gemahl auch. Er ist zwar ein Dummkopf — niemand weiß das besser als ich, aber was hat das mit dem Regieren zu tun."

Paulette, erst eben noch überglücklich, daß sie eine regierende Fürstin geworden, war jetzt ganz niedergeschlagen. Guastalla ein Dorf — nichts als ein Dorf!*)

*) Guastalla ist ein elendes kleines Städtchen mit etwa 3000 Einwohnern und wie alle Städte dieser Duodezstaaten der Sammelplatz der Bettler aus der Provinz. (Comte d'Herisson: „Le cabinet noir.") Auszug aus den Manuskripten Mouniers.

Paulettes Tränen blieben nicht ohne Erfolg, denn Napoleon ernannte später ihren Gemahl zu einer ganz neuen Reichswürde, nämlich zum General-Gouverneur „au delà des Alpes."

Bei der Einsetzung des Kaiserreichs hatte ein Senatsbeschluß dem Fürsten die Rechte eines französischen Bürgers und Prinzen zuerkannt. Zu Anfang des Jahres 1806, nach der Rückkehr von Austerlitz, hatte ihn Napoleon während seines Aufenthaltes in München zu der Hochzeitsfeier Eugens, zum Obersten des 2. Regimentes der Karabiniers gemacht. Des Fürsten Benehmen während der Feldzüge von 1806 bis 1807, in denen das Regiment sich hervorgetan hatte, veranlaßte seine weitere Beförderung zum General, gleichzeitig wurde er in besonderem Auftrage nach Paris geschickt. Napoleon ließ ihn zu sich kommen und sagte ihm:

„Ich bin zufrieden mit Dir. Hier ist eine Anweisung auf eine Million; das ist Deine Feldzugs-Gratifikation; Estève wird das Geld zahlen. Aber reise sofort ab, und reise so schnell wie möglich, Du bist beauftragt, die erste Nachricht vom Abschluß des Friedens nach Paris zu bringen!"

Der Kaiser hatte inbezug auf Borghese bestimmte Absichten, und wollte zunächst die öffentliche Aufmerksamkeit auf ihn lenken — leider war das bereits der Fall, und zwar infolge der Fehltritte seiner leidenschaftlichen Gemahlin!

Das erste, was Napoleon bei seinem Wiedereintreffen in Paris tat, war, daß er „seine Schwester in harten Worten zur Rede setzte über ihre fortgesetzten Galanterien, die übrigens der Fürst mit großer Gleichgiltigkeit hinnahm oder hinzunehmen schien."*)

Empfangener Ordre gemäß, reiste der Fürst unverzüglich ab. Sowie die Akten über den Frieden ihren offiziellen Abschluß gefunden hatten, mußte auch Moustache der Kurier des Kaisers, nach Paris, um dieselben, wie

*) Mme. de Rémusat: „Mémoires" III, 188.

üblich, in der großen Depeschenmappe an Cambacérès abzugeben. Moustache war so schnell, daß er unterwegs den Fürsten Borghese einholte — es war etwa 30 Meilen diesseits Paris. Der Fürst, erbost darüber, sich von einem einfachen Kurier überholt zu sehen, ließ demselben 20000 Franks bieten, wenn er ihm einen Vorsprung von nur einer Stundeeinräumen wollte. Der wackere Moustache aber setzte sich sofort wieder in Bewegung und wollte von nichts wissen.

So kam es, daß Cambacérès bereits im Besitz der Friedensdepeschen war, als Camillus Borghese bei ihm erschien, um sich seines Auftrages zu entledigen. —

Am 2. September 1807 war Napoleon mit der Kaiserin nach Fontainebleau abgereist. Niemals war der kaiserliche Hofhalt so glänzend gewesen, als während dieser zwei Monate des denkwürdigen Aufenthaltes in Fontainebleau.

Unter den geladenen Gästen befanden sich: Hortense, Königin von Holland, Caroline, Großherzogin von Cleve und Berg, Madame Mère, der Großherzog und die Großherzogin von Baden, der Fürst Primas, der Großherzog von Würzburg, die beiden Prinzen von Mecklenburg, der Prinz von Sachsen-Koburg, die französischen und die italienischen Minister, die Fürsten von Benevent und von Neufchâtel, die Oberhofbeamten 2c. Natürlich fehlte auch Fürstin Pauline nicht.

Für den Aufenthalt des Hofes in Fontainebleau waren die allergenauesten Bestimmungen getroffen: jede Stunde hatte ihre Bestimmung, ihr besonderes Vergnügen, ihre besondere Zerstreuung: es existierte ein förmliches Dienstreglement. Jeden Abend fand der Reihe nach bei einer der vornehmsten Persönlichkeiten Gesellschaft statt. Der Kaiser hatte einen Abend für sich vorbehalten, an welchem er die ganze offizielle Welt empfing. Alle acht Tage gab die Großherzogin von Berg, alle acht Tage die Fürstin Borghese einen Ball.

Die Rémusat bemerkt, Paulette habe auch in Fontainebleau den Zustand einer Kranken mit den Unter-

haltungen der Galanterie zu vereinigen gewußt und sei im Familien-Intriguenspiel sehr tätig gewesen. Sie gab in ihren Gemächern auch kleinere Gesellschaften, bei denen allerhand Ränke und auch die Politik eine Rolle spielten. Sie lud nie die Kaiserin ein, denn diese ihre Abendgesellschaften führten stets etwas gegen Josephine im Schilde. Zuweilen erschien der Kaiser bei ihr, und dadurch erwachte bei Josephine, die sich doch inzwischen gewöhnt hatte, die Dinge mit mehr philosophischer Ruhe hinzunehmen als bisher, wieder die alte grausame Eifersucht.

Gerade zu dieser Zeit kamen die ersten Gerüchte von einer Scheidung in Umlauf, denen Paulette wohl nicht fern stand; alle Welt war überzeugt, daß der Kaiser dahin kommen werde, Josephine zu verstoßen. Paulette hatte, um den Kaiser in ihre Zirkel zu locken, sich mit einem Schwarm reizender und wenig spröder Frauen umgeben, sie spielte als gute Schwester die Vermittlerin — wohl weniger um die Unterhaltungen ihres Bruders zu beleben, als um ihn Josephine abwendig zu machen, und dieser so viel Kummer als möglich zu bereiten.

Auf diese Art war Paulette für die Scheidung tätig. Josephine wußte durch bezahlte Spione alles was vorging, und kam aus der Angst nicht mehr heraus.

Unter den hübschen Frauen, die in Fontainebleau versammelt waren, war Paulette doch unstreitig die hübscheste; sie war des Abends, im Licht der tausend Kerzen, der alles überstrahlende Stern, sie war bei Tage, mit dem sanften Leuchten ihrer schönen dunklen Augen, ihrem wachsbleichen Teint, ein Magnet, an dem alle Blicke hafteten.

Es gab häufig Jagden im Walde, und der Kaiser hatte bestimmt, daß die Damen zu demselben in einem besonderen Kostüm erschienen. In einer allgemeinen Beratung, welcher Josephine präsidierte und der berühmte Mode-Schneider Leroy beiwohnte, wurde das Kostüm oder besser gesagt, die „Uniform“ in allen ihren Details besprochen und bestimmt.

Man entschied sich für eine Art Tunica, so berichtet

die Rémuſat, aus Samt, kurz und knapp, für eine Robe aus weißem, geſticktem Atlas, Samt-Stiefeletten von der Farbe der Robe, einen weißen Federhut und eine weiße Scherpe.

Die Kaiſerin hatte eine amarantfarbene Tunica gewählt, die reich in Gold geſtickt war mit einem gleichfarbigen Federhut. Die Damen ihres Hofſtaates trugen dieſelben Farben. Die Königin Hortenſe hatte hellbau und Silber, die Großherzogin von Berg roſa und Silber gewählt — Paulette nach langer Ueberlegung lila und Silber: die Farbe harmonierte wunderbar mit der gleichmäßig bleichen Färbung ihrer Haut.

Obwohl das Jagdſchauſpiel einigermaßen an eine Vorſtellung im Cirque Franconi erinnerte, ſo wurde es doch durch die Umgebung, hier den dichten, tiefdunklen Wald, dort ein von der Sonne durchſtrahltes Laubdach, unter dem teils zu Pferde, teils in Jagdwagen der muntere Zug dahin jagte, ſehr intereſſant.

Die Geſchichte weiß trotz Mme. Rémuſat nichts von Liebeleien der Fürſtin Borgheſe während der Feſtmonate von Fontainebleau zu berichten. Um ihre Geſundheit ſchien Paulette nicht ſonderlich in Sorgen zu ſein,*) allein die Disziplin, die der Kaiſer unter dem Hofperſonal eingeführt hatte, bot für Allotria doch manches Hindernis. Hört man jedoch, was Mme. de Rémuſat des Weiteren zu bemerken hat, ſo kommt man von der Annahme zurück, die ſchöne Paulette habe nicht ſo gekonnt, wie ſie wollte. Die Rémuſat ſagt nämlich:

„Der Kaiſer ließ manchen von den Seinigen begangenen Fehltritt hingehen — weil er einſah, daß er ihn doch nicht verhindern konnte.**)

*) Die Fürſtin Borgheſe war krank und hatte mancherlei Sorgen um ihre Geſundheit, die ſie auch in intimen Kreiſen durchaus nicht verſchwieg, obwohl dieſelben gerade nicht zu ihrer eleganten Erſcheinung paßten. (d'Abrantès: „Mémoires“ VI, 134.)

**) Mme. de Rémusat: „Mémoires“ III, 243.

Welch' sonderbares Wesen war doch diese Paulette! Ihre Lebensgeschichte besteht lediglich aus einer Serie von außerehelichen Verhältnissen, und einer Reihe von Ausschweifungen und Abschweifungen vom Wege der Tugend. Noch sonderbarer aber sind die Worte Lord Hollands, die er in seinen „Souvenirs des cours de France" ausspricht:

„Wenn der Hof Napoleons sich auch nicht durch einen sehr höflichen und unangenehmen Ton auszeichnete, so war er doch der am wenigsten unmoralische, den seit drei Jahrhunderten Frankreich gehabt hatte."

Es möchte im Gegenteil schwer fallen, eine Gesellschaft von so sittenlosen Frauen — wenige ausgenommen — zu finden, wie gerade die des kaiserlichen Hofes. Und wie hätte dies wohl anders sein können, da die Kaiserin, ihre Töchter, ihre Schwägerinnen mit dem schlechtesten Beispiel vorangingen.

Während des Jahres 1807 kam Paulette, die sich, wie immer, fürchterlich langweilte, nicht etwa weil ihr Gemahl abwesend war, sondern weil es eine ihrer Eigentümlichkeiten war und das Gefühl der Leere und Langeweile sie nur für kurze Augenblicke süßer Selbstvergessenheit verließ, auf den Gedanken, Musikunterricht zu nehmen.

Es lebte damals in Paris ein italienischer Komponist mit Namen Blangini; er erhielt die Berufung als Musiklehrer der Fürstin; seine Kompositionen galten für sehr anmutig, er trug selbst die von ihm komponierten Lieder vor und war in den Salons ein gern gesehener Gast. Paulette ließ also den Signor Blangini kommen und erteilte ihm den Auftrag, sie im Singen zu unterrichten. Der Lehrer entsprach allen Wünschen und Paulette war so zufrieden mit seinen Unterweisungen, daß sie ihn zu ihrem Musikdirektor ernannte.

Diese plötzliche Liebe Paulettes zur Musik war vor dem Aufenthalt in Fontainebleau hervorgetreten. Nach Rückkehr von dort war es Josephine, welche ihrer Schwägerin einen Streich spielen wollte: sie ernannte nämlich Blangini

zum Hofkomponisten „Ihrer Majestät der Kaiserin“ und hoffte, denselben auf diese Weise der verhaßten Schwägerin abtrünnig zu machen — nun rede man noch von der Schönheit der Harmonien und der Akkorde in der Musik.

Von seiner Ernennung benachrichtigt, hatte Blangini nichts Eiligeres zu tun, als die Fürstin zu benachrichtigen.

„Ah! Das sieht dieser Josephine ähnlich“, rief Paulette, „so ist sie, so lange ich Sie, Signor Blangini, nicht berufen hatte, hat sie nicht einmal an sie gedacht; jetzt, um Sie aus meiner Nähe zu vertreiben, möchte sie, daß Sie ihrem Hofhalt eingefügt würden. Mein lieber Blangini . . . Sie haben nun zwischen ihr und mir die Wahl zu treffen.“

Blangini erklärte sofort, was auch geschehen möge, seine Wahl wäre längst getroffen; er kenne keine größere Ehre als die, sein Leben der weihen zu dürfen, die ihn zu „ihrem Musikdirektor“ ernannt habe.

Ein Lächeln belohnte einstweilen seinen Entschluß: später sollte Blanginis Beständigkeit von der, die die Unbeständigkeit selbst war, den schönsten Lohn empfangen.

Paulette, die sich also für den Augenblick ganz in Harmonien aufzulösen schien, machte sich sogar selbst daran, Romanzen zu dichten und von Blangini in Musik setzen zu lassen. Die eine darunter beginnt mit einem leider falschen Alexandriner . . . allein was kümmerten Cäsur und Silbenmaß die Dichterin, auch soll man bei Romanzen Nachsicht für den Wortlaut haben: Blangini tat sein bestes, und es war ein rasender Erfolg zu verzeichnen. Paulette war so erfreut darüber, daß sie ihrem Mitarbeiter ein Juwel von hohem Werte überreichte.

Zu den Eigentümlichkeiten Paulettes zählte auch die, daß sie Anfälle von Verschwendungssucht und solche von Habgier und Geiz hatte; die ersteren hört man auch als Freigebigkeit bezeichnen. Wenn sie Künstler zu sich kommen ließ, um mit ihnen zu singen, so honorierte sie dieselben stets aufs Glänzendste; so schenkte sie z. B. an Garat eine

prachtvolle Nadel; Crescentini, welcher Ritter der eisernen Krone war, erhielt ein mit Diamanten reich besetztes Kreuz, der Grassini übersandte sie einen Schmuck von sehr hohem Werte. Bei dieser Gelegenheit sei bemerkt, daß es nie eine souveräne Familie gab, welche Künstlern gegenüber so freigebig war, wie Napoleon, die Prinzen, seine Brüder und die Prinzessinnen, seine Schwestern.

Hier noch ein anderes Beispiel, bei welchem Paulette wohl zuviel des Guten tat:

Eines Abends, als sie ihren Bruder, den König von Holland, bei sich zu Gaste hatte, bat sie Blangini, etwas zu singen; unglücklicherweise war Blangini heiser und außerstande, auch nur eine Note zu singen.

„Wo zum Teufel haben Sie sich so erkältet", rief in seiner wie gewöhnlich etwas rüden Form der König Louis.

„Gestern, Sir, als ich bei dem Regen durch den Straßenkot waten mußte."

„Fürstin Pauline", sagte Louis, sich zu seiner Schwester wendend, „Sie lassen „Ihren Musikdirektor" zu Fuß gehen? Das schickt sich nicht. Sie müssen ihm Wagen und Pferde geben. Versprechen Sie noch heute Abend Herrn Blangini, daß Sie das tun wollen, worum ich Sie ersuche."

Paulette versprach es und hielt Wort.

Auf diese Weise kam Blangini zu einem Koupé mit zwei Pferden und erhielt auch noch die nötige Summe zum Unterhalt von Kutscher und Gespann.

Diese Freigebigkeit der Fürstin mochte zum Teil wohl durch den Geiz des Fürsten hervorgerufen sein; bei größeren Ausgaben seiner Gemahlin geriet derselbe nämlich stets in Zorn, und das wußte Paulette, die nicht verfehlte, ihm gelegentlich zu zeigen, daß sie sich daraus nichts mache.

Geiziger noch zu sein wie Camillus Borghese wäre

schwer möglich; dabei gab er — aber nur für sich selber — zuweilen auch große Summen aus. Es kam vor, daß er 100 oder 200 Louis bei einem Morgenbesuch im sogenannten „Petit Dunkerque“, einem Bazar für Modewaren für allerhand Nichtigkeiten, mit denen er sich selbst beschenkte, ausgab — einem vor Hunger Sterbenden hätte der Fürst keinen Sou gegeben.

Drittes Kapitel.

Die Fürſtin Borgheſe in Nizza. — Ihr Unwohlſein. — Napoleon weiß nichts von dem Betragen ſeiner Schweſtern. — Eine muſikaliſche Phantaſie der Fürſtin. — Konzerte. — Pauline legt ſich einen neuen Liebhaber zu. — Blangini. — Die mißliche Stellung eines Liebhabers der Fürſtin. — Der Schreck Blangini's — Der Neger Don Juan. — Hirngeſpinnſte Paulines. — Nächtliches Unwohlſein. — Ausflug nach Antibes. — Das Schiff der Cleopatra — Napoleon iſt ein guter Bruder. — Der Tag nach dem Feſte. — Fürſt Borgheſe in Nizza. — Er wird zum General-Gouverneur des Departements jenſeits der Alpen ernannt. — Abreiſe nach Turin. — Die Karawane. — Tollheiten der Fürſtin während der Reiſe. — Ihr Unwohlſein, ſeltſames Mittel dawider, die Geneſung. — Die ehelichen Zwiſte vor dem Maire. — Erfolge der Fürſtin und des Fürſten in Coni. — Ihr Einzug in die gute Stadt Turin. — Einrichtung des fürſtlichen Hausſtandes im Palais Chablais. — Das Feſt der Stadt Turin. — Der Haushalt der Fürſtin. — Paulette langweilt ſich. — Ihre Krankheit, ihre Abreiſe von Turin.

Ende 1808 war die Fürſtin Borgheſe von Paris abweſend. Unter dem Vorwande, ihr kränklicher Zuſtand erfordere es, war ſie zu ihrer Zerſtreuung in Nizza. Dabei hatte ſie vorher eine Kur in Gréoulx in der Provence durchgemacht. Noch heut ſteht dort das kleine Schloß Laval, welches ſie häufig beſuchte, auch eine alte Eiche führt noch heute den Namen „Eiche der Prinzeſſin“. Unter derſelben pflegte ſie den ganzen Tag über zu ſitzen; ſie war damals in der Tat in einem ſchwächlichen Zuſtande, allein nur durch ihre eigne Schuld, ſie konnte ſich, wie es ſchien, nicht raſch genug zu Grunde richten.

Wir finden ein seltsames Dokument in dem Werke „Napoléon intime“ von Arthur Lévy, welches das Ergebnis einer damals stattgehabten ärztlichen Konsultation enthält, unterzeichnet von dem berühmten Dr. Hallé; es lautet:

„Lieber Kollege! (Es ist der Leibarzt Paulettes Dr. Peyre gemeint.) Ich habe des weiteren über den Zustand nachgedacht, in welchem sich Ihre Hoheit befindet. Es handelt sich um hysterische Erscheinungen. . . Die Krämpfe, welche ich in den Armen beobachtet habe, sind ebenfalls hysterischer Natur, ebenso wie der Kopfschmerz. Der allgemeine Eindruck, welchen die Kranke macht, ist der vollkommener Ermattung und Erschöpfung. Der Zustand der Entzündung, welchen wir beobachtet haben, war nur ein vorübergehender, der gewöhnliche und vorhaltende Zustand ist der eines starken Reizes im Uterus, und dieser Zustand kann, wenn er anhält, sehr ärgerliche Folgen haben.

Das ist das Uebel. Ich habe in halben Worten der Fürstin die Sache zu verstehen gegeben — es war ebenfalls am vorigen Donnerstag — und habe innerliche Douchen verordnet; ich glaube, sie hat mich verstanden, aber doch wohl nicht in dem Umfange, wie ich es wünschte. Ich weiß ja von nichts, muß also aus den Umständen meine Schlüsse ziehen. Was ich über die Symptome gesagt habe, welche Sie und ich, Sie noch mehr als ich, beobachtet haben, ist mehr als genügend zur Lösung des Rätsels.

Man kann nicht immer der Douche und Röhre die Schuld geben, kann aber stets bei einer jungen, hübschen, sinnlichen, einsamen Frau, die sichtlich in ihrem Aeußeren dahin schwindet, eine bestimmte Veranlassung zu einer solchen Erschöpfung annehmen.

Welches die Veranlassung aber auch sei, es ist Zeit, es ist die höchste Zeit, sie zu beseitigen.

Ich habe Frauen solchen Schwächen erliegen sehen; sie haben gerade so angefangen.

Ich kann nicht mehr sagen, als ich gesagt habe, denn ich weiß von nichts, aber wir haben die Pflicht, die junge,

interessante Frau ihrem Untergange zu entreißen; wenn jemand vorhanden wäre, der ihren Schwächezustand fördert ein Mitschuldiger, gleichviel wer, er würde sich nimmermehr selbst anklagen, uns würde man aber beschuldigen, nichts gesehen, oder alles geduldet zu haben. Ich habe keine Lust, weder für einen Dummkopf zu gelten, noch mich einer erbärmlichen Nachgiebigkeit schuldig zu machen. Vor allen Dingen muß diese sehr beachtenswerte und unglückliche Frau, deren Schicksal mich bekümmert, gerettet werden. Glücklicherweise darf ich sagen, daß es mir nicht an Hoffnung fehlt.

Beeilen Sie sich also, werter Kollege, denn es ist keine Zeit zu verlieren. Machen Sie von meinem Brief jeden Ihnen passend erscheinenden Gebrauch, oder geben Sie mir Gelegenheit, ohne Rückhalt zu sprechen. Wenn wir nicht als Gebieter reden können, ist es besser wir ziehen uns zurück ꝛc.

Montag, den 20. April 1807. Abends.

Gez.: Hallé."

So hatte denn die arme Paulette wirklich den Teufel im Leibe?

Nun war sie wie gesagt in Nizza und vergnügte sich so viel es nur irgend ging; die Toilette allein nahm fast alle ihre Zeit und Kräfte in Anspruch; sie hatte sich in dieser Beziehung, das muß man sagen, gut versorgt; jeden Tag kam ein Postwagen, der nur ihr zur Verfügung stand, von Paris, mit Modeartikeln beladen an.*)

Napoleon hat später, auf St. Helena, einmal gesagt, wenn er von dieser unsinnigen Geldverzettelung etwas gewußt hätte, er hätte dem ein Ende gemacht und seiner Schwester Vernunft beigebracht.

„Aber so geht es," fügte er hinzu, wenn Einer Kaiser ist, erfährt er von solchen Dingen nichts."

*) „Mémorial de Sainte Héléne II, 31.

Es ist aber doch gestattet, es merkwürdig zu finden, daß Napoleon von „solchen Dingen“ nichts gewußt haben sollte. Hat er sich wirklich so ausgedrückt, wie man eben hörte, so hat er sich den Anschein geben wollen, als wisse er nichts von den Ausschreitungen seiner Schwestern.

Diese Ausschreitungen aber fügten seinem Kaisertum den allergrößten Schaden zu. Daß Napoleon nichts davon gewußt habe, behauptet auch die Abrantes, allein es ist zur Genüge bekannt, daß er geheime Agenten unterhielt, welche ihn von allem unterrichteten, was seine Schwestern taten. Es hielt sich damals auch in Nizza ein solcher Privatagent Napoleons auf, der täglich einen Bericht über das einreichte, was die Prinzessin den Tag über getan hatte. So melden alle Memoirenschriftsteller.

Alles, was Napoleon auf St. Helena sagte, war, wie Bourrienne und auch die Abrantes sehr richtig bemerken, für die Nachwelt berechnet. Der Graf Las Cases hat alles Wort für Wort verzeichnet, und man wird es hören bis an der Zeiten Ende. Aber, „der Mann der Jahrhunderte“ bedachte nicht, daß nach seinem Tode nicht nur in Frankreich, sondern in allen Staaten Europas ein wahres Memoirenfieber ausbrechen würde, und daß diese Memoiren die geheimsten Dinge über ihn, sein Leben, und das der Seinigen an's Tageslicht ziehen würden — oder hat er von seinem Felsen aus seine Stimme erhoben, nur um die anderen zu überschreien? Las Cases war bekanntlich mit Leib und Seele dem Kaiser ergeben; er schrieb jeden Abend nieder was Napoleon im Laufe des Tages gesagt hatte;*) credidi propter quod locutus ist die Devise seiner Mitteilungen.

Paulette bewohnte in Nizza ein reizendes, palaisartiges Haus, welches einem Herrn Vinaille gehörte. Sie hatte es für die Saison gemietet. Die Lage, inmitten von schönen, düftereichen Gärten war entzückend, und es ge-

*) Las Cases, Tagebuch Napoleons auf St. Helena. 2 Bde. Verlag von Schmidt & Günther, Leipzig.

währte eine herrliche Aussicht auf das Meer.*) Die Etikette, welche ihr noch unlängst so sehr am Herzen gelegen hatte, und deren strengste Nachachtung sie von jedem, der mit ihr in Berührung kam, erwartete, so daß Napoleon selber sich oft besänftigend in's Mittel legen mußte, hatte die Fürstin in Paris zurückgelassen: sie war derselben mittlerweile überdrüssig geworden.

Ihr Frühstück nahm sie des morgens allein ein, zum Diner aber war stets der ganze Haushalt versammelt; er bestand aus: Mme. de Chambaudoin, Mme. de Barral, Mlle. Millot, Vorleserin und Mlle. Faivre, Anmelderin. Außerdem gehörte dazu Dr. Peyre, der nicht allein das Befinden der Fürstin und ihrer Damen zu überwachen, sondern auch die Hofverwaltung zu besorgen hatte.

Bei einem seltsamen Wesen, wie Paulette es nun einmal war, stellte sich trotz Promenaden, Blumenduft, Spazierfahrten zu Wagen und zu Schiff, herrlicher Aussicht ꝛc., die Langeweile ein; von Büchern durfte man ihr ja nicht sprechen, von Näherei, Stickerei ebensowenig.

Wie wäre es, wenn wir zur Abwechslung einmal wieder musizierten, dachte sie eines Tages gähnend, und erinnerte sich auch, daß sie einen Musikdirektor ganz für sich habe. Sie ließ also Blangini aus Paris kommen, und seitdem gab es Konzerte an dem kleinen Hofe in Nizza, aber nur abends. Nach dem Frühstück versammelte man sich gewöhnlich im Salon. Die Fürstin liebte es bei dieser Gelegenheit Anekdoten zu erzählen, meistens sehr pikanter Art, über Personen des Pariser Kaiserhofes; die Mitglieder ihrer Familie wurden nicht geschont und im Feuer der Unterhaltung enthüllte sie sogar die größten Geheimnisse. Man hörte ihr gern zu — mit mehr Interesse — als Respekt. Zuweilen stellten sich Besuche ein, meist höhere Beamte und Offiziere — es waren nur offizielle

*) Dieses Haus hat unlängst Frau Furtado-Heine dem Kriegsminister zum Geschenk gemacht, damit es kranken Offizieren unserer Armee und Marine als eine Stätte der Erholung diene.

Visiten; dann folgten Fahrten zu Wasser oder zu Lande. Nach der Rückkehr schnell, um den Appetit zu reizen, etwas Musik und dann das Diner.

Das Leben war allerdings eintönig und hätte wohl auch andere gelangweilt; Pauline sah sich also, wie sie es in solchen Fällen stets tat, nach Zerstreuungen um: unschuldiger Natur waren dieselben gerade nicht, sie schaffte sich, kurz gesagt, einen neuen Liebhaber an — wen anders als den Direktor ihrer Musik!

Eines Tages, als sie gerade, von Rosine und Lindor, oder von Julie und Saint-Preux schwärmend, eine Romanze mit Blangini angestimmt hatte, fiel sie bei einer besonders pathetischen Stelle demselben in die Arme — — ja, die Herren Musikanten sind den Damen gefährlich, das ist eine alte Geschichte!

Von dem Tage an zeigte sich bei Paulette eine ganz besondere Vorliebe für Musik, ja ein unersättlicher Appetit für Romanzen: der kleine Hof, an so etwas gewohnt, sagte nichts, der Kardinal Spina aber, Erzbischof von Genua, der eines Tages ihrer kaiserlichen Hoheit seinen Besuch machen wollte und nicht empfangen wurde, hätte sich doch wohl gewundert, wenn es ihm zu Ohren gekommen wäre, warum er abgewiesen wurde: Paulette sang gerade ein Duett mit ihrem Lindor, oder ihrem Romeo, d. h. mit ihrem Blangini, und der Kardinal hatte sich ungeschickter Weise eingestellt, als man bei der interessantesten Stelle war.

Würde es sich geschickt haben, Seine Eminenz, zu empfangen? Wir sagen nein, und Paulette hatte gewisse Prinzipien, namentlich religiöser Art, die ihr ebenfalls ein nein in den Mund legten: nur ließ sie gewöhnlich diese Prinzipien gerade in dem Moment aus den Augen, in welchem es darauf ankam, an ihnen festzuhalten, sie sagte:

Video meliora proboque, deteriora sequor —
ich sehe das Gute und billige es, tue aber trotzdem das Schlechte.

An Sonntagen fand zunächst im Hause die Messe statt, der Kaiser hatte es so befohlen und Paulette ihr Wohlgefallen daran: es war so ungewöhnlich, war gar so spaßhaft, wenn aus Tischen und Brettern im Salon der Altar errichtet wurde. Man bedeckte das Gestell mit schönen, kostbaren Stoffen, die zuvor — wie wir dem Leser ins Ohr flüstern wollen — auf dem Bett oder einem Kanapee der kaiserlichen Hoheit gelegen hatten. Ein Almosenier vollzog den heiligen Akt und hielt auch eine kurze Ansprache, der die Fürstin mit einem Ausdruck von Pietät, der ihr vortrefflich stand, zuzuhören pflegte: sie hatte sich das alles unter Mithilfe ihres Vertrauten, des Spiegels, zuvor eingeübt. Hätte nach Beendigung der Zeremonie jemand sie über den Eindruck befragt, den sie von dem Sermon des Almoseniers empfangen hatte, sie würde wohl die Worte des wackeren Meisters im „Gil Blas“ parodierend, geantwortet haben:

„Der Abbé hat seinem Beruf als Almosenier entsprochen, jetzt will ich meinem Beruf als hübsche Frau nachgehen.“ Sie hörte die Kirchenmusik ihrer Kapelle bis zu Ende an, ging aber dann schnell zur profanen Musik über.

Sie war jetzt ganz voll von „ihrem“ Musikdirektor Blangini, ja sie war sogar eifersüchtig auf ihn geworden, und zwar in so hohem Grade, daß sie ihm nicht mehr gestattete, ohne ihre besondere Erlaubnis auszugehen: er mußte stets angeben, wohin er sich verfügen wollte. Zuweilen wurde die Erlaubnis auch verweigert.

Eines Tages sagte ihr der Musikdirektor, er solle am Abend beim Präfekten diniren.

„Blangini“, ergänzte die Fürstin, „heute abend speisen Sie bei mir.

Ging der Aermste am Tage aus, um einen Besuch zu machen, so folgte ihm ein beobachtender Diener seiner Herrin; kaum war er im Hause des Bekannten angelangt und hatte seine Begrüßungsverbeugung gemacht, als auch schon der Diener mit den Worten eintrat:

„Ihre kaiserliche Hoheit lassen bitten, der Herr möchte sogleich kommen."

Er mußte gehorchen, heimkehren. Machte er am Meeresufer einen melancholischen Spaziergang, um von seinem Glück zu träumen, so bemerkte er, daß ihm jemand folgte und ihn scharf beobachte.

Seine Stellung als Günstling der Fürstin hatte aber auch sonst noch manches Unangenehme. Mußte er sich doch in acht nehmen vor eifersüchtigen Streichen des Hofpersonals, mußte er doch den Zorn des Kaisers befürchten, wenn dieser von der neuen Leidenschaft seiner Schwester hörte; konnte er nicht möglicherweise auch der Rache des betrogenen Gatten, anheimfallen? Blangini aber war von nichts weniger als kriegerischen Naturell, er war bereits soweit in Furcht gejagt, daß er keine ruhige Minute mehr hatte.

Eines Tages sagte ihm die Fürstin, gerade als sie in ihren Wagen steigen wollte:

„Kommen Sie mit, lieber Freund!"

Blangini erblaßte vor Schreck über die ihm so unerwartet zu Teil werdende Ehre — nun sollte gar sein Verhältnis mit der Fürstin öffentlich förmlich zur Schau gestellt werden? Was würde der Kaiser sagen? Der Kaiser, der es so gut verstand, seine Schwestern von ihren Liebhabern zu befreien, indem er sie mit Depeschen über die Straßen von Portugal und Spanien jagte, wo ein im Hinterhalt lauernder Guerilla ihn mit wohlgezielter Kugel von den Lästigen mir nichts dir nichts befreien konnte. War es nicht höchst wahrscheinlich, daß mit wiederkehrenden Kurier ein Leutnantspatent für ihn und der Befehl eintreffen würde, sofort und schleunigst eine Depesche nach Lissabon zu bringen? Da konnte man dann Bekanntschaft mit den pfeifenden Kugeln und knallenden Büchsen machen. Nein! Die Musik der pfeifenden Kugeln, welche einst Karl XII. so sehr gefallen hatte, daß er erklärte, er wolle nie eine andere hören, war nichts für den friedfertigen

Musikanten, gefiel sie tausenden von braven Soldaten, ihm, Blangini, gefiel sie ganz und garnicht. Der bloße Gedanke daran, rief kalten Schweiß auf seine Stirn.

Die Furcht aber gab ihm auf der anderen Seite Mut. Er wagte es, seiner Herrin Vorstellungen zu machen: in offenem Wagen mit ihrer kaiserlichen Hoheit zu zeigen ... die Gebieterin auf diese Weise kompromittieren ... unmöglich ... was sollte wohl der Kaiser dazu sagen?

„Ich befehle Ihnen, mich zu begleiten", erwiderte kurz und barsch Paulette, die imstande war, sich über alles lustig zu machen, sogar über den Kaiser.

So stieg denn Blangini mehr tot als lebendig zu seiner Herrin in den Wagen — gewiß es ist nicht übel, eine schöne Maitresse zu haben, aber wenn man eine solche hat — o, glaubt nur, Freunde — da ist man nicht mehr sein eigener Herr!

Das Ereignis verlief ohne schlimme Folgen: eine schmerzliche Verletzung seiner Eitelkeit ausgenommen. Einige Tage später sagte ihm nämlich die Fürstin, der Kaiser habe erfahren, daß sie in offenem Wagen mit einem Herrn spazieren gefahren wäre, als man ihm aber angegeben, mit wem, habe er nichts weiter gesagt.

Nun war allerdings die Furcht bei Blangini beseitigt, allerdings es kränkte ihn tief, daß der Kaiser, trotz der Gefahr, in welcher die Tugend der Fürstin in seiner Nähe schwebte, ihn als gleichgiltig und bedeutungslos ansähe. .. Hätte es sich um Crescentini, dem Diskantsänger gehandelt ... aber er ...

Zu dem Haushalt der Fürstin gehörte auch ein Individuum, welches vom Geschichtsschreiber nicht übersehen werden darf: obwohl der Betreffende nur den bescheidenen Posten eines Küchengehilfen inne hatte, und die zweite Kasserolle in der fürstlichen Küche bediente, so war er doch ein ci-devant, König — ein König vom Kongo.

Der gestürzte Souverän war unlängst an der afrikanischen Küste von einem Sklavenschiff aufgefangen und

als Sklave verkauft worden; seine Haut war vom schönsten und tiefsten Schwarz, dazu war er verwachsen wie Viktor Hugos Quasimodo. „Don Juan", so hatte ihn die launige Fürstin getauft, hatte, ehe er an die zweite Kasserolle kommandiert wurde, eine Art von Vertrauensstellung: er war Oberintendant der geheimen Waschungen und Kuren Ihrer Hoheit.*) Wahrlich keine Sinecure! Don Juan war jedenfalls durchdrungen von der Wichtigkeit seiner Verrichtungen und entsprach ihnen mit der ihm eigenen naiven Majestät. Da er von Schicklichkeit, von Europens übertünchter Höflichkeit, nichts wußte, so kam es zuweilen vor, daß er ganz ungeniert auf seinem Wege zum Badezimmer den Salon passierte, wenn gerade offizieller Empfang war. Da er dabei alle jene Utensilien, welche zu seinen amtlichen Verrichtungen erforderlich waren, auf einer Tablette trug, so erregte er unter den Besuchern nicht geringes Aufsehen. Paulette hätte sich vielleicht geärgert, aber die allseitig ausbrechende Heiterkeit ließ ihr keine Zeit dazu. Don Juan, erstaunt über die ihm zugewendete Aufmerksamkeit, blieb dann wohl mitten im Salon stehen und blickte erstannt in der Runde, so daß die Besucher Zeit gewannen, die ganze Sammlung der Heilapparate des näheren zu prüfen.

Sei es, daß Don Juan allzu absolut-königlich seinen Posten versah, oder daß er sich Unerlaubtes erlaubte, kurz es kam der Tag, da er für immer in die Küche verwiesen wurde und die chirurgischen Instrumente mit der zweiten Kasserolle vertauschen mußte.

Das Leben in Nizza hatte das Gute, daß Paulette sich mehr und mehr erholte, und daß nichts ihren Roman und ihre Romanzen störte. Es fehlte nebenher nicht an kostspieligen Phantasien, die besonders deshalb einen unangenehmen Eindruck machen, weil sie doch von den Steuerzahlern gedeckt werden mußten, und Gott allein weiß, wie

*) Blangini: „Mémoires" 141.

viel Elend es damals in Frankreich gab, wie vielen es am notwendigsten fehlte!

Eines abends, als der ganze Hof um sie versammelt war, erklärte Paulette, sie wolle jedem ein Andenken geben, man möge nur seine Wünsche aussprechen. Mme. de Chambaudoin bat um das Porträt der Fürstin, vergaß aber nicht hinzuzufügen, daß es sich in einem Kranz von Diamanten besonders schön ausnehmen, und den Beweis liefern würde, daß die Augen der Fürstin mehr Feuer hätten, als alle Edelsteine. Mme. de Barral bat bescheiden um eine Haarlocke, setzte jedoch hinzu: dieselbe müsse in das Medaillon eines Armbandes mit einer doppelten Reihe von Diamanten an jeder Seite gefaßt sein, es würde der reizendste, dabei einfachste Schmuck sein, den man sich denken könne; sie würde sich für die Glücklichste auf Erden halten, wenn Ihre kaiserliche Hoheit geruhen würde, ihr auch nur ein einziges Haar zu verehren.

„Pardi!“ rief die Fürstin, „das ist einmal originell! Aber das ist nicht Ihr Ernst: nennen Sie etwas anderes.“

„Wenn Sie mir keines Ihrer Haare gewähren wollen, kaiserliche Hoheit, so würde ich um etwas weniger wertvolles bitten, also: ein einfaches Tafelservice von massivem Silber.“

„Ah! Das laß ich mir gefallen: das ist doch noch etwas. Ihre Wünsche werden erfüllt werden, meine Damen so wie wir in Paris sind. Fräulein Faivre, notieren Sie das.“

Beinah jeden Abend gab es eine ähnliche Unterhaltung.

Eines nachts hörte man plötzlich alle Klingeln im Hause. Die Dienerschaft kam herbei, es war ein Laufen auf Korridoren und Treppen: was gab es denn? Die Fürstin war leidend. Doktor Peyre, der eiligst geweckt wurde, hatte kaum Zeit sich anzukleiden, er rannte so wie er war in das Gemach Paulettes: draußen stand alles Kopf an Kopf; einer guckte den andern an; eine Kammerfrau bemerkte, es wäre doch besser, anstatt Maulaffen feil-

zubieten, durch das Schlüsselloch zu sehen, was es denn eigentlich gäbe, man könne so am besten der allgemeinen Bestürzung Genüge tun. Währenddem hatte bereits eine andere horchend ihr Ohr der Tür genähert, und nun standen alle lautlos da.

Sie war zu spät gekommen, um sich über das Uebel zu unterrichten, von dem die Fürstin so plötzlich befallen worden war, sie konnten nur noch erlauschen, daß der Arzt Ratschläge gab, auch etwas vorwurfsvoll sprach, und daß schließlich die Fürstin heftig wurde und den Doktor hinausjagte. — Doktor Peyre verließ am anderen Morgen das Haus und kehrte niemals wieder. Dies war wohl das Hauptereignis der Saison.

Eines Tages kam Paulette auf den Gedanken, Antibes zu besuchen; sie wollte das Haus, genannt Chateau-Sallé, wiedersehen, welches sie einst mit Mutter und Schwestern bewohnt hatte, zu einer Zeit, da von späterem Glück noch keine Ahnung vorhanden war. Sie wollte den Garten Balista's wiedersehen, aus dem sie einst in so brutaler Weise wegen des Schmausens verbotener Früchte vertrieben worden war. Sie wollte sich einmal zurückversetzen in die Tage ihrer Kindheit.

Ein geräumiges Boot wurde gemietet, es wurde mit bunten Wimpeln und Blumenguirlanden geschmückt, in der Mitte des Verdecks ein zierlicher, vielfensteriger, mit roten, seidenen Vorhängen, drapierter Pavillon errichtet. Eine doppelte Reihe von Ruderen in weiß und blau gekleidet, sorgte für eine schnelle Fortbewegung auf der spiegelglatten See. Schmeichler sagten der Fürstin, ihr Fahrzeug gliche dem der Kleopatra, auf welchem die schöne Königin dem Antonius entgegenfuhr. Paulette wußte von diesen historischen Größen wohl kaum etwas, trotzdem war ihr die Schmeichelei verständlich, und sie dankte mit einem sonnigen Lächeln.

Der Kommandant von Antibes war von der Ankunft der Fürstin unterrichtet worden. Er empfing sie bei der

Landung; die Bevölkerung ſtand dicht gedrängt am Ufer, weniger um der fürſtlichen Beſucherin zu huldigen, als aus Neugier. Unter den Salutſchüſſen der Artillerie führte der Kommandant die hohe Dame auf die Kommandantur, wo ſie ein beſonders feſtlicher Empfang erwartete. Ein lukulliſches Mahl wurde ſerviert und nach demſelben war große Geſellſchaft, ſchließlich Ball. Am anderen Tage verfügte man ſich nach Chateau-Sallé; Erinnerung auf Erinnerung ſtürmte auf Paulette ein, ſie vergaß ihrer Jahre, und wurde wieder der Schelm von 15 Jahren. Sie lief aus einem Zimmer ins andere, und erzählte der ſie umgebenden offiziellen Welt lauter ſpaßhafte Epiſoden jener Zeit.

„Dies war die Stube meiner Mutter, ich ſchlief hier in dem kleinen Kabinett; meine Schweſtern wohnten auf der anderen Seite, und dies hier . . . war das Zimmer meines Bruders Napoleon, wenn er uns einmal zu zweitägigem Aufenthalt überraſchte. Er hatte uns ſo lieb!“

Paulette war die einzige von den Geſchwiſtern, die dem ſorgſamen Bruder nicht mit Undank und Verrat lohnte.

Geht man tiefer auf ihren Gedanken ein, ſich den Genuß dieſer Erinnerungen zu verſchaffen, ſo wird man die erfreuliche Bemerkung machen, daß unter dem Geſtrüpp ihrer Leidenſchaften, dem Unkraut ihrer Begierden, die Keime eines guten Herzens nicht erſtickt waren: wir haben ja das Sprüchwort: quand le coeur est bon, tout est bon (wenn das Herz gut iſt, iſt alles gut), und wir wollen daran denken, wenn uns Ekel und Widerwillen an ihrem Gebahren überkommen.

Sie hätte nur nicht in großer Gala kommen ſollen: Wege, auf denen das Herz unſer Führer iſt, gehen wir gern allein, und von den Wegen ſuchen wir uns die ſtillſten aus.'

Die Fürſtin hatte nicht nur ein großes Gefolge von Militärperſonen in Paradeuniformen, ſondern auch von Staatsbeamten um ſich — zu ihrem perſönlichen Gefolge aber gehörte Blangini.

Welcher Unterschied zwischen damals und jetzt! Dort nur eine bescheidene Existenz, dort der Kindheit Unschuld, hier Prunk, Ueberfluß, hier der Tugend Ruine!

Mehrmals wurde die Wanderung durch das Haus wiederholt, endlich kehrte man nach Antibes zurück, wo der Kommandant, der sehr bedeutende Summen zum Empfange der Fürstin ausgegeben hatte, seinem hohen Gast neue Huldigungen und Opfer darbrachte.

Am folgenden Tage, ganz entzückt von ihrem Ausfluge, kehrte Paulette auf ihrem phantastisch geschmückten Schiffe nach Nizza zurück.

Der Morgen nach einem Feste ist oft trübe, wolkenschwer, — ein kaiserlicher Kurier war da. Als Paulette die Depesche erbrach, welche derselbe überbrachte, verzerrten sich ihre hübschen Züge und nahmen einen Ausdruck wilden Zornes an. Man frug besorgt, was es gäbe:

„Pardi: Mein Gemahl ... wer sonst ... mein Gemahl ... trifft morgen hier ein.... Der Kaiser hat ihn ... ich weiß viel, wozu ernannt.... Er hat ihm einen Posten in Italien gegeben. Er geht nach Turin, und wird Nizza passieren und will mich ... will mich mitnehmen, pardi! Finden Sie das vielleicht schön?"

Ihre zornige Aufregung wollte sich nicht legen: von den Bemerkungen, die sie über den Fürsten, ihren Gemahl, fallen ließ, jagte auf ihren zuckenden Lippen eine die andere, eine immer boshafter, immer giftiger als die andere — schließlich kam sie zu dem Schluß, daß sie doch lieber die Witwe des General Leclerc geblieben wäre, mit nur 20000 Franks Rente, als die Frau eines ... wir dürfen aus Rücksicht für den Leser das Wort aus fürstlichem Munde nicht wiederholen, obwohl es vor versammeltem Hofe fiel.

Fürst Borghese traf also in Nizza ein. Napoleon hatte, ehe er nach Bayonne ging, um sich in den unglücklichen Krieg mit Spanien zu stürzen, seinen Schwager zum Generalgouverneur der Departements jenseits der Alpen

ernannt. Dieſe hohe Stellung hatte früher ohne Titel der Marſchall Jourdan innegehabt, nach ihm der General Menou, der in Aegypten zum Muhamedanismus übergetreten, und unter dem Namen Abdallah, der Gatte einer ägyptiſchen Dame geworden war. Abdallah-Menou, zu bourboniſchen Zeiten Marquis de Menou, war 70 Jahre alt, Napoleon hielt es für notwendig, ihn zu erſetzen. Borgheſe hatte den Befehl erhalten, ſich unverzüglich auf ſeinen Poſten zu verfügen. Seine Ernennung enthielt den Senatsbeſchluß vom 2. Februar, nach welchem der General-Gouverneur jenſeits der Alpen zu einem Reichsgroßwürdenträger und franzöſiſchem Prinzen erhoben wurde. Der neue General-Gouverneur hatte auch Befehl erhalten, ſeine Gemahlin in Nizza abzuholen und ſie mit ſich nach ſeiner Reſidenz Turin zu nehmen.

Der Fürſt verließ alſo ſein prachtvolles Palais, gelegen im Faubourg St. Honoré, das früher den Choiſeul-Charoſt gehört hatte: jetzt iſt es der engliſchen Botſchaft eingeräumt. Am 4. April 1808 reiſte er von Paris ab in Begleitung ſeines Adjutanten Oberſten Curto; drei Tage ſpäter folgte ſein geſamter Haushalt und Stab, d. h. Oberſt Gruger, Major Henrion, Kapitän Delmas, Herr de Villemareſt und die beiden Kammerherren ſeiner Gemahlin, Herr Louis de Monbreton und Herr de Clermont-Tonnerre.

Der Kaiſer hatte dem Fürſten kurz vor deſſen Abreiſe einen böſen Streich geſpielt. Es war der zweite: daß er ihm die Witwe Paulette zur Frau gegeben hatte, war der erſte. Als er ihn jetzt nach Turin ſchickte, kaufte er ihm ſeine Skulpturenſammlung, die auf der Welt nicht ihresgleichen hatte, ab. Dieſe Sammlung, der Stolz der Borgheſe, war unverkäuflich.

Napoleon, der dies wohl wußte, ſagte eines Tages beim Lever zu ſeinem Schwager:

„A propos, Camillus — ich wollte dir ja ſagen, daß ich Dir Deine Statuen abkaufe.“

Vergeblich bemerkte der Fürſt, daß dieſelben unver-

käuflich, daß sie ein Familiengut wären, über welches er, Camillus, zu verfügen kein Recht habe.

„Ich frage Dich nicht, ob Du Deine Marmorsachen verkaufen willst, ich sage, daß ich sie Dir abkaufe, mache einen Preis."

„Sire, mein seliger Vater hat 25 Millionen, welche eine englische Gesellschaft ihm bot, ausgeschlagen."

Diese hohe Summe wirkte etwas abkühlend auf das Verlangen Napoleons.

„Fünfundzwanzig Millionen," sagte er langsam. „Das ist zu viel. Ich gebe Dir achtzehn Millionen."

Dem Fürsten blieb nichts anderes übrig, als den Willen seines despotischen Schwagers über sich ergehen zu lassen; dieser, wenig gewissenhaft, wo es sich um große Zahlungen handelte, fand später allerhand Ausflüchte und zahlte schließlich die Summe nicht in der festgesetzten Höhe.

Der Prinz war auch keineswegs sehr begeistert für sein General-Gouvernement, es lag ihm durchaus nichts daran, in Nizza seine Gemahlin abzuholen. Von seinem Schwager hinters Licht geführt, von seiner Gattin betrogen, verfiel Camillus Borghese mehr und mehr einer verbitterten Stimmung.

Seine Ankunft traf wie ein Blitz aus heiterem Himmel in den kleinen Hof zu Nizza, mit ihm stellte sich auch die Etikette, ein gezwungenes und steifes Wesen, ein.

Er und sie lebten indeß beisammen, als habe nie ein Mißverständnis bestanden; sie sahen sich allerdings nur bei den gemeinsamen Mahlzeiten, an denen stets auch Gäste teilnahmen, so daß ein Untervieraugen, wonach, wie man behauptet, lange Zeit von einander getrennte Gatten sich sehnen, sorglich vermieden war.

Unser Freund Blangini sah die Fürstin jetzt nur, wenn sie ihn rufen ließ, das geschah meist am Abend nach dem Diner. Da beide Gatten um keinen Preis einander allein

gegenüber sein mochten, waren sie stillschweigend dahin übereingekommen, daß musiziert würde.

Eines abends wollte die Fürstin singen. Sie sagte zu Blangini, er möge sich ans Klavier setzen; sie wählte eine von ihm komponierte Romanze, welche also begann:

„Sempre sacro constante, sempre t'adorero" —

„Ich sehe noch," so erzählt Blangini, „die sonderbare Szene, welche dieser plötzliche Einfall der Fürstin hervorrief. Das Piano stand in der Mitte des Salons, gerade dem Kamin gegenüber. Schon hatte ich mit den Präludien begonnen und wir hatten den ersten Ton markiert, als die Fürstin plötzlich innehielt. Ihre Augen waren auf den Sekretär des Fürsten gerichtet, welcher uns gerade gegenüber, die Ellbogen nachlässig auf das Kaminsims gelegt, dastand."

„Vor Ihnen wage ich es nicht zu singen," rief die Fürstin. „Man sagt, daß Sie boshaft sind. Sie würden sich über mich aufhalten."

Darauf sagte Herr de Villemarest, er würde untröstlich sein, die Herren und Damen des Genusses zu berauben, die Fürstin singen zu hören. Er ziehe sich zurück.

Gleich darauf aber war er wieder da, und zwar auf demselben Flecke wie zuvor. Die Fürstin bemerkte ihn sogleich, war aber nicht ungehalten.

Als das Lied zu Ende war, trat de Villemarest vor die Fürstin und sagte ihr mit großem Ernst:

„Würden Hoheit mir vielleicht gestatten, Sie gehört zu haben?"

„Pardi", rief die Fürstin lachend, „es ist wohl Zeit dazu."*)

Man sieht, Paulette hatte trotz der Anwesenheit ihres Gemahls ihr nach Beifall haschendes Wesen nicht geändert.

*) Blangini: „Souvenirs" p. 516.

Eines Tages, es war kurz vor der Abreise nach Turin, hatte sie von einem höheren, zufällig anwesenden Beamten in Erfahrung gebracht, daß derselbe nie eine Seereise gemacht hatte.

„Ich möchte Sie seekrank sehen," rief sie in ihrer herausfordernden Art, „das würde mir Spaß machen. Wir wollen gleich eine Fahrt nach Monaco zu Wasser machen. Kommen Sie."

Man bestieg also das kleine, zierliche Fahrzeug, welches zur Verfügung der Fürstin stets am Strande lag, und stieß auch gleich in die spiegelglatte Salzflut hinaus. Nur eine leichte Brise wehte und von einer Seekrankheit war keine Rede. Die Fürstin, die sich ein Vergnügen versprochen hatte, ihren Begleiter krank zu sehen, tröstete sich, denn der, über den sie sich hatte aufhalten wollen, war die Liebenswürdigkeit selbst und die Spazierfahrt reizend. —

Von sieben schwer beladenen Packwagen gefolgt setzte sich in kurzen Tagereisen — aus Rücksicht für die Kränklichkeit der Fürstin — die Gesellschaft nunmehr in Bewegung: die Kränklichkeit der Fürstin hatte das sonderbare, daß man zuweilen garnichts davon merkte — die Gesundheit Paulettes wahr eben gut oder schlecht, je nach Umständen und Laune.

Es war ein sonderbarer Zug. Vielstimmiges Gelächter ließ sich oft vernehmen, und wenn die lange Reihe der Wagen die Gebirgsdefileen entlang schlich, gesellte sich das Echo dem Jubel der Stimmen. Paulette saß in einer bequemen Berline, welche besonders für diese Reise in Paris angefertigt worden war; die Federn waren so elastisch, die Polster so weich, daß jeder Stoß in ein sanftes Wiegen überging. Trotzdem folgte ihr auch noch ein Tragsessel, und alle Augenblicke wechselte sie diese beiden Transportmittel; auch ging sie zuweilen zu Fuß und schritt dahin wie eine gewöhnlich Sterbliche. Dann fiel ihr plötzlich wieder ein, daß sie krank und vor Schwäche dem Umsinken nahe wäre. Dann wurde unter Seufzen und Weh-

klagen wieder in die Berline geklettert, und es begann ein langes Lamento über die Grausamkeit ihres Bruders, sie in ihrem leidenden Zustande zu einer so mühseligen Reise zu zwingen.

Der, der am meisten zu bedauern war, war der arme Fürst Camillus; er mußte den Klagen seiner reizenden Gemahlin und ihren Launen wohl oder übel stichhalten. Er suchte sich Erleichterung zu verschaffen, indem er den Wagen verließ, wenn die Prinzessin einstieg, und einstieg, wenn sie ausstieg — er machte, um es kurz zu sagen, einen großen Teil der Reise per pedes. Wäre es nicht ganz unerträglich gewesen, im Wagen allein neben der Anbetungswerten zu sitzen und ihren Jeremiaden zu lauschen? Frauen zeigen zuweilen denselben Mangel an Erbarmen wie Kinder, und Paulette war ebenso sehr Frau wie Kind. Kaum hatte bei Beginn der Reise der Fürst neben ihr Platz genommen, als auch die Quälereien ihren Anfang nahmen. Das Lieblingsthema ihrer Unterhaltung war das, daß der Titel eines römischen Prinzen, den ihr Gemahl führte, nichts bedeute neben dem ihrigen einer kaiserlichen Prinzessin; sie erging sich darüber des Längeren und Breiteren und setzte auseinander, daß Camillus nur durch sie den französischen Prinzentitel führe.

Wenn der Fürst im Begriff war, ein wenig einzuschlummern, so stieß sie ihn mit den Knieen an, um ihm auseinander zu setzen, daß es neben ihr, der Schönsten der Welt, sich nicht schicke, zu schlafen. Sie wäre auch, so höre sie ja täglich und von allen Seiten, die Liebenswürdigste aller Frauen; er aber — es würde ihm wohl nicht einfallen, es zu leugnen — wäre nicht hübsch. Eins aber schiene er nicht zu wissen, daß es eine Unhöflichkeit wäre, neben ihr schlafen zu wollen; er wisse sein Glück nicht zu würdigen. Er wolle sie unglücklich machen, er wäre ein Monstrum wie alle Männer, er wäre nie zufrieden, von sehr unvollkommener geistiger Beschaffenheit... sie wolle weiter nichts sagen. Nach einer Weile fuhr sie fort:

„Man wird in allen Städten, durch welche wir kommen, Ansprachen an uns richten. Ihre Sache wird es nicht sein, zu antworten, sondern die meinige. Und ich werde Ihnen gleich nachweisen, daß ich das Recht dazu habe. Der Senatsbeschluß vom 2. Februar bestimmt, daß Sie in hierarchischer Reihenfolge hinter den französischen Prinzen rangieren. Französischer Prinz sind Sie aber nur dadurch, daß ich mich herabgelassen habe, Sie zum Gatten zu nehmen. Infolgedessen habe ich den Vortritt vor Ihnen, und Sie haben mir zu gehorchen. Ist Ihnen das klar? Es möge Ihnen also nicht mißfallen, mein Herr, wenn ich auf die Anreden antworte."

Fürst Camillus mochte wohl einiges hiergegen einzuwenden haben, allein seine Beredsamkeit wäre nur verschwendet gewesen, und um nicht den letzten Rest seiner Geduld zu erschöpfen, schützte er das Einschlafen eines Armes oder Beines vor, stieg aus und ging, um seinen Gleichmut wieder herzustellen, einige Kilometer zu Fuß.

Was die zur Reisegesellschaft gehörenden Hofleute betrifft, so standen sie ja unter dem Zwange der Etikette und mußten stillschweigend alle Launen der Gebieterin über sich ergehen lassen: sie durften nicht den Wagen verlassen, um durch ein Hinterherlaufen ihre Geduld zu stärken.

In der Berline der Fürstin saßen auch der Kammerherr de Clermont-Tonnere und die Palastdame Mme. de Chambaudoin; es waren außerdem auf den Sitzen eine Menge von Polstern aller Art und Form verteilt; es gehörte zu den Seltsamkeiten der schönen Paulette, daß sie ohne eine ganze Sammlung von Schlummerrollen, Kopfkissen und verschiedentlichen andern Polstern keine Reise machte: rechts und links mußte sie ein Kissen haben, um sich gegen Erschütterungen zu schützen, als wäre sie ein Colli mit zerbrechlichem Inhalt; in ihrem Rücken wurde ein drittes Kissen angebracht, um den leeren Raum zwischen ihrer schlanken Taille und der Wagenlehne zu füllen und unfreiwillige Bewegungen der oberen Gestalt zu verhüten.

Eines vierten Polsters bedurfte sie, um ihr Haupt zu stützen, ein fünftes, um dieses reizende Haupt weich zu betten; ein sechstes, leichtes und zierliches Kissen lag auf ihrem Schoß, um ihre schönen, schlanken Hände darauf ausruhen zu lassen.

War sie in dieser Weise sorgfältig eingepolstert, alle Kissen genau um ihre Gestalt gruppiert, so erklärte sie, sie wolle schlafen; dann freute sich ein jeder, daß es nun eine zeitlang Ruhe gäbe. Weitgefehlt! Plötzlich warf Paulette, statt zu schlummern, alle Polster von sich und rief, sie müsse ersticken: zugleich klagte sie über eiskalte Füße.

„Mme. de Chamboudoin", sagte sie, „Sie werden sich nützlich machen; Sie werden mir als Wärmflasche dienen; stehen Sie auf, ich werde meine Füße auf Ihren Sitz legen und dann setzen Sie sich darauf."

Die Palastdame entsprach dem ihr erteilten Befehl und wärmte Paulettes zierliche Füße.

„Sie, Herr Clermont-Tonnerre", fügte sie nach einer Weile hinzu, „Sie werden sich auch nützlich machen. Ich ernenne Sie zum Konservator meiner Kopfkissen."

Und damit warf sie ihm die ihr lästig gewordenen Kissen zu, die auf seinen Knieen einen Berg bildeten, der über seinen Kopf emporragte.

Die erste Tagereise war unter solchen Umständen, wie sich denken läßt, für jedermann sehr ermüdend; die Fürstin kam aus dem Lamentieren nicht heraus; in Sospel, der ersten Etappe, angelangt, erklärte sie, sie wäre krank; dabei ließ sie es diesmal noch bewenden. Trotzdem aß sie mit vielem Appetit und schlief auch recht gut.

Die folgende Tagereise verlief ebenso wie die erste, die Fürstin war launisch wie am Tage vorher. Als man in Tende angelangt war, erklärte sie abermals, sie wäre krank und unfähig, etwas zu sich zu nehmen. Sie verfügte sich auch wirklich, ohne gespeist zu haben, zur Ruhe. Kaum im Bett, verlangte sie nach allem möglichen, um

ihren Zustand zu erleichtern, Kammerherren, Hofdamen, Zofen, Bediente liefen treppauf und ab, und brachten geheimnisvolle Paketchen herbei. Man war voller Bestürzung: es lag irgend etwas in der Luft, nur wußte man nicht was. Die Vorleserinnen, eine böse Vorbedeutung in den Ereignissen sehend, eilten ebenfalls herbei, um Verwendung zu finden und zu hören, wie die Sachen ständen: Kuriere sprengten nach allen Richtungen von hinnen.

Was hatte das alles zu bedeuten? War Paulette diesmal wirklich und ernstlich erkrankt? Sie klagte über Kopfweh — Ihre Hochheit hatten, unter uns gesagt, einen kleinen Durchfall.

Clermont Tonnerre erhielt Befehl, für ein Lavement (der deutsche Ausdruck wäre für Paulette zu derb) zu sorgen — unglücklicherweise war das Oertchen Tende auf solche Ereignisse oder besser gesagt, solchen närrischen Einfall nicht vorbereitet: das für ein vorschriftsmäßiges Lavement nötige Kalbsgekröse war nicht zu haben! Die Eingeborenen versicherten, es gäbe im ganzen Ort kein Kalb; dem Kammerherrn blieb nichts übrig, als der Fürstin die traurige Nachricht zu unterbreiten. Paulette aber erklärte feierlich, sie müsse sterben, wenn sie das nicht bekäme, was sie brauche und verlange.

Clermont-Tonnerre, in tausend Nöten, suchte in dieser argen Verlegenheit nach Auskunftsmitteln und schlug vor, die Fürstin möchte zu befehlen geruhn, daß zu dem Lavement statt Kalbsgekröse Leinsamen verwendet würde, was auch nicht übel wäre.

„Was faseln Sie da von Leinsamen", aber rief erzürnt Paulette, „ich will Kalbsgekröse haben und werde nicht eher von hier fortgehen bis ich das, was ich mich abquälen muß, von Ihnen zu verlangen, erhalten habe."

Diese kategorische Erklärung war Veranlassung, daß die Kuriere nach allen Richtungen dahin jagten; einer war

denn auch so glücklich, nach etwa zwei Stunden mit einem jungen Kalb über den Sattel gehängt, zurückzukehren. Das arme Tier schien mit seinen sanften Augen zu fragen, was es denn verbrochen habe, daß es so gefesselt würde, es wären ihm bei dem rasenden Galopp des Pferdes beinah alle Rippen gebrochen. Die Laune einer barbarischen Paulette sollte bald seinem gequälten Leben ein Ende machen, damit das aus seinen Eingeweiden bereitete Decoct die fürstlichen Eingeweide beruhige.

Die Fürstin war aufgestanden, um sich zu überzeugen, daß es wirklich ein Kalb war, welches man herbeigebracht hatte, daß man nicht etwa einen Hammel unterschiebe — man wird auf dieser besten der Welten so oft getäuscht!

Man ging nun mit Eifer an die Zubereitung. Das Gekröse mußte gereinigt seine vorschriftsmäßige Zeit kochen. Dann — der Zustand der Fürstin hatte sich inzwischen gebessert, allein sie hatte sich einmal in den Kopf gesetzt, daß sie eines Lavements bedürfte, und erteilte der Mme. de Chambaudoin den Befehl, die Prozedur vorzunehmen. Der Kammerherr, die Vorleserinnen, die Zofen, alle hatten ihre kleinen Verrichtungen bei dem wichtigen Vorgange.

Die Nachricht, daß die Fürstin auf dem Wege der Besserung wäre, und daß das Kalbsgekröse Wunder gewirkt habe, verbreitete sich alsbald und beruhigte die Gemüter, noch dazu, da Ihre Hoheit nunmehr dringend nach Speise verlangten.

So sehr man im fürstlichen Gefolge an närrische Einfälle Paulettes gewöhnt war, sowohl bei Tage wie bei Nacht, so wurde doch über diesen viel gelacht. Die Reise war ja eben erst begonnen, und was konnte nicht noch alles passieren, ehe man in Turin anlangte, vielleicht sollte ihnen das Lachen noch vergehen!

Am andern Tage gelangten die hohen Reisenden auf dem Territorium an, welches zu dem General-Gouvernement des Fürsten gehört; vor dem ersten Dorfe hatte sich die Obrigkeit nebst Frauen und Kindern aufgestellt und

der Gemeindevorsteher beglückwünschte die fürstlichen Herrschaften. Er machte mit dem Hute in der Hand seine Sache ganz gut und stand nun da, als erwarte er eine Antwort.

Es kam zu einer überaus komischen Szene:

Der Fürst war im Begriff, das Wort zu ergreifen, um dem Ortsvorstande zu antworten, ohne allerdings nicht zu wissen, was er sagen sollte, als seine Gemahlin, die es wohl ebenso wenig wußte, ihn am Sprechen verhinderte. Sie erklärte, es wäre ihre Sache, auf die offiziellen Ansprachen zu antworten, es wäre ihre Pflicht und gereiche ihr zur Ehre; sie werde stets ihre Pflicht zu erfüllen, ihre Ehre zu wahren wissen. Und, so fügte sie ärgerlich hinzu, sie wären doch beide zuvor darüber einig geworden, daß sie auf die Ansprachen zu erwidern habe und nicht er. Die kleine Rede, welche sie ihm eben gehalten, würde ihn ja wohl belehren, daß sie sich besser zurecht finden könnte als er.

Der Fürst machte seiner Frau wiederholt ein Zeichen zu schweigen, und legte einige Ungeduld an den Tag. Der Dorfälteste, erstaunt über diese fürstliche Unterhaltung welche in Gezänk auszuarten schien, wartete immer noch auf eine Erwiderung und schien zu finden, daß es doch besser wäre, die Hoheiten zankten sich vor oder nach der Erfüllung ihrer offiziellen Verpflichtungen; endlich in der Befürchtung zu genieren, und eine Indiskretion zu begehen, zog er sich an den Rand des Weges zurück, um dort zu warten; auch die andern Bauern traten bei Seite.

Die Fürstlichkeiten, die, auf eine Antwort verzichtend und in ihrem Gezänk fortfahrend, wieder in den Wagen stiegen, hinterließen einen recht unangenehmen Eindruck in dem Oertchen.

Clermont-Tonnerre erlaubte sich infolgedessen der ganz unwirsch gewordenen Paulette, deren Kammerherr zu sein er doch die Ehre hatte, einige Bemerkungen zu machen, dahingehend, daß zwischen Gemahl und Gemahlin

Auseinandersetzungen ja durchaus zulässig wären, ja daß ein normaler Ehestand dergleichen bedinge, daß es aber doch für die Zukunft wünschenswert erscheine, sich derartigen Zerstreuungen nicht in der Oeffentlichkeit hinzugeben, dies könnte auf die oberste Staatsgewalt ein nachteiliges Licht werfen. — Die Leute in der Provinz hätten ja etwas engherzige Anschauungen und dagegen wäre nichts zu machen; man müsse aber doch der Bevölkerung mit gutem Beispiel inbezug auf Gehorsam den Gesetzen und Gebräuchen gegenüber vorangehen, es wäre doch besser, Ihre Hoheit folgten in der Oeffentlichkeit der allgemeinen Sitte, daß die Frau dem Manne gehorche, Hoheit könnten sich ja privatim dafür schadlos halten. Der Fürst müsse dem Kaiser auch gehorchen, und um dem Kaiser nützlich zu sein, seine Reden halten; wenn der Kaiser von dem eben stattgehabten kleinen Auftritt hören sollte, so würden Se. Majestät sehr ungehalten sein ꝛc. ꝛc.

Paulette hatte vor niemandem Furcht als vor ihrem Bruder; man mußte stets mit dem Kaiser drohen, wenn man sie zur Vernunft bringen wollte — sie hielt es also auch diesmal für das Beste, die Worte ihres Kammerherrn zu beachten und klein beizugeben, indem sie sich ihre kleine Rache vorbehielt. Der Fürst benutzte geschickt die hervorgerufene Bestimmung uud bemerkte, er werde auf die Anrede des Bischofs von Coni, die am anderen Tage zu erwarten wäre, die erwidernden Worte sagen und hoffe, daß die Fürstin nicht mit ihren unhaltbaren Ansprüchen die hohe Bedeutung der Zeremonie stören werde — Paulette versprach.

Und es ging auch wirklich in Coni alles gut von statten. Das fürstliche Paar stieg auf der Präfektur ab. Der Bischof schickte am Abend schriftlich, was er anderen Tages mündlich von sich geben wollte: die Kammerherren arbeiteten in der Nacht die Antwort aus, und der Fürst las sie nach des Bischofs Anrede mit größter Geläufigkeit ab. Das fürstliche Paar hatte in Coni einen großen Er-

folg. Jedermann rühmte den Takt und die Beredsamkeit des Prinzen: es gab nur eine Stimme der Bewunderung für die Schönheit, Grazie und Anmut seiner erhabenen Gemahlin — die Stimmung war eine begeisterte.

Man brach am anderen Tage zeitig auf und erreichte ohne Unfall die nächste Etappe: Racconiggi; dies ist ein alter Landsitz der Fürsten aus dem Hause Savoyen-Carignan, es ist dort ein prachtvoller von Le Nôtre angelegter Park.

In Racconiggi stellte sich eine Deputation der Stadt Turin ein, um die hohen Herrschaften zu bewillkommen, in Racconiggi wurde auch zum erſten Mal den Vorschriften der Etikette, wie sie am Turiner Hof gelten sollte, entsprochen: der Ehrendienst des fürstlichen Paares begann seine Tätigkeit.

Am anderen Tage, dem 22. April 1808, ging der feierliche Einzug in die „gute Stadt" Turin vor sich. Eine Ehrenwache begleitete die fürstlichen Wagen, alle Glocken läuteten, die Vivatrufe nahmen kein Ende, die Kanonen donnerten, als gelte es, einen Sieg zu feiern, und das eitle Herz Paulettes ging über vor Freude, denn sie meinte: das alles gelte ihr — nur ihr.

Man stieg in dem „Palais Chablons" genannten Flügel des gewaltigen Schlosses ab. Die Fürstin wählte für sich Gemächer aus, welche der „Place impériale" am nächsten lagen, ihr Gemahl richtete sich am anderen Ende ein. Herr de Suisano, der Palastpräfekt, hatte auch für das fürstliche Gefolge die Gemächer herrichten lassen.

Zunächst gab die Stadt Turin im großen Theatersaal ein glänzendes Fest. Der ganze untere Teil des Theaters, Orchester, Parquet und Parterre, bildeten einen einzigen länglich viereckigen Saal, der durch seine Dimensionen imponierte und durch den Geschmack, mit dem er eingerichtet war, allseitige Bewunderung fand; er war ausschließlich für die Damen bestimmt, die Herren bewegten sich in den übrigen Räumen des Theaters. Im

Hintergrunde des Saales stand der kaiserliche Thronsessel; dieser durfte den Vorschriften gemäß bei keiner öffentlichen Feier fehlen, ja zuweilen sah man sogar neben einem solchen Sessel Hofbeamte aufgestellt, die die Befehle des unsichtbaren, aber allgegenwärtigen Gebieters in Empfang zu nehmen bereit schienen. Rechts vom Thronsessel stand ein Stuhl für den General-Gouverneur, links ein anderer für seine Gemahlin — daß Paulette bei ihrem Eintritt in den Saal alles Ernstes beabsichtigte, mit ihrer reizenden Erscheinung den Thronsessel auszufüllen, ist wohl selbstverständlich;*) allein sie sagte sich auch zu gleicher Zeit, daß es für sie besser wäre, durch den viel Raum einnehmenden Thron von ihrem Gemahl getrennt zu sein, weil sie dadurch der Verpflichtung enthoben wurde, von Zeit zu Zeit, des Publikums wegen, einige Worte an ihn zu richten.

Hinter dem Fürsten und seiner Gemahlin hatten die beiderseitigen Hofhaltungen sich aufgestellt. Stets darauf bedacht, dem Kaiser Napoleon nachzuahmen, erhoben der General-Gouverneur und Gemahlin sich alsbald wieder von ihren Sitzen, um an den, in dem großen Saal einen Kreis bildenden Festteilnehmern vorüberzugehen und hier und da eine leutselige Bemerkung fallen zu lassen. Obwohl Turin ein Contingent seiner schönsten Damen aufgeboten hatte — Paulette war doch unzweifelhaft die Aller-

*) Der Brauch, einen Thronsessel für den abwesenden Souverän aufzustellen, ist kein ausschließlich französischer. Zur Zeit als in Passeriano die Verhandlungen stattfanden, welche zu dem denkwürdigen Frieden von Campo Formio führten, bemerkte der General Bonaparte beim Eintritt in den Sitzungssaal einen prachtvollen, auf einer Erhöhung unter einem Thronhimmel stehenden Sessel. Auf seine Frage, was derselbe zu bedeuten habe, erklärten ihm die österreichischen Bevollmächtigten, der Sessel wäre für den Kaiser, ihren Herrn, bestimmt, der, obwohl abwesend, im Geiste den Verhandlungen beiwohne.

„So!" rief der General. „Und ich ersuche Sie, ihn entfernen zu lassen, denn ich habe nie einen Sessel, der höher steht als die anderen, gesehen, ohne das Verlangen zu spüren, mich darauf zu setzen!"

schönste, und daß sie es wäre — wenn sie es nicht selbst gewußt hätte — konnte sie hören, als sie freundlich lächelnd an der Front der Aufgestellten dahin rauschte in ihrem prächtigen Schleppengewande.

Nach Beendigung ihres Rundganges kehrte sie auf ihren Platz zurück; die Kapelle intonierte einen französischen Kontretanz.

„Das ist nichts", rief ziemlich laut die Fürstin . . . italienische Musik, das ist die schönste . . . eine Montferrina, eine Montferrina!"

Alsbald stimmten alle Anwesenden in den Ruf nach einer Montferrina ein. Dazu gesellten sich die Rufe: „es lebe der Kaiser, es lebe der Fürst, es lebe die Fürstin!"

Wenn man bedenkt, wie gering bei Fürst und Fürstin die geistige Begabung war, um einen solchen Enthusiasmus zu entfesseln, so kann einem das farzenhafte Gepräge, welches die ganze Fete zeigte, nicht entgehen.

Der Hof des fürstlichen Paares wurde so ziemlich aus denselben Personen zusammengesetzt, aus denen der Hof des Königs von Sardinien bestanden hatte;*) er war überaus glänzend.

Vor allem interessiert uns hier die Hofhaltung Paulettes. Es waren ihrer eigentlich zwei, nämlich eine in Turin, und eine in Paris. Wenn sie einige Kammerherren und einige Damen von Paris nach Turin mitgenommen hatte, so brachte sie später von Turin nach Paris dafür einige Italiener und Italienerinnen mit; beide Hofhaltungen blieben im übrigen beinah vollkommen getrennt.

Man hat ja schon ein wenig Bekanntschaft mit Herrn von Clermont-Tonnerre gemacht: dieser Herr hatte mitten in dem frivolen Treiben, in welchem er lebte, sich einen gewissen sittlichen Ernst zu bewahren gewußt; nicht dieser Eigenschaft wegen war er eine sehr beliebte Persönlichkeit,

*) Stanislas Girardin; „Journal et Souveniers" II. 71.

sondern deswegen, weil er alles, was er sagte, mit den überraschendsten Wortspielen auszuschmücken verstand: er galt infolgedessen an dem Turiner Hof für einen geistreichen Mann.

Gewiß, es fehlte Herrn de Tonnerre nicht an Geist; was aber an ihm geschätzt wurde, das war nur die kleine Münze, welche er der Umgebung entsprechend, verteilte — hat man doch für kleine Kinder und Schoßhündchen eine besondere Sprache!

Herr de Montbreton, der andere Kammerherr, welcher ebenfalls von Nizza mit nach Turin kam, war von makelloser Rechtschaffenheit: früher auch ein Lebemann, war er jetzt ein guter Ehemann, guter Vater, guter Bruder und guter Bürger, er besaß alle jene Eigenschaften, die man gewöhnlich nur verstorbenen zuspricht. Sein ausgezeichneter Charakter, seine wohlwollende Nachsicht für seine Gebieter gestatteten ihm, ohne allzusehr darunter zu leiden, in dieser wenig mustergiltigen Gesellschaft zu leben — er stand vor Herrn de Forbin auf bestem Fuß mit seiner reizenden Herrin.

Dieser Herr de Forbin, ebenfalls seines Zeichens ein Kammerherr, war durch seinen feinen Anstand und seinen gesellschaftlichen Schliff, ebenso wie durch seine geistigen Anlagen und seine Liebe zu den Künsten hervorragend; er war Dichter, Maler, Sänger, kurzum, eine ideal angelegte Persönlichkeit. Er war außerdem reich. Wie in aller Welt kam ein solcher Mann dazu Kammerherr zu werden, so wird man fragen? Einmal war es damals Mode geworden, daß jeder in der Gesellschaft hervorragende ein Ehrenamt bei den kaiserlichen Prinzessinnen nachsuchte, sodann war Forbin, als Freund der Künste, als Verehrer alles Schönen, auch ein Verehrer schöner Frauen. Und war die Fürstin Paulette nicht von allen die Schönste? Forbin fand Vergnügen daran, es ihr zu sagen, in Versen wie in Prosa, und die Fürstin fand ihrerseits Vergnügen daran, es sich sagen zu lassen. Forbin malte ihr Bildnis:

von vorn, von der Seite, halb von vorn und halb von der Seite; Paulette betrachtete bewundernd die schönen Bilder, vor allem aber den, der sie malte. Da sie es für ihre Pflicht als Fürstin hielt, die Künste zu ermuntern, oder vielmehr die Künstler, so hatte sie für Herrn de Forbin allerhand Gunstbezeugungen. Daraus wurde allmählich ein idyllisches Verhältnis zwischen ihr und ihm, in welches der Kaiser mit rauher Hand eingriff, indem er den armen Forbin verbannte.

Oberzeremonienmeister, Generaldirektor der Etikette, am fürstlichen Hof war damals Herr Alfieri de Sostegno, eine unbedeutende und sehr langweilige Persönlichkeit. Sostegno war Witwer, man behauptete, seine Frau wäre an der Langenweile, welche er ihr einflößte, gestorben. Er versteckte seine Unbedeutendheit hinter einem sehr würdevollen Auftreten, und galt daher in den Augen von Dummköpfen und diese bilden ja überall die Mehrheit, für einen in sich selbst vertieften Geist.

Der Hofhalt der Fürstin war inbezug auf Damen weniger gut versorgt. Am bedeutendsten war wohl Mme. de Chamboudoin, die in einem sehr vertrauten Verhältnis zur Fürstin stand, wie man ja schon zu bemerken Gelegenheit hatte. Sie war die Gemahlin vom Präfekten des Eure-Departements.

Mme. de Champagny, die Gemahlin des später zum Herzog von Cadore ernannten Minister des Aeußeren, zählte auch zu den Ehrendamen der Fürstin; wie sie dazu kam, weiß man nicht recht: es war eine ernste, würdevolle Dame; sie sah stets gelangweilt aus. Böse Zungen, und es gab deren viele inmitten dieser höflichen Welt, in welcher immer einer eifersüchtig auf den andern ist, sagten, die Dame wäre zu häßlich, zu einfältig, zu geschmacklos, um nicht tugendhaft zu sein — als wären dergleichen Eigenschaften ein für allemal ein Hindernis, um tugendhaft zu sein!

Mme. de Barral, die ebenfalls in hoher Gunst bei der Fürstin stand, hatte die Gestalt eines Tambourmajors,

dabei einen ganz kleinen, zierlichen Kopf, der voller Geist steckte — man mußte sich fragen, wie es möglich war, daß soviel Geist Platz in einem so kleinen Behälter hatte, wahrscheinlich weil er zu beengt wohnte, suchte er sich Oeffnungen nach allen Seiten hin. Niemand verstand es das große Hofstaatsgewand zu tragen, wie Mme. de Barral.

Die Marquise de Bréhan mit ihren blondgelockten Haaren, die sich hinter den Ohren nicht bändigen ließen war auch recht hübsch; sie hatte große Augen und gar kleine Hände und Füße, einen sehr weißen Teint und schöne Zähne; hatte auch viel Temperament und war etwas boshaft, dabei doch nicht so schlecht wie man glauben könnte, denn sie war eine treue und ergebene Freundin, in Hofkreisen ziemlich beliebt.

Mlle. Millot nahm am Hofe der Fürstin eine hervorragende Stellung ein, obwohl sie nichts war als Vorleserin. Sie war unterrichtet wie ein Mann, ihr Geist aber war der einer Frau, das heißt einer auserlesenen Frau. Zu tun hatte sie als Vorleserin ja garnichts, und da sie kaum wußte, was sie mit dem ihr innewohnenden Tatendrange anfangen sollte, so ließ sie ihrem originellen Geist, dem jede weise Zurückhaltung fehlte, freien Lauf und entwickelte zuweilen Ideen, deren Uebermut dem ihrer Gebieterin nichts nachgab. Sie scheint in ihrem Buch: „Foscarini, der venetianische Patrizier", den Roman ihres Lebens geschrieben zu haben.

Es waren außerdem noch „Damen zur Begleitung" am Hofe Paulettes. Ihre Namen verdienen aber nicht auf die Nachwelt zu kommen; nur eine soll nicht mit Stillschweigen übergangen werden, weil ihr Aeußeres und ihr Charakter weit über ihre bescheidene Stellung emporragten — es war Mme. Hamelin, die Witwe eines Marineoffiziers. Sie hatte aus Rücksicht für die Erziehung ihrer Kinder den bescheidenen Posten, welcher ihren Kenntnissen, ihrer hohen Bildung und ihren edlen Charaktereigenschaften wenig entsprach, angenommen. Mme. Hamelin war noch

eine schöne Frau, ihre strenge Tugend aber hatte ihr keine Freunde zu erwerben gewußt. Die Frauen, eifersüchtig auf ihre Schönheit und vielleicht innerlich aufgebracht über ihre tadellose Aufführung, sahen mit verächtlichem Mitleid auf sie herab — das ist ja gewöhnlich die Rache des in Ueberfluß schwelgenden Lasters an der mit Armut ringenden Tugend. Die Männer, die sich sagten, sie könnten sich inbezug auf Mme. Hamelin keine Hoffnungen machen, sahen sie garnicht an. Die arme Frau hatte also viel auszustehen. Wenn sie nicht gezwungen gewesen wäre, Brot für ihre Kinder zu erwerben, sie hätte gewiß diesem Hofe, kaum, daß sie mit ihm bekannt geworden, auch gleich wieder den Rücken gekehrt: man schien das Leben für zu kurz zu halten, um alle die Torheiten, auf welche die unruhigen Köpfe Tag aus und ein verfielen, auszuführen; es war, als fürchtete man, es könne die Uhr ablaufen, ehe dieser oder jener Streich gespielt war.

Unter den Damen der „italienischen" Hofhaltung ist besonders Mme. de la Turbie zu nennen, welche später Herrn de Clermont-Tonnerre heiratete; ferner Mme. de Cavour, die viel zu ernst war, um sich dem leichtfertigen Tone der Uebrigen anzubequemen; auch Mme. de Mathis, die im Verhältnis zu ihren Beinen, wie die Neidischen verkünden, einen allzu langen Oberkörper hatte: sie genoß ja die „Ehre", vom Kaiser geliebt zu werden und nahm eine zeitlang täglich drei Briefe von ihm in Empfang! Da war auch Mlle. Blangini, die Schwester des Musikdirektors, sie war die „Hofsängerin", führte aber den Titel „Vorleserin".

Unter den zum Hofe der Fürstin gehörigen Damen, meint die Rémusat, gab es gewiß auch tugendhafte, die öffentliche Meinung aber beurteilte alle nach ihrer Gebieterin, deren Betragen ja ohne Zweifel ein nachteiliges Licht auf alle diese jungen und hübschen Frauen werfen mußte.*)

*) Mme. de Rémusat: „Mémoires" II, 385.

Uebrigens nahmen nicht alle Damen, welche Paulette in ihrer Nähe zu haben wünschte, diese „Auszeichnung“ an; so weigerte sich u. a. Mme. de Lostanges auf's bestimmteste, am Hofe der Fürstin Borgheſe irgend ein Amt anzunehmen.

Souveräne Fürstenhäuser ohne Almoſenier gab es damals nicht. Das Haus Borgheſe hatte ihrer zwei; es gab allerdings wohl auch nie einen Hof, an dem das Moralpredigen ſo nötig geweſen wäre. Die Fürstin nahm ſtets, in Turin wie in Nizza, an den Sonntagsmeſſen teil: dies geſchah, weil der Kaiſer es ſo wollte; ſie glaubte außerdem ein Mittel gefunden zu haben, die Kluft zwiſchen den Vorſchriften der Religion und ihren außerehelichen Vergnügungen auszufüllen, indem ſie die göttliche Nachſicht für die Verirrungen der Menſchen, namentlich die der Frauen, offiziell betont zu ſehen wünſchte. Die beiden Almoſenier gehörten vornehmen Familien an, es waren die Abbés de Sambuſſy und de Bombelles; beſonders der letztere war ein eigentümlicher Herr. Er war in ſeiner Jugend, d. h. zu einer Zeit, wo die jungen Edelleute mit einem Oberſtenpatent auf die Welt kamen, Feldmarſchall geweſen, hatte aber ſpäter die Uniform mit der Soutane vertauſcht — andere machten es damals umgekehrt, wie Talleyrand, Fouché, die ihre Soutanen auf den Kerichthaufen warfen. Die freien Manieren am fürſtlichen Hofe hatten nichts, was den früheren Offizier und jetzigen Almoſenier verletzt hätte. Er wurde zur Zeit der Reſtauration Biſchof von Amiens und behielt außer anderen Hof- und Kaſernengebräuchen auch den bei, daß er trotz ſeiner violetten Soutane das Tanzbein ſchwenkte und jeden Abend irgend eine friſch aufgetauchte prickelnde Anekdote niederſchrieb. Um ſie alle zu ſammeln, waren 80 Manuſkriptbände erforderlich! In Erinnerung deſſen, daß er einſt Feldmarſchall geweſen war, ließ er auf ſeiner Mitra die zwei ſilbernen Sterne, Abzeichen ſeiner Militärcharge, anbringen.

Die Aufgabe der beiden Almoſenier ging offenbar

über ihre Kräfte: sie hatten mit sich selbst vollauf zu tun, um Anfechtungen von sich zu halten.

Man sieht, daß der Hof der Fürstin Borghese, oder wie sie es lieber wollte, der „Fürstin Pauline", auf's glänzendste ausgestattet war: es gab sogar Pagen — die Großherzogin von Toskana hatte deren keine, die Königin von Neapel erst kurz vor dem Sturz vom Throne — diese hübschen, prächtig gekleideten Jünglinge hatten recht schlechte Beispiele vor Augen, um ihre Erziehung zu vollenden — mit solchen kleinlichen Bedenken aber gab man sich nicht ab.

Das Leben in Turin war trotz allem eintönig und auf die Dauer für Paulette unerträglich. An Sonntagen, an welchen sie jetzt der Messe in der Kirche des heiligen Laurentius beiwohnte, war der Schloßgarten für das Publikum zugänglich, und von ihren Fenstern aus schaute sie gern den Spaziergängern zu, um sich lustig zu machen. An Wochentagen fuhr sie täglich auf den Valentino, der dasselbe ist wie der Korso in Mailand, wie die Champs-Elysées und die Akazien-Allee in Paris, d. h. es war der Sammelplatz für die elegante Welt. Man fand sich ein, um die Pferde, die Frauen und die Wagen zu sehen, vor allem um sich selber zur Schau zu stellen. Der General-Gouverneur nnd Gemahlin fehlten fast nie. Paulette zeigte sich bei diesen Gelegenheiten in den erstaunlichsten Toiletten; der Fürst kutschierte meist selbst. Sein Gespann war natürlich das schönste von Turin; zwei Piqueure, welche stets Grauschimmel ritten, folgten seinem Wagen; niemals erschien das fürstliche Paar vereint. —

Es war etwa vierzehn Tage nach ihrer Ankunft in Turin, als die Fürstin einen Brief von ihrem Bruder Lucian erhielt, welcher sich zum Besuch anmeldete. Da Lucian sich mit Napoleon überworfen hatte, so mochte die Fürstin, aus Furcht vor dem Kaiser, ihn nicht empfangen. Sie hätte ihm gern, zu kommen abgeraten, aber wo sollte sie einen passenden Vorwand hernehmen? —

Was war da zu tun? Sie entschied sich für eine schleunige Uebersiedelung nach Stupinigi,*) einem Lustschloß in der Nähe der Residenz, damit Lucians Besuch, der in Turin ein Ereignis gewesen wäre, möglichst unbemerkt bliebe. Allein Lucian traf fast unmittelbar hinter dem Kurier ein, der ihn angemeldet hatte. Es blieb nun weiter nichts übrig, als ihn durch einen Kammerherrn empfangen zu lassen, der ihm die Gründe auseinanderzusetzen hatte, weshalb die Fürstin ihn nicht empfangen könne.

Lucian, wenig erbaut von dem Betragen seiner Schwester, der er doch in ihren Beziehungen zu Fréron so viel Vorschub geleistet, so viele Gefälligkeiten erwiesen hatte, mußte also stillschweigend wieder umdrehen.

Damals stellten sich überhaupt viele Besucher in Turin ein, so daß man das Palais Chablais wohl als die „Herberge der kaiserlichen Familie" bezeichnen hörte. Die Könige und Prinzen verweilten auf ihren Reisen von und nach Paris stets einige Tage in Turin. Der Bruder des Fürsten Camillus, Fürst Aldobrandini, Joseph der den Thron von Neapel mit dem von Spanien vertauschte, Murat, der an seine Stelle trat, stellten sich ein, so daß Turin damals eine sehr lebhafte Stadt war; große Diners wechselten mit Bällen und Feten aller Art. Man darf nicht vergessen, daß der fürstliche Hof berühmt war wegen seiner vorzüglichen Küche; der Fürst hatte einen ausgezeichneten Leibkoch, der ein Jahresgehalt von 12000 Francs bezog, das heißt ebensoviel wie ein Divisionsgeneral. Von dem Pomp, der bei Hofe herrschte, kann man sich einen Begriff machen, wenn man hört, daß bei großen Galadiners hinter dem Sessel des Fürsten zwei riesige Neger in einer phantastischen, überaus kostbaren Livree aufgestellt waren, sie hatte auf Brust und Rücken eine goldene Sonne, einen mit Federn

*) Stupinigi war ein hübsches Schloß; über der Mitte seiner Hauptfassade befand sich ein zierlicher Kuppelbau, unter demselben, im Vestübil, stand auf hohem Postament ein schöner Hirsch aus vergoldeter Bronze: Stupinigi war früher Jagdschloß.

geschmückten Turban auf dem Kopfe: in ihrer regungslosen Haltung glichen sie jenen bronzenen Fackelträgern, die man in den Eintrittshallen luxuriöser Häuser zu sehen pflegt.

Der Fürst Borghese aber langweilte sich ebenso wie seine Gemahlin inmitten all dieser Pracht; auch er wußte sich nicht zu beschäftigen. Seine einzige Lektüre war das „Journal des Modes“ — hätte es damals schon wie heutzutage Sportblätter gegeben, er würde nichts anderes gelesen haben; ihm fehlten vor allem die hübschen Unterhaltungen, welche er früher mit seinem Türhüter und dessen Familie in Paris gehabt hatte — diese schöne Zeit, da er als ein freier, unverheirateter Mann in der Welt dastand, war unwiederbringlich dahin — er mußte nun nicht nur regieren, sondern sich obendrein auch noch regieren lassen — ja, das war ein hartes Los!

Seine Gemahlin aber schrieb Brief über Brief an den Kaiser, er möchte ihr doch erlauben, Piemont zu verlassen. Napoleon wollte davon nichts wissen — darüber brach dann zuweilen bei Paulette ein hellerlichter Zorn aus. Sie wälzte sich in solchen Paroxismen auf dem Teppich ihres Boudoirs und rief:

„Ich bin eine Französin! Kein Mensch hat das Recht, mich von meinem Vaterlande fern zu halten. Geschieht es vielleicht, weil ich die Fürstin Borghese bin? Ein seltsamer Grund. Ich kann den Titel ebensowenig leiden, wie den, der ihn mir gegeben hat. Ich bin die Witwe des General Leclerc — damit bin ich zufrieden. Ich habe 20000 Frcs. Rente, das ist mein Eigentum und ich bin damit ebenfalls zufrieden; mehr brauche ich nicht zum Leben; ich mache nur bescheidene Ansprüche. Ich will aber mein eigener Herr sein ... frei will ich sein ... man soll mich nicht tyrannisieren ... will man mich umbringen, so ist das der beste Weg ... Ja! gewiß, das will man auch, man will mich los sein. Pardi! dieses schauderhafte Klima hier, die Langweiligkeit dieses Schlosses ... das genügt ja. Ehe drei Monate um sind, wird man mich einsargen

. . . das ist so sicher wie etwas . . . ich bin schon ganz krank, weit mehr als man sich denkt."

Um glauben zu machen, daß sie krank wäre, fing sie auch an zu medizinieren, und da mußte ihr denn wohl oder übel jeder sein Beileid bezeugen. Da sie das Palais nicht mehr verließ, wurde sie nun wirklich krank und setzte es schließlich durch, daß ihr die Bäder von Aix in Savoyen verordnet wurden.

Nun hatte sie erreicht, was sie wollte! Es hatte ihr doch viel Mühe gekostet.

Es war in Stupinigi, wohin sie der Luftveränderung wegen übersiedelt war — mitten in stiller Nacht — als sie durch lautes Schellen sämtliche Bewohner herbeirief; sie litt an schrecklicher Atemnot, sie stöhnte, sie wäre todkrank und ließ den Dr. Vastapani, fürstlichen Leib- und Hofarzt, noch in selbiger Nacht aus Turin herbeiholen. Vastapani fand den Zustand der Fürstin wirklich etwas bedenklich, sie hatte Anfälle von Krämpfen, hatte Ohnmachtanwandlungen, und erklärte immerfort mit brechender Stimme, sie müsse sterben. Abermalige Luftveränderung schien das Beste; und in diesem Sinne berichtete der Arzt an den Kaiser. Paulette selbst machte zugleich nachdrückliche Vorstellungen und erhielt denn auch von Napoleon die Erlaubnis, ihren Mann zu verlassen, um an den Quellen von Aix Heilung zu suchen.

Unter dem ganzen Hofpersonal war wohl kein Einziger, der an ein Unwohlsein der Fürstin geglaubt hätte, das Geschick aber, mit dem Paulette ihre Rolle gespielt und ihren Zweck erreicht hatte, machte allseitig Eindruck.

Sie war, als sie nun Turin verlassen durfte, vor Freude wie kindisch; Vastapani mußte sie begleiten und fast täglich genaue Berichte aus Aix nach Turin schicken; in denselben war von einem „gran dolore a l'ano" viel die Rede, auch das Leiden in allen seinen Einzelheiten sorgfältig geschildert, so daß dem Fürsten Camillus, wenn er morgens beim Frühstück die Berichte las, wohl übel geworden sein wird.

Dieselben hatten längst aufgehört, als die Kur zu Ende war; durch Pfiffe und Kniffe aller Art gelang es Paulette auch, die Erlaubnis zum Besuch von Paris zu erhalten. Der Kaiser empfing sie mit einer sehr ernsten Ermahnung, auf ihr Betragen wohl acht zu haben und keine Veranlassung zum Gerede der Leute zu geben.

Paulette versprach natürlich alles, änderte aber in nichts ihr gewohntes Leben. Sie war in ihrem Hause in der Vorstadt Saint-Honoré abgestiegen. Constant erzählt in seinen Memoiren:

„Die Damen, welche den Dienst bei der Fürstin hatten, mußten stets ihrer Toilette beiwohnen; die Fürstin gab ihnen oft und gern Gelegenheit, das schöne Ebenmaß ihrer Gestalt zu bewundern, indem sie sich vollständig unbekleidet, zwanglos lächelnd, in ihrem Boudoir auf und ab bewegte; es wurden von diesen Toiletten die unglaublichsten Einzelheiten berichtet — ich mag sie mir nicht in's Gedächtnis zurückrufen." *)

Die Abrantes scheint diese Mitteilungen Constant's zu beglaubigen, denn sie erzählt ihrerseits:

„Die Fürstin Borgheſe war eine graziöse Nymphe. Die Statue, welche Canova von ihr anfertigte, gibt genau ihre Gestalt wieder, welche sie ja dem Künstler unverhüllt zeigte. Es wird zwar behauptet, in dem Kontur der Beine und der Büste habe Canova die Mängel seines Modells verbessert; ich habe, wie alle, welche Paulette näher kannten, ihre Beine gesehen und keinen Fehler an ihnen gefunden." **)

*) Die Fürstin Pauline hatte nicht das geringste Schamgefühl. Sie empfing Besuche (auch Herren), wenn sie in der Badewanne war. Die Marquise du Châtelet machte es in Cirey, wie wir den Memoirenschriftstellern entnehmen, ebenso. „Die Herren, welche Paulette, während sie im Bade war, empfing, waren ihre Liebhaber", fügt einer, der besonders naiv ist, entschuldigend hinzu.

**) Es wird erzählt, Canova wäre bei seiner Arbeit zuweilen von einer leichten Verwirrung befallen worden, dann habe ihm die Fürstin aufmunternd zugerufen: „Nur zu! Nur zu, Canova, vor was fürchten Sie sich denn?" — „Ich fürchte Hoheit, mich in meine Statue zu ver-

Man darf annehmen, daß Füße und Hände der schönen Paulette den sonstigen Vorzügen ihrer Gestalt entsprachen; unter den „Seltenheiten" im Besitz des Grafen Barral war unter einer Glasglocke auch ein Atlasschuh der Fürstin Borghese zu sehen und Herr Denon besaß den Gipsabguß von einer ihrer Hände*). — Das sind Beweisstücke.

Während ihres Aufenthaltes in Paris — wahrscheinlich um den Wünschen ihres Bruders entgegenzukommen — hielt die Fürstin in glänzendster Weise Hof; sie verzichtete auf alle in letzter Zeit bei ihr eingetretene Sparsamkeit. Man erzählte, daß, als sie während ihres Aufenthaltes in Rom die Bäder von Lucca besuchte, sie die Lichter auf den Armleuchtern auslöschen ließ, sobald sich Besucher entfernt hatten und sie wieder anzuzünden befahl, sobald ein Wagen vor der Haustür hielt.

„Nun soll mir jemand kommen und sagen, ich wäre unordentlich in meinen Ausgaben", pflegte sie damals zu sagen.

Mit Lichtenden sparsam, war sie im großen verschwenderisch.

---

lieben!" — „Ach! Sie sind ein Schmeichler." — Eine andere Anekdote besagt, daß Paulette, eines Tages von einer Dame befragt, wie es ihr nur möglich gewesen wäre, so völlig unbekleidet vor dem Meister zu erscheinen, geantwortet hätte: „O! Das Atelier war ja geheizt".

*) Général Baron Thiébault: „Mémoires" IV. 447.

Viertes Kapitel.

Fürstin Pauline in Paris. — Die Bälle bei der Fürstin. — Neue Liebschaften. — Herr Julius de Canouville. — Die Zähne der Prinzessin. — Der Generalstab des Fürsten von Neufchâtel. — Die Geschichte mit dem Zobelpelz. — Auf dem Wege nach Spanien. — Herr de Canouville in Salamanca. — Herr de Septeuil. — Schlechtes Verhalten Paulines ihren Lieferanten gegenüber. — Irrtum des „Almanach impérial" inbezug auf das Alter der Fürstin. — Pauline und ihr Neger Paul. — Milchbäder und Milchdouche. — In Aachen. — Scheidung des Kaisers und Freude Paulines. — Bübereien der Prinzessin. — Fete, welche Fürstin Pauline zu Ehren der neuen Kaiserin gibt. — Verhältnis mit Herrn de Montrond und Reise nach Spaa. — Verhältnis mit den Herren de Forbin und de Brack. — Aufenthalt der Fürstin zu Aix in Savoyen. — Sie setzt dort ihre Torheiten fort. — Die Promenade am See von Bourget. — Das Ende des Kaiserreiches. — Pauline in der Provence. — Ankunft des Kaisers. — Auf der Insel Elba. — General Drouot. — Schmähungen. — Rückkehr von Elba. — Gutherzigkeit und Edelmut Paulines. — Die letzten Jahre der Fürstin. — Ihr Tod.

Einmal wöchentlich war bei der Fürstin Borghese in Paris großer Empfang; Paulette verstand es aber nicht, für diese Gesellschaften den richtigen Ton zu finden, sie war in dieser Beziehung die ungeschickteste von den drei Schwestern Napoleons.

Der Grund lag wohl in ihrer grenzenlosen Eigenliebe, sie dachte stets nur an sich selber, beschäftigte sich ausschließlich mit ihrem werten Selbst, mit ihrer Schönheit, mit dem was ihr Spaß machte, und vernachlässigte ihre Gäste. Um eine Unterhaltung führen zu können, sind doch

einige Kenntnisse nötig, Paulette aber hatte gar keine: ein paar, noch dazu oft recht gewagte Redensarten, die sie hierin, dorthin warf, bildeten ihre ganze Konversation; dabei war ihr Salon doch ziemlich beliebt; — das kam daher, daß ihre äußere Erscheinung ein Magnet war, der alles an sich zog. Die Einladungen zu ihren Gesellschaften erfolgten stets, ebenso wie die ihrer Schwester zu den ihrigen, auf Befehl des Kaisers: der Oberhofmarschall Duroc legte, direkt aus den Tuilerien kommend, die Liste der Einzuladenden vor.

Da gab es denn wohl zwischen ihm und der Fürstin heftige Auseinandersetzungen.

„Die Regnault? Aber ich bitte Sie, Duroc, ich will diese Regnault de Saint Jean d'Angely nicht bei mir sehen."

„Die Aufführung der Dame," warf Duroc, ohne eine Miene zu verziehen ein, „läßt allerdings zu wünschen übrig aber ihres Mannes wegen ..."

„Ihre Aufführung! Ihre Aufführung ist mir höchst gleichgiltig, ebenso wie ihr Mann. Pardi. Sie ist mir zu hübsch und tut dadurch den anderen Damen, die hierherkommen, Schaden."

„Erlauben Sie mir, Madame, Ihnen zu bemerken, daß Sie selbst doch diesen Damen noch viel mehr Schaden zufügen. Auch zu Ihrem Haushalt gehören ja junge Frauen, die hübscher sind als Mme. Regnault, z. B. Mme. de Barral; ich kann aber ihrer kaiserlichen Hoheit die Versicherung geben, daß, wenn Hoch-Sie zugegen sind, die anderen Damen überhaupt garnicht angesehen werden."

„Das ist was anderes, ganz was anderes! Streichen Sie auf ihrer Liste gefälligst den Namen der Regnault ... ich bitte Sie darum."

„Aber, Madame, zuviel hübsche Frauen kann es doch niemals geben."

„Da bin ich doch! Pardi, genügt das nicht. Wird man mich doch in aller Ruhe ansehen können.“

„Madame, ich tue nur, was mir der Kaiser befohlen hat.“

„So! Warum haben Sie denn das nicht gleich gesagt. Pardi, wenn es so der Befehl des Kaisers ist, ist weiter nicht darüber zu reden. Aber welche Idee, diese große Brünette einzuladen, die mit ihrem griechischen Profil kokettiert und sich immer nur von der Seite ansehen läßt. Haben Sie schon darauf geachtet, wie sie im Salon erscheint ... Sie geht von der Seite wie eine Krabbe.“

Und nun machte Paulette es dem Oberhofmarschall vor, wie die Regnault sich bei ihrem Erscheinen bewege — Paulette war bei solchen Gelegenheiten stets unwiderstehlich, durch ihre drollige Art hinreißend.

War dieses lange hin und her über die Einladungen eine Angelegenheit von großer Wichtigkeit, von noch größerer Wichtigkeit war es für die eingeladenen Damen, bei der Fürstin Paulette in gehörigem Putz zu erscheinen. Sie wußten, daß ihre Toiletten nirgends einer so scharfen Kritik ausgesetzt waren und gingen mit großer Vorsicht und ängstlichem Studium an die Wahl derselben. Die Fürstin selbst führte stets eine sensationelle „Nouveauté“, wie der Kunstausdruck lautet, ein. Wir verdanken der Abrantes eine Schilderung von der äußeren Erscheinung der Fürstin an einem ihrer Empfangstage:

„Sie trug ein rosafarbenes, mit gleichfarbigem Atlas garniertes Tüllkleid, Maraboutfedern und prachtvolle Diamant-Agraffen waren hier und da verwendet; rosafarbene Atlasbänder, die von dem Taillengurt herabhingen, hielten die aufgerafften Falten in ihrer Lage, die Enden flatterten rings um den Rock; die Taille war von Atlas mit über den Rock fallenden Patten, und mit herrlichen Diamanten benäht; in den bauschigen Tüllärmeln waren der Länge nach Reihen von nicht minder schönen Steinen angebracht, dicht an der Achsel waren die Aermel von

einem funkelnden Diamantreifen festgehalten.*) Der Kopfputz bestand aus zwei oder drei Büscheln von Maraboutfedern, in denen das Steingeflimmer seine Fortsetzung fand.**)

Die Bälle bei der Fürstin waren besonders glänzend. Die Tänzer waren fast ausschließlich Offiziere vom Generalstabe oder der kaiserlichen Garde. Unter den Letzteren war ein Herr Julius de Canouville, ein sehr schöner, junger Herr, der dem Generalstabe Berthiers attachirt war, und gleich bei seinem ersten Erscheinen die Aufmerksamkeit Paulettes auf sich gelenkt hatte. Er war der Bruder von Ernst Canouville, dem Auditeur im Staatsrat und General-Quartiermeister des Kaisers.***)

Auf beiden Seiten erwachte die Liebe. Es war damals eine Zeit, in der die junge Welt rasch lebte, den Offizieren ließen die vielen Feldzüge nur wenig Zeit, und sie suchten bei Liebesintriguen baldigst zum Ziel zu gelangen, um nicht mit Bagatellen die kostbaren Stunden zu vergeuden: die Damen kamen ihnen, ebenso disponiert, entgegen. Mme. de Rémusat teilt mit, daß die jungen Männer garnicht daran dachten, sich liebenswürdig zu machen, und daß sie stets und überall mit den Ansprüchen der Sieger auftraten, daß sie zu den langsamen Fortschritten einer wahren Liebe gar keine Zeit übrig hatten. In der Umgebung des Kaisers gab es nur ganz plötzlich auftauchende Beziehungen zwischen Damen und Herren, die stets dahin drängten, eine schnelle Lösung herbeizuführen.†)

Das neue Verhältnis Paulettes hielt von allen, die sie hatte, am längsten vor.††) Man weiß ja zur Genüge,

*) Die Fürstin besaß eine grüne Robe, welche, um die leichten Falten zu kräuseln, mit Fichtenzacken garniert war; die Taille von grünem Samt war mit Smaragden und Diamanten reich besetzt — derartige Kostüme waren damals Mode.

**) Duchesse d'Abrantès: „Histoire des Salons de Paris" IV, 394.

***) Général de Marbot: „Mémoires" II, 445.

†) Rémusat: „Mémoires" III, 243.

††) Der General Thiébault drückt sich in seinen Memoiren (IV. 448 über das Aergernis erregende Betragen der Schwestern Napoleons

wie wenig Sittlichkeitsgefühle sie besaß, und daß sie, ihre Fehltritte zu verheimlichen, sich garnicht bemühte. Ihr jetziger Liebhaber gehörte auch nicht zu den diskreten, und wußte bald ganz Paris von den Vorgängen zu erzählen. Man liebte in gewissen Schichten der Bevölkerung diese pikanten Geschichten über alles, besonders aber wenn es sich dabei um eine so schöne Sünderin, wie die Fürstin Borghese, handelte. Jeder Tag brachte eine neue Anekdote, hier ein Beispiel:

„Der Zahnarzt Bousquet, ein in seinem Fach berühmter Mann, war berufen, Mund und Zähne der kaiserlichen Hoheit zu untersuchen. Er wurde bei seiner Ankunft im Palais in ein Boudoir geführt, in welchem er die Fürstin in einem reizenden, verführerischen Morgenanzuge antraf; auf einer Chaise-longue lag, nachlässig hingestreckt ein hübscher, junger Mann, und betrachtete die Fürstin mit verlangenden Blicken. Der Zahnarzt hatte respektvoll die Auseinandersetzungen der Fürstin angehört, und diese schickte sich gerade an, ihren mit Zähnen so hübsch ausgestatteten Mund, daß ein Eingreifen des Zahnarztes eigentlich ausgeschlossen schien, zu öffnen, als der junge Mann von seinem Ruhebett aus, rief:

„Seien Sie ja recht vorsichtig, mein Herr, bei dem, was Sie tun, ich bitte Sie. Ich liebe die Zähne meiner Paulette über alles, und mache Sie verantwortlich für alle Vorkommnisse."

„Seien Sie außer Sorgen, Hoheit, ich versichere Sie, daß nicht die geringste Gefahr vorhanden ist."

Bousquet ging an seine Arbeit; während er pietätvoll jeden einzelnen Zahn einer sorgfältigen Behandlung unterzog, erneute der junge Herr seine Ermahnungen mit einem Ton ängstlicher Sorge in seiner Stimme, und wieder beruhigte ihn der Arzt. Endlich war er zu Ende, steckte die

---

sehr drastisch aus: „Man darf behaupten, daß die ganze kaiserliche Garde nicht genügt hätte um — sie im Zaume zu halten."

kleinen Werkzeuge wieder in ihre Etuis, indem er sich in schmeichelhaften Worten über den Mund und die Zähne erging, deren Fürsorge man ihm zu übertragen die Gnade gehabt hätte, und zog sich zurück.

Als er durch den Vorsaal schritt, frugen ihn die Kammerherren und Damen, die sich darin aufhielten, wie sich die Fürstin befände, und wie sie die Operation überstanden hätte; der Zahnarzt beruhigte die ängstlich Fragenden:

„Ihre kaiserliche Hoheit befindet sich vortrefflich und muß sehr glücklich sein über die Zärtlichkeit, von welcher ihr erhabener Gemahl in meiner Gegenwart ein so rührendes Zeugnis ablegte. Es ist wirklich etwas herzerquickendes um eine so glückliche Ehe! Es ist erhebend, wenn man sieht, daß Großen auf schöne Zähne nicht minder, wie auf eheliche Tugenden halten. Denken Sie nur, daß Seine Hoheit der Fürst Borgheſe in einer solchen Besorgnis um die Zähne seiner Gemahlin war, daß er mich fortwährend zur Vorsicht ermahnte. Ich bin gerührt, in der Tat tief gerührt, und wohin ich komme, werde ich von dieser Szene ehelicher Zärtlichkeit berichten."

Niemand mochte gegen die Auffassung des gefühlvollen Herrn Bousquet eine Einwendung erheben, oder ihn dahin aufklären, daß der Fürst Borgheſe sich in Turin aufhalte, und der schöne junge Mann, von dem er so erbaut war, der Gardekapitän Canouville wäre.

Kaum war er aber hinaus, so brach in dem Vorsaal zu Paulettes Boudoir ein so schallendes Gelächter aus, wie es vielleicht nie in fürstlichen Räumen gehört worden ist.

Paulette gab eben nichts auf ihren Ruf, denn wie hätte sie sonst ihre Verirrungen geradezu an die Oeffentlichkeit zerren können. Noch an demselben Abend lachte sich Paris halbtot.

Dem Kaiser war das Betragen seiner Schwestern und namentlich das der unverbesserlichen Paulette wohl bekannt; er war aber zuletzt leider zur Einsicht gekommen,

daß er es nicht vermöge, die Damen auf bessere Wege zu bringen. Es kränkte ihn tief, daß sie von der hohen Stellung aus, welche er ihnen angewiesen hatte, ein so verderbliches Beispiel gaben, daß sie Würde, Ruhm und Ehre seines Thrones in den Staub zogen. Es war ihm auch nicht recht, die jungen Offiziere vom Stabe des Fürsten von Neufchâtel um Paulette herumflattern zu sehen wie Schmetterlinge.*)

Es gab da auch noch auf den Bällen der Fürstin Borghese außer Herrn de Canouville die Herren Achilles de Septeuil, Sopranzi, de Flahaut, Fritz von Pourtales, Alexander de Girardin u. a. Alle diese jungen Männer waren stattliche und hübsche Erscheinungen, sehr elegant,

*) Der General Thiébault sagt in seinen „Memoiren", die bekanntlich nicht ganz sine ira et studio auftreten (IV, 41) folgendes: „Solange die Schwestern Napoleons in Paris waren und Friede herrschte, hatten sie eine reiche Auswahl inbezug auf Männer, denen sie ihre Gunst zuwenden wollten. Der Generalstab Berthier's allein war ein so vortrefflich versorgter Harem, daß er für zwei Sultaninnen hingereicht hätte — welch' seltsame „Prinzessinnen" stellten doch diese drei Schwestern dar!" — Die Herzogin von Abrantes äußerte sich zwar dahin, daß Napoleon von der schlechten Aufführung der drei Damen nichts gewußt habe, findet aber doch, daß die Unkenntnis des Kaisers in diesem Falle unbegreiflich war, da doch sonst sein Adlerauge jedes Geheimnis zu durchdringen vermochte. Fouché, Duroc, Junot, Dubois, die in ihren Händen die Fäden aller Pariser Intriguen vereinten, hätten inbezug auf das, was sie über Elisa, Paulette und Caroline erfuhren, jedenfalls das Geheimnis bewahrt, weil sie wußten wie schmerzlich der Kaiser hätte berührt werden müssen von dem, was sie wußten. Der eine hätte vielleicht aus Zuneigung für Napoleon geschwiegen, der andere aus Furcht ihm zu mißfallen — alle vielleicht deshalb, weil sie sich die Damen nicht verfeinden wollten. Schließlich, sagt sie, erfuhr der Kaiser wohl etwas, aber es war doch so ungewiß, daß er die ihm auf versteckten Wegen zugehenden Nachrichten kaum glauben mochte; er hielt dieselben gewöhnlich für Klatschereien, wenn er auch wohl einmal ärgerlich zu Mme. Mère sagte: „Zum Teufel, Signora Letizia, Sie müssen doch endlich einmal mit Ihren Töchtern reden. Ich will nicht, daß sie sich mit jedem Zierbengel kompromittieren. Mögen sie immerhin mit den Offizieren meiner alten Garde tanzen . . . wenn diese auch nicht schön sind, so sind es doch brave Leute."

reich, bekannt wegen ihrer Tapferkeit, und wegen ihrer Kunstfertigkeit im Verdrehen von Frauenköpfen. Der Kaiser war von vornherein überzeugt, daß Paulette mit einem dieser Herren sich näher einlassen würde, wußte aber nicht, wer von ihnen für den Augenblick der Bevorzugte wäre, als ein Ereignis eintrat, welches ihn aufklärte.

Während der Feste der Erfurter Kaiserzusammenkünfte fand bekanntlich ein Austausch nicht nur von Artigkeiten, sondern auch von wertvollen Geschenken zwischen Napoleon und Alexander statt. Napoleon hatte dem Zaren ein prachtvolles Toiletten-Nezessaire von vergoldetm Silber verehrt, Alexander sich mit drei Zobelpelzen von unschätzbarem Werte erkenntlich erwiesen; für Geld wäre es unmöglich gewesen, solche Pelze überhaupt zu bekommen, denn sie stellten einen Teil des Tributes dar, welchen die Samojeden dem Zaren zu leisten hatten. Einen dieser Pelze schenkte Napoleon bei seiner Rückkehr nach Paris seiner Schwester Paulette, den andern der Mme. Bernadotte, der Fürstin von Ponte-Corvo, den dritten behielt er für sich selbst; er ließ ihn mit grünem Samt überziehen und mit goldenen Brandenbourgs verzieren — es ist dies der Pelz, den er während des Winters 1812 in Rußland trug.

Eines Tages, als Canouville gerade bei der fürstlichen Geliebten weilte und sie mit Versen, welche er selber gedichtet und welche ihm Talma beigebracht hatte, in hübscher Form vorzutragen, unterhielt, kam auch die Rede darauf, daß er sich eine neue Husarenuniform bestellt habe.

„Wie wäre es", rief Paulette, „wenn wir den Dolman mit dem Zobelpelz Alexanders garnieren ließen?"

„Ma foi", meinte Canouville, „das ist eine Idee!"

Nun wurde auch sogleich der kostbare Pelz in Streifen geschnitten und diese gelangten in des Schneiders Hände.

Einige Tage später war große Parade im Tuilerienhof; der Rittmeister Canouville glänzte in seiner Uniform, alle Knöpfe des schon durch seinen Pelzbesatz wertvollen

Dolmans blinkten wunderbar — denn sie waren mit Diamanten besetzt und diese Diamanten stammten von — wem wohl? Er ritt ein prächtiges englisches Pferd, leider war dasselbe störrisch und unfolgsam. Gerade in dem Augenblick, in welchem der Kaiser inmitten der Marschälle hielt und zu ihnen sprach, bekam das Pferd Canouvilles das, was man in der Sprache der Reitkunst „Nicken" nennt, und fing an rückwärts zu gehen, immer rückwärts trotz aller Anstrengung seines Reiters, der es am liebsten auf der Stelle erschossen hätte, wie es einst Marschall Oudinot bei einer Revue vor dem Kaiser mit seinem ebenfalls vom „Nicken" befallenen Roß tat, allein das hätte erst recht des Kaisers Aufmerksamkeit auf ihn gelenkt und dieser wollte Canouville doch vor allem entgehen.

Rückwärts — rückwärts ging der edle Engländer und drängte sich schließlich durch den Kreis der Generäle, schlug hinten aus und traf mit seinen Hufen den kaiserlichen Schimmel gerade in die Weichen.

„Wer ist dieser Offizier", schrie ganz außer sich der Kaiser.

Während Berthier ihm den Namen zu melden im Begriff war, hatte Napoleon auch schon den Pelzbesatz erkannt: in Paris gab es keine Zobelfelle, die nur entfernt denen glichen, aus welchen der seiner Schwester Paulette geschenkte Pelz bestand. Auch entgingen ihm die Diamanten an den Knöpfen der Uniform nicht, und er kam sogleich auf den Gedanken, es müßten wohl dieselben sein, welche er in Italien der lieben Paulette geschenkt hatte.

Daß diese Wahrnehmung seinen Zorn nicht milderte, ist klar; nach der Revue nahm er Berthier beiseite.

„Was haben diese eingebildeten Schlaraffen", schrie er ihn an, „mit denen Sie sich zu umgeben lieben, hier zu tun? Warum sind sie nicht auf der Kriegsschule? Was soll diese Untätigkeit, während doch an verschiedenen Orten die Kanonen brüllen? So sind Sie aber . . Sie, Berthier, auf alles muß man Sie stoßen, . . sehen Sie denn nichts . ,"

Berthier war, wie ſtets bei ſolchen Gelegenheiten, ganz verblüfft und ſprachlos, ſonſt hätte er erwidert:

„Sire, ich habe dieſen Offizier in Paris behalten, obwohl er hätte nach Spanien gehen ſollen, oder anders wohin; glauben Sie mir, Sire, es geſchah weder um meinet- noch um ſeinetwillen, ſondern lediglich um der Fürſtin Pauline, Ihrer Schweſter, willen, die nicht aufgehört hat, mich mit der Bitte zu quälen, ich möchte dieſen ſchönen und glänzenden Offizier bei mir behalten.“

Da er aber immerfort ſchwieg, begann der Kaiſer wieder:

Noch heut abend geht dieſer de Canouville nach Portugal ab; es liegen Depeſchen bereit für den Fürſten von Eßling, er hat ſie zu überbringen. —

Dieſe Reiſen nach Spanien waren, wie man ſchon gelegentlich aus dem Munde Blanginis hörte, Mode geworden, wenn die galanten Liebſten der Prinzeſſinnen „kaiſerlichen Geblüts“, oder der vornehmen Damen des Hofes allzuviel von ſich reden machten.*)

Canouville wurde ſofort benachrichtigt; er eilte zu Paulette, um Abſchied zu nehmen, und fand ſie in Thränen, denn Duroc hatte ihr ſoeben einen ſchrecklichen Brief des Kaiſers behändigt. Canouvilles Tränen geſellten ſich zu den ihrigen, und wenn es wahr iſt, daß geteilter Schmerz halber Schmerz iſt, ſo wurde dieſe Linderung den Liebenden zuteil.

„Wieviel Zeit brauchſt Du,“ ſeufzte Paulette, „um Spanien zu erreichen, Geliebter?“

„Die Zeit, um hin zu gelangen, und bis ich Maſſena der offenbar ſeinen Weg verloren hat, finde, . . . eine ſonderbare Idee, einen Einäugigen in ein Land zu ſchicken, in welchem man mehr als zwei Augen braucht, um ſich zu ſchützen . . . der Kaiſer hätte ebenſogut einen Blinden nach Spanien hinſchicken können . . . ehe ich dann die

*) Duc de Broglie: „Souvenirs“ I. 161.

Antwort von Maſſena habe . . . vierzehn Tage werden wenigſtens vergehen, teure Paulette!“

Mit dieſen Worten entriß Canouville ſich den Armen der Geliebten und reiſte ab.

In Spanien angelangt — er war bis Salamanca gekommen — wurde ihm klar, daß er perſönlich nicht imſtande wäre, den Fürſten von Eßling zu erreichen, und er blieb in Salamanca kurze Zeit bei der dort anweſenden Herzogin von Abrantes, übergab ſeine Depeſchen einem Kurier und kehrte nach Paris zurück.*)

Während ſeiner keineswegs langen Abweſenheit hatte Paulette, die ſich ſchon wieder zu langweilen angefangen hatte, allerhand Zerſtreuungen aufgeſucht und mit einem andern, nicht minder hübſchen Offizier von Berthiers Stabe, dem ſchon genannten Kapitän Achilles von Septeuil, ein zartes Verhältnis — die vox populi würde es ein „Techtelmechtel“ nennen — angefangen und dieſem Herrn bedeutet, daß ſie ihn liebe und von ihm wiedergeliebt zu werden erwarte.

Nun liegt zwar für einen jungen Mann eine faſt unwiderſtehliche Verſuchung darin, von einer Frau, welche für die ſchönſte ihrer Zeit galt, noch dazu von einer Fürſtin,

*) In den Memoiren der Abrantes (VIII, 230 und weiter, Ausgabe von Garnier Frères 1893) iſt ein intereſſanter Bericht über das plötzliche Erſcheinen Julius de Canouville's in ihrem Salon zu Salamanca enthalten. „Der junge Offizier,“ ſagt ſie, „hatte den Weg bis hierher in unglaublicher Geſchwindigkeit zurückgelegt, war nicht aus den Stiefeln gekommen, hatte ſich nicht raſiert, nicht friſiert, war mit Straßenſchmutz von oben bis unten beſpritzt und kam, um mich um ein Abendbrot zu bitten. Vor aller Welt und zum Gelächter aller im Salon Anweſenden begann der Schwätzer auch alsbald die Geſchichte ſeiner Liebſchaft mit Pauletten zum Beſten zu geben. Der General Thiébault war auch zugegen, und der indiskrete Liebhaber bat ihn nicht umſonſt um ein Nachtquartier. Der General ließ ihm ein Bett in ſeinem Schlafzimmer aufſchlagen, und hier, anſtatt zu ſchlafen, fuhr Canouville fort, über ſein Liebesabenteuer zu ſchwatzen und zu renommieren, indem er die allergeheimſten Dinge erörterte.“ (Man ſehe die Memoiren Thiébault's, welche die Mitteilungen der Abrantes durchaus beſtätigen. [IV, 442 u. w.])

eine solche Erklärung zu erhalten, allein — Septeuil, der nicht frei war, denn er liebte eine Mme. de B., war derselben treu und wollte ihr treu bleiben, lehnte ab und sprach sich in respektvoller Weise der verlangenden Paulette gegenüber aus.

Wie? Sie, die Fürstin Pauline, erwies einem Subalternoffizier die Gnade und Huld, ihn zu beachten, und dieser Wicht hatte die Unhöflichkeit, die Dreistigkeit, ihr ins Gesicht zu behaupten, er wäre versagt? Er liebe eine andere . . . Wurde sie nicht auch von anderen geliebt . . . war das, ein Grund, sie in ihrer Phantasie zu stören?

Paulette hatte es bis dahin wohl für unmöglich gehalten, daß sie jemals auf den Fluren der Liebe eine Niederlage erleiden könne: diese trübe Erfahrung sollte sie jetzt machen, und wie immer sattelte auch hier die verschmähte Liebe um und wurde Haß.

Mit solchen Ideen, wie sie dieser närrische Kauz hatte, war er ja zu weiter nichts gut als zum Kapuziner, Spanien aber ist das Land der Kapuziner — fort also mit diesem aparten Monsieur de Septeuil nach Spanien! Pardi! Da wäre er besser am Platze als in Berthier's Stabe!

Und in der Tat setzte die Fürstin es bei Berthier durch, daß der junge Kapitän ganz gegen seinen Wunsch nach Spanien versetzt wurde.

Inzwischen war die Rückkehr Canouvilles erfolgt. Er hatte sich eben auf dem Kreisministerium gemeldet, als er auch sofort den Befehl erhielt — und zwar angesichts desselben — mit neuen Depeschen nach Portugal an Massena abzugehen. Er schwang sich also wieder in den Sattel und trabte traurig auf der großen Heerstraße von dannen. Diesmal hatte er in Septeuil einen Gefährten. Welche Ironie des Schicksals; der eine von der Schwelle der Heimat verjagt, weil er auf die Anträge Ihrer kaiserlichen Hoheit eingegangen war, der andere, weil er dieselben abgelehnt hatte! Sie hatten ja nun

beide Gelegenheit und Zeit, ihre Anſchauungen auszutauſchen. Hochſtehende Frauen bringen meiſt den Männern, denen ſie im geheimen ihre Liebe ſchenken, Ungemach und Verderben! Als pflichttreue Soldaten entſprachen ſie pünktlich den ihnen erteilten Aufträgen. Für Septeuil wurde der Feldzug verhängnisvoll: in der Schlacht von Fuentes d'Oñoro wurde ihm von einer Kanonenkugel ein Bein zerſchmettert. Er mußte auf dem Schlachtfelde ſelbſt amputiert werden und war, wie der General Marbot berichtet, nach der Operation, die er ſtandhaft ertrug, noch am Leben.*)

Canouville wurde, nachdem er viermal den Weg von Paris nach Spanien gemacht hatte, nach Rußland geſchickt — ihm wurde, nach der Abrantes bei Smolensk, nach Marbot an der Moskwa, von einer Kanonenkugel der Kopf abgeriſſen; Conſtant will wiſſen, daß der Offizier von einem franzöſiſchen Geſchütz getroffen wurde — es trauerte um ihn die ganze Armee. Daß die Fürſtin auch nur eine Träne um ihn vergoſſen hätte, iſt unwahrſcheinlich. Sie pflegte ihre Liebhaber zu vergeſſen, ſowie ſie ihr aus den Augen waren. Ihre Liebe ſuchte nicht die Einſamkeit von Flur und Wald, ſie bedurfte keiner Baumrinde, um ihre Runen hineinzuſchneiden, keine Herzen mit Buchſtaben: Paulettes Herz war nur einmal in Tätigkeit: das war damals als ſie Fréron liebte. Hernach — ihr Herz — niemals wieder!

Es liefen jetzt beinah täglich ſehr ernſte Verwarnungen des Kaiſers ein, und dabei war Paulette ſeine Lieblingsſchweſter, ſie beſchenkte er ſtets am meiſten.**) Die närriſchen Einfälle der Fürſtin erſtreckten ſich nicht auf ihre intimen Verhältniſſe allein, ſondern auch auf koſtſpielige Anſchaff-

*) Général de Marbot: „Mémoires" II 371.

**) „Die Kaiſerin Hortenſe und Prinz Eugen waren ſo viel ich weiß, nie an den freigebigen Gaben des Kaiſers beteiligt; Prinzeſſin Pauline erhielt ſtets das Meiſte und Beſte." (Conſtant: „Mémoires" III. 478)

ungen aller Art: mehr als einmal war der Kaiser genötigt, seine Schatulle zu öffnen. Hier ein Beispiel:

Die Fürstin machte eines Tages eine große Bestellung bei der Spitzenhändlerin Mme. Lesueur; diese führte das allerfeinste, was es in dem Artikel nur gab; in ihrem Geschäft versorgte sich die ganze elegante Damenwelt von Paris, so namentlich Josephine. Paulette hatte verschiedenes bestellt, darunter auch eine Spitzenrobe, die man ihr nach einem neuem, von ihr selbst angegebenen Muster anfertigen sollte. Der Preis war auf etwa 30000 Frcs. berechnet. Mme. Lesueur sorgte persönlich für die beste Ausführung der Bestellung und erschien dann selbst im Palais, um das Bestellte abzuliefern. Sie war auf eine schmeichelhafte Anerkennung ihrer Leistungen gefaßt; daher nicht wenig erstaunt, daß die Fürstin anderer Meinung geworden war und ihren Geschmack geändert hatte. Dieselbe erklärte nämlich, sie habe jetzt keinen Bedarf in Spitzen und Mme. Lesueur möge nur das, was sie gebracht habe, wieder mitnehmen. Die Lieferantin bemerkte der Fürstin, daß sie den Aufträgen nachgekommen wäre, mit denen sie beehrt worden sei, und daß sie die Herstellung mit großer Sorgfalt selbst überwacht habe. Paulette ließ ihr sagen, man möge sie in Ruhe lassen, sie habe von Spitzen nachgerade genug gehört.

Darüber geriet Mme. Lesueur natürlich in eine sehr aufgebrachte Stimmung. Für nichts gearbeitet zu haben, wollte ihr nicht passen, und sie machte sich auf eine recht schlaue Weise bezahlt. Sie wußte ja als Lieferantin Josephines, wie sehr sich die beiden Schwägerinnen haßten, suchte also Mlle. Avrillon auf, und da diese, wie ihre Gebieterin, die Fürstin Borghese haßte, so wandte sie den Mitteilungen der Lesueur alle Teilnahme zu und war gewiß, daß sie der Kaiserin ein Vergnügen bereiten würde, wenn sie ihr das Verhalten der Fürstin gegen die Spitzenhändlerin mitteilte. Dies war auch der Fall und Josephine ließ sich die Spitzen vorlegen.

„Sie sind ja wundervoll", rief sie, „sie sind ja einzig schön. Ich verstehe mein Schwägerin nicht, hat sie denn über solche Sachen gar kein Urteil? Ich glaube, sie hat über nichts ein Urteil. Und was ist der Preis? Dreißigtausend Francs, sagen Sie . . . das ist ja gar kein Preis . . . das ist ja geschenkt . . . Ich werde die Spitzen Bonaparte (so nannte sie stets den Kaiser, wenn sie von ihm sprach) zeigen, er soll sie sehen.

Bald darauf war denn auch eines Tages Napoleon in die Betrachtung der Spitzen vertieft, während Josephine ihm von dem Schicksal derselben erzählte.

„Ja! In der Tat", meinte er „sie sind schön. Wie vorzüglich werden doch in Frankreich solche Sachen jetzt hergestellt. Ich werde diese Industrie ermuntern . . . Paulette hat Unrecht . . ."

Er kaufte diese Spitzen für sich und verteilte sie unter einige Damen des Hofes — das war natürlich der Mme. Lesueur, welche das Geld einstrich, gleichgiltig. —

Infolge mehrerer Vorkommnisse der Art, und zwar nicht nur bei Paulette, sondern auch bei den anderen Schwestern, bei denen der Kaiser sich ins Mittel legen mußte, litt der Ruf der drei Damen in Paris auch nach dieser Richtung hin.

Ein anderes Ereignis war wieder für Paulette — weniger für den Kaiser — ärgerlich. Der „Almanach impérial" enthielt in jedem Jahre eine Aufzählung des Personals der verschiedenen kaiserlichen Hofhaltungen, also auch der der Prinzessinnen und kurze genealogische Angaben. Herr David de Thiais, Intendant der Fürstin Pauline, hatte, soweit ihre Hofhaltung in Betracht kam, der Redaktion alljährlich die nötigen Daten anzugeben. Im Jahre 1808 — war es nun die Schuld de Thiais' oder ein Versehen der Druckerei — die Fürstin Borghese war um ein Jahr zu alt aufgeführt, ihr Geburtsjahr um 12 Monate zu früh angegeben.

„Ganz Frankreich, ganz Europa", rief sie außer sich vor Zorn, „muß mich für alt halten — pardi, das will ich aber meinem Herrn Intendanten anstreichen . . . man sage ihm, daß er fortgeschickt ist."

Sie beruhigte sich erst wieder, als sie die Versicherung erhielt, daß in der nächsten Jahresausgabe des „Almanach" der Fehler berichtigt und sie ja dann um ein Jahr jünger werden würde. Das leuchtete ihr ein und Herr David de Thiais durfte bleiben.

So wenig die Fürstin auf sich selbst, so weit es sich um ihre sittliche Aufführung handelte, acht gab, so sehr beachtete sie mit den Jahren ihren körperlichen Zustand; ihr Befinden beunruhigte sie nicht selten, sie klagte über Anfälle von Migräne, Neuralgie, bald tat ihr hier etwas weh, bald dort, sie nahm Pillen und Mixturen und schlug bald dies, bald jenes Heilverfahren ein. Sie sprach zu ihrer Umgebung und ihren Besuchern von nichts mehr als von ihrem Leiden und den Mitteln, welche sie dagegen brauche, ja sie genierte sich nicht, wie ein Augenzeuge berichtet, in Gegenwart anderer Prozeduren mit sich vorzunehmen, die sie wohl besser in die verschwiegenen Räume ihres Boudoirs verlegt hätte.*)

Man sah sie in der Oeffentlichkeit kaum noch anders als in einer Sänfte; so ließ sie sich auch zu Bällen und Feten befördern, legte aber dann mit ihrem Pelzmantel im Vorzimmer auch ihr Uebelbefinden ab, tanzte die ganze Nacht, als käme sie eben aus dem Pensionat, um am andern Tage wieder zu ihrem Leiden und ihren Medikamenten zurückzukehren.

Im Jahre 1809 wurden ihr die Quellen von Aachen empfohlen, sie ging also dorthin und traf mit Mme. Mère, die sehr nervenleidend war, zusammen. Es ist jetzt nicht mehr zu ermitteln, ob sich auf dieser ersten oder auf der im nächsten Jahre wiederholten Reise nach Aachen die

*) Duchesse d'Abrantès: „Mémoires" VI. 134.

Dinge zutrugen, über welche eine zeitlang Tout-Paris in Heiterkeit versetzt wurde, und über welche die Abrantes berichtet:

„Zur Unterhaltung der Leser dieser Memoiren möchte ich einige kleine Anekdoten erzählen, welche damals, als die Fürstin Pauline ihre jährlichen Reisen nach Aachen machte, in Kurs gesetzt wurden; es ist eine darunter vor allem besonders drollig, nur fällt es mir schwer, sie in passender Form vorzutragen."

Nachdem die liebenswürdige Schriftstellerin den Leuten den Mund wässrig gemacht, auch noch hinzugefügt hat, es sei ja andern möglich, alles zu erzählen, bietet sie nichts von den pikanten Näschereien, die sie, wie es schien, ihren Lesern vorsetzen wollte; nnd es ist wirklich zu bedauern, daß die Nachwelt darum gekommen ist.*)

Badereisen spielten damals eine große Rolle in Paulettes Leben; jedes Jahr besuchte sie eins der Modebäder; auch badete sie täglich in ihrem Palais in der Vorstadt St. Honoré oder in dem Hause zu Neuilly. Daran hätte wohl niemand etwas auszusetzen; allein es fiel doch etwas unangenehm auf, der Umstand nämlich, daß sie, eine unüberwindliche Schwäche vorschützend, sich stets in das Bassin tragen und wieder herausnehmen ließ — und zwar von einem Neger, dem Neger Paul. Als man sie eines Tages darauf aufmerksam machte, wie unpassend dies wäre, und sie sich von neuem ins Gerede brächte, bemerkte sie:

„Wieso! Ein Neger ist einmal kein Mann; sodann achte ich darauf, mir alles möglichst bequem zu machen. Da ihr mir das wahrscheinlich nur deshalb sagt, weil Paul noch jung und unverheiratet ist, so werde ich ihn unter die Haube bringen — dann habe ich wohl diesen tugendlichen Schreiern den Mund gestopft."

*) Lafontaine ist es, der den Grundsatz aufstellt, man könne alles sagen: ein feiner Denker, meint er, würde auch alles in gefälliger Form vorbringen, wäre das Wort geschickt gewählt, so würden auch die Damen um des Wortes willen die Sache verzeihen; es schiene ja dann die Sache nicht mehr zu sein und doch wäre sie es: Niemand erröte, alle horchten.

Sie ließ also den Neger Paul und ihre erste Kammerzofe vor sich bescheiden und hielt ihnen etwa folgende Rede.

„Paßt auf, was ich sage! Ich habe Euer beiderseitiges Glück im Sinne. Ich werde Euch verheiraten . . . Euch zusammenverheiraten . . . ein Aber gibt es da nicht; in acht Tagen will ich, daß Ihr verheiratet seid."

Und so geschah es. Paul fuhr in seinen Badediensten fort, und Paulette meinte, es wäre nun den Vorschriften der Schicklichkeit Genüge geschehen. Wirklich: sie hätte sich sollen ein Patent auf ihre Begriffe von Anständigkeit geben lassen!

Als sie sich das erste Mal nach Aachen begab und nah an Bar-sur-Ornain, dem Hauptorte des Meuse-Departements, war, schickte sie einen Kurier voraus, um dem Präfekten ihre Ankunft anzuzeigen. Präfekt war ihr Schwager Leclerc, Bruder ihres ersten Gemahls; sie stand zu ihm in nahen und freundschaftlichen Beziehungen. Der Kurier hatte auch Befehl, den Präfekten zu ersuchen, er möchte für Ihre kaiserliche Hoheit ein Milchbad bereiten lassen, zugleich mit einer Milch-Douche, welches Hoch-Sie vor dem Frühstück zu nehmen gedächte — das war wohl die sonderbarste Art, die je erdacht wurde, um sich Appetit zum Frühmal zu machen!

Der Präfekt hat also alle Hände voll zu tun; er setzt sofort die ganze Departementsgarde — jeder Präfekt hatte eine Abteilung von 100 Soldaten zur Verfügung — in Bewegung, um sämtliche Kühe am Orte und in der Nachbarschaft zu melken — schon trifft die hübsche, leider etwas verdrehte Reisende unter Peitschenknall und Schellengeklirr in Bar-sur-Ornain ein. Der Präfekt springt an den Wagenschlag, um ihn aufzumachen:

„Trage, liebes Brüderchen", flüstert ihm eine schmeichlerische Stimme zu, „wie Du es sonst getan, Deine Paulette . . . sie ist so schwach, daß sie sich nicht zu gehen traut".

Der Präfekt ließ es sich nicht zweimal sagen, griff zu und hob die Leidende, die wohl schöne Beine haben mochte, aber keine, die zum Gehen taugten, aus dem Wagen. Er trägt sie hinauf in den ersten Stock und legt sie dort in dem Staatszimmer der Präfektur auf ein Kanape.

„Und mein Bad?" flüsterte sie,

„Es ist fertig".

„Und meine Douche?"

„Ah! Das Ding war nicht zu beschaffen, Hoheit weil es im ganzen Ort nichts derartiges gibt".

„Aber das ist einfach zu machen ... ich bitte Sie — lassen Sie den Plafond gerade über der Wanne aufbrechen; hier gleich in diesem Raume, der mir zum Bade zusagt, und von der oberen Etage aus wird man mir dann eine Milchdouche verabfolgen. Ich mache Ihnen viele Umstände, lieber kleiner Schwager, aber meine Gesundheit verlangt es".

Der Präfekt tat sich hervor durch den Eifer und die Umsicht, mit der er bemüht war, der tollen Laune seiner Schwägerin zu willfahren, und es begann in der sonst so stillen Präfektur ein fürchterlich lärmendes Durcheinander, bis das Loch im Plafond hergestellt war.

„Die Folge dieses Milchbades Ihrer kaiserlichen Hoheit", so erzählt die Marschallin Oudinot, Herzogin von Reggio, „war, daß das ganze wertvolle Mobiliar mit Milchflecken besudelt wurde und der Geruch einer Milchwirtschaft vor der Hand aus dem Gemach nicht wieder herausgebracht werden konnte".*)

Tritt dieses Milchbad nicht würdig an die Seite des Lavements von gekochtem Kalbsgekröse? Uebrigens — dies bleibe nicht unerwähnt — verordneten die Aerzte damals ihren Patienten gern Mittel, welche aus von der Tierwelt gelieferten Substanzen bestanden. So wurde ja auch Walter Scott, der in seiner Jugend sehr schwächlich

---

*) Duchesse de Reggio: „Récits de guerre et de foyer" p. 78.

war, jeden Morgen in die Haut eines ebengeschlachteten Hammels eingewickelt. Der Marschall Lannes, der infolge eines Sturzes mit dem Pferde in Spanien fürchterlich zugerichtet war, wurde laut Verordnung des berühmten Chirurgen Larrey in die noch blutende dampfende Haut eines soeben geschlachteten Schafes gehüllt. — Fand nicht Jenner bei den Tieren das berühmte Mittel gegen die Blattern? Haben nicht neuere Aerzte, wie Brown-Séquard, d'Arsonval, Pasteur, Reux u. A., in der Tierwelt Mittel gefunden, um der leidenden Menschheit zu Hilfe zu kommen?

Nach allen Zeugnissen ihrer Zeitgenossen aber gab sich die Fürstin Pauline in Aachen keinen kränklich-melancholischen Betrachtungen hin.

„Die erste Pflicht einer Frau", meint Mme. de Girardin, „ist die, hübsch zu sein!"

Von Pflichten wußte Paulette sonst nichts: der Pflicht hübsch zu sein aber genügte sie gewissenhaft, ja mit einer Art von Pietät.

„Ich erschien zuweilen", erzählt Beugnot, „an dem kleinen Hofe der Mme. Mère in Aachen, welchen die Fürstin Pauline so zu erheitern wußte, daß selbst der König von Holland seine traurige Stimmung verleugnete".*)

Aachen war damals ebenso wie Aix in Savoyen ein Modebad; 1809 war in Aachen die Saison sehr glänzend. Von den drei ebengenannten hohen Personen brachte eine jede einen auserlesenen Teil ihres Hofes mit.

„Zu diesen kleinen Hofhaltungen", sagt Beugnot des weiteren, „gehörten sehr liebenswürdige Frauen und hochgebildete Männer. Mme. Regnault de Saint-Jean d'Angely und Mme. Hainguerlot waren auch da; um diese Mittelpunkte bewegten sich viele ehrgeizige Bestrebungen, die Bittsteller suchten Vorteil zu ziehen aus der an Badeorten üblichen freieren Bewegung der königs-

*) Beugnot: „Mémoires" I, 415.

lichen, prinzlichen und der offiziellen Persönlichkeiten — es herrschte ein sehr lebhafter Verkehr".

Einige Zeit nach ihrer Rückkehr aus Aachen wurde der Fürstin Borgheſe eine große Genugtuung zu teil: es erfolgte die Scheidung der kaiserlichen Ehe. Paulette war über dieſes Ereignis hocherfreut; ſie war an dem Tage, an welchem der offizielle Scheidungsakt ſtattfand, ſtrahlend vor Freude und in einer Toilette von unvergleichlichem Pomp: nun war endlich Die von ihrer Höhe herabgeſtürzt, die ſie ſeit 1797 mit einem Haſſe ohne Gleichen verfolgte; ſie wollte auch der Geſtürzten zeigen, wie ſehr ſie ſich freue. —

Bei der Trauungszeremonie des Kaiſers mit Marie Louiſe hatte jedes Glied der Familie Bonaparte ſeine beſtimmten Obliegenheiten, Paulette in Gemeinſchaft mit ihren Schweſtern und den Königinnen von Weſtfalen und Holland: die Schleppe vom Hermelin-Mantel Marie Louiſes zu tragen. Diesmal kam es zu keinen ärgerlichen Auftritten, wie damals am Krönungstage Joſephines — wenigſtens nicht während der Zeremonie ſelbſt.

Fürſtin Paulette hatte den Kaiſer beſtimmt, ſich zu der Hochzeitsfeier in ein reich geſticktes Phantaſiekoſtüm zu werfen: Léger, damals der erſte Schneider in Paris, hatte es nach den Anweiſungen der Fürſtin angefertigt. Napoleon aber gefiel ſich nicht darin und zog es nur einmal an — Meneval iſt es, der dieſe Einzelheiten berichtet.*) So unbedeutend wie dieſelben auch erſcheinen mögen, haben ſie doch eine gewiſſe Bedeutung: ſie widerlegen vor allem die Behauptung Fouchés, Fürſtin Pauline wär über die zweite Heirat ihres Bruders erzürnt geweſen: ſie hätte doch nimmermehr, wenn dies wahr wäre, ſich um den Anzug des Kaiſers bei der Trauungsfeierlichkeit bekümmert.

Es ſteht allerdings feſt, daß ſie Marie Louiſe nicht in ihr Herz geſchloſſen hatte, aber wer liebte denn, außer

*) Meneval: „Mémoires" (Ausgabe von 1894) III, 333.

Napoleon, diese unbedeutende Frau? Paulette nahm es sich sogar eines Tages heraus, ihren Empfindungen in nicht feiner, sehr ungenierter Art Ausdruck zu geben. Es war 1810, also in dem Jahre, in welchem die Vermählung stattgefunden hatte; sie ging hinter der Kaiserin und hob ihre rechte Hand mit ausgestrecktem Zeige- und Ringfinger zur Höhe ihrer Stirn und machte auf diese Art ein Zeichen, welches bei dem gemeinen Volke als eine plumpe Verspottung der in der Ehe Betrogenen gilt.*) Unglücklicherweise hatte Napoleon in einem Spiegel dieses respektwidrige Gebahren seiner Schwester bemerkt, sprang wütend auf und lief hinter der Fliehenden drein, die ihm in seinem Zorne jedoch entkam.

Sie erschien infolge ihres Straßenjungenstreiches nicht mehr bei Hofe; der schlechte Zustand ihrer Gesundheit aber galt als Grund. Sie zog sich auf ihre Besitzung nach Neuilly zurück, welche sie deshalb besonders liebte, weil sie sich dort am freiesten bewegen konnte.

Kurz zuvor hatte sie ein sehr glänzendes Fest zur Feier der kaiserlichen Hochzeit gegeben. Stanislaus Girardin, welcher an demselben teilnahm, hinterließ folgende Beschreibung:

„Das Fest begann abends neun Uhr mit der Aufführung eines Vaudevilles: „Der unterbrochene Tanz". Es konnte nur ein geringer Teil der Eingeladenen derselben beiwohnen, weil der Saal, in welchem gespielt wurde, zu klein war. Als das Stück zu Ende war, verfügte sich das Kaiserpaar in den Garten, der mit bunten Lampen prächtig beleuchtet war. Verschiedene Ueberraschungen waren vorbehalten: die auf Rasenplätzen und in den Bosquets verteilten Statuen fingen plötzlich an lebendig zu werden, die Figuren sprangen von ihren Postamenten, tanzten und warfen Blumen auf den Weg, auf welchem sie die Neuvermählten in den Tempel Hymens zu

*) Fouché: „Mémoires" II. 47.

einem ländlichen Fest und schließlich vor ein Palais führten, das dem von Schönbrunn genau gleichsah. Kapellen, die hier und dort im Gebüsch verteilt waren, mischten schmelzende Melodien und lieblichen Gesang mit der milden Nachtluft. Die Promenade inmitten dieses feenhaften Zaubers währte etwa eine halbe Stunde. Nach Rückkehr in die prächtig ausgestatteten Gemächer wurde auf ein Signal des Kaisers im Park ein wunderbar schönes Feuerwerk abgebrannt, mitten in dem Sprühen, Leuchten, Zischen und Prasseln vielfarbiger Feuerkörper produzierte sich auf einem hochgespannten Seil Signora Saqui; im Hintergrund sah man die architektonischen Linien eines Ruhmestempels leuchten. Gegen Mitternacht begann der Ball".*)

Fürstin Pauline strahlte an jenem Abend in ihrer Schönheit wie noch nie, darüber war man einig und Rufe der Bewunderung begrüßten ihr Erscheinen überall. Selten hatte sie solche Erfolge errungen, sich selten auf einer Szene von solcher verschwenderischen Pracht zeigen können.

Girardin kann es sich nicht versagen, seiner Beschreibung einige ernste Betrachtungen beizufügen:

„Solche Feste", sagt er, „zu deren Veranstaltung keine Ausgaben gescheut werden, sind nichts weniger wie volkstümlich; man macht unwillkürlich traurige und ernste Betrachtungen, denn das Geld, welches in einigen Stunden verpufft und vertan wird, beträgt oft soviel wie die Jahressteuern mehrerer Provinzen. Solche Belustigungen der Höfe sind meist Schritte zu ihrem Untergange; es scheint, daß die Erfahrung nur belehrt, aber nicht bessert!"

Der unglaubliche Luxus, der bei diesem Feste entfaltet wurde, gab übrigens auch dem Kaiser zu denken; er sah voraus, daß der Eindruck auf das Pariser Publikum kein guter sein konnte und wollte ihn wieder verwischen.

*) Stanislaus Girardin: „Journal et Souvenirs" II. 390.

„Der Kaiser", sagt Girardin, „entzog sich nicht der Einsicht, daß das Publikum die fabelhaften Ausgaben für dieses mythologische Fest mißbilligen würde; er befahl daher der Fürstin Pauline, zwei Tage später ein anderes Fest zu geben, zu welchem 5000 Personen, allen gesellschaftlichen Rangstufen angehörig, Einladungen erhalten sollten. Die Einladungen wurden an die Stadtbehörden verteilt: nun sagten aber die Leute: „Der Hof spendet uns das Uebriggebliebene". Man hatte also damit keine Erfolge erzielt. Die Räume im Palais waren abgeschlossen, das bedeutete wie vor der Revolution soviel als: Gut genug für „la canaille"!*)

Es war eben ein Unglück, daß die Schwestern Napoleons sich wie übermütige Emporkömmlinge benahmen, und ihre bescheidene Herkunft völlig vergaßen; sie hatten über dem erstaunlichen Glück ihres Bruders den Verstand halb verloren und kümmerten sich nicht um die Folgen, die eine so grobe Vernachlässigung der mit ihrer hohen Stellung verbundenen Pflichten haben mußte. Von Herz, Verstand, Würde, Anstand, nicht einmal von Geschick war bei ihnen die Rede: wenn man alle Schranken der Moral und gesellschaftlichen Ordnung überspringt, dann soll man sich wohl hüten, die menschlichen Eitelkeiten zu verletzen.

Der Fürst Camillus Borghese war ebenfalls zur Hochzeitsfeier des Kaiserpaares in Paris; natürlich brachten es Etikette und Schicklichkeit mit sich, daß Fürst und Fürstin mit einander in Berührung kamen. Eines nachts, als beide nach einem Fest in Paris in demselben Wagen nach Neuilly zurückkehrten, wären sie beinah mit Pferd und Wagen in die Seine gestürzt: sie kamen aber mit dem Schreck davon. Es wäre eine sonderbare Schicksalsfügung gewesen, wenn der Tod mit einem Sensenhiebe diese beiden Gatten, die auf Erden mit einander nicht leben konnten, von der Erde vertilgt und in die Ewigkeit geworfen hätte.

*) Stanislaus Girardin: „Journal et Souvenirs" II. 391.

Im Sommer 1810 ging die Fürstin wiederum nach Aachen, allein alle ihre Kuren verhalfen ihr nicht wieder zur Gesundheit; sie fand eine Zerstreuung darin und das war allerdings schon viel für sie.

Im Jahre 1811 finden wir sie in Spaa, damals hatte sie ein Verhältnis mit einem Herrn von Montrond. Er war ein Mann von Welt und Geist, hatte viel Kenntnisse und viel Selbstbewußtsein; es trat in ihm eine seltsame Mischung von Höflichkeit und Grobheit auf; Montrond war frei von Vorurteilen und Bedenken; er hatte einen guten Schneider, schöne Pferde, auch Maitressen und ab und zu ein Duell: kurzum, er hatte alles, womit man den Frauen gefällt und den Männern imponiert. General Lasalle war, ehe er auf dem Schlachtfelde von Wagram fiel, der Tonangeber für die Dandys unter den Offizieren, Montrond war für die Modeherren das Ideal. Er war nicht mehr jung, aber seine Erfahrungen inbezug auf Dinge und Menschen hatten ihm bis in ein vorgeschrittenes Alter die Herrschaft in der jungen Lebewelt gesichert und ihm das Szepter im Reich der Mode belassen. Balzac entnahm diesem Repräsentanten der sogenannten guten Gesellschaft mehr als einen Zug, um seinen Herrn de Marsay zu zeichnen. Montrond war ein intimer Freund Talleyrands: was einer von Beiden an pikanten Scherzen und geistreichen Wendungen erfunden hatte, das trug der andere in allen Salons herum.

Eines Tages, als Mme. Hamelin, jene vielseitige Kokette, welche durch ihre leichtsinnige Aufführung sich einen Namen als schöne und geistreiche Frau gemacht hat, Herrn von Montrond frug, weshalb er Talleyrand so sehr liebe, antwortete derselbe: „Wer sollte ihn wohl nicht lieben, Madame, er steckt so voll von Lastern". Hier noch etwas, um die Skizze des neuen Geliebten der schönen Paulette zu vervollkommnen: „Wissen Sie, Frau Herzogin", sagte Talleyrand einmal — zu welcher Herzogin ist nicht bekannt — „warum ich Montrond so gut bin? Er hat nur sehr

wenig Vorurteile". — „Wissen Sie, Frau Herzogin", rief gleich hinterher Montrond, „warum ich Monsieur Talleyrand so liebe — weil er gar keine hat".*)

Es wird sonderbar klingen, wenn wir berichten, daß Montrond verheiratet war. Man könnte in seiner Ehe einen Widerspruch mit seinen Grundsätzen finden, wenn diese Grundsätze allein in einer Befriedigung seiner Launen bestanden hätten. Er hatte aus Liebe die Herzogin von Fleury, die Tochter des Marquis von Coigny geheiratet; er hatte sie kaum geheiratet, als er sie auch schon nicht mehr liebte.**) Am Tage nach seiner Hochzeit hatte er sie sich selbst überlassen und sein Junggesellenleben wieder aufgenommen.

Bei dem vielen Geist, den dieser Herr besaß, muß man sich wundern, wie es möglich war, daß ihm Paulette gefallen konnte. Daß sie noch schön war, steht ja außer Zweifel, und für eine Maitresse ist das doch alles, was einer verlangen kann; außerdem war sie die Schwester des Kaisers, und so sehr Montrond auch frei von Vorurteilen sein mochte, eine kaiserliche Hoheit zur Maitresse zu haben, schmeichelte doch wohl seiner Eitelkeit. Wenn er, trotzdem er nicht mehr jung war, der Fürstin Pauline gefiel, so war das wohl weniger wegen seiner persönlichen Liebenswürdigkeit, als wegen seines Rufes, ein Mann à la mode zu sein — inbezug auf die wilde kann man dieselben Beobachtungen wie inbezug auf die getraute Liebe machen: man verliebt sich und man nimmt sich meist weniger seiner selbst als der andern, das heißt der Welt, wegen; die Eitelkeit übertrumpft fast stets alle Empfindungen!

*) „Souvenirs intimes de Talleyrand" p. 88.

**) Dabei war seine Gemahlin wohl wert, geliebt zu werden. Es ist André Chenier, der sie in seinem bekannten Gedicht „la jeune captive" (die junge Gefangene) feiert. Sie nahm ihren Mädchennamen Aimée de Coigny wieder auf, als der flatterhafte Montrond sie verlassen hatte; unter diesem Namen ist sie auch am 17. Januar 1820 zur ewigen Ruhe bestattet worden. Man lese: „Charles Labitte, Etudes littéraires" II. 184.

Wenn Herr de Montrond ein Gegner der kaiserlichen Regierung war, ein Gegner der kaiserlichen Prinzessinnen war er nicht; die Liebenswürdigkeiten, welche ihm Paulette erwies, veranlaßten ihn aber nicht, sich an Napoleon anzuschließen, auch waren dieselbe nicht dazu geeignet, ihm die Gunst des Kaisers zuzuwenden.

Als Napoleon von der neuen Verirrung Paulettes hörte, wurde er wieder sehr aufgebracht, und wie Herr de Canouville, so sollte auch Montrond für die Liebe der Fürstin büßen; derselbe floh jedoch, sowie er merkte, was ihm bevorstand, nach Antwerpen zum dortigen Präfekten, Herrn d'Argenson, mit welchem er befreundet war. Dort erhielt er die Weisung, sich nicht wieder in Paris sehen zu lassen; er durfte sogar der Hauptstadt nur in einem Umkreise von vierzig Meilen nahe kommen.

Diese Verordnung verhinderte die beiden Liebenden nicht, sich wiederzusehen. Paulette hatte sich ja Bäder von Spaa verschreiben lassen und Montrond von Antwerpen bis dorthin keine weite Reise. Er richtete sich mit ihr in einem großen, sehr auffällig gelegenen Hause in Spaa ein.*)

Natürlich erfuhr der Kaiser alsbald, was vor sich ging und nun schien alle Nachsicht bei ihm erschöpft. Außer dem natürlichen Widerwillen, den ihm jede Immoralität einflößte, obwohl er selber in diesem Punkte nichts weniger als vorwurfsfrei war, kam er immer mehr zu der Erkenntnis, daß seine Brüdern und Schwestern, die ein Beispiel von Anstand und häuslichen Tugenden hätten geben sollen, seiner Regierung und seiner im werden begriffenen Dynastie den allergrößten Schaden zufügten.

„Es wäre besser für Napoleon gewesen," sagt Stendhal, „wenn er gar keine Familie gehabt hätte."**) Das ist sehr wahr. Napoleon aber warf bei diesen neuen Streich Paulettes alle Schuld auf ihren Freund und meinte:

*) Comte de Mérode-Westerloo: „Souvenirs" I. 275.

**) Stendhal: „Vie de Napoléon" p. 24.

„Ich werde keine guten Sitten in Frankreich haben so lange dieser Herr von Montrond im Lande ist.“*)

Die fortwährenden, besonders von der Fürstin Pauline erregten Aegernisse schadeten Napoleon in der Zuneigung des Volkes mehr als man glaubt. Das Volk, im allgemeinen ehrenhaft, pflegt aufgebracht zu sein über die Fehltritte, über welche man in der großen Welt nur schmunzelt und welche einzelne Geschichtsschreiber glauben mit Stillschweigen übergehen zu sollen, falls sie dieselben nicht gar als etwas rühmenswertes hinstellen. Sie legen auf diese Weise nur unvollständig und aus Rücksicht für Leute, die keine Rücksicht verdienen, die Gründe dar, welche, um die Ereignisse begreiflich zu machen, doch auf's Genaueste entwickelt sein sollten.

Napoleon wollte jetzt ein Ende machen. Außer einer persönlichen Abneigung gegen den Geliebten seiner Schwester wußte er, daß Montrond in landesverräterischem Verkehr mit England gestanden hatte. Er gab also Befehl, sich der Person und der Papiere Montrond's zu versichern. Auf der Präfektur von Antwerpen wurde der Herr am 30. September 1811 verhaftet und auf das feste Schloß von Ham abgeführt. Vierzehn Tage später wurde er nach Châtillon-sur-Seine transportiert, von dort aber gelang es ihm, zu entkommen und England zu erreichen.

Von dieser Entweichung ist seiner Zeit viel gesprochen worden; man behauptete sogar, Napoleon habe sich zum Mitschuldigen der Gefangenwärter gemacht, um die Flucht gelingen zu lassen und gab als Grund an, Napoleon, der die Geschicklichkeit Montrond's kannte, wollte um den Preis der Freiheit ihn zu seinem geheimen Agenten in England gewinnen, wo man denselben unzweifelhaft in der guten Gesellschaft mit offenen Armen und als ein Opfer napoleonischer Willkür empfangen würde.

---

*) Duchesse d'Abrantès: „Mémoires“ IX. 145.

Man möchte fast glauben, daß dem wirklich so war, weil Montrond 1815 nach der Rückkehr Napoleons von Elba sich ihm offen anschloß und mit geheimen Aufträgen nach Wien geschickt wurde.*)

Der Winter von 1811 auf 1812 war in Paris nicht so glänzend wie die vorhergehenden. Die Ernte war schlecht gewesen, am politischen Horizont sammelten sich die Wolken immer dichter; der Krieg in Spanien verschlang Menschen und Material, er war eine offene Wunde am Körper der Nation, war eine schwere Kugel, die der Kaiser am Fuß hinter sich herschleifte. Es herrschte in den öffentlichen Angelegenheiten eine allgemeine Unsicherheit und Niedergeschlagenheit, welche von dem ungeheuren Luxus, den der Hof und die höheren Staatsbeamten entfalteten nicht verhüllt wurde.

Die Fürstin Pauline hatte natürlich keine Augen für solche Dinge, trotzdem dieselben auf eine bevorstehende Krise deuteten. Sie medizinierte und beging daneben allerhand dumme Streiche. Auf einem Ball, welchen sie 1811 am 17. Januar gab, wurden zum ersten Mal wieder seit langer Zeit Hofkleider, die sogenannten „habits habillés" getragen**) und dabei ging es doch zu Ende.

Es war zu dieser Zeit viel von dem Verhältnis Paulettes mit einem jungen, sehr hübschen, sehr liebenswürdigen, sehr unterrichteten Offizier, dem Leutnant de Brack die Rede.

Herr de Brack wurde von seinen Kameraden, da er weibliches Aeußere hatte, „Mademoiselle de Brack" genannt, war aber ein sehr tüchtiger Soldat: es ist derselbe der später als General ein berühmtes Werk schrieb, betitelt: „Les avant-postes de cavallerie légère" (Leichte Kavallerie auf Vorposten).

---

*) Man sehe die Memoiren Meneval's (Ausgabe Dentu 1894] III. 486.

**) Journal du maréchal de Castellane, I. 82.

Der nächste Sommer brachte wieder Badereisen, jetzt war Aix in Savoyen das erste Modebad. Es sammelte sich dort eine gewaltige Menge von Kurgästen. Auch die Kaiserin Josephine war dort, die sich allmählich über die Scheidung getröstet hatte; die Königin Julie, Gemahlin Josephs, Königs von Spanien, ihre Schwester, die Frau Marschallin Bernadotte, Fürstin von Ponte-Corvo, zukünftige Königin von Schweden, die Herzoginnen von Ragusa (Marmont) und Abrantes (Junot), Mme. de Rambuteau, Tochter des Herrn Narbonne, Mme. de Menou, Mme. de Sémonville und viele andere bedeutende Persönlichkeiten waren dort — auch Talma fehlte nicht.

Niemals hatte das kleine Städtchen eine solche Masse von Menschen, noch dazu so „berühmten" Menschen gesehen — ein jeder, der sich dort einstellte, schien bemüht, sich die Befürchtungen aus dem Kopf zu schlagen, die überall auftauchten. Jede Familie hatte ja einen oder mehrere der ihrigen in der spanischen oder in der großen Armee von Rußland — jeder fühlte in seinem Innern etwas wie die bange Ruhe vor dem Sturm.

Von der herrlichen Lage des Ortes, den melancholischen Zaubern der Umgebung, dem grandiosen Blick auf den Dent du Chat, der als steinerne Schildwache an den lieblichen Tälern zu stehen scheint, von der ehrwürdigen Abtei von Hautecombe, deren graues Gemäuer sich im See spiegelt, von den reizenden Hügeln von Tresserve mit den „weinenden" Felsen und den rieselnden Bächen war Paulette nicht angelockt — nein, für die Schönheiten der Natur hatte sie keinen Sinn. In Ajaccio geboren, dem von der Natur verzogenen Ajaccio, das im kleinen Neapel gleicht, war sie unempfindlicher als andere gegen Reize, die das menschliche Herz sonst beglücken und entzücken. — Paulette wollte sich in Aix amüsiren wie in Paris. Sie war, wie immer, von Langerweile geplagt, ja in so hohem Grade, daß sie eifersüchtig auf diejenigen war, welche nicht unter dieser schrecklichen Plage litten.

Eines Tages, als sie über den freien Platz in der Mitte des Städtchens schritt, hörte sie lautes fröhliches Gelächter aus den Fenstern eines Hauses, welches von der Herzogin von Abrantes und deren Freundinnen und Freunden bewohnt war. Am andern Tage ließ sie die Herzogin zu sich rufen!

„Madame Junot," sagte sie sehr ernst, „wissen Sie wohl, daß der Kaiser sehr böse sein würde, wenn er wüßte, daß man bei Ihnen nichts wie Tollheiten treibt — das verträgt sich nicht mit der Würde Ihres Ranges."

Man denke sich das Erstaunen der auf diese Weise Zurechtgewiesenen, die nie ihrerseits die Formen des Anstandes verletzte. Das Gelächter in den Zimmern der Junot hatte der armen, gelangweilten Fürstin einen Stich in's Herz gegeben. Uebrigens fühlte sie offenbar, daß sie sich übereilt hatte, denn sie kniff gleich hinterher der Junot freundlich in's Ohr — so machte es ja der Kaiser mit seinen „grognards". wenn er, wie diese sich ausdrückten, sein „Lämpchen" *) nicht verquer aufgesetzt hatte. Schließlich bat Paulette die Herzogin unter zärtlichen Umarmungen, sie möchte ihr doch ihre Freunde zuführen.

Mitten in allem Ueberfluß, mitten in ihrem Taumel von Zerstreuung zu Zerstreuung starb sie vor Langerweile. Diese arme Paulette wußte nicht, daß man Glück nur aus sich selbst schöpft, aus einem reinen Gewissen, daß man es findet in der Arbeit, der Pflichterfüllung, nicht aber im Gedränge eines Hofes und den Blendwerken höfischen Pompes.

Sie wollte also, um sich zu zerstreuen, einmal eine einfache Abendgesellschaft geben; die ausgegebene Parole war die: man solle sich — oder vielmehr, man solle sie — amüsieren. Sie empfing die Gesellschaft, auf einer Ottomane liegend, in einer sehr koketten Toilette.

*) So nannten die Alten (grognards) von der Garde den Hut des Kaisers.

„Ich erschrak," sagt die Abrantes, „als ich sie so daliegen sah, denn ich kannte schon die Art der Unterhaltung, welche sie in einem solchen Kostüm, einer solchen Pose, anzupassen pflegte. Zeigte sie sich im Halbnegligé und saß in ihrem Lehnsessell — dann war alles gut. Man plauderte über nicht allzu langweilige Dinge, jeder hatte etwas zu bemerken und befand sich wohl dabei. War sie dagegen herausfordernd elegant gekleidet und ruhte auf einer Chaiselongue oder einer Ottomane, dann lag etwas besonderes vor. Ich sah es voraus. Sie hatte ein Spitzenhäubchen mit rosafarbenen Bändern auf, eine Art von Pudermantel umgeworfen, der schön gestickt, vom feinsten indischen Musselin und mit blaßrosafarbenem Seidenband eingefaßt und gleichfarbigen Schleifen besetzt war, eine Spitzenpellerine hing darüber; sie war in diesen Wolken von Musselin, Spitzen und blumenartig-gefalteten Schleifen schön wie ein Engel. Aber man durfte es ihr jetzt nicht sagen, denn sie wollte krank sein, sie wollte bedauert sein, und auf diesen Ton mußte die Unterhaltung gestimmt werden.*)

Fröhlichkeit stellt sich bekanntlich nicht auf Kommando ein, und Paulette hörte mit vielem Ernst die feierlichen Aeußerungen des Beileids ihrer Gäste an, jemehr man ihr sagte, sie sähe recht leidend aus, desto zufriedener war sie.

„Soll ich Ihnen sagen, Ihnen beschreiben, wie ich leide . ." begann sie, mit einem gewissen Siegesausdruck in ihren Zügen, und nun folgte eine sehr detaillierte Schilderung ihres Zustandes, sie ging, ohne eine Miene zu verziehen, auf die allervertraulichsten Mitteilungen ein.

Während man sie zu bedauern fortfuhr, fügte sie hinzu:

„Und diese Diät, die ich innehalten muß — diese grausame Diät, die mir die Aerzte aufnötigen . . . in acht

* Duchesse d'Abrantès: „Mémoires" VIII. 528.

Tagen habe ich nichts zu mir genommen als ein Süppchen . . . ohne Salz noch dazu!"

Dann kamen Medikamente an die Reihe, die Abführungskuren ꝛc. Da sie bei dieser Gelegenheit die allergewöhnlichsten Bezeichnungen verwandte und ihre, bei aller Naivetät schreckliche Taktlosigkeit offenbarte, so wurde das zunächst unterdrückte Gelächter hin und wieder vernehmbar, zuletzt aber ein lautes und allgemeines; Paulette lachte mit, wußte aber eigentlich gar nicht worüber man lachte und verstand die beißend-witzigen und ironischen Bemerkungen, mit denen ihre Erörterungen begleitet wurden, nicht."

„Sie liebte," sagt die Abrantes weiter, „Skandalgeschichten, und wenn ich ihr schlechtes von den Leuten erzählte, glättete sich sogleich die eben noch gefurchte Stirn."

Man legte sich also auf das Erzählen von Anekdoten, wie sie etwa in dem Stübchen eines Türhüters gang und gebe sind, und kam dabei auch auf die Beine der Mme. de Th. zu sprechen. Eine der Damen bemerkte etwas boshaft, Herr de Forbin würde darüber die beste Auskunft geben können: der Pfeil hatte getroffen.

„Wie? Ist es möglich," rief Paulette, sich mit großer Heftigkeit aufrichtend, „daß Sie Monsieur de Forbin, der Sie mein Kammerherr sind, sich mit Beinen die Zeit vertreiben können wie die der Mme. de Th.?"

Forbin schwor heilige Eide, daß er nicht verstünde, was kaiserliche Hoheit meinten; er wäre nicht schuldig, das gesehen zu haben, was man ihm vorwürfe, — diese alberne Unterhaltung endete schließlich in einer allgemeinen Ausgelassenheit. Der Ton dieses Salons war eben nicht der der Salons zur Zeit Ludwig XIV. und XV., in denen, wenn auch Sittenstrenge keine hervorragende Rolle spielte, doch Geist und Geschmack das Wort führten — ein Salon spiegelt immer den Geschmack und die geistige Richtung der Dame wieder, die in ihm gebietet.

Eines Tages während des Aufenthaltes in Aix — es war der Tag der heiligen Laura — hatten zu Ehren von Mme. Laura Abrantes deren Freunde eine Vergnügungsfahrt auf dem See arrangiert; es folgte derselben ein Diner in Bonport und ein Feuerwerk auf dem Dent du Chat. Man sah in den Straßen von Aix den Feuerschein auf den Bergen und Fürstin Pauline fühlte sich verletzt, daß man sie nicht eingeladen habe; sie ließ durch Mme. Mère, welche eben in Aix eingetroffen war, der Herzogin von Abrantes Vorstellungen machen. Die Herzogin hatte nach Paulettes Anschauungen kein Recht, ein Feuerwerk abbrennen zu lassen an einem Ort, an welchem sich Glieder der kaiserlichen Familie befänden. Madame Mère war auch so unvorsichtig, sich dem Verlangen ihrer Tochter zu fügen. Sei es nun, daß sich Paulette ihres Schrittes schämte, sei es, daß sie auch ihr Feuerwerk haben wollte, kurzum, sie veranstaltete ihrerseits einige Tage später eine ähnliche Partie auf dem See; sie lud dazu einige zwanzig Personen ein, unter denen sich, nebenbei bemerkt, auch Talma befand. Sie stellte sich am Einschiffungsplatz in einer Sänfte ein, wie sie in Aix für Schwerkranke gebräuchlich waren; war aber nicht etwa wie jene in dem schrecklichen Wickelzeuge, welches „Maillot" genannt wurde*), war auch nicht in einem für eine Wasserpartie geeigneten Anzuge, sondern hatte ein kostbares Spitzenkleid angelegt, war überhaupt in großem Staat. Als Cavaliere servente fungierte der Artillerie-Oberst Duchand.**) Er war der

*) „Maillot" nannte man in Aix die leinenen Laken, in welche die Kranken eingewickelt wurden, um wie Mumien in Tragbahren an die Quellen und unter die Douchen gebracht zu werden; sie wurden dann ebenso in ihre Behausungen zurückgetragen.

**) Duchand gehörte zu den besten Artillerieoffizieren der kaiserlichen Armee; er hatte sich bei der Belagerung von Sagunt, als im Jahre 1811 eine spanische Armee erschien, um den Platz zu entsetzen, durch Kaltblütigkeit und ungewöhnliche Kühnheit ausgezeichnet. Er war 1815 bei Belle-Alliance General, und zeichnete sich auch dort aus. Als die Preußen in den Kampf eingriffen und die Franzosen vor der über-

offizielle Nachfolger de Brack's, und zu dieser Fete im Paradeanzug mit Kolpack, Säbeltasche und Ringkragen. So hatte es die närrische Paulette verlangt!

Man schiffte sich bei herrlichem Wetter ein. Die Ufer des Sees sind ja so entzückend schön, daß sie selbst dem für landschaftliche Reize wenig Zugänglichen auffallen müssen; sogar Paulette wurde diesmal von einer merkwürdig-poetischen Stimmung überkommen.

Sie erinnerte sich vielleicht, daß Mme. Junot, die ja indirekt die Veranlassung zu der Partie gegeben hatte, Laura hieß, dachte zugleich damit vielleicht an Petrarca's Laura — am Ende tauchte gar aus einem Winkel ihrer Erinnerungen das Bild Fréron's auf. Sie saß, in tiefes Sinnen verloren, wie traumbefangen da; dann erhob sie sich und einige Strophen Petrarca's glitten erst ganz leise, dann immer lauter über ihre Lippen. Man horchte auf, die Unterhaltung verstummte, war das noch Paulette, die Frivole, die Entartete?

„Levommi il mio pensiere in parte ovvera
Quella ch'io cerca è piu non trova in terra
Ivi fra lor ch'al terzio cerchio serra
La rividi più bella è men altera."

Sie schwieg — begann aber wieder mit bewegter Stimme:

„Che fai? Che pensi? Che pur indietro guardi
Nel tempo que tornar non puote omai,
Amma sconsolata!"

---

legenen Zahl auf allen Seiten zurückwichen, nahm General Duchand alles, was noch an Geschützen vorhanden war, zusammen und rückte vor, aber so nah an die preußischen Linien heran, daß Napoleon, der eben erfahren hatte, daß einige Offiziere zu den Preußen übergegangen wären, ihm nachrief, als er im Galopp bei ihm vorbeisprengte: „Duchand desertiert". Ein sonderbarer Zufall ist es, daß de Brack, Duchand's Vorgänger in der Liebe Paulettes, die Episode erzählt und hinzufügt: „Duchand und desertieren! Er zog alles Feuer des Feindes auf seine Batterien und ließ sich mit stoischer Ruhe vernichten. So gab er den übereilten Worten des großen Mannes ein glänzendes Dementi."

Sie stand allein an einer erhöhten Stelle des Vorderdecks: ihr Wesen so feierlich, ihre Toilette so reich, sie sah wie verklärt aus: ihre Stellung war so vornehm und edel, ihre Augen strahlten so begeistert, sie glich einer Erscheinung: die auf- und niedertauchenden Ruder warfen in der Sonne glitzernde Tropfen empor — die Gottheit des stillen Sees schien auf einem Sonnenstrahl vom Himmel gestiegen.

Paulette hätte es dabei sollen bewenden lassen, denn sie hatte allseitig einen tiefen Eindruck hervorgerufen, allein sie war in Zug gekommen und fuhr im Deklamieren einzelner abgerissener Strophen fort, sie schien den geringen Vorrat, über den ihr Gedächtnis verfügte, auszuschütten — das wurde zuletzt geschmacklos, und kleine beißende Bemerkungen gingen im Flüstertone von Ohr zu Ohr.

Trotzdem ist dieser Tag in der Erinnerung eines jeden, der an dem Ausfluge teilnahm, wohl haften geblieben, es lag der Zauber tiefen, weihevollen Friedens auf ihm.

Ach! Nur zu bald sollte es anders werden, der Sturm seine heulende Stimme erheben und des Schicksals dunkle Wogen Glück und Flitter hinwegspülen.

Im Jahre 1813 wollte Fürstin Pauline ein Schloß in Westfalen kaufen, hatte aber dazu kein Geld und schrieb an Herrn Decazes, den „Secrétaire des commandements“ ihrer Mutter, er möchte ein ihr gehöriges Halsband mit Diamanten für sie verkaufen; dasselbe war geschätzt auf 211000 Franks, sie wollte 100000 Franks baar haben und den Rest in Noten. Sie bat außerdem, die Sache geheim zu halten mit dem Bemerken, sie wolle den Betrag dem Kaiser anbieten in der Voraussicht unglücklicher Ereignisse. Dies war ja nur ein Vorwand, sie ahnte nicht, wie bald die Wirklichkeit ihr Recht geben würde; aus dem Ankaufe des Schlosses wurde nichts.

Im Sommer 1813 war sie wieder in Gréoulx zur Kur, wo sie 1807 gewesen war; dort erholte sie sich etwas,

und das war gut, denn sie brauchte Kräfte für die Ereignisse, die bevorstanden.

Das Jahr 1814 beseitigte das Kaiserreich.

Den Winter hatte Paulette teils in Nizza verbracht, teils in Hyères; im April bewohnte sie ein kleines Schloß im Departement du Var, welches einem gewissen Charles, früheren Mitgliede des gesetzgebenden Körpers gehörte. Sie wußte noch wenig von den großen Ereignissen, welche eingetreten waren: der Kaiser hatte abgedankt — und sie wußte es nicht.

Am 26. April gegen 2 Uhr nachmittags traf ein Kurier bei ihr ein, welcher die Nachricht brachte, der Kaiser werde in Kürze eintreffen. Gleich darauf kam auch schon eine Equipage und hielt vor dem Schloßportal. In dem Wagen saßen die Kommissare der Verbündeten; der Wagen mit dem Kaiser sollte folgen. Die Kommissare unterrichteten die Fürstin von den Ereignissen und dem Umsturz des kaiserlichen Thrones.

Die Fürstin schenkte zunächst diesen Mitteilungen keinen Glauben; als sie aber mehr und mehr überzeugt wurde, meinte sie, es wäre nicht anders möglich, als daß ihr Bruder unter Trümmern begraben, daß er tot wäre.

„Wenn es mit dem Kaiserreich vorbei ist," rief sie, „so ist mein Bruder todt."

Man bemühte sich, ihr dies auszureden, allein sie rief einmal um's andere: „Wie wäre es möglich, daß er dem allen widerstanden hätte!"

Tränen traten ihr in die Augen, ihre Gestalt zitterte, Paulette fiel in Ohnmacht.

Als sie wieder zu sich kam, hörte sie das Geschrei einer tobenden Volksmenge dicht unter ihren Fenstern. Die Franzosen des Südens haben ja noch etwas Wildes in ihrem Charakter, das aller Zivilisation spottet. Blutdürstige Schreihälse hatten zu Anfang der Revolution die abscheulichsten Untaten begangen, sie hatten auch die ermordet, von denen sie glaubten, es fehle ihnen an

Begeisterung für die Revolution. Jetzt verfolgte die nämliche Rotte unter dem Zeichen der weißen Kokarde diejenigen, denen es an Begeisterung für Ludwig XVIII. fehlte. Diese Elenden hatten sich vorgenommen, den gestürzten Kaiser zu erschlagen, sowie er ihr Gebiet beträte. In Orgon wäre es beinahe schon dazu gekommen.

Unter dem gellenden Rufe: „Nieder mit dem Tyrannen Nieder mit Nicolaus!“*) stieg Napoleon vor dem Wohnsitze seiner Schwester aus dem Wagen. Die Fürstin hatte nur Mme. de Saluces und Herrn de Monbreton bei sich; sie hörte von ihrem Bett aus, in das man sie, da sie sich nicht mehr aufrecht halten konnte, gebracht hatte, das wütende Geheul des Pöbelhaufens.

Sie wollte jetzt aufstehen, um den Bruder zu empfangen, allein es war unmöglich, sie fiel in die Polster zurück und fing bitterlich zu weinen und zu klagen an.

Herr de Montbreton ging also, um den Kaiser zu empfangen.

Wo ist die Fürstin?“ rief mit fast kreischender Stimme Napoleon.

Der Kammerherr erkannte ihn im ersten Augenblick garnicht, denn er trug, um von der rachedurstigen Menge nicht erkannt zu werden, eine österreichische Uniform.

„Die Elenden haben mich ermorden wollen!“ begann er nach kurzer Pause mit einem ganz ungewohnten Tone in seiner Stimme, „ich habe mich in diese Verkleidung stecken müssen . . . um Bubenstreichen zu entrinnen.

Der Kammerherr führte ihn währenddem in das Gemach seiner Schwester.

Paulette, seine Stimme hörend, breitete die Arme

*) Es wurden zu der Zeit in ganz Frankreich elende Pamphlete oder vielmehr Spottgedichte verkauft, die den Titel führten: „Die wahrhaftige und traurige Geschichte von Nicolaus Bonaparte, der auf Korsika geboren und Napoleon der Große genannt worden ist.“ Der Name Nicolaus hatte Beifall bei den Feinden des Kaisers gefunden und diese nannten ihn seitdem nicht anders.

aus; als sie ihn aber in österreichischer Uniform eintreten sah, fielen dieselben auf die Kissen nieder.

„Ich kann Sie in dem Rock nicht umarmen," sagte sie.

Es ist ja bekannt, daß sie Marie Louise nicht leiden konnte, daß sie dieselbe nie anders als die „Oesterreicherin" nannte — diesen Namen hatte auch das Volk zu Anfang der Revolution der Königin Marie Antoinette gegeben — hatte die Fürstin deshalb vor der österreichischen Uniform einen solchen Abscheu, oder fühlte sich ihr Stolz beleidigt, daß der Sieger von Rivoli, Austerlitz und Wagram seine Zuflucht zu einer solchen Verkleidung genommen hatte?

Schnell gewannen mildere Gefühle wieder die Oberhand und sie sagte mit schmerzzerrissener Stimme:

„O, Napoleon, was hast Du getan?"

Der Kaiser zog sich, ohne etwas zu erwidern, in ein Nebenzimmer zurück, ließ sich einen andern Anzug bringen und trat dann in der Uniform eines Guiden der Garde wieder in das Gemach seiner Schwester.

Diese hatte sich währenddem mit vieler Mühe erhoben und fiel ihm, als er wieder eintrat, weinend um den Hals; auch der Kaiser, alle, die der Szene beiwohnten, waren tief bewegt.

Paulette fand schließlich tröstende Worte und behielt den Bruder ein und einen halben Tag bei sich. Als der Augenblick der Abreise gekommen war und der „Mann der Jahrhunderte" seinen Weg ins Exil fortzusetzen sich anschickte, schlug sie ihm vor, sie wolle ihn begleiten, und versicherte, sie wäre bereit, auf der Stelle abzureisen; sie ging auch in der Tat noch an demselben Abend nach Muy, von wo sie am andern Tage nur wenige Meilen bis Frejus zurückzulegen gehabt hätte. Aber im letzten Augenblicke verweigerte Napoleon ihr die Erlaubnis, ihn nach Elba zu begleiten.

Sie erschien später auf der Insel: das erste Mal am 1. Juni, um dem Kaiser eine wichtige Depesche Murat's zu überbringen; sie verweilte jedoch nur einen Tag. Zwei

Monate später kam sie wieder und blieb. Die Mutter war ja schon einige Zeit dort. Sie bezog ein Haus, welches auf dem Gipfel eines die kleine Stadt Porto-Ferrajo überragenden Felsen lag. —

Madame Mère empfing zuweilen des Abends während des Winters von 1814 zu 15 die Honoratioren der Insel und die Offiziere aus dem Gefolge des Kaisers. Die Fürstin unterstützte die Signora im Empfange ihrer Gäste; dieselben Dienste übernahm sie auch im Hause ihres Bruders, wenn dieser den Damen von Porto-Ferrajo, die er die hübschen „Elboisen" nannte, kleine Feten gab. Man hatte ein Theater eingerichtet, und die Fürstin besuchte dasselbe oft in Gesellschaft ihrer Mutter und ihres Bruders; sie saßen in der der Bühne gegenüber befindlichen sogenannten „kaiserlichen Loge."*)

Paulette mußte der Zerstreuung wegen auf der langweiligen Insel natürlich jemanden haben, der ihr den Hof machte. Wer sollte es sein? Es fand sich seltsamerweise der ernste, rauhe General Drouot dazu bereit. Pater Lacordaire, der auf der Kanzel der Notre-Dame-Kirche die Grabrede dieses großen Kriegers hielt, ließ dessen persönlichen Tugenden und hervorragenden militärischen Talenten alle Gerechtigkeit widerfahren, vergaß aber, der kleinen Episode auf Elba zu gedenken. Drouot fand Vergnügen daran, sich mit der leichtfertigen Paulette, der weder die Jahre noch das Unglück Ernst beigebracht hatten, zu beschäftigen. Die neue Neigung Paulettes blieb nicht unbemerkt, und man erzählte sogar in Paris, später auch auf Sankt Helena, sie habe dem General das Geheimnis von der beabsichtigten Rückkehr Napoleons acht Tage vor der Ausführnng entlockt. Wenn Drouot sich auch auf Tändeleien mit ihr einließ, ein Geheimnis, das nicht einmal sein eigen war, hat er gewiß nicht verraten, übri-

*) Marcellin Pellet: „Napoléon à l'ile d'Elbe."

gens auch ſpäter energiſch gegen das Gerücht Verwahrung eingelegt. —

Eines Tages gegen Ende des Monats Februar 1815 wollte Napoleon ſeinen Offizieren ein kleines Feſt geben. Der Kommandeur des engliſchen Ueberwachungsgeſchwaders, Sir Neil Campbell, hatte gerade um dieſe Zeit der Fürſtin Pauline ſeine Aufwartung gemacht, und dieſe war wieder einmal auf einen ſonderbaren Einfall, den tollſten, wenn man die Umſtände bedenkt, den ſie vielleicht je hatte, gekommen, ſie lud nämlich Sir Campbell zu der bevorſtehenden Fete bei ihrem Bruder ein. Der Admiral entſchuldigte ſich mit dem Bemerken, daß ihn zu ſeinem Bedauern der Dienſt von der Inſel entferne.

Napoleon geriet in einen gewaltigen Zorn, als er hörte, was ſich Paulette unterfangen hatte. Man muß nur wiſſen, daß dieſe Abendfete vom 26. Februar der Abſchied von Elba war. Um 11 Uhr nachts erfolgte die Einſchiffung nach Frankreich — nun denke man ſich als Teilnehmer an dieſem Feſte der Verſchworenen den von Paulette eingeladenen engliſchen Admiral!

Die boshaften Gerüchte, welche ſchon in Vorhergehendem erwähnt wurden, über unſittliche Beziehungen zwiſchen Napoleon und ſeiner Schweſter waren von neuem aufgetaucht, als es bekannt wurde, daß die Fürſtin den Aufenthalt auf Elba mit dem Kaiſer teile. Dieſes Wiederaufriſchen alter Geſchichten kam daher, daß man bei Hofe Ludwig XVIII., der dergleichen liebte, zu unterhalten bemüht war.

Man tut wohl am beſten, dem Glauben zu ſchenken, was Arthur Lévy, eine Autorität für die Geſchichte der napoleoniſchen Zeit, darüber zu ſagen hat:

„Auf der Inſel Elba ebenſowenig wie irgendwo anders iſt die geringſte Spur von einer Anomalie in den Beziehungen zwiſchen Bruder und Schweſter zu entdecken. Zunächſt erſcheint doch die Anweſenheit der betagten Mutter als eine genügende Garantie. Sodann findet ſich in den

Papieren des Kaisers nichts, was den Gedanken an eine solche Intimität aufkommen ließe, und es ist gewiß erlaubt, hier darauf hinzuweisen, daß Napoleon, der es ablehnte, eine geringfügige Summe von 62 Francs und 30 Centimes zu zahlen, einer Maitresse gegenüber sich einer solchen Knauserei wohl nicht schuldig gemacht hätte. Er tat das an dem Tage, als der General Bertrand, der den Oberhofmarschalldienst im Palais hatte, ihm eine Rechnung vorlegte mit der Beischrift: „Ich habe die Ehre, Ew. Majestät Auslagen vorzulegen, welche 8 Vorhänge betreffen, welche ich im Salon der Fürstin Borgheſe habe anbringen sollen. . . . Das Zeug ist von der Fürstin geliefert. Meine Kosten betragen 62 Francs und 30 Centimes."

Der Kaiser schrieb eigenhändig an den Rand der Rechnung.

„Da ich diese Dinge nicht bestellt habe und sie das Budget nichts angehen, so wird die Fürstin sie bezahlen."*)

Wenn man ferner die Kassenberichte des kaiserlichen Schatzmeisters auf Elba, Herrn Payrusse, durchsieht, so findet man unter Titel IV, Kapitel III eine Summe von 240 Franks verzeichnet, welche auf Befehl des Kaisers „von der Fürstin für den Unterhalt ihrer Pferde zu bezahlen ist."**)

Es ist doch schwierig, diese peinlich ökonomischen Abrechnungen mit der Freigebigkeit in Einklang zu bringen, die gewöhnlich unter Liebenden herrscht."***)

Soweit Arthur Lévy.

Nach der Abreise Napoleons von der Insel Elba, setzte sich auch Fürstin Pauline in Bewegung, um nach Rom zu gehen. Allein sie hielt in Viareggio, einem zwischen Pisa und Lucca gelegenen Ort an und mietete

*) „Correspondance de Napoléon I." XXVII, 416. Porto-Ferrajo, 31. Januar 1815.

**) Peyrusse: „Mémorial" Anhang p. 45.

***) Arthur Lévy: „Napoléon intime."

in der Nähe ein Landhaus. Sie wollte dort warten, bis in Lucca die Saison anfing. Von Lucca machte sie sich nach Paris auf.

„Als man, so berichtet das „Mémorial", „die Tuilerien betrat, fand man einen sehr umfangreichen Brief vor von einer der Damen der Fürstin Pauline. Derselbe sagt nichts als schlechtes über die Fürstin und ihre Schwestern und sprach von „diesem Menschen" (der Kaiser ist gemeint) in sehr wegwerfendem Tone. Man hatte das alles noch nicht für genügend gehalten, es war einiges ausradiert, und von einer anderen Hand Zeilen dazwischen geschrieben, um Napoleon selbst noch besonders und auf das nichtswürdigste zu schmähen. Am Rande war von derselben Hand, welche die Zwischenzeilen geschrieben hatte, bemerkt: „druckfertig". — Einige Tage später war das Pamphlet veröffentlicht worden." —

Wahrscheinlich handelt es sich hier um eine Aufzeichnung der Skandalosa, welche man dem König so eifrig unterbreitet hatte, und die vorbereitete Brochure sollte dazu dienen, die Gunst des Liebhabers der Mme. du Cayla zu erschleichen. Was die Frau betrifft, die den Brief geschrieben haben soll, so fragt man sich, warum sie denn im Dienst der Fürstin geblieben ist, da deren Handlungen sie doch so sehr empörten. Da sie aber bei der Fürstin geblieben ist bis zum Sturz des Kaiserreiches, war es doch mehr als unedel von ihr, diejenige nun zu beschimpfen, der sie gedient und von der sie Wohltaten empfangen hatte. —

Die Fürstin Pauline, so ausgelassen sonst und von so lockeren Sitten, zeigte in der kritischen Lage, in welcher Napoleon sich befand, viel Herz.

Sie stellte dem Kaiser, um ihn über Hindernisse hinwegzuhelfen, einen großen Teil ihres Vermögens und alle ihre Diamanten zur Verfügung. Edelmut und Dankbarkeit sind etwas so seltenes auf der Welt, daß man sie nicht übersehen darf. — Viele freilich werden sich finden,

die sagen: die Fürstin Pauline erfülle nur eine Pflicht, die sie ihrem Bruder schuldig war — gleichviel! Um dieser Tat willen verschwindet aus ihrem Schuldbuch ein langes Register, das die Tage des Glückes darin verzeichneten.

Wie anders handelten Elisa und Karoline!

Napoleon nahm das Opfer der Diamanten an — der Packwagen aber, der sie enthielt, wurde von den Engländern nach der Schlacht von Belle-Alliance weggenommen mit der ganzen übrigen Bagage. Die Schmucksachen sind in London eine zeitlang öffentlich ausgestellt gewesen.

Paulette begleitete Napoleon bei seinem Besuch in Malmaison, an welchem auch Madame Mère und Hortense teilnahmen; von dort ging der Kaiser bekanntlich zur Armee nach Belgien.

Als die Nachricht von der Niederlage bei Belle-Alliance in Paris eintraf, schrieb der Kardinal Fesch, welcher voraussah, daß die Mitglieder der Familie in Schwierigkeiten aller Art geraten würden, an seine Nichte Paulette sie möchte fortan keine unvernünftigen Ausgaben mehr machen, sondern mit Mut und Klugheit den Umständen begegnen. „Ich empfehle Dir", schrieb er, „die allergrößte Sparsamkeit. Wir sind jetzt allesamt arm, auch mit dem, was uns vom vorigen Jahre noch blieb." Lucian war der Meinung, die ganze Familie sollte zugleich mit Napoleon über den Ozean flüchten und in den Vereinigten Staaten Schutz suchen. Der Entschluß wurde auch, wie nachstehender Brief beweist, gefaßt; Lucian schrieb denselben von Neuilly aus, wohin er sich zurückgezogen hatte, an die damals schon sehr leidende Paulette:

„Neuilly, den 26. Juni 1815. Du wirst, meine liebe Paulette, von dem neuen Unglück, welches den Kaiser betroffen hat, unterrichtet sein: er hat zu Gunsten seines Sohnes abgedankt und ist im Begriff, nach den Vereinigten Staaten von Amerika zu segeln, wo wir uns alle wieder mit ihm vereinigen werden. Er ist gefaßt und voller Mut. Ich werde sehen, daß ich in Rom mit der

Familie zusammentreffe, um sie von dort nach Amerika zu führen. Erlaubt es Deine Gesundheit, so werden wir uns ja dort wiedersehen. Adieu, meine liebe Schwester Mama, Joseph, Jerome und ich umarmen Dich zärtlich.

Dein Dich liebender Bruder

Lucian."*)

Der Entschluß kam nicht zur Ausführung: Joseph allein ging nach Amerika.

Der Kardinal ließ sich in Rom nieder, mietete dort das Palais Falconieri für seine Schwester, Madame Mère, welche sich auch sogleich in demselben einrichtete.

Das Palais liegt am Ende des Corso am venetianischen Platz, und bestand damals — heute ist es umgebaut — aus zwei Hauptgebäuden. Der Kardinal bezog den zweiten Stock, seine Schwester den ersten. Madame Mère nahm Paulette, deren Gesundheit durch die letzten Ereignisse in hohem Grade gefährdet war, bei sich auf.

Paulette aber war trotz aller Schwäche noch imstande an ihre früheren Liebhaber zu schreiben. Die Polizei Ludwig XVIII. fing in Lyon einen dieser Briefe, adressiert an den Oberst Duchand, auf, in welchem unter dem 2. August 1815 die Schreiberin sagt: „Meine zärtlichen Empfindungen trotzen den Prüfungen des Unglücks."

Das schrieb sie wohl an alle — an Forbin aber**): „Ich fordere Liebe für Liebe, Vertrauen für Vertrauen; alles was ich tue, geschieht zu unserm besten, zum besten unserer Liebe."

Der Fürst Camillus hatte sich nach Florenz zurückgezogen. —

Der Traum war also zu Ende, in welchem Paulette seit fast zwanzig Jahren gelebt hatte. Sie erkrankte nun wirklich, und zwar recht schwer, und konnte zu ihrem

*) Mémoires du général Durand.

**) Raport de M. de Blacas (1. April 1817.)

großen Schmerz nicht einmal daran denken, sich nach St. Helena zu verfügen — natürlich hätte sie dazu auch garnicht die Erlaubnis bekommen. Sie versuchte, alle Gegenstände von Wert, welche ihr eigen, zu verkaufen,*) um den Erlös an den unglücklichen Gefangenen zu schicken, sie hat ihm, was sie nur besaß, zur Verfügung gestellt. Ihr Herz überdauerte also doch alles andere, und es muß wohl wahr sein, daß das Unglück die beste Schule für das menschliche Herz ist.

Als Napoleon an seine Mutter schrieb, sie möchte ihm doch einen Koch suchen, der bereit wäre, nach St. Helena zu gehen, übernahm Paulette es, einen solchen ausfindig zu machen und sie fand auch bald einen Mann, namens Chandelier, der bereit war, der Koch Napoleons auf der fernen Insel zu werden.

Von da an wurde es immer bedenklicher mit Paulettes Gesundheit. Im Juni 1818 brauchte sie noch die Bäder von Lucca. Umsonst: Ihr Befinden wurde immer schlimmer, nur manchmal noch war sie imstande, zu Fuß oder zu Wagen sich ein wenig in der Luft zu bewegen. Dabei wird behauptet, sie habe auch jetzt nicht dem Spiel der Liebe entsagen können, zur Zeit wäre ein Neapolitaner, Namens Palomba, der sich als Marquis de Cesa bei ihr einführte, ihr Günstling.

In den ersten Tagen des Julimonats 1821 kam der Abbé Buonavita, ein corsischer Priester, von Sankt Helena zurück und teilte der Madame Mère mit, daß ihr großer Sohn sich in einem Gesundheitszustande befände, der das Schlimmste befürchten ließe. Paulette war bei dem Besuch zugegen, sie setzte sich tiefbewegt sogleich an ihren Schreibtisch und richtete folgenden Brief an Lord Liverpool:

„Rom, den 11. Juli 1821. Mylord, der Abbé Buonavita trifft soeben von der Insel Sankt Helena, welche er am 17. März verlassen hat, hier ein, und bringt uns

*) Ch. Nauroy: „Les secrets de Bonaparte“ p. 290.

sehr beunruhigende Nachrichten über das Befinden meines Bruders. Ich übersende Ihnen beigeschlossen eine Abschrift der Briefe, welche Ihnen nähere Auskunft geben werden über seine körperlichen Leiden. Die Krankheit, von der er befallen wurde, wäre in Sankt Helena tötlich. Im Namen aller Glieder der Familie stelle ich das Ersuchen, ihn in ein anderes Klima zu überführen. Würde man mein Gesuch abschlagen, so wäre das gleichbedeutend mit der Verurteilung meines Bruders zum Tode."*)

Zu spät! Die Nachricht vom Tode war schon unterwegs. Der Doktor Antommarchi hatte gleich nach dem Tode Napoleons Sankt Helena verlassen und sich bekanntlich zunächst zu Marie Louise verfügt, um ihr den letzten Gruß des Sterbenden zu überbringen. Er fand die Dame im Theater, sie hatte ja den Todten längst vergessen, längst ersetzt!

Antommarchi**) ging dann nach Rom zum Exkön Louis; dieser nahm ihn gar nicht an, er ließ ihm sage er wäre krank und wollte mit seinem Schmerz allein sein.

Die Fürstin Borghese aber, welche wirklich krank war, ließ ihn dennoch sogleich eintreten; sie hatte tausend Fragen an ihn zu richten: über ihres Bruders Leiden, über seine letzten Augenblicke. Sie weinte bitterlich zu den Berichten Antomarchis und seit dem verschlimmerte sich ihr Zustand.

Daß Paulette Herz hatte, ist zu guterletzt wohl klar erwiesen. Leider hatte sie sozusagen gar keine Erziehung genossen und die guten Eigenschaften, die bei ihr im Keime unzweifelhaft vorhanden waren, sind nicht zur Entwickelung gebracht worden, der ihr fehlenden Ausbildung in moralischer wie in intellektueller Beziehung muß man die unzähligen charakterlosen, oft geradezu tollen Handlungen zu-

*) „Napoléon à Sainte-Hélène". Héreau 1829.

**) Siehe: Napoleon I. kurz vor seinem Tode. Nach dem Journa des Dr. F. Antommarchi. 2 Bände. Leipzig 1903. Verlag von Schmidt & Günther.

schreiben, die sie beging. — Paulette hatte garnichts gelernt, die Verse Petrarca's, die ihre Liebe zu Fréron in ihrem Gedächtnis zurückgelassen hatte, zählen nicht.

Die Verantwortung für das, was sie tat, ist bei ihr eine geringere, als die Verantwortung, welche Elisa, die in Saint-Cyr, und welche Caroline, die im Institut der Campan erzogen wurden, für ihre Taten zu übernehmen haben.

Es scheint auch, daß die Mutter für die lockeren Sitten ihrer Töchter in höherem Grade verantwortlich zu machen ist, als gewöhnlich angenommen wird. Sie, die Signora Letizia, hat es nicht verstanden, ihnen Tugend beizubringen, sie hat sie laufen lassen wie dem Stall entschlüpfte Füllen, sie hat ihnen keinen Zaum angelegt, sie hat ihnen keine Pflichten auferlegt, ihnen von Frauenwürde nie gesprochen, sie hat nie in der Familie der Moral das Wort geredet — die Kinder haben sich auch nie bei ihr in wichtigen Lebensfragen Rat geholt — die Signora Letizia war keine gute Mutter, sie stand tief unter den Ansprüchen, die man in dieser Richtung stellt.

Im September 1823 wurde der Zustand der Fürstin Pauline lebensgefährlich, und die Aerzte erklärten, das Klima Roms tauge nicht für sie. Sie wurde also nach ihrer schönen Besitzung vor der Porta pia, der Villa Paolina überführt — aber dort war immer noch die ungesunde Luft der Stadt.

Später, sobald es ihr Zustand noch einigermaßen zuließ, wurde sie dann nach Florenz gebracht. Dort schwankte sie lange Zeit zwischen besser und schlimmer, als ein Ereignis eintrat, welches für sie verhängnisvoll wurde.

Banditen, geführt von dem berüchtigten Decesaris, überfielen eines Abends die Besitzung des Prinzen von Canino (Lucian) und entführten den alten Freund desselben, den Grafen Châtillon, der seit 20 Jahren sein Schicksal mit dem Lucians verbunden hatte. Die Banditen ließen

denſelben dann gegen ein Löſegeld, welches Lucian zahlte, wieder los.

Paulette, die früher wahrſcheinlich über das Ereignis gelacht hätte, wurde, als ſie von demſelben hörte, ſo erſchreckt, daß ihre ohnehin ſchon große Schwäche durch eine Nervenerſchütterung noch geſteigert wurge. Die Kräfte ſchwanden zuſehens, und am 9. Juni 1825 verſchied eines ſanften Todes zu Florenz die, welche man einſt als die „Reine des colifichets“ — die „Flittergold-Königin“ — gekannt hatte.

Fürſt Camillus Borgheſe wurde durch Papſt Leo XII. und Madame Mère veranlaßt, der Sterbenden ſeine Verzeihung auszuſprechen.

Paulette, als ſie merkte, daß die „Stunde Gottes“ wie Boſſuet ſagt, da war, ließ ſich einen Spiegel reichen und, wie Nero, der ſterbend ausrief:

„Qualis artifex pereo“

(welch' einen Künſtler verliert die Welt in mir), flüſterte ſie mit einem letzten Blick auf ihr Spiegelbild, ſie könne ſterben — ſie war noch ſchön!

Welch' ein Troſt!

Mit einem Lächeln auf den erblaßten Lippen, mit dem Spiegel in der Hand trat die ſchöne — die arme — Paulette ihre Reiſe in's Jenſeits an.

Pauline Borgheſe. Von Canova.

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library

or to the
NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

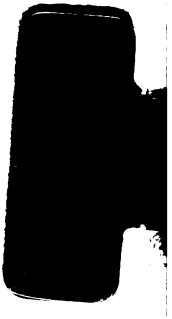
- 2-month loans may be renewed by calling (510) 642-6753
- 1-year loans may be recharged by bringing books to NRLF
- Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

SEP 2 5 2004

DD20 15M 4-02

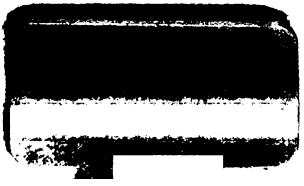
(16-72) YC 75165



544631

DC216
T92

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY



2686